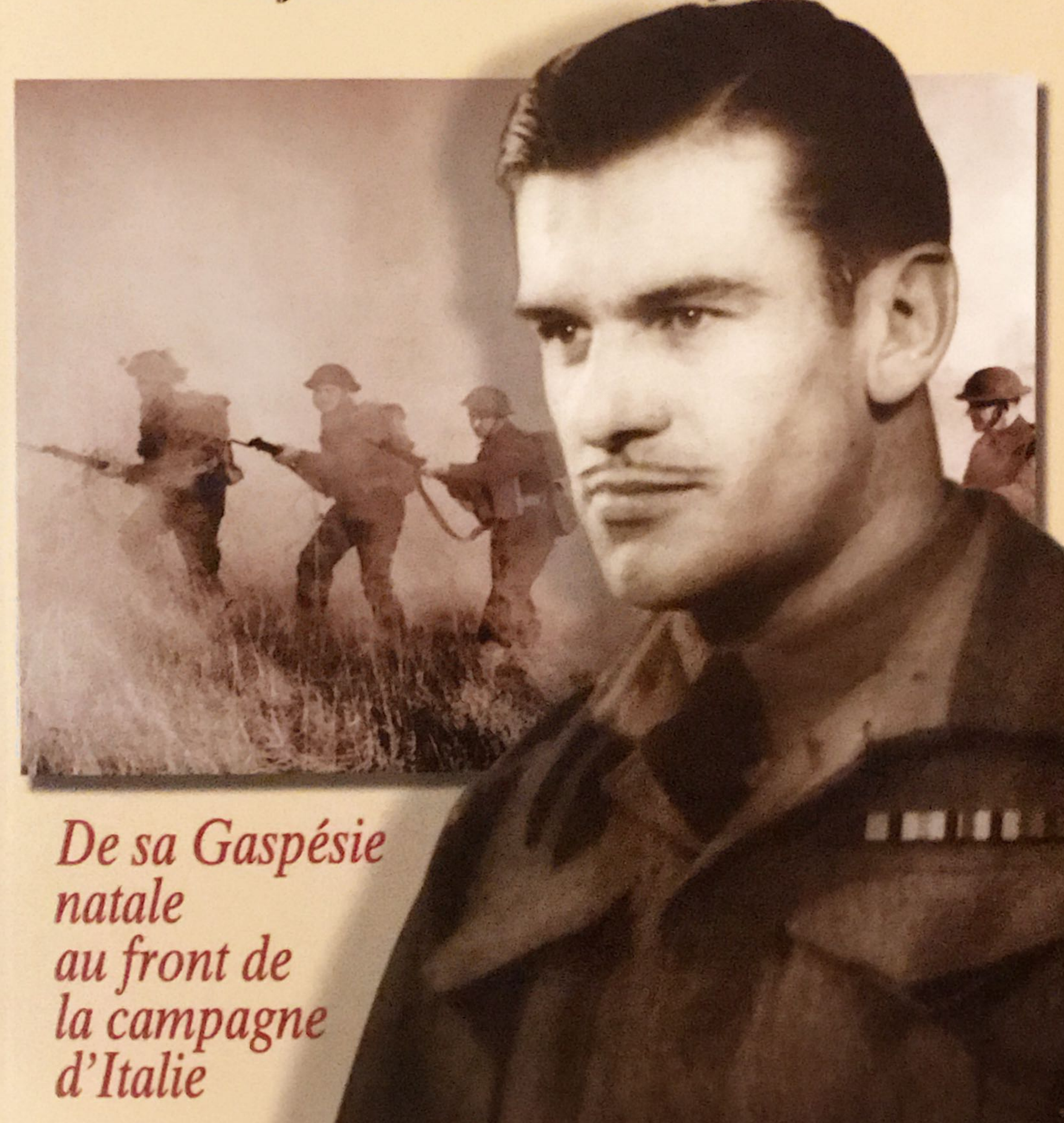
Lucien A. Côté, CD

JE LES AI VUS MOURIR

Les souvenirs de guerre d'un jeune soldat canadien-français

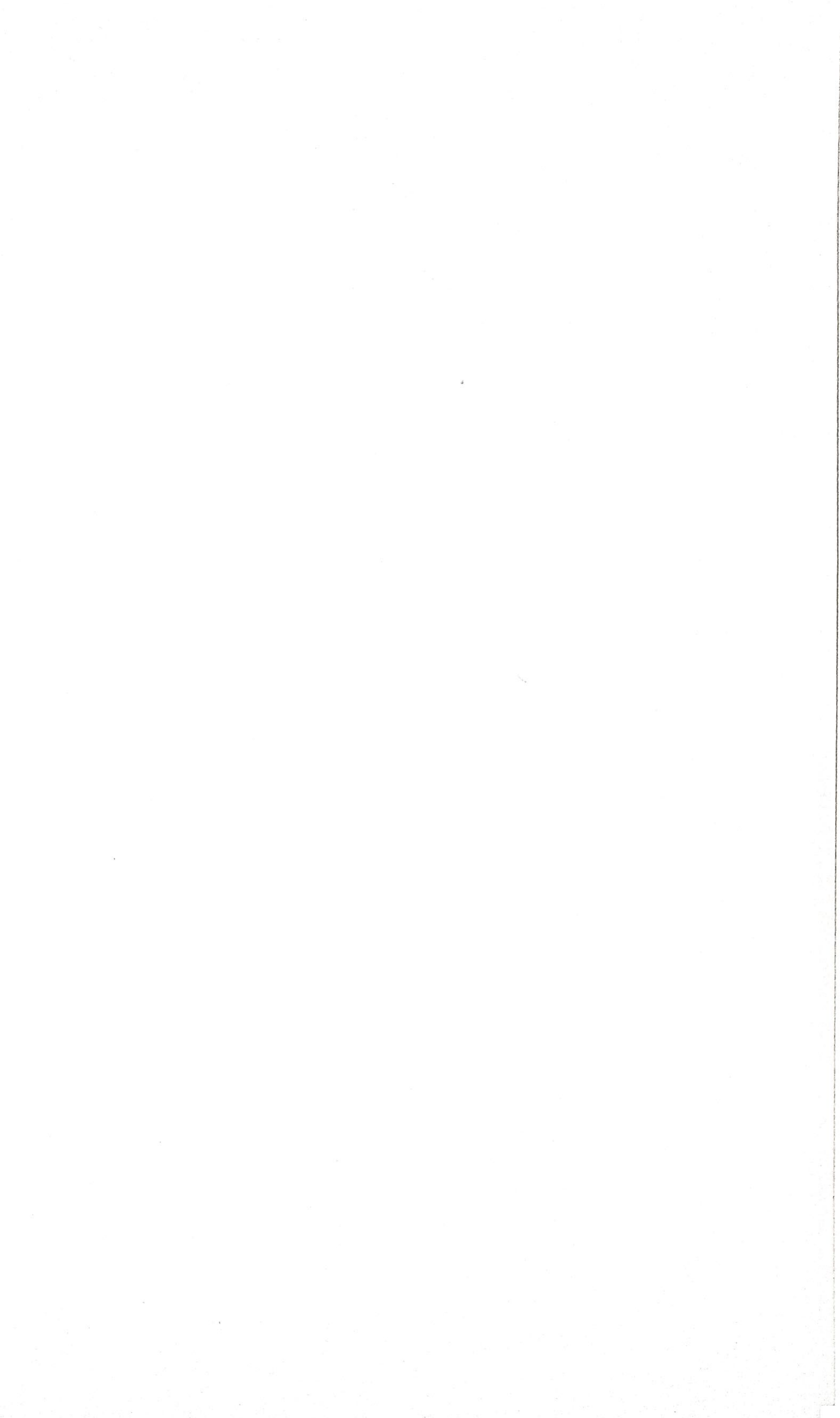


De sa Gaspésie natale au front de la campagne d'Italie

ÉDITION MACADAM

Collection Mémoires





JE LES AI VUS MOURIR

Lucien A. Côté, CD



JE LES AI VUS MOURIR

Les souvenirs de guerre d'un jeune soldat canadien-français

COLLABORATION SPÉCIALE DE
RÉAL BOUVIER

Collection Mémoires



ÉDITIONS MACADAM

Données de catalogage avant publication (Canada)

Côté, Lucien A., 1917-

Je les ai vus mourir : les souvenirs de guerre d'un jeune soldat canadien-français

(Collection Mémoires)
Autobiographie.

ISBN 2-9803907-0-4

1. Côté, Lucien A., 1917- . 2. Guerre mondiale, 1939-1945 - Québec (Province) - Récits canadiens. 3. Guerre mondiale, 1939-1945 - Campagnes et batailles - Italie. 4. Canada. Armée canadienne. Royal Régiment, 22e Biographies. 5. Militaires - Québec (Province) - Biographies. I. Bouvier, Réal. II. Titre. III. Collection : Collection Mémoires (Montréal, Québec).

D811.C67A3 1995 940.54'81714 C95-940987-4

4226, rue Ernest-Gendreau
Montréal H1X 3J3
(514) 596-0880

Dépôt légal :
3e trimestre 1995
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Graphisme et couverture :
Mario Philippe Côté

Révision :
Chantale Cusson

Imprimeur :
AGMV inc.

Ce livre est dédié à mon frère, le caporal J.A. Côté MM, mon inséparable compagnon d'armes de la campagne d'Italie.

Il l'est aussi à tous mes amis du Royal 22e Régiment qui ont fait le sacrifice suprême pour la patrie. Une pensée toute spéciale va à nos deux héros de la compagnie D, le major J.C. Ovila Garceau et son vieil ami, le sergent Louis M. Carreau.

J'exprime toute ma reconnaissance au brigadier Bernatchez et surtout au général J.V. Allard, qui a su si bien diriger notre régiment durant les pires batailles de cette campagne.

Enfin je salue tous nos compagnons revenus de cet enfer, maintenent parvenus à un certain âge mais perclus de rhumatismes, souffrant de bronchite, d'emphysème et d'autres maladies inhérentes au service prolongé en zone de combat.

À tous, je dis : « Je me souviens! »



PROLOGUE

Je les ai vus mourir renferme les tribulations de mes cinq années de carrière militaire dans des camps et au front avec le Royal 22e Régiment pendant la campagne d'Italie lors de la Deuxième Guerre mondiale. Il ne s'agit pas de la grande histoire de la campagne d'Italie, mais surtout du témoignage d'un jeune soldat qui a vécu jour après jour les servitudes, les atrocités et les grandeurs de la vie militaire.

La plupart des soldats qui sont revenus de cette guerre meurtrière n'ont jamais voulu ni aimé parler de leurs faits d'armes, de ce qu'ils ont vécu ou vu. Ceux qui ont parlé le plus fort sont généralement ceux qui ont passé la guerre dans un baraquement ou qui sont arrivés sur place une fois les hostilités terminées.

Ce livre veut rappeler que des milliers de jeunes Canadiens français ont combattu, ont été blessés ou sont morts dans ce conflit et en particulier durant la campagne d'Italie. Parmi ceux qui sont rentrés indemnes, plusieurs sont restés bouleversés et même marqués pour la vie. Dans ce livre, et dans un autre qui suivra, j'ai voulu me décharger de tous ces souvenirs avant que le dernier clairon sonne pour moi.

Je l'ai fait d'une part pour les jeunes qui n'ont jamais connu les horreurs de la guerre et d'autre part pour rendre hommage à tous les soldats canadiens qui ont survécu à ce conflit et perpétuer la mémoire de ceux qui, par milliers, y ont laissé leur vie.

On se demandera sûrement comment je peux relater tous ces souvenirs avec autant de précision. Bien voici : j'ai toujours été un « écriveux »; dès que j'étais absent de chez nous, j'avais l'habitude, et je l'ai encore, d'écrire une ou deux lettres par semaine à mes parents, frères, sœurs et amis.

Après avoir quitté le pays pour l'Angleterre, toutes mes lettres faisaient le tour de la parenté et revenaient à la source, ma mère, qui les conservait précieusement. Comme je n'étais pas très scrupuleux sur la censure, malgré toutes les recommandations que l'on nous servait sur la cinquième colonne, je notais dès que j'en avais le temps nos faits et gestes et je les racontais ensuite dans mes lettres.

En rentrant d'outre-mer après la guerre, la première chose que ma mère fit fut de me remettre mes lettres et celles de mon frère. Voilà pourquoi je possède une source de renseignements presque inépuisable,

composée de près de deux cents lettres, marquées des numéros de censure 3223, 8305, 8309 et de bien d'autres, et signées par le padre Gratton, le padre Laboissière, les capitaines et docteurs Birks et Brooks, etc. Chose digne de mention, malgré le bavardage « assez osé » que j'y fis, pas une seule ligne n'a été raturée par le censeur! Comme le dit la devise du Royal 22e Régiment : « Je me souviens. »

LA CAMPAGNE D'ITALIE

Le 3 septembre 1943, l'Italie, qui s'était alliée à l'Allemagne, capitule. On l'annoncera officiellement cinq jours plus tard. L'Allemagne, elle, est loin d'avoir abdiqué. Le maréchal Kesselring, commandant des troupes allemandes qui défendaient le territoire italien, n'a d'autre choix que de se retirer. La 8e armée britannique au sein de laquelle se bat la 1ère division d'infanterie canadienne a pour misssion de lui bloquer la retraite. On y retrouvait aussi des troupes britanniques, américaines, françaises, grecques, indiennes, australiennes et néo-zélandaises.

Entre 1943 et 1945, près d'un million et demi de combattants alliés ont participé à cette invasion, dont 92 757 Canadiens; 5 399 d'entre eux (408 officiers et 4 991 soldats) y ont laissé leur vie. Au total, la campagne d'Italie a fait 26 258 morts, blessés et prisonniers. En guise de comparaison, durant toute la période de la guerre, sur le front du nord-ouest, les alliés ont perdu 44 720 combattants.

Le déploiement de tous les effectifs et de la logistique à partir de l'Afrique du Nord ne fut pas une mince affaire. Les Allemands n'allaient pas se rendre facilement.

Dans ses Mémoires, le général Jean V. Allard, qui a commandé le Royal 22e Régiment au cours de la campagne d'Italie, explique la stratégie des Allemands face à ce débarquement : « Kesselring sait cela. Il organise donc, le long de ses routes de retraite, des points faciles à défendre où il livrera de durs combats. Il fait aussi semer de grands champs de mines antichars sur le lit des rivières qui auraient pu servir de routes d'accès à nos troupes désirant contourner les points de défense qu'il a choisis. Par son plan de retraite, ils est donc évident que Kesselring ne se laissera pas prendre au piège que nous lui avons tendu. »

Les batailles de Casa Berardi et de Monte Cassino, entre autres, auxquelles j'ai participé, ont été parmi les plus meurtrières de la Deuxième Guerre mondiale.

Lucien A. Côté

CHAPITRE I

Une bombe sur Sayabec

Sayabec, mon village natal, situé dans la vallée de la Matapédia, en Gaspésie, était un patelin tranquille dont l'économie reposait sur l'exploitation forestière et l'agriculture. Nous étions bien à l'abri du grand conflit qui venait d'éclater en Europe, du moins je le croyais.

Je travaillais avec mon père à la bonne marche du moulin à scie, j'avais six frères et deux sœurs, une mère dévouée et une jolie fiancée. Enfin, tout pour faire le bonheur d'un beau jeune homme de vingt-trois ans. Nous ne pensions pas à la guerre, une guerre qui ne nous concernait en rien, quand, au mois d'octobre 1940, je reçus l'ordre par courrier recommandé de me présenter au Camp 55 de Rimouski pour recevoir mon instruction militaire, conformément à la Loi sur la mobilisation générale.

Vous ne pouvez vous imaginer combien cet avis me brûla les doigts. Je dus le lire et le relire plus de dix fois pour en saisir le sens réel. Je ne pouvais admettre que l'on me dérange dans ma vie quotidienne, qui était partagée entre mes clients, notre moulin à scie, les chantiers, les bûcherons, etc. Bref, cette lettre eut sur moi l'effet d'une bombe.

Ce fut un coup de massue pour Florence, ma bien-aimée, qui fondit en larmes, et pour moi qui savais que c'était la fin de nos rêves d'avenir et de bonheur. Mon père, industriel, était, je crois, encore plus désemparé que moi. Depuis cinq ans, il m'initiait graduellement à son commerce et voilà que, tout à coup, la Défense nationale chambardait ses beaux projets.

Je continuai à travailler au moulin, mais le cœur n'y était plus. Mon père était même obligé de me réprimander pour mes erreurs qui lui coûtaient cher. Toutes les fins de semaine, je me rendais voir Florence qui me voyait déjà mort pour la patrie; elle ne cessait de pleurer, et sa mère, devenue bougonneuse, ne cessait de me répéter de ne pas y aller, de me cacher, etc.

Enfin la date fatidique arriva. Je partis avec regret, sans aller voir Florence tant je redoutais sa crise de larmes et la réaction de sa mère, qui aurait pu me faire fléchir et me pousser à faire des gestes lourds de conséquences qui m'auraient conduit en prison.

Il nous fallait obéir. Le 21 novembre 1940, muni d'un bon viatique de mon père, qui me permettrait de vivre un mois dans l'euphorie bienfaisante et insouciante de Bacchus, suivi du visage éploré d'une mère qui voyait partir son fils pour la guerre, donc pour la mort, je pris un billet pour Rimouski, croyant en un voyage sans retour.

Le matin du 22 novembre, je me présentai au camp à l'heure indiquée, frais, dispos, la gueule fendue d'une oreille à l'autre. J'avais déjà largement profité du viatique de mon père pour faire une entrée triomphale dans ce lieu de misère et de renoncement aux plaisirs de la vie.

Le camp militaire de Rimouski, appelé le CABTC 55, avait été bâti de toute urgence. C'est durant l'hiver et l'été 1940 qu'on avait vu naître ce qui n'était que l'embryon d'un grand camp militaire. Il devait servir à la formation élémentaire des milliers de recrues de toutes les régions de la province de Québec.

Conçu tout d'abord pour servir de centre d'instruction militaire pour les jeunes de la Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent et de la Côte-Nord, il fut vite envahi par des gens venant d'aussi loin que Montréal et Ottawa.

Pendant qu'on construisait le Camp 55, l'arsenal de Rimouski formait et préparait les instructeurs, qui eurent l'énorme tâche d'apprendre puis d'enseigner les rudiments de la vie militaire aux recrues qui se présentèrent au camp, volontaires ou mobilisées en vertu de la nouvelle loi sur la mobilisation générale, votée en 1940. À l'automne, tout était prêt pour recevoir les premières recrues. Les chambrées et toilettes, les salles à manger pour caporaux et soldats, les logements pour sergents et sergents-majors, les logements pour officiers seniors et supérieurs, les baraques abritant les bureaux de l'administration du camp et des compagnies et, enfin, la cantine et la salle de garde à l'entrée du camp... tout était prêt. Même l'immense salle d'exercice était très avancée, ainsi que le grand terrain de parade adjacent.

Je passai en vitesse (comme tous les autres d'ailleurs) au bureau de l'administration et à l'examen médical. On trouva ma charpente intéressante, et hop! au quartier-maître où on nous « garrocha » par la tête uniforme, bottes et équipement qui devaient en principe nous faire... et pas un mot! Nous étions déjà sous la loi militaire et seul un verre de brandy pouvait nous consoler et nous donner la force nécessaire pour faire face à nos tribulations.

Le lendemain, dès 8 h, nous étions réunis en rangs de quatre devant la baraque du corps de garde. En parade. Le mot est un peu pompeux, car on avait dû nous placer par le bras, un après l'autre, pour former ce que nous appelions le « Form Four », mouvement incompréhensible

pour nous, les Bleus! On nous apprit que notre groupe faisait partie de la compagnie A; notre commandant serait le capitaine Laniel, notre commandant de peloton, le lieutenant P. Dufour, notre sergent, René Goulet, et nos caporaux, É. Alain et E. Amyot.

Le programme d'une journée se composait principalement de mouvements en groupe et de déplacements en peloton afin d'obtenir la coordination et la discipline très chères à l'armée canadienne. Dans cette partie de l'entraînement, je n'eus aucune difficulté. J'avais plusieurs longueurs d'avance sur les autres recrues, car j'avais fait trois ans avec le corps de garde de Dollard, à Giffard (Québec), lors de mes études. Ce corps de garde de Dollard, composé en partie de vétérans de la guerre 1914-1918, nous enseignait tous les mouvements avec les armes, jusqu'au combat à la baïonnette en formant ou rompant les faisceaux. Pendant la Grande Guerre, les Canadiens, surtout les Canadiens français, s'étaient forgé une renommée redoutable. Voilà peut-être la raison de la fierté des instructeurs à nous enseigner cette technique qu'ils jugeaient essentielle à tout bon soldat.

La journée était divisée en périodes sur la loi militaire, sur les premiers soins aux blessés et sur toutes les armes d'infanterie. L'entraînement allait bon train, car nous montrions tous beaucoup de bonne volonté et nos instructeurs étaient peut-être les meilleurs que le camp abritait à l'époque. Le lieutenant Paul Dufour était très dévoué et le sergent René Goulet, un des meilleurs instructeurs du Camp 55. Je dirais même qu'il était le meilleur par sa façon claire et précise de nous enseigner les exercices et surtout par son commandement énergique et enjoué. Le caporal, que l'on appelait familièrement « Mimile Alain », nous était sympathique, surtout quand il nous faisait faire des exercices à la baïonnette; il y allait tellement avec cœur que l'on ne pouvait faire autrement que d'y mettre toute notre énergie, ponctuant nos gestes de hurlements!

Enfin, le caporal Amyot, différent des autres, respectueux envers chacun de nous, pondéré et réfléchi, attirait l'estime. Chacun de nous aurait voulu être son ami. Nous sentions que ce jeune homme ne lâcherait pas en chemin et qu'il pourrait aller beaucoup plus loin dans la hiérarchie militaire. C'est exactement ce qui arriva.

Nous avons tous aimé notre séjour au CABTC 55 de Rimouski, car notre emploi du temps était très bien organisé et varié. Nous étions très bien logés et même si la nourriture n'était pas excellente, nous en avions en abondance.

Le seul point qui posait problème était la température. Jusqu'au 30 novembre, ce fut supportable mais, au mois de décembre, un froid sibérien, accompagné de vent et de neige, s'abattit sur la région.

Le camp ne comprenait que deux compagnies, en tout deux cent cinquante hommes. Un jour, les instructeurs des deux compagnies se sont défiés pour savoir laquelle aurait le meilleur peloton. L'entraînement terminé, la compétition reprenait de plus belle entre les pelotons; certains allèrent même jusqu'à doubler les périodes d'exercice, avec la coopération des recrues, naturellement.

Enfin, le soir de la remise des grades arriva. Toutes les recrues étaient lavées, la barbe fraîchement faite, les boutons brillants comme des sous neufs. On nous conduisit sur le terrain de parade dans un froid à fendre les pierres. La cérémonie, présidée par le brigadier Blais et commandée par le major L'Heureux, qui était en charge du Camp 55, débuta par une inspection générale, suivie de la fameuse démonstration de ce que nous avions appris durant ce mois d'entraînement. Après élimination, seulement trois pelotons furent jugés aptes à faire partie de ce concours, dont le peloton 1 de la compagnie A, le mien!

Sous les ordres du sergent Goulet, la démonstration se déroulait en deux parties : démonstration de mouvements en groupe sans arme, puis avec armes.

Le sergent René Goulet se surpassa avec des commandements nets, précis et forts à réveiller un mort. Il tira cent vingt pour cent de nos énergies et de notre détermination. Notre démonstration fut couronnée de succès. On remporta haut la main la palme du meilleur groupe de recrues de ce mois d'entraînement.

Aussitôt la parade terminée, nous nous précipitâmes à nos chambrées pour nous réchauffer et nous reposer. Mais moi, ma première réaction fut de me jeter sur mon sac de fourniment pour y prendre une bouteille de brandy et en ingurgiter deux ou trois verres à toute vitesse. J'aurais pu continuer jusqu'à ce que mort s'ensuive si, entre-temps, un ordre n'était survenu, nous informant que le brigadier tenait à revoir le meilleur peloton du camp dans sa chambrée.

Il était déjà trop tard pour moi. J'étais presque saoul! Instinctivement, je remis de l'ordre dans ma tenue, je saisis ma carabine de la main droite, me plaçai au pied de mon lit et m'agrippai au montant de la main gauche. De cette façon, je pourrais tenir un certain temps avant de m'écrouler. Avec l'œil congelé d'un poisson, je regardais droit devant, sans broncher, comme l'exige le règlement militaire.

Le brigadier Blais et le major L'Heureux arrivèrent enfin devant moi et me scrutèrent de bas en haut. Je dus passer le test d'une manière satisfaisante car le major, d'un geste sec et imprévisible, me donna un de ces coups de badine à la verticale sur la poitrine en disant au brigadier : « Ils n'ont pas seulement bonne apparence, ils sont aussi très solides. »

Chose curieuse, le brigadier a semblé le croire! S'ils avaient su!

Je ne suis pas tombé tout de suite car j'étais trop ancré, d'un côté soutenu par ma carabine et de l'autre agrippé au montant du lit. De plus, j'étais complètement ankylosé. Après le départ de « l'ennemi », je suis resté un certain temps dans cette position, jusqu'à ce que le lieutenant Dufour, qui était au courant de tout ce manège et qui, par surcroît, était aussi saoul que moi, vint m'aider à m'asseoir sur mon lit.

À tout seigneur tout honneur; le lieutenant P. Dufour, que nous considérions tous dans le peloton comme un père, méritait bien la plus grosse part des honneurs, soit un grand verre de brandy, à tuer un cheval. Puis je ne me rappelle plus rien.

Le lendemain, le 22 décembre, c'était notre libération du CABTC 55. Jour inoubliable entre tous, car le voyage à la maison paternelle se fit sur une grande vague de fond.

Mon arrivée à la maison fut mémorable! Mon père mit fin au travaux du moulin pour la journée afin que tout le personnel puisse fêter mon retour à grand renfort de toasts à la santé de la brebis égarée revenue au bercail.

Ma mère* versa bien des larmes de joie, jusqu'au moment où j'enlevai ma chemise; elle aperçut alors une ecchymose qui, du rouge, avait viré au noir. Ma mère faillit tourner de l'œil en voyant pareille blessure.

« Qu'est-ce que tu as là? » me demanda-t-elle. Et moi de répondre d'un ton détaché en bombant la poitrine : « Oh! ça, c'est un coup de baïonnette que j'ai reçu dans la poitrine, mais c'est maintenant presque guéri! »

Et voilà comment un simple coup de badine bien appliqué par le major L'Heureux faillit faire de moi un candidat à la Croix de Victoria!

Ma première visite au moulin terminée, je n'eus qu'une idée en tête : me rendre au plus tôt voir Florence. J'avais quelques appréhensions car, n'ayant pas été la voir avant mon départ pour Rimouski, je dus me préparer mentalement à répondre à plusieurs questions.

Dès mon entrée chez elle, ce fut une explosion de joie, d'accolades et de baisers. Je tentai de lui expliquer les raisons de mon départ précipité, mais peine perdue. Nous étions tout à la joie des retrouvailles. Même Mme D'Amours alla chercher une bouteille de son meilleur vin maison pour fêter mon retour; c'était peu dire!

---

* Dans ce récit, je mentionne toujours ma mère, mais en réalité il s'agissait de ma belle-mère, car ma vraie mère était décédée en 1928. Je vous dois cette explication pour la bonne compréhension du récit qui suit.

Ce fut une soirée exceptionnelle. Toute la famille s'était réunie autour du piano, on chanta mille et une chansons, accompagnés par Florence. Moi-même j'y suis allé d'un *Chevaliers de la Table ronde*, que je chantai, pardon que je « massacrai » vu la quantité de vin ingurgitée et mon talent d'artiste « primitif ».

Je me remémorai longtemps cette belle soirée passée chez Florence après un si long mois d'absence. Nous pensions tous deux que, après cette période d'entraînement militaire d'un mois, j'avais fait ma part pour la Défense nationale et que, maintenant, je pourrais dormir en paix, ayant accompli mon devoir de bon citoyen envers mon pays.

Je retournai travailler au moulin de mon père avec encore plus d'assurance. Ce séjour au camp militaire de Rimouski m'avait quelque peu mûri et montré la vie sous un nouveau jour. J'étais beaucoup plus sérieux, plus « homme », et j'avais encore plus confiance en mes moyens, ce qui fut vraiment bénéfique pour notre commerce. J'allais souvent voir mon amie. Notre vie avait totalement changé et maintenant nous songions sérieusement à notre avenir. Notre mariage n'était plus qu'une question de temps, de quelques mois, à la grande joie de Mme D'Amours et de mes parents qui aimaient bien cette petite fille, sérieuse et affable, qu'ils avaient toujours considérée comme leur propre fille.

Second appel

Avant notre libération du CABTC 55 de Rimouski, le 21 décembre 1940, on nous avait fait miroiter un très bel avenir dans les Forces armées si l'on signait comme « volontaire ». Nous pourrions monter en grade donc toucher une meilleure paye, devenir instructeur et rester peinard au même camp pour la durée de la guerre. Moi, on me promettait un grade, du travail au bureau d'administration, plus une commission d'officier et un avenir grandiose.

Comme j'avais confiance en mes capacités et en mes chances d'avenir dans le civil, j'avais refusé toutes ces belles promesses pour retourner chez moi et continuer dans le commerce de mon père. Mais c'était mal connaître l'armée, qui ne lâchait pas aussi facilement sa « proie ».

Le 20 février 1941, on me rappelait et cette fois pour trois mois d'entraînement. Curieusement, j'étais le seul de Sayabec à être rappelé. Mon père ne fut pas pris au dépourvu. Il avait plusieurs amis politiciens, dont Henri Larue, notaire et député fédéral (personnage assez influent à Ottawa), Jos Dufour, député provincial (ayant plusieurs tours dans son sac) et ami d'un certain Paul Drouin, président du comité des appels pour l'armée canadienne. La demande de mon père fut très bien accueillie et j'obtins un sursis d'un an.

Non, l'armée ne lâchait pas facilement prise. Un an après, jour pour jour, bien que mon père eût (encore) recours à ses amis, ce fut peine perdue. Depuis la fameuse attaque de Pearl Harbor par les Japonais, le 7 décembre 1941, les exemptions pour différentes raisons avaient été définitivement abolies, sauf pour les fils de cultivateurs.

Je fus rappelé sous les drapeaux le 20 février 1942, un Mardi gras, et aucune tergiversation n'était permise. Cette fois, je fus averti par télégramme, à la dernière minute, de me présenter au camp militaire 55 de Rimouski.

Quand on m'avait rappelé le 20 février 1941, c'était pour une durée de trois mois; cette fois-ci, c'était pour la durée des hostilités!

Je partis le cœur gros, après les adieux déchirants de mes parents d'une part et ceux de mon amie d'autre part, avec la promesse de s'écrire aussi souvent que le temps et les occasions le permettraient. Étant donné que Rimouski n'était pas si loin de mon patelin (cinquante milles), des permissions de fin de semaine me donneraient certainement la chance de les revoir assez souvent.

Enfin, ayant maintenant une bonne idée de ce qu'était l'entraînement militaire, ce fut avec un peu moins d'appréhension que je fis mon retour au camp.

J'y retrouvai plusieurs amis qui, comme moi, avaient été rappelés pour le service. Ils avaient l'air aussi misérables que moi. J'y rencontrai aussi plusieurs instructeurs de notre premier séjour. Ils avaient presque tous été promus depuis et ils furent très heureux de me réintégrer dans mon ancienne compagnie, la A.

Le mois d'entraînement que j'avais fait en décembre 1940 me fut très utile, me donnant une bonne longueur d'avance sur les nouvelles recrues. Outre la fatigue et le stress que tout nouveau soldat ressent face à l'inconnu, je n'avais pas à m'en faire, car je savais!

À la fin du premier mois, j'appris que je serais nommé caporal suppléant. Ce fut mon premier grade dans cette vie de misère!

Je laissais derrière moi un avenir prometteur, un commerce en pleine prospérité, grâce justement à la guerre, qui me permettrait de devenir riche en quelques années, pour être confronté ironiquement à ce qui serait la ruine de ma famille et la mienne. Mon père en fut tellement affecté qu'il tomba malade. J'avais bien un frère, assez âgé, mais qui n'avait aucun goût ni aucune aptitude pour le commerce, et deux autres aux études, mais ils étaient beaucoup trop jeunes pour prendre en charge les affaires. J'avais le pressentiment que notre commerce, si florissant, péricliterait, et très vite encore. Je me promettais bien de profiter de mes permissions et de m'absenter du Camp 55 tous les quinze jours pour me rendre au moulin à scie et jeter un coup d'œil à l'administration du commerce.

Je désenchantai bien vite car une permission tous les quinze jours dans l'armée, c'était rêver en couleur. Je ne pouvais même pas espérer en avoir une par mois. Et les trois premiers mois, foutaise! L'avenir se chargerait de me prouver que j'étais dans l'engrenage pour au moins cinq ans.

J'avoue humblement que je n'ai jamais eu l'idée de me révolter ni de désobéir aux lois militaires. Je n'ai jamais eu de difficulté à me plier à un ordre, quel qu'il soit. J'avais peut-être sans le savoir la vocation dans le sang; mais, à ce moment-là, je n'avais qu'une idée en tête, celle de devenir un bon soldat afin que cette mauvaise période de ma vie se termine le plus vite possible. Je dois admettre que je ne suis pas le seul à avoir fait de pareils sacrifices durant la guerre.

Permission spéciale

Par une journée froide du mois de mars, alors que nous étions à notre entraînement dans le grand gymnase, je fus demandé en vitesse au corps de garde.

Avec la permission de mon sergent, je me rendis donc à cette baraque avec appréhension, me questionnant intérieurement sur ce que j'avais pu faire pour être demandé à la caserne de la police militaire.

Ma crainte se dissipa très vite quand j'aperçus mon frère J. Adélard, que j'appelais familièrement Jos.

« Qu'est-ce que tu es venu faire ici, Jos? Tu n'es pas venu t'enrôler? J'espère bien que non!

— Non, j'ai quitté mon emploi au moulin. Le père m'a payé et je suis venu fêter ça avec toi!

— Mais Jos, on ne sort pas d'ici comme d'une grange; il me faut une permission, et une permission c'est difficile à obtenir; il me faut une bonne raison et encore!

— Arrange-toi pour en obtenir une, et une longue. Je suis à l'hôtel Gagné, rue Saint-Jean-Baptiste; viens me rejoindre, je t'attends! » (Qui ne se rappelle pas le petit hôtel Gagné, en face de la gare du CN, pas loin de l'arsenal?)

Après le départ de mon frère, je fis travailler mes méninges à une vitesse vertigineuse et il en sortit une idée que je jugeai valable. Je me rendis voir mon sergent-major de compagnie, Émile Alain, qui de caporal suppléant était maintenant devenu sergent-major, mais que l'on surnommait encore familièrement « Mimile Alain ».

Le sergent-major Alain m'apprit qu'une permission spéciale de ce genre ne pouvait être accordée que par le sergent-major régimentaire et qu'elle devait être signée par l'adjudant; telle était la loi! Je me rendis donc chez le sergent-major régimentaire (RSM) Fournier, qui me reçut affablement. Il me demanda ce que je désirais. Je lui répondis de la manière la plus triste que je pouvais dans pareille circonstance :

« Ma mère est morte! Mon frère vient de me l'annoncer il y a un instant au corps de garde. »

Le sergent-major décrocha le téléphone pour vérifier auprès du corps de garde et de mon sergent-major Alain. Tout lui sembla véridique.

« Dans un cas semblable, Côté, on accorde une permission d'une semaine mais, vu que vous demeurez un peu loin, nous pourrions vous

en accorder une plus longue si vous nous en faites la demande par télégramme.

— Merci beaucoup RSM Fournier, je vous enverrai un télégramme si le mauvais temps persiste!

— Mes sympathies soldat Côté et soyez fort comme un vrai soldat! »

Nous avions eu l'honneur de connaître l'adjudant, le capitaine André Dubé, ainsi que ses frères quand, en 1938, nous avions signé un contrat de sciage de deux millions de pieds de bois pour le moulin Fenderson de Maria. Toutes les fins de semaine, à l'aller à Maria et au retour à Sayabec, nous ne manquions jamais de nous arrêter à l'hôtel de Routhierville, propriété des Dubé, pour y déguster une ou deux grosses Boswell ou Black Horse. Quelquefois nous en prenions plus...

À la sortie du bureau du RSM Fournier, je rencontrai l'adjudant Dubé, qui incidemment était au courant de mon « malheur » puisqu'il avait signé ma permission. Je dois dire que j'eus la très nette impression qu'il m'avait reconnu, par la façon toute spéciale qu'il eut de me présenter ses condoléances. Je crus discerner un brin d'ironie. Avait-il percé mon stratagème?

Et je partis libre comme l'air, avec une permission spéciale d'une semaine en poche, pour rejoindre mon frère à l'hôtel Gagné. J'eus l'agréable surprise, en pénétrant dans sa chambre, d'admirer sur une table deux rangées de 40 onces d'alcool de tout genre bien alignés, comme des soldats à la parade.

C'est à cette armée que, pendant une semaine, nous devions livrer bataille, mon frère et moi; veuillez me croire, nous étions bien déterminés soit à remporter la plus éclatante victoire de toute notre vie, soit à y laisser notre peau.

C'est par une température de -32 °F que nous avons lancé la plus foudroyante attaque contre notre ennemi commun, l'alcool, en levant notre verre et en disant : « À ta santé! » À tout instant, nous ajoutions : « Salut! »

Après ce cérémonial d'une demi-journée, nous décidâmes de nous rendre à notre village, à Sayabec, pour nous assurer qu'il n'y avait pas réellement de mortalité : « Tout d'un coup! »

Notre arrivée à la maison paternelle ne se fit pas seulement sous le signe de la joie et du bonheur des retrouvailles, mais aussi du souci du fonctionnement du commerce. Je ne pus m'empêcher d'y jeter un coup d'oeil mais, dans l'euphorie du moment, je ne pus déceler quoi que ce fût d'irrégulier.

Au cours des deux jours passés au moulin, mon père, mon frère et moi avons tellement levé le coude que les signes avant-coureurs d'une faillite pouvaient facilement nous échapper!

C'est avec peine et en versant quelques larmes que le jeudi nous quittâmes nos parents pour retourner à Rimouski. C'est alors que mon père me dévoila un secret. Mon frère Jos projetait de se porter volontaire dans l'armée. J'eus pour mission de le dissuader par tous les moyens d'accomplir son funeste désir. Je promis d'y voir sérieusement.

Aussitôt arrivés à l'hôtel Gagné, le propriétaire vint nous offrir le dîner dans notre chambre. Nous en profitâmes pour lever nos verres remplis de cognac et, d'une voix de ténor, avec un ensemble parfait, nous déclarâmes : « À votre santé! »

Le propriétaire devint vite notre invité permanent. À chacune de ses visites nous en profitions pour choquer nos verres et clamer à l'unisson : « À votre santé! »

La journée du vendredi passa, chacun dans son fauteuil avec un verre à la main, regardant la tempête se déchaîner au-dehors et ressassant ses souvenirs d'enfance. Quand nous devenions trop mélancoliques en voyant notre vie bifurquer vers un point incertain et malheureux, nous levions nos verres en disant : « À ta santé! »

Le propriétaire vint nous consoler de nos malheurs en nous racontant la période de sa vie où il faisait de la contrebande d'alcool. Toute la soirée, nous écoutâmes ses aventures invraisemblables qui nous donnaient une bonne raison de lever nos verres en clamant : « Salut! »

Le samedi, le propriétaire, après un copieux repas (où il y avait plus de vin qu'autre chose), nous dit : « Je vais vous faire entendre quelques beaux disques. » Et il ajouta avec un air d'orgueil : « J'ai un gramophone! »

Quelques minutes plus tard, il revint à notre chambre en tenant dans ses bras quelques disques et son fameux gramophone. Il installa son appareil sur une table, y plaça un disque après en avoir lu l'étiquette, tourna la manivelle, appuya la pointe de l'aiguille sur le bord du disque et jeta autour de lui un regard sévère. Nous nous taisions tous dans l'attente. Nous entendîmes quelques notes de guitare et la voix du soldat Lebrun s'éleva dans la pièce sur une note plaintive. Le soldat nous racontait son départ infiniment triste de la maison paternelle et de sa séparation d'avec ses chers parents et surtout d'avec sa maman chérie! Le disque terminé, nous avons, la larme à l'œil, trinqué : « À ta santé! »

L'hôtelier remit le même disque, que nous écoutâmes religieusement tout en levant nos verres mais, à la quatrième reprise, je me dressai, pas très sûr sur mes jambes, j'otai le disque du gramophone et le pro-

jetai contre le mur, où il éclata en mille pièces. Je dis : « Next! » Nous choquâmes nos verres pleins de cognac et ensemble nous criâmes : « Salut! »

Notre mentor plaça un autre disque sur le gramophone et tourna la manivelle. Cette fois, ce fut le soldat Brunelle qui d'une voix « plaignarde » nous racontait son malheur d'être dans l'armée canadienne mais sa joie de combattre les ennemis de son beau pays. Ce disque tourna autant de fois que celui du soldat Lebrun et nous trinquâmes autant de fois en disant : « À ta santé! » Mais le disque eut le même sort que le premier : il alla finir ses jours contre le mur et je dis : « Next! »

Notre ami, sans se départir de sa joyeuse humeur, remit un autre disque sur son appareil, tourna la manivelle et nous entendîmes le même accompagnement de guitare.

Une nouvelle voix, celle du soldat Willy Lamothe, se fit entendre, tout aussi plaintive, nasillarde et... tannante. Cette fois, ç'en était trop. Avant que toute l'armée canadienne défile sur le gramophone, il fallait faire quelque chose. Je saisis le tout, disques et gramophone, que je lançai contre le mur. Ce geste fut suivit d'un silence lourd de menaces.

Mon frère emplit nos verres à ras bord et cria d'une voix à faire trembler un régiment :

« À votre santé! »

L'hôtelier et moi répondîmes :

« À ta " shanté "! »

Nous fredonnions en chœur quelques chansons, comme *Chevaliers de la Table ronde*. Finalement, comme il se faisait tard, nous entonnâmes l'*Ô Canada*. Notre hôtelier, qui avait des lettres, paraît-il, entonna à son tour, *God Shave the King!* Nous l'avons mis à la porte pour finalement nous écrouler sur le lit, complètement saouls.

Le dimanche, nous avons tenté à plusieurs reprises de nous reprendre en main pour que le lendemain matin je puisse me présenter au Camp 55 avec une apparence et une tenue convenables. Peine perdue, à la moindre occasion, nous en profitions pour porter un toast. D'autant plus que nous avions encore plusieurs bouteilles bien alignées sur la table qui semblaient nous narguer et piquer notre orgueil de joyeux combattants. Nous décidâmes donc d'en finir avec cet ennemi coriace; il s'ensuivit une levée de coude à répétition et des « À ta santé! » qui devinrent vite « À ta shanté! » Nous avons fait une courte trêve pour le dîner lors duquel les boissons fortes furent remplacées par du vin tout aussi mortel pour notre état physique.

L'hôtelier vint nous reconduire à notre chambre pour le digestif. Il tenta bien de réparer son gramophone et de faire jouer ses disques, mais

pas un soldat chantant ne fit entendre une plainte. Bien calé dans mon fauteuil, je vis petit à petit disparaître le paysage hivernal par la grande fenêtre. Je sombrai dans un lourd sommeil d'ivrogne.

Quelque deux heures plus tard, mon frère me réveilla, un grand verre de cognac à la main, en disant : « À dormir, tu ne m'aides pas. À ta santé! » Et je répondis : « Down the dish! » J'enfilai ce verre mais le cœur n'y était plus. L'heure pathétique avait sonné; c'était le moment où les ivrognes s'attendrissent le dimanche après-midi, se mettent à soupirer profondément devant leurs verres vides et se regardent l'un l'autre avec des yeux mouillés de larmes.

Je tentai de dissuader mon frère d'entrer dans l'armée, comme je l'avais promis à mon père, mais malheureusement je manquais de sincérité.

« Celui qui est pris est toujours mauvais conseiller », me répondit mon frère, et j'admets qu'il avait parfaitement raison.

La journée se termina sur une note triste. Nous n'y pouvions rien. L'avenir nous semblait chargé de gros nuages gris, de malheurs, de pleurs, de lamentations. Nulle prière n'aurait jamais pu dissiper cette tempête qui planait au-dessus de nos têtes.

Il fallait nous résigner à cette vie que notre pays nous imposait. Un dernier verre d'alcool et Jos me dit :

« À ta santé! »

Je lui répondis :

« À ta santé! mon frère », espérant que ce dernier toast mette fin à nos idées de malheur.

La nuit passa vite, trop vite à mon goût; à 6 h j'étais déjà debout pour faire ma toilette, déjeuner et avoir une dernière conversation avec mon frère, tout en prenant un, deux et même trois digestifs. C'est dans cet état (presque saoul) que j'entrepris mon retrour au camp militaire. À mon arrivée au corps de garde, on m'apprit que ma permission spéciale devait être remise au bureau du sergent-major régimentaire.

Je refis donc le chemin vers le bureau du RSM Fournier et de l'adjudant. Comme j'entrais, M. Fournier me demanda tout de go :

« Comment ça va? »

Je lui répondis spontanément :

« Nous avons eu beaucoup de plaisir. »

Le sergent-major rétorqua :

« Comment, beaucoup de plaisir? Mais votre mère n'est pas morte?

— Oui, elle est morte, répondis-je tristement.

— Comment ça, votre mère est morte et vous avez eu beaucoup de plaisir?

— Oui, sergent-major Fournier, ma mère est morte en 1928, il y a maintenant treize ans de cela et je ne l'oublierai jamais! »

Je venais de faire l'erreur de ma vie et, lorsque je m'en aperçus, il était déjà trop tard. Je vis les couleurs du drapeau italien se succéder sur la figure du RSM. De vert, il devint blanc, du blanc il passa au rouge, et je crus un court instant qu'il succomberait à une attaque d'apoplexie et que mon problème serait résolu. Mais non; il se leva lourdement de sa chaise et il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. La porte du bureau s'ouvrit et l'adjudant André Dubé entra. Il me fit sortir précipitamment.

La porte se referma sur moi mais, du passage, j'entendis la conversation, comme M. Dubé avait entendu la nôtre du bureau adjacent.

« Avez-vous demandé au soldat Côté quand le décès de sa mère est survenu lors de sa demande de permission spéciale, sergent-major Fournier?

— Malheureusement pas, je n'y ai même pas songé!

— Alors Côté n'est pas coupable, car sa mère est bel et bien morte!

— Dites-lui, adjudant, qu'il aille au diable; je ne veux plus le revoir! »

L'adjudant Dubé sortit du bureau. En passant, il me lança un de ces regards à vous glacer le sang et me dit :

« Soldat Côté, ne repassez jamais devant moi, même pour une peccadille, car je vous ferai avoir vingt-huit jours de détention. Que ça soit bien compris! »

Immédiatement, je me fis péter les talons et, d'un salut impeccable, je lui dis :

« Merci beaucoup, monsieur! »

Alors qu'il entrait dans son bureau, je crus voir du coin de l'œil qu'il était pris d'un fou rire incontrôlable; moi, en l'espace de dix minutes, j'étais devenu aussi sobre qu'un bébé naissant.

La merveilleuse fonction d'ordonnance

À la fin du mois de mars 1942, je fus affecté au dortoir des officiers du Camp 55, probablement parce que mon entraînement de base était terminé et que je devais me rendre utile en faisant d'autres travaux.

C'est de cette façon que je devins à titre « honorifique » *batman* (ordonnance) du major Couillard, alors commandant intérimaire du CABTC 55 de Rimouski. Le travail de tout bon ordonnance comprend le nettoyage du quartier de son officier : laver les planchers, faire son lit, voir à l'entretien de ses costumes, au pressage des uniformes, au frottage des boutons, faire briller ses souliers et ses bottes, enfin tout pour lui rendre la vie plus supportable.

Le major Couillard était assez âgé. Une vieille branche entrée dans l'armée en 1927. Il avait un bon caractère, semblable à celui d'un père de famille. Je croyais avoir enfin trouvé l'emploi de tout repos pour finir cette guerre, peut-être sans obtenir de décorations, mais surtout sans craindre de mourir au front.

C'était un peu présomptueux de ma part et j'allais bientôt faire face à une tout autre réalité, la vraie. J'appréciais au suprême degré d'avoir une chambre pour moi tout seul, avec un lit, un lavabo, une penderie, etc. À tout instant, je pouvais m'étendre sur ce magnifique lit sans avoir un sous-officier arrivant à l'improviste pour me hurler dans les oreilles : « Qu'est-ce que vous faites là? » J'étais roi et maître dans cette chambre et je pouvais faire ce que je voulais, quand je le voulais et pour qui je voulais.

Il m'arrivait de temps à autre d'outrepasser mes droits, par exemple de finir le fond du 40 onces de Bols du major Couillard. Mon officier, qui avait si bon caractère, ne disait mot. Peut-être qu'en agissant ainsi il voulait récompenser un peu mon extrême dévouement pour sa personne; mais la nature humaine étant ce qu'elle est, mon dévouement augmentant avec le temps, les fonds de 40 onces, eux aussi, augmentaient. Ainsi que les paquets de cigarettes laissés sur la table de chevet.

Enfin, un vendredi, mon officier vint m'aviser que le lendemain une parade régimentaire plus grandiose qu'à l'ordinaire aurait lieu et que, par conséquent, je devais prendre un soin particulier de ses boutons de costume de gala et de son ceinturon-baudrier.

Après ma promesse de tout faire pour que chaque millimètre brille de mille feux, il se retira et me laissa à mon travail, que je fis très consciencieusement. Je frottai, frottai et refrottai avec le Brasso. Les boutons

furent d'une beauté éblouissante; fier de mon travail, je pénétrai dans la chambre de mon commandant, je plaçai le costume et le ceinturon dans sa penderie et je me permis une bonne rasade de son Bols.

Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux, content du travail accompli et du gin ingurgité, sans que mon bon commandant m'en fasse la moindre remarque. Le lendemain matin vers 7h, ma porte de chambre faillit être arrachée de ses gonds dans un fracas épouvantable. Mon commandant Couillard, l'œil injecté de sang, pouvant difficilement contrôler sa rage, fonça dans ma chambre, tenant à bout de bras son costume et son ceinturon.

« Soldat Côté, qu'avez-vous fait à mes boutons et à ma ceinture? put-il articuler dans sa rage!

— Je les ai frottés mon commandant, lui répondis-je en sautant de mon lit en sous-vêtements pour me mettre à l'attention, non sans tituber quelque peu sous l'effet du gin.

— Soldat Côté, ne saviez-vous pas que mes boutons et boucles étaient plaqués or et que vous ne deviez les frotter qu'avec une flanelle?...

— Non, mon commandant, je ne le savais pas! »

Les boutons, brillants qu'ils étaient hier soir, étaient devenus gris cendre pendant la nuit.

« Dans une minute, soldat Côté, je veux que vous ayez disparu de mes quartiers et que je ne vous revoie plus la face pour le reste de la guerre. Comme ça, ma consommation de gin va diminuer de moitié et je pourrai fumer mes cigarettes en paix sans me faire voler. Dehors! »

Mon bon commandant avait réellement mauvais caractère! Et voilà comment se termina mon rêve d'une belle guerre sans trop de misère. Mon bon commandant venait de me ramener à la réalité.

Je quittai ma chambre la larme à l'œil.

Des cours et des frasques

Notre séjour au CABTC 55 de Rimouski, comparativement avec ce qui nous est arrivé par la suite, fut une période de bonheur dans notre vie militaire. Pour faire de nous des sous-officiers instructeurs, on a dû dépenser beaucoup d'argent, de temps, et surtout user de beaucoup de patience, car nous avions une réputation de « turbulents »!

Nous étions trois inséparables, Maurice Dompierre, Léonard Gagnon et moi; et nous étions tous trois caporal. On nous appelait familièrement les « Trois Mousquetaires », car nous étions toujours ensemble. Si un tour pendable survenait en ville ou si une bonne bagarre éclatait quelque part à Rimouski, nous étions aussitôt pointés du doigt et on se trompait rarement.

Nous avons dû suivre à peu près tous les cours de l'armée canadienne. Entre autres, un cours de ski, à Valcartier, plus précisément au lac Saint-Joseph, de la fin mars au 30 avril. (Avez-vous remarqué la date, pour faire du ski?) Les « fluorescents » n'étaient pas tous dans l'armée.

Ce cours était destiné aux instructeurs seulement et il nous semblait que l'armée canadienne avait tout fait pour nous opprimer et nous décourager.

Premièrement — Les sous-officiers instructeurs avaient tous été mobilisés. Pour nous, sous-officiers qui nous étions portés volontaires, l'insulte était grave. Par surcroît, tous ces instructeurs étaient arrogants, insultants et... suffisants; ils se prenaient pour des dieux.

Tout avait été prévu. Ces instructeurs ne couchaient pas au camp; le soir venu, ils disparaissaient et nous ne savions rien de leur lieu de résidence. Cela était préférable pour leur sécurité car, si nous les avions rencontrés la nuit, je n'aurais pas donné cher de leur peau!

Deuxièmement — Fin mars et avril, nous restions sous la tente à grelotter toute la nuit. Il n'y avait aucune commodité. Pour nos ablutions, rien n'avait été prévu. Nous brisions la glace sur la petite rivière pour nous faire la barbe et nous laver. La nourriture était exécrable : il y avait des vers dans le bacon, le pain était moisi et la viande avariée.

Ce cours d'une durée d'un mois fut le plus long et le plus misérable que nous ayons suivi, mais nous avions de temps à autre l'occasion de nous offrir la satisfaction d'une petite vengeance. Un soir, alors que je montais la garde sur un petit chemin de campagne et que j'avais pour consigne de ne laisser passer personne, à pied ou en automobile, j'avais

arrêté une voiture avec quatre jeunes personnes à bord qui voulaient absolument circuler malgré mes ordres. Comme l'automobile continuait à avancer vers moi, d'un coup de baïonnette j'ai ouvert le radiateur de haut en bas.

Ne pouvant plus poursuivre leur route sans endommager irrémédiablement leur moteur, ils durent me suivre au poste du commandant des gardes qui, n'ayant jamais eu un cas d'une telle gravité à solutionner, nous envoya, mes détenus et moi, chez le commandant du camp.

Quelle histoire! Le commandant ne put que me féliciter de mon fait d'armes, car je n'avais employé que les moyens mis à ma disposition pour arrêter les contrevenants. Les plaignants en furent quitte pour payer le remorquage de leur véhicule et un radiateur neuf; et mon officier de garde reçut une sévère réprimande pour avoir dérangé le commandant du camp pour une vétille.

Beaucoup de coups pendables, dont nous seuls avions le secret, furent exécutés durant ce cours, ce qui eut pour résultat de mettre nos instructeurs dans de mauvais draps, mais d'abaisser notre pression.

Étant donné que cette période d'instruction se termina avec succès, on nous accorda vingt-quatre heures de permission dans la ville de Québec, avec en plus notre salaire d'un mois, près de quarante-cinq dollars! Ils n'auraient jamais dû faire cela. C'était mal nous connaître. Ce fut mémorable de nous voir tous les trois, Dompierre, Gagnon et moi, plus un autre ami qui s'était joint à nous pour cette fête, le caporal Ernest Longchamps. Je crois bien que les employés de l'hôtel Union, de la rue du Pont, à Québec, qui vivent encore, se souviennent de cette nuit infernale. La propriétaire et même la femme de chambre (une armoire à glace) furent mises à contribution pour maîtriser quatre énergumènes qui chantaient et hurlaient à en faire éclater les vitres. L'armoire à glace s'est présentée à notre chambre je ne sais combien de fois pour nous avertir de baisser le ton, mais peine perdue; aussitôt la porte refermée, le charivari recommençait. Finalement, ce fut le caporal Longchamps qui s'occupa de l'armoire à glace. Sa méthode fut des plus efficaces.

Quand nous avons quitté notre chambre d'hôtel, le dimanche matin, notre permission prenait fin. Un grand soupir de soulagement se fit entendre alors que nous étions avisés de ne plus jamais nous montrer le nez dans cet établissement pour la durée de la guerre. C'est de cette manière que se termina ce cours pour sous-officiers instructeurs. Le lundi matin, nous étions à la parade régimentaire au Camp 55 de Rimouski.

Nous nous sommes crus de très bons instructeurs à nos débuts; on nous a envoyés dans tous les pelotons du camp pour nous mettre à l'es-

sai. Les résultats furent désastreux : nous en savions juste assez pour savoir que nous ne savions rien.

En vitesse, on nous organisa un autre cours sur les méthodes générales d'instruction et surtout sur l'art de commander. Ce cours fut plus fructueux que celui du lac Saint-Joseph, bien qu'il fut beaucoup plus court. Quand nous avons repris le travail, nous étions beaucoup plus conscient de ce que nous avions à faire.

Après un certain temps passé à prodiguer notre savoir aux nouvelles recrues, je fus posté à Cove Field Barracks, à Québec, pour suivre un cours de l'Ambulance Saint-Jean, où on nous enseignait comment donner les premiers soins aux blessés. J'ai trouvé ce cours très intéressant et il m'a permis de donner des leçons très utiles aux nouveaux soldats du Camp 55.

Je ne me doutais pas qu'il me serait encore plus utile quelques mois plus tard. En effet, lorsque je fus au sein du Royal 22ᵉ Régiment, le médecin régimentaire, au fait de mes connaissances en la matière, me demanda de faire partie de son équipe à la suite de batailles au cours desquelles la section des infirmiers avaient été mise à rude épreuve. J'acceptai avec enthousiasme et je m'acquitai de cette fonction pendant au moins six mois sur le front en Italie, jusqu'à ce que je sois moi-même blessé. J'étais bien content de pouvoir me rendre utile auprès des blessés et des mourants pendant les pires moments de la guerre.

Un autre excellent cours que nous avons suivi portait sur les techniques d'instruction des exercices avec armes ou sans arme. Il nous fut donné au camp de Rimouski, où plusieurs des instructeurs jouissaient d'une excellente réputation. Parmi eux, se démarquaient le sergent Georges Fortin (dit « la mâchoire »), qui arrivait d'Angleterre, et les sergents Henri et René Goulet.

Les sergents avec lesquels j'ai travaillé, les Slater, Heins, Goulet et autres, étaient tous très heureux de nous avoir comme assistants, car nous savions enfin ce qu'était un bon instructeur. Nous pouvions dire qu'en trois mois nous étions capables de former les meilleurs soldats de l'armée canadienne.

Plusieurs périodes de formation nous furent prodiguées durant notre séjour à Rimouski. Il y eut entre autres ce cours de conditionnement physique qui nous fut donné au camp de Long Branch, en Ontario. Il n'avait aucune importance pour nous si ce n'est que nous pouvions courir cinq milles sans arrêt après un mois d'entraînement.

De même, le cours sur le mortier de trois pouces, à Halifax, nous fut inutile. Même sur le front, nous n'avons jamais eu à nous servir de cette arme. Tous ces cours étaient évidemment donnés exclusivement en

anglais, ce qui demontrait le peu de considération que l'on avait pour nous, les Canadiens français. Un autre cours, cette fois-ci pour sous-officiers seulement, nous a entre autres appris comment nous battre avec armes et baïonnettes ou encore sans arme sur le champ de bataille.

Ce fameux cours, appelé pompeusement cours pour *commando*, donné à Lac-Mégantic, dura un mois et demi et fut l'un des plus difficiles et des plus dangereux que nous avions eus jusque-là. Pour ce genre de combat l'armée pouvait se permettre dix pour cent de pertes humaines, soit par balles, explosifs ou armes blanches.

Nous avions toutefois une consolation. Il n'y avait aucune maison, aucun restaurant, ni aucun hôtel capable de nous nourrir aussi bien que les cuisines du camp de Lac-Mégantic. Au déjeuner, on nous demandait combien nous voulions de bacon, combien d'œufs et de quelle façon nous voulions les manger, à la coque, brouillés ou au miroir. Au dîner, on nous demandait comment nous voulions notre steak, saignant, à point ou bien cuit. C'était incroyable, la cuisine était tellement bonne qu'à mon arrivée je pesais cent soixante livres et qu'à mon départ j'avais pris dix livres, et ce, malgré tous les difficultés auxquelles nous devions faire face. Un exemple : dans le camp il était interdit de marcher; il fallait toujours courir; si on nous voyait marcher, nous étions privés de sortie pour plusieurs jours.

Finalement, tous ces cours eurent sur nous un effet bénéfique; grâce à eux, nous sommes devenus de très bons soldats ou sous-officiers, et de très bons instructeurs aimés des hommes. Les jours de paye, nous n'étions pas obligés de nous cacher, contrairement à certains sous-officiers qui devaient le faire pour ne pas être battus par leurs hommes qui, une fois bien saouls, se vengeaient de ceux qui leur étaient antipathiques. Pour Gagnon, Dompierre et moi, pour nos sergents et nos hommes, le jour de paye signifiait un soir de grande fête.

Tous ces cours eurent un autre effet sur nous, très néfaste celui-là. Nous étions devenus trop sûrs de nous, trop durs. Nous en étions rendus à un point tel que nous ne cherchions qu'à donner des coups et à en recevoir. Rien ne nous arrêtait quand on voulait se défouler.

Nous en savions trop sur la loi militaire pour nous laisser attraper et nous en connaissions trop sur les moyens à prendre pour la contourner; nous étions devenus incontrôlables et le système « D » n'avait plus de secret pour nous.

Les autorités du Camp 55 décidèrent de se débarrasser de nous. Pour eux, ce fut un moyen comme un autre de corriger les fortes têtes. Je ne sais si pour eux j'étais le plus dur mais, curieusement, je fus le premier à être transféré à Cove Field Barracks en attendant une destination inconnue.

Ainsi se termina une des plus belles périodes de bonheur, de travail et d'insouciance que j'aie eu durant cette guerre. Je devais par la suite regretter amèrement mes écarts de conduite, car ce transfert signifiait que je perdais le bonheur de n'être pas trop loin de ma petite amie. Je pouvais aller la visiter aussi souvent que je le désirais, mais je l'avais trop souvent négligée. J'avais perdu les grades si durement acquis et je perdis ma responsabilité d'instructeur. Au lieu de commander, j'étais commandé.

Transfert aux Voltigeurs de Québec

Mon séjour à Cove Field Barracks se passa sans incident grave. On m'accorda une permission de dix jours pour visiter mes parents et amis car, disaient-ils, là où je serais envoyé, je n'aurais plus l'occasion de les revoir de sitôt. J'en profitai pour passer deux jours chez mes amis de Mont-Joli et j'allai ensuite à Sayabec, chez mes parents, mes frères et sœurs. Je ne pouvais leur dire ce qui m'arrivait. On m'avait bien averti de tenir ma langue concernant mes déplacements.

Vous ne pouvez vous imaginer combien ce fut triste et dur pour moi de ne pas pouvoir dire à mon amie et à mes parents que je partais pour longtemps. Je ne pouvais dire que des platitudes que tout le monde semblait croire (en apparence seulement). En réalité, ils s'interrogeaient tous, surtout mon amie de cœur qui voulait toujours en savoir plus.

Après dix jours de ce martyr, je retournai à Québec, pour apprendre aussitôt que j'étais envoyé à Sussex, au Nouveau-Brunswick. Je devais y rejoindre les Voltigeurs de Québec. J'étais malgré tout content de cette affectation car mon frère Jos, promu caporal, faisait partie de ce régiment canadien-français.

La « porcherie » de Sussex

J'ai rejoint les Voltigeurs de Québec le 12 avril 1943, où je fus affecté à la compagnie A, commandée par le major J.M. Corbett. Le major Corbett était un très bon officier, aimé et respecté de tout le personnel de cette compagnie, dont faisaient partie les lieutenants Mark Devlin, Harry Pope et Turcotte. L'avenir me permettrait de mieux connaître les lieutenants Pope et Devlin, deux chic types.

Le camp militaire de Sussex était inimaginable; il était impensable que l'on puisse loger des êtres humains dans un pareil endroit. Je qualifierais ce camp de « porcherie » : on n'y balayait pas le plancher, on le grattait avec une pelle. Laver le plancher voulait dire détremper la boue.

Il fallait déployer des prodiges d'ingéniosité pour essayer de conserver des vêtements propres et bien pressés, et des bottes bien cirées et brillantes. Quant à nos armes, il nous fallait les nettoyer deux fois par jour et les envelopper pour les garder propres.

Je n'ai jamais été très exigeant sur la nourriture. Je pouvais m'accommoder facilement de la cuisine militaire, mais la nourriture des Voltigeurs de Québec était infecte, plus appropriée à une porcherie. Ce n'était pas seulement à Sussex qu'elle était ainsi; partout où ce régiment était passé, c'était la même abomination. Permettez que je n'élabore pas plus sur ce sujet.

Mon arrivée chez les Voltigeurs de Québec fut des plus pénibles. Comme je l'ai mentionné, j'avais toujours été habitué à commander et, maintenant que je devais obéir aux ordres, tout un chambardement intérieur se produisit en moi; d'autant plus que je m'aperçus très vite que les sous-officiers me craignaient et me redoutaient.

Il m'est arrivé quelquefois de donner des cours. Un lieutenant, qui connaissait mes qualifications pour les avoir lues dans mon dossier, me demandait de donner une leçon sur un certain sujet, ou encore une démonstration avec explications sur telle arme. Alors, croyez-moi, je m'exécutais avec plaisir et j'en profitais toujours pour donner un cours qui ne laissait aucun doute sur mes compétences d'instructeur.

Ce n'était pas pour monter dans l'estime des sous-officiers que je donnais des cours. La plupart des caporaux restaient indifférents même si je leur donnais un bon coup de main. Quant aux sergents, ils me détestaient férocement et ne cherchaient qu'à me prendre en défaut.

Lorsqu'ils découvrirent dans nos carnets de service militaire, que nous portions toujours sur nous, mon frère, moi et quelques amis, une

certaine inscription, la nouvelle ne prit que quelques heures à se propager dans la compagnie A.

Cette inscription disait à la page 7 du carnet, à « qualification », que j'étais *Qualified N.C.O.* Cette inscription complète en anglais veut dire *Qualified Non-Commisionned Officer* (« Qualifié officier, non commissionné »). C'est une qualification qui pouvait nous faire accéder au grade de sergent-major de compagnie. Et le tout était signé par le major J.M. Corbett, notre commandant de compagnie. Les sergents en étaient verts de jalousie. Pour eux, il s'agissait de tout un grade mais, pour moi, ce n'était que ma condamnation à mourir *rifleman*, fusilier aux Voltigeurs de Québec. La seule chance que j'aurais pu avoir de m'en sortir aurait été de changer de régiment, mais... Pour résumer, les soldats des Voltigeurs de Québec avaient de très grandes qualités, ils étaient bien entraînés, disciplinés, endurcis au travail malgré les inconvénients de l'entraînement.

La vie aurait été monotone au régiment s'il n'y avait pas eu de bagarres entre les Voltigeurs de Québec et les Duffrin & Haldimand Rifles. Ces bagarres firent l'objet de nombreux reportages dans les journaux de Québec et de Toronto... le *Soleil* et le *Globe and Mail*, entre autres.

Les vieux Duffs, comme on les appelait familièrement, portaient de petites épaulettes vertes avec le nom de leur régiment; nous étions de bons amis. Nous, les Voltigeurs de Québec, allions souvent boire une bière à leur cantine et les vieux Duffs venaient à la nôtre. Nous jasions ensemble pour pratiquer notre anglais et nous nous amusions comme de vieux amis sans jamais avoir eu la moindre anicroche. Tout alla très bien jusqu'au jour où les Duffs reçurent un renfort de deux cent cinquante hommes. De jeunes Bleus qui revenaient de Terre-Neuve, où ils étaient allés monter la garde. Ces jeunes portaient de petites épaulettes rouges démontrant qu'ils n'avaient aucun entraînement en tactique de combat. Ils étaient fanfarons, très indisciplinés et, il faut bien l'avouer, c'étaient les plus écœurants que nous ayons jamais connus.

Ce ne sont pas les vieux Duffrin & Haldimand qui ont déclenché cette bagarre, ce sont les jeunes aux épaulettes rouges qui, revenant de Terre-Neuve, croyaient être allés sur les champs de bataille. S'imaginant pouvoir faire peur aux Voltigeurs, ils se sont vite rendu compte qu'ils manquaient d'entraînement pour ce genre de guerre!

Les Duffs ont payé la note avec plusieurs blessés; de mon coté, seul mon ami Adélard Larocque fut blessé : il est devenu sourd temporairement après avoir reçu une pierre sur le côté de la tête. Pas un seul vieux Duff n'a voulu se battre contre nous.

Pour mettre fin à ces tiraillements, on nous envoya faire un exercice dans les bois pendant que les Duffs pliaient bagages pour une destination inconnue. Malheureusement, nous n'avons jamais revu nos amis les Duffs aux épaulettes vertes.

La bagarre avait recommençé le samedi soir dans les rues de Sussex et s'était arrêtée net à notre arrivée au camp. Elle avait repris de plus belle le dimanche après la messe, vers 11 h, mais n'avait pas duré longtemps.

Dans l'après-midi, Harrison, mon frère et moi avons commis une imprudence grave en nous aventurant en ville. Nous avons été encerclés devant un théâtre, dans une rue transversale à la *Main* par six Duffs. Ils avaient des bouteilles de Coke à la main et il y en avait même un qui avait un poignard avec une lame d'une bonne longueur. Nous avons voulu parlementer gentiment mais eux ne semblaient pas vouloir discuter. Ils manquaient pour le moins de savoir-faire et de savoir-vivre. Nous avons été sauvés par un camion plein de Voltigeurs armés de manches de pic. Heureusement qu'ils passaient dans notre secteur. Nos attaquants, devenus penauds alors que nous devenions plus « baveux », ont pris la poudre d'escampette. Nous, nous avons été très heureux de sauter dans le camion pour remonter au camp militaire de Sussex.

Quelques jours plus tard, nous fûmes nous aussi expédiés à Kentville, en Nouvelle-Écosse, pour un camp d'été sous la tente. Comme j'étais heureux de vivre sous les étoiles au mois de mai. Tout était tellement propre comparé à Sussex. Il y avait une exception cependant, la cuisine qui, elle, était aménagée dans une baraque. Elle était propre au début, mais elle est vite devenue aussi sale que nos cuisiniers. Quant à la qualité de la nourriture, il n'y eut aucun changement : elle était aussi infecte qu'à Sussex. Par contre nous avions une très bonne cantine, et d'une propreté impeccable. On y vendait à peu près tout ce qui nous manquait, du lait frais et froid, toutes sortes de tartes et de pâtés, des gâteaux, de la crème glacée, du thé et du café à volonté... enfin, tout ce que nous ne pouvions pas avoir dans les cuisines du camp.

Je ne saurais dire combien de fois nous avons pris de bons soupers à cette cantine, en payant naturellement, mais au moins nous mangions bien. Nous ne pouvions pas en dire autant des cuisines du camp qui nous servaient des spaghettis sans une parcelle de viande, sans le plus petit nuage de jus de tomate. Nous avons dû nous contenter de ce menu deux fois par jour pendant des jours et des jours. Le spaghetti était coupé en bloc par le cuisinier puis était « garroché » dans nos gamelles.

Parfois nous manquions de patience et le spaghetti se retrouvait à la tête du cuisinier. Et la bagarre reprenait.

Puis un jour, ce que nous appréhendions se produisit. Une permission de quatorze jours, avec billet de transport par chemin de fer à la destination de notre choix et avec arrêts à volonté, nous était accordée. C'était la fameuse « passe d'adieu », que l'on donnait à tous les soldats sur le point de faire la traversée.

Les préparatifs furent vite bâclés. Le rasoir de sécurité fut mis dans une poche, le jeu de cartes dans l'autre et en un instant nous étions prêts pour le voyage. Les autorités avaient tout prévu. Le CNR avait ajouté plusieurs voitures supplémentaires... Mille nouveaux clients d'un coup n'est pas une mince besogne.

Le voyage se fit dans la joie et l'allégresse. Beaucoup de chansons plus ou moins grivoises se firent entendre. Il y avait quelques petites bagarres indispensables aux soldats, mais sans grande conséquence. Il y eut un peu, beaucoup d'alcool, naturellement, mais nous étions bien encadrés par quelques caporaux que nous avions en estime. Il faut dire qu'aucun civil n'était autorisé à pénétrer dans nos compartiments.

C'est de cette manière que mon frère et moi avons commencé nos visites à Sorel et à Montréal. À Sorel, nous avons eu des divergences d'opinions dans un bar, Le Ritz, avec des sous-officiers du camp militaire de cette ville, qui se sont réglées devant le commandant du camp, en notre faveur, et biens d'autres choses que je ne peux décrire en quelques lignes.

À Montréal, par contre, ce fut beaucoup plus tranquille; nous n'avions affaire qu'à des femmes, nos deux sœurs. Je me suis ensuite rendu à mon ancien camp de Rimouski pour y rencontrer de vieux amis qui se sont joints à moi pour célébrer. La fête s'est poursuivie jusque chez nos amis les aviateurs. J'ai toujours été content de revoir mon amie à Sayabec, car sa bonté, sa bonne humeur et sa gentillesse n'avaient d'égal que sa beauté. J'ai toujours été attaché à cette femme qui m'écrivait souvent au Canada comme elle l'a fait outre-mer.

Notre séparation fut plus triste pour moi que pour elle, car je ne pouvais lui avouer que nous étions en permission d'adieu. Ignorant tout de cette « passe », sa gaieté n'en fut pas affectée, mais elle se doutait bien quand même que quelque chose d'extraordinaire se jouait à ce moment-là.

Mon père et ma mère savaient, eux, que nous étions près de nous embarquer pour l'Angleterre. Ce fut réellement triste pour eux comme pour nous. C'était navrant de voir ces deux bons vieux cacher leur tristesse et leurs larmes pour ne pas nous affecter. J'avoue que je fus soulagé quand l'heure du départ sonna; il m'était très difficile de supporter une pareille tension nerveuse mêlée de tristesse, de soupirs et de larmes!

Notre retour au camp de Kentville fut remarquable par l'ambiance de tristesse qui régnait partout. Nous n'étions pas les seuls à avoir vécu des situations difficiles.

La traversée en Angleterre

Au retour de notre permission d'adieu, ce fut le branle-bas de combat. Je ne peux dire combien d'examens médicaux nous avons dû passer pour avoir définitivement le droit de faire la traversée. Quelques soldats n'étaient plus intéressés à s'embarquer pour l'Angleterre. Alors, la seule chance qui s'offrait à eux de pouvoir rester au Canada était de se faire déclasser pour raison de santé; seuls ceux qui obtenaient la note « A1 » et « A » étaient admissibles à l'infanterie et pouvaient donc aller outre-mer. Plusieurs partirent pour un séjour à l'hôpital afin d'y subir des examens plus poussés. Nous, qui étions classés « A1 » et « A », passions un peu partout dans les bureaux administratifs, soit pour compléter notre dossier, soit pour corriger des erreurs dans nos grades ou pour vérifier nos qualifications, mais surtout pour rédiger et signer notre testament. Plusieurs trouvaient étrange de faire un testament à vingt ans, ne pouvant admettre qu'ils risquaient de se faire tuer, même en traversant l'Atlantique. C'est pourtant ce qui arriva à plusieurs d'entre nous.

On changea notre équipement. Nous avons eu droit à des vêtements et à des bottes qui nous ont causé des ampoules aux pieds pendant plusieurs jours et à une carabine toute neuve, bien « zérotée », examinée et ajustée par l'armurier, avec un numéro personnalisé qui devait être le nôtre pour tout le temps de la guerre. Pardon, pour tout le temps que nous allions vivre serait plus juste.

Nous étions tous mariés à une nouvelle carabine qui pourrait nous être fidèle si nous en prenions un soin jaloux, comme elle pourrait nous jouer de vilains tours, funestes même, si nous la négligions. Nous ne faisions pas d'entraînement, à l'exception de la gymnastique matinale et d'un peu de marche. La discipline s'était relâchée et nous avons failli avoir une nouvelle querelle avec le Lincoln & Welland Regiment, régiment écossais dont les lignes de tentes étaient voisines des nôtres, en contre-bas d'un immense champ.

À 5 h 30 tous les matins, ils réveillaient leurs hommes au son de la cornemuse. Il s'agissait de tout un peloton, en costume d'apparât, avec jupes et canotiers à plumes, tambours, tambourines et une vingtaine de cornemuses. Leur parade faisait beaucoup de « bourdon » et de tapage pour nous, qui ne nous levions qu'à 7 h parce que nous partions outre-mer. Tout ce bruit nous tombait sur les nerfs. Au début, nous nous disions qu'une fois n'est pas coutume. Mais il ne fallait pas abuser. Après trois ou quatre matins du même manège nous avons décidé d'agir.

En entendant les premiers « bourdons », plusieurs Voltigeurs sont sortis de leur tente en sous-vêtement, certains même en tenue « légère », et ils se sont mis à danser autour de leur tente, en chantant, en hurlant et se faisant aller les baguettes comme des sauvages.

Cette démonstration n'a pas semblé plaire aux Écossais, car plusieurs sont sortis de leur tente en montrant le poing et en sacrant contre nous. Ça n'a pas été plus loin. Peut-être connaissaient-ils notre réputation d'intransigeance envers leur origine.

Le lendemain matin à 5 h le même peloton de musiciens se mit en marche; aussitôt que les premiers « niques à bourdons » (cornemuses) se firent entendre, tout notre régiment sortit, plus ou moins vêtu, en dansant et chantant autour des tentes pour s'encourager au combat. C'en était trop pour les Lincoln & Welland Regiment, nous avions dépassé les limites de la « bienséance ». Ils se précipitèrent dans nos lignes au pas de course mais mal leur en prit, nous les attendions. Les tambours, tambourines et les « sacs à bourdons », tout vola en l'air. Ils n'eurent que le temps de ramasser leurs objets de symphonie et de rebrousser chemin en troisième vitesse, car les coups pleuvaient drus sur les gens de jupes!

La police militaire intervint immédiatement à coups de matraque sur ces pauvres Lincoln & Welland Regiment. Quant à nous, qui étions les victimes de cette attaque « sournoise » des Écossais, la police jugea que nous n'avions que défendu nos lignes contre l'envahisseur. Probablement qu'ils préféraient nous avoir comme amis. Eux aussi étaient anglais !

Les Lincoln & Welland Highlanders of Canada Regiment ont dû plier bagage quelques jours après cet esclandre. Encore une fois il a fallu précipiter notre départ de ce camp que j'aimais tant à cause de la propreté qui y régnait, de la température clémente du mois de juin et surtout, oui, surtout de sa bonne cantine, où nous avions tant de plaisir à manger et à boire, tout en apprenant la langue anglaise.

Nous nous étions formé un petit groupe de francophones et d'anglophones de l'Essex Tank Corps Regiment, régiment de chars d'assaut. Eux voulaient apprendre le français et nous, l'anglais. Que de belles soirées avons nous passées ensemble, eux à baragouiner le français et nous, l'anglais. Combien de fois les Anglais sont venus s'asseoir à notre table pour essayer de comprendre. Ils ont pu constater le plaisir que nous avions à discuter de choses et d'autres et à échanger des points de vues entre compatriotes.

Nous aurions pu être cités en exemple pour notre compréhension, notre bonne entente et le plaisir que nous prenions à côtoyer nos compa-

triotes anglophones, sans toujours nous regarder comme chiens et chats. Nous n'avions pas de mérite à agir de la sorte car, Anglais comme Français, nous aimions sympathiser. Nous les traitions de « têtes carrées » et eux nous traitaient de *frogs* (grenouilles) sans que nous nous choquions. On en riait encore plus!

Mon frère, nos amis et moi n'étions aucunement ségrégationnistes. Si nous avons eu des malentendus avec des régiments anglais, ce n'était pas par haine des Anglais, c'était plutôt par esprit de corps. Et je dois dire, un peu avec honte, que les Voltigeurs de Québec étaient très intransigeants sur la question de la solidarité. Nos liens étaient tellement forts dans notre cercle que le dernier soir avant notre départ, nos amis anglais s'étaient cotisés pour nous payer le souper et la bière pour la soirée, à nous six, les Canadiens français!

On dit que le Canadien français est très démonstratif en amitié. Je dois dire que, pour une fois, ce ne fut pas nous mais les Anglais qui l'emportèrent, et par plusieurs longueurs d'avance. Je puis confesser que nous avions la larme à l'œil de devoir quitter de si bons amis. Et ce soir là, tout le groupe parlait uniquement en français! Nous nous sommes promis que, si nous nous retrouvions ensemble sur le front, ce serait « tous pour un et un pour tous ». Nous étions tous mousquetaires « pour le roi et la reine ».

Le lendemain fut consacré aux derniers préparatifs du départ de Kentville pour une destination inconnue. Tous les déplacements de troupes à l'époque étaient entourés du plus grand secret, car le sabotage était toujours omniprésent. Le transport de douze cents hommes et de leur équipement : camions, chenillettes, mortiers, canons antichars, cuisines, infirmerie régimentaire, matériel de bureau, enfin tout avait une valeur inestimable pour chaque régiment. Une proie facile pour les saboteurs et une aubaine pour les espions. Le départ du camp et l'embarquement des troupes dans le train se firent en un temps record, jamais égalé par la suite, disait-on. Il faut louanger les troupes, qui firent preuve de discipline. Le plan de déplacement des troupes, fait par des officiers compétents, ne laissa aucune faille, ni aucune erreur possible dans l'exécution.

Le convoi s'ébranla à 22 h et le voyage se fit sans arrêt à une vitesse vertigineuse. À midi le lendemain, nous étions à Halifax et après un dîner pris sur le pouce, nous étions déjà en marche pour nous embarquer sur le navire, qui était nul autre que le *Queen Elizabeth*, le plus gros et le plus rapide paquebot de la flotte britannique, réquisitionné par l'Angleterre pour le transport des troupes du Canada au Royaume-Uni.

L'embarquement se fit sans encombre et méthodiquement, comme partout où le système britannique entrait en ligne de compte. Nous fûmes séparés en deux groupes car le bateau n'avait pas assez de cabines et de dortoirs pour tout le monde. On disait que nous étions quinze mille à bord plus l'équipage de deux mille. Cela équivalait à la population de Trois-Rivières à cette époque. Il avait été décidé que la moitié des troupes passerait vingt-quatre heures dans les cabines et les dortoirs, et l'autre moitié sur les ponts et dans les corridors, en alternance.

Nous étions à la fin juin et les nuits n'étaient pas trop fraîches sur l'océan. La température était facilement supportable, d'autant plus que nous étions aux premières loges en cas d'attaque. J'aimais beaucoup mieux me trouver sur le pont que dans le ventre du navire.

Il fallu attendre vingt-quatre heures au large d'Halifax, car l'aviation canadienne avait repéré des sous-marins allemands qui surveillaient le trafic à quelques milles des côtes canadiennes.

Deux jours plus tard le *Queen Elizabeth* largua enfin les amarres pour la traversée de l'Atlantique qui devait durer de trois à quatre jours.

Ce paquebot voyageait seul, sans escorte, fort de sa vitesse de croisière qui était de vingt-cinq à trente nœuds. Aucun sous-marin ne pouvait le prendre et le garder dans ses mires assez longtemps pour pouvoir lui lancer une ou deux torpilles avec efficacité.

Il y avait aussi l'aviation ennemie, qui était tout aussi féroce, mais le *Queen Elizabeth* était armé de quatre-vingt-dix canons aériens de fort calibre. La surface de l'objectif et le nombre de canons dans ce secteur seulement était suffisant pour faire réfléchir les plus téméraires aviateurs.

L'organisation déployée pour déplacer quinze mille hommes était impressionnante. Nous étions nourris deux fois par jour. Le dîner était à 10 h et le souper à 17 h. En vingt minutes, on servait le repas à toutes les troupes. Tout était organisé par groupe et à la minute près par haut-parleur. Tout se déroulait dans l'ordre et la discipline; il n'y avait pas de paroles inutiles ni de bousculades. Il fallait passer par un escalier pour avoir accès aux cuisines et en emprunter un autre pour retourner aux cabines. Sur les ponts, on utilisait encore d'autres escaliers.

Pour les exercices d'évacuation, en cas de naufrage, chaque groupe avait son poste, où il devait se rendre. Le tout se faisait toujours sans précipitation, avec discipline, sans cri ni heurt. Une fois ou deux, nous avons vu un exercice de tir de tous les canons. C'était terrifiant de voir et d'entendre autant d'explosions dans un si petit espace; nous devenions complètement sourds pour une ou deux heures.

Je m'étais fait des amis chez les canonniers. Ils étaient au courant de toutes les nouvelles et rumeurs qui circulaient sur le transport mariti-

me des troupes, le danger que représentaient les sous-marins et l'aviation ennemie, enfin tout.

Le voyage, qui jusqu'à la deuxième journée s'était déroulé en toute quiétude, a failli être gâché. En effet, j'appris par mes nouveaux amis que le navire avait dû changer de cap, car au port de mer où nous devions accoster, à Liverpool ou Southamton, quelques sous-marins nous attendaient pour nous couler. C'est pourquoi le *Queen Elizabeth* dut remonter vers le nord, pour nous débarquer à Greenock, port d'Écosse.

Tout le monde à bord a eu un soupir de soulagement quand, aux premières heures du jour, nous avons vu la terre de nouveau. À 10 h du matin, nous avons débarqué à Greenock. La traversée de l'Atlantique avait duré quatre jours.

CHAPITRE II

De l'Albion aux sables de l'Algérie

En débarquant à Greenock, en Écosse, nous fûmes immédiatement dirigés à la gare du chemin de fer, où de grandes tables chargées de sandwiches, gâteaux, biscuits, ainsi que du thé, nous attendaient. Plusieurs femmes et jeunes filles faisaient le service. Nous avons été tout de suite conquis par la beauté, la gentillesse et la jovialité des Écossaises.

L'Écosse nous a impressionnés dès que nous avons mis pied à terre. Le paysage, les maisons, l'hospitalité de ses habitants et la joie de vivre, exception faite de la langue, plutôt un dialecte, nous firent chaud au cœur. Quoique la langue n'était pas une barrière à l'ambiance de joie qui nous envahissait. Nous avons remarqué de plus que les jolies Écossaises délaissaient les Canadiens anglais pour se précipiter au service des *Frenchies*, comme elles nous appelaient. Mais toute bonne chose ayant une fin, il nous a fallu quitter ces charmantes personnes, dont quelques-unes étaient déjà tombées en amour avec certains d'entre nous qui étaient plus entreprenants que d'autres. On nous dirigea vers les wagons de chemin de fer. Quelles ne furent pas notre surprise et notre joie en voyant toutes ces petites voitures et ces petites locomotives. J'ai demandé s'il y avait beaucoup de ces petites locomotives. On me répondit :

« Assez, soldat, pour faire tout le transport de l'Écosse! »

Et moi de poursuivre :

« Alors, est-ce que je pourrais en acheter une pour envoyer au Canada, je voudrais faire un cadeau de Noël à mes jeunes frères. Ils s'amuseraient bien avec ces jouets dans la cour arrière chez nous! »

Le travailleur écossais ne l'a pas trouvée drôle du tout!

Ayant pris place dans les petites voitures à compartiments, nous fûmes surpris par la lenteur avec laquelle elles se déplaçaient. On nous a ainsi fait traverser une partie de l'Écosse et les trois quarts de l'Angleterre pour rejoindre les quartiers qui nous étaient assignés à

Hartleyrow, petit village situé à douze milles de Reading, près de Londres, dans le centre-sud de l'Angleterre. Tout le régiment était logé dans des maisons réquisitionnées par le pays pour les troupes canadiennes. Voyez où la bêtise humaine peut conduire : le gouvernement canadien devait payer le transport par bateau du Canada à l'Angleterre, puis le transport ferroviaire de nos troupes canadiennes en ce pays et finalement le loyer et l'entretien des maisons que nous habitions, de même que les réparations si dommage il y avait.

Il fallait que le Canada envoie en Angleterre les rations que ses troupes consommaient. Tout ça pour avoir le droit de défendre l'Angleterre.

Le Canada n'avait pas, disait-on, prévu nos rations journalières. Nous crevions littéralement de faim. L'armée canadienne a dû piger dans les rations des autres régiments canadiens pour nous fournir quelques denrées afin que nous puissions subsister. Nous ne mangions que deux fois par jour, le matin à 10h et l'après-midi à 16h. Entre-temps, nous faisions notre entraînement militaire, comme il se doit, mais en maugréant.

Le déjeuner se composait, et c'est l'exacte vérité, d'une cuillerée à soupe de fèves au lard (sans lard), d'une demi-tranche de pain et d'une tasse de thé — je devrais dire d'une tasse d'eau chaude. Le souper, lui, était composé d'une grosse saucisse et d'une demi-tranche de pain, avec thé... point à la ligne! La grosse saucisse anglaise était faite de mouton d'Australie (saucisse huileuse et visqueuse, avec bran de scie). Pendant que nous étions rationnés et crevions de faim, les Anglais mangeaient notre bacon et nos œufs. Dans la seule année de 1940, le Canada avait expédié à l'Angleterre trois cent cinquante millions de livres de bacon, trois cent quatre-vingts millions de livres de fromage, etc. On se privait au Canada pour leur envoyer cette nourriture.

La situation au régiment était devenue insoutenable, à un point tel que des pelotons et des compagnies au complet ont commencé à se rebeller en refusant d'obéir aux ordres ou de s'entraîner. En l'espace de quelques heures la mutinerie s'étendit à tout le régiment. Les officiers nous avaient lu l'acte d'émeute (mutinerie) et ses sanctions. Rien n'y fit. Nous étions assis ou couchés dans l'herbe sans ciller. On plaça des mitrailleuses et d'autres armes des régiments voisins tout autour de nos soldats pour les obliger à obéir. À défaut de quoi on donnerait l'ordre de tirer. Rien à faire, personne ne bougeait. J'aurais bien voulu qu'un certain officier donne l'ordre de tirer, il aurait été le premier à tomber. Nous nous étions aussi armés et nous avions de vraies cartouches. Cet officier, le plus haï de notre groupe, devait sûrement trouver étrange que toutes nos carabines soient braquées sur lui.

Après un certain temps, on retira les mitrailleurs et leurs armes. Nos vis-à-vis voyaient bien qu'ils n'obtiendraient rien avec cette façon de procéder. Suivant la loi militaire (*KR Can & Regulation*) le soldat a droit à ses rations journalières; s'il ne peut les obtenir, il doit se plaindre à l'officier du jour qui, lui, fait immédiatement un rapport à ses supérieurs pour que la situation soit corrigée sans délai. Or, voilà une semaine que cette irrégularité subsistait et il n'y avait pas eu de changement. Alors que faire?

Un officier supérieur est venu nous voir un jour et nous a fait part d'une bonne idée. Je ne le nommerai pas pour ne pas nuire à sa bonne réputation, car il était aimé de tous à la compagnie A et parce qu'il est mort maintenant. Cet officier s'est promené parmi nous en nous disant, secrètement :

« Il y a beaucoup de pommiers, de poiriers et de pruniers dans la région. Faites donc une tournée cette nuit, ramassez tout ce que vous pouvez trouver et apportez ça au cuisinier. Il vous fera de la compote et le surplus, il l'échangera contre des patates, du pain, etc. » Croyez-moi, le conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

Cette nuit-là, ce fut une razzia comme on n'en avait jamais vue auparavant dans le village. Les fruits de toutes sortes et bien d'autres choses affluèrent à la compagnie et à toutes les autres du régiment. Nous en avons profité pour nous gaver de tout ce qui nous est tombé sous la dent.

Le lendemain matin ce fut un défilé chez le médecin... nous en faisions presque tous une indigestion. On a dû remettre la parade régimentaire et l'entraînement à plus tard, car cinquante pour cent des hommes étaient exemptés de devoir par le Dr Dandenault pour cause d'indigestion ou de diarrhée. Ma section, composée de sept gais lurons, aussi bons soldats que vive-la-joie, que je n'aurais jamais voulu perdre pour tout l'or du monde, n'avait pas été décimée par l'épidémie d'indigestion; probablement parce que nous avions l'estomac plus solide que les autres.

Nous aurions bien aimé pouvoir nous offrir une visite au *pub* pour goûter à la bière anglaise, que l'on disait très bonne, mais nous n'avions que quelques dollars canadiens, sans valeur en Angleterre, qu'il aurait fallu changer au bureau de la paye.

Après mûre réflexion, une idée « lumineuse » qui compenserait notre manque d'argent anglais germa dans mon esprit. Comme les Anglais sont d'une honnêteté proverbiale, en ce qui concerne leurs effets personnels du moins, ils avaient la mauvaise habitude de laisser traîner leurs bicyclettes à la porte de leur demeure ou ici et là. Il n'y avait rien

de plus simple pour nous, tout en déambulant nonchalamment dans la petite ville les mains dans les poches, de nous emparer d'une bicyclette, de l'enfourcher et, si personne ne criait « Au voleur! », de nous rendre à la section des « pionniers » du régiment qui, eux, pour un shilling (vingt-deux sous canadiens) la peignaient avec de la peinture spéciale à camouflage. Ce produit séchait en cinq minutes à peine. Un quart d'heure plus tard je revendais facilement cette bicyclette cinq livres et dix shillings, soit une vingtaine de dollars canadiens. Les Anglais, devant pareille aubaine, ne pouvaient résister, car les bicyclettes de l'armée canadienne, disait-on, étaient d'une solidité à toute épreuve. Puis, pour ne pas avoir d'ennuis, ils s'empressaient de la repeindre d'une autre couleur.

Et voilà, le tour était joué! Moi, heureux comme un roi, je retournais à ma section distribuer l'argent si aisément obtenu.

Ma section pouvait maintenant aller au *pub*, boire une Mild & Better à un shilling la pinte et, avant que mes amis manquent de shillings, je retournais cueillir un autre vélo, qui faisait un saut de quelques minutes chez les pionniers pour finir entre les mains d'un *business man* qui était heureux de débourser *five pounds and a half*. Et les tournées de pintes de bière à vingt-cinq sous chacune reprenaient!

Mais, à la quatrième bicyclette, je trébuchai. Après avoir ingurgité autant de Mild & Better, il est normal de faire un pas ou deux de danse de temps à autre. C'est ce qui m'arriva; je m'étendis de tout mon long dans le chemin et, pour la première fois, j'entendis un « Au voleur! » La police arriva au pas de course pour m'aider à me relever et très gentiment elle me conduisit au poste avec cette sacrée bicyclette qui m'avait fait trébucher!

On dit que les policiers anglais, familièrement appelés les *bobbies*, sont très polis. Je puis vous affirmer que cette réputation n'est pas surfaite : c'est l'exacte vérité. Même avec les criminels endurcis, ils ne perdent jamais leur sang-froid ni leur sens de l'humour. Ils sont tellement polis et gentils que vous n'avez même pas l'idée de leur taper dessus!

Une fois au poste, on me fouilla et on ne trouva sur moi que quelques pommes que j'avais ramassées ici et là; on me permit de les conserver et on me fournit même un seau pour les apporter à ma cellule. Il était plein. Ils ont enfin enregistré ma version des faits et ont semblé s'amuser au plus haut point. Les policiers ont dû se payer une pinte de bon sang, car j'étais complètement saoul! Maintenant que j'y repense, peut-être riaient-ils surtout de la manière dont je parlais l'anglais.

On me conduisit à ma cellule, une chambre d'un beau gris, pour moi tout seul, avec un bon petit lit, trois couvertures grises bien propres et une sonnette pour appeler le surveillant si le besoin se faisait

sentir. Évidemment, avec toute la bière que j'avais bue... Enfin! j'avais mon seau plein de pommes à la tête de mon lit. C'était le bonheur parfait!

Ce soir là, je m'endormis l'âme en paix et libre de toute contrainte. Je ne songeai même pas à ce que je devrais donner comme explications à mon commandant de compagnie au sujet de mon arrestation.

Le lendemain matin, je me réveillai très tard. Il était 8 h 30. Un policier très gentil vint s'informer de ma santé et me conduisit aux ablutions. Je me lavai, me fis la barbe tout en jasant avec mon « nouvel ami ».

En me ramenant à ma cellule, il me demanda le plus sérieusement du monde ce que je désirais pour déjeuner. Je lui demandai poliment ce qu'il avait à m'offrir.

« *Beacon and eggs, toasts, coffee and rolls!*

Je crus à une plaisanterie de mauvais goût!

— *What?* »

Du bacon, des œufs, rôties, café avec lait et sucre à volonté! Je n'en croyais pas mes oreilles; pour me payer la tête du *bobby*, je lui dis : « Double ration s.v.p. » Et lui, toujours aussi flegmatique, me répondit : « *In ten minutes, sir!* »

Je m'assis alors sur mon lit et j'essayai de réfléchir mais, avec le mal de bloc qui me harcelait, j'avais beaucoup de difficulté à faire le point. Enfin, me dis-je, dans quelques minutes nous serons fixés.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le gros policier pince-sans-rire apparut, portant un grand plateau sur lequel je vis, oh surprise! bacon, œufs au miroir, rôties et café fumant pour deux ou trois personnes. Je restai abasourdi devant tant de bonnes choses que je n'avais pas vues depuis mon départ de la maison en 1940. Je le regardai avec des points d'interrogation dans les yeux :

« Nourrissez-vous tous vos prisonniers de la même manière?

— Oui, *Canadian*, car nous n'avons pas souvent de prisonniers ici, mais quand nous avons la chance d'en avoir un, nous lui donnons tout ce qu'il exige!

— Mais ça coûte cher cette nourriture?

— *No problem*, car la note vous sera refilée si vous perdez votre procès dans une semaine! »

Aussi vite que cela, pensai-je. Je passerais facilement le reste de la guerre ici au lieu de crever de faim au régiment. Mais attendez que j'annonce cela aux copains; préparez vos cellules, car vous allez avoir toute une clientèle.

Le seul travail que l'on me demanda de faire fut le balayage du corridor et de ma cellule. Comment refuser cela à de si chic types, d'autant

plus que je devais surveiller ma ligne! Midi donna lieu à tout un festin : rosbif, patates cuites au four, plum-pudding et thé, toujours en double portion!

On ne verrouillait pas la porte de ma cellule, si bien que je pouvais circuler où bon me semblait. Il n'y avait aucun risque d'évasion avec les repas que l'on me servait!

Mon commandant de compagnie, le major Corbett, vint me voir dans l'après-midi de la première journée de détention, me disant qu'il était prêt à payer mon cautionnement pour me sortir de prison si je lui donnais ma parole d'honneur de ne pas m'enfuir. Je demandai au major si la nourriture s'était améliorée à la compagnie.

« Non, mais on mange de la compote à volonté! »

Je lui indiquai ma chaudière pleine de pommes en disant :

« Vous voyez major, je travaillais toujours, jusqu'à ce que l'on m'arrête! »

Je lui expliquai ce que j'avais mangé pour déjeuner et ce que l'on m'avait servi au dîner.

« Comment voulez-vous, major, que je m'en aille tout de suite. Si je ne fais pas de prison maintenant, j'en ferai certainement après mon procès, car il est évident que je serai condamné! »

Le bon major Corbett s'en retourna pensivement. Je suis certain qu'il aurait aimé changer de place avec moi! Je me suis allongé sur mon grabat en pensant à la surprise que l'on me réservait pour le souper. Je m'endormis en réfléchissant au bonheur qu'il y avait parfois à tomber dans le malheur!

Le lendemain, la fête continua comme elle avait commencé. Le parfait bonheur quoi! Cette fois, ce fut mon frère qui arriva au moment ou le gros et gentil policier me servait le dîner. Mon frère regarda mon plateau, incrédule. Viande rôtie, patates et légumes à volonté, biscuits et thé. Il sembla ne pas croire à une telle abondance.

Je fis signe au policier d'apporter la même chose pour mon frère. Il émit quelques réserves mais, comme il le dit lui-même, cela n'était pas prévu dans les règlements et puisque c'était ce que je voulais, il obtempéra. Après tout, c'était moi qui payais!

Au retour du policier, mon frère accepta d'emblée mon invitation à dîner avec moi dans ma cellule. Comment aurait-il pu refuser tout ce que le *bobby* avait déposé devant lui qui crevait de faim? En quelques minutes, et comme par magie, la nourriture déposée devant mon frère disparut; il lorgna mon assiette. En « grand seigneur », je lui donnai une partie de ma ration, car c'était réellement beau de le voir manger de si bon appétit. Mes repas étaient assurés, pas les siens!

Nous jasâmes pendant quelques minutes, puis soudain, mon frère sembla pressé de retourner au régiment. Je crus comprendre le projet qu'il avait en tête.

« Ne fais pas de folies que tu pourrais regretter Jos!

— Ne crains rien, Lucien, attends-moi, je ne serai pas absent trop longtemps! »

Je l'ai attendu en vain car il ne revint pas, ni ce jour-là ni le lendemain. J'ai appris par la suite, par des copains, ce qu'il avait fait. Malheureusement son plan avait échoué. En sortant de prison, il avait filé directement dans un *pub*, avait déclenché une bagarre avec des civils qui, eux, avaient demandé le secours de la police. C'était justement ce que Jos désirait, se battre avec des policiers. Alors il aurait sûrement été arrêté.

Mais il fut malchanceux. Le policier qui était venu rétablir l'ordre était celui qui lui avait servi le dîner dans ma cellule. Le bon policier, ayant deviné l'astuce, accompagna mon frère au régiment et le remit en liberté. Mon frère trépignait de rage! Comme il me l'a raconté quelques jours plus tard : « Comment pouvais-je frapper un si bon policier? »

L'histoire se propagea comme une traînée de poudre... à canon! Ce fut le désordre total dans le village, il y eut des batailles avec les civils, des vols de bicyclettes, des bris de vitres, enfin tout y passa. Le régiment voulait à tout prix aller en prison pour pouvoir manger!

Quand les autorités militaires apprirent la nouvelle, il y eut une nette amélioration dans la quantité des rations. Enfin, les gars purent respirer un peu et manger un peu plus.

Le major Corbett me fit une autre visite en prison pour m'annoncer que je comparaîtrais en cour à Fleet, le samedi suivant à 10h, et c'est lui-même, le major, qui me servirait d'interprète. Il me fit raconter encore une fois les péripéties de mon fait d'armes afin qu'il puisse se préparer mentalement aux questions que le juge pourrait lui poser.

Le jour « J », le major Corbett vint me cueillir. On avait mis une jeep avec chauffeur à notre disposition; nous partîmes pour Fleet, seuls, sans escorte policière et libres comme le vent. M. Corbett avait garanti ma comparution.

Arrivé à Fleet, je pénétrai en cour comme un grand personnage : j'avais deux immenses policiers devant moi, deux autres tout aussi gros derrière, au point que le major ne pouvait marcher à mes côtés.

On me donna un banc pour moi tout seul. Personne d'autre n'avait le droit de s'asseoir à mes côtés, et seul le major Corbett pouvait m'adresser la parole. Après la cérémonie d'ouverture, nom, prénom, qualités, on entra dans le vif du sujet. Je n'avais aucun intérêt à la discus-

sion, le major s'en occupait; je n'avais d'yeux que pour une très jolie jeune fille assise au premier rang des spectateurs.

Je la regardais et elle me regardait. Je lui souriais avec admiration et elle me regardait d'un air narquois et moqueur. J'étais fier de moi, car elle répondait à mon sourire. Je lui faisais un clin d'œil de temps à autre pour entretenir la communication.

Le major me demanda quelques précisions, mais je n'étais aucunement intéressé à leur discussion. On m'aurait condamné à la potence que le sourire que j'avais sur les lèvres n'aurait pas disparu : seule la jeune fille m'intéressait!

Soudain, le juge, un bon vieux qui aurait été beaucoup plus à sa place dans le rôle du Père Noël, s'adressa à l'assistance et invita la « demanderesse » à venir à la barre. Ce que je vis faillit me renverser. La demanderesse n'était nulle autre que la jeune fille à qui je faisais les yeux doux depuis une heure.

Tout cela devenait très sérieux. Mon honneur était en jeu. Après avoir assermenté la jeune fille et lui avoir posé quelques questions, le juge se tourna vers mon major et lui posa une question que je compris facilement. Le major m'en fit la traduction et ce court laps de temps me permit de réfléchir à la réponse à donner.

« Est-ce que le caporal Côté a pris la bicyclette de mademoiselle dans le hangar qui servait au rangement de celle-ci, ou si la bicyclette était simplement abandonnée le long du mur de l'hôtel quand il s'en est emparé?

— La bicyclette était le long du mur de l'hôtel, Votre Honneur! répondis-je instantanément.

— Vous êtes sous serment, caporal, êtes-vous bien sûr de dire la vérité.

— Je le suis, monsieur le juge! Alors, se tournant vers la jeune fille, il lui dit :

— Mademoiselle, lors de votre première version, vous disiez avoir rangé votre bicyclette dans le hangar, maintenez-vous votre première déclaration?

— Maintenant, après y avoir bien réfléchi, Votre Honneur, je n'en suis pas aussi certaine. J'ai peut-être pu l'oublier le long du mur de l'hôtel!

— Alors, mademoiselle, vous changez votre version?

— Oui, Votre Honneur! »

Le juge se tourna vers moi et me demanda si j'avais quelque chose à ajouter avant le prononcé de son jugement.

« *Nothing, Your Honor!* »

Ce n'était pas protocolaire et le major fit la correction! Alors, le juge, prenant un ton solennel, dit :

« Caporal Côté, par votre étourderie vous avez privé l'État de trois jours de travail de cette jeune demoiselle qui est employée dans une usine de munitions. En temps de guerre, nous considérons cela comme du sabotage mais, comme vous êtes venu du Canada pour défendre notre pays qui est l'Angleterre, je vous condamne donc au minimum, soit à une semaine de prison, peine que vous avez déjà faite, et à deux livres et dix shillings de frais!

Je n'étais pas d'accord sur cette sentence. J'aurais aimé avoir une autre semaine de prison pour continuer à manger! Le major s'empressa de payer l'amende, car je n'avais pas d'argent. Il aurait fallu que je vole une autre bicyclette pour acquitter mon amende et je ne suis pas certain que le juge aurait accepté mon arrangement! En quittant la cour, à la porte du Palais de justice, je rencontrai la belle demoiselle, qui venait de récupérer sa bicyclette. Je me présentai et la remerciai pour avoir changé sa version durant le procès. Je lui demandai comment elle comptait se rendre à Hartleyrow, où elle demeurait.

« À bicyclette! me dit elle.

— Quoi, à bicyclette, mais il y a au moins vingt milles! *Just wait a few minutes!* »

Je parlai au major Corbett :

« Pourquoi ne l'emmènerions nous pas en jeep avec nous, demandai-je; il y a une place de libre à l'arrière et on pourrait attacher sa bicyclette au pneu de secours!

— Oui, caporal Côté, il y a une place à l'arrière à côté de vous, mais soyez assuré que je vais vous avoir à l'œil », dit-il avec un brin de malice dans le ton.

Le major était un malin; il avait bien remarqué la manière peu orthodoxe pour un prisonnier de loucher vers une jeune fille durant son procès et le fait que cette même jeune fille avait changé sa première version pour une seconde, ce qui annulait l'accusation de vol par effraction.

Le voyage se fit dans la joie et l'allégresse pour nous deux, mais la jeep roulait beaucoup trop vite à notre goût. La jeune demoiselle était aussi intelligente que jolie. Un rendez-vous fut fixé pour le soir même, dans un *pub*, dans un coin discret du village éloigné de chez elle d'au moins un mille.

« Comment feras-tu le trajet?

— En bicyclette, mais j'apporterai un cadenas pour qu'elle soit en sûreté! »

Ce fut le début d'une franche amitié, mais trop courte à mon goût. Hélas!

Le lendemain, dimanche, nous eûmes la parade de la messe puisque nous étions tous catholiques. Il était de tradition qu'après la messe le commandant du régiment, le lieutenant-colonel Roberge, surnommé « Apparemment », nous fasse un petit discours. Il avait toujours l'habitude d'agrémenter ses discours d'un « apparemment » à tout instant et en toutes occasions. Hors, ce dimanche-là fut comme les autres; son discours porta sur le sujet d'actualité.

« Apparemment, les Voltigeurs de Québec avaient changé de nom; apparemment, à l'avenir, on les désignera comme étant les "Voleurs de Québec", dit-il tout en lorgnant de mon côté, car j'étais dans la première rangée de la compagnie A.

Ce fut un mal pour un bien, car cela avait forcé les autorités militaires anglaises à s'occuper de nous et à distribuer les rations plus équitablement. La nourriture au régiment s'était grandement améliorée et le résultat fut très apprécié. Je ne fus même pas dégradé!

Le mardi suivant fut plus pénible pour les Voltigeurs de Québec. Nous avons reçu la triste nouvelle nous annonçant que notre régiment serait démembré pour servir de renfort à d'autres unités.

On peut facilement comprendre le désarroi des officiers, des sous-officiers et des soldats du régiment, qui avaient fait l'impossible pour bâtir cette unité. En un instant, leur travail, leurs peines et leurs misères se trouvaient anéantis. La décision était véritablement cruelle, mais les autorités militaires anglaises en avaient décidé ainsi et il nous fallait obéir!

À la parade régimentaire du jour, on demanda cinquante volontaires pour faire partie du Royal 22e Régiment. Mon frère et moi avons immédiatement, et sans nous concerter, filé vers l'officier recruteur pour donner notre numéro matricule et notre nom. Du même coup, nous avons réalisé un vieux rêve. Longtemps auparavant, nous avions désiré faire partie de ce fameux régiment. Enfin nous y étions!

Le lendemain, après avoir fait nos adieux à nos officiers, sous-officiers et amis soldats de notre compagnie, nous grimpâmes dans des camions qui nous transportèrent avec armes et bagages au nouveau camp militaire de Witley. Le camp de Witley était habité exclusivement par des Canadiens. Le lieutenant-colonel Morgan, qui en était le commandant, était un vétéran de la guerre 1914-1918. Parfaitement bilingue, il s'exprimait presque toujours en français. La rumeur voulait qu'il soit propriétaire du magasin Morgan à Montréal. Ce colonel était un parfait *gentleman*, un bon catholique, enfin un vrai père de famille pour nous.

Comme Witley n'était qu'un camp de transition, l'entraînement se résumait à la parade régimentaire à 8 h le matin puis à celle de 13 h, et quelquefois à une marche de deux à trois milles, mais jamais plus. Après la parade de 13 h, généralement, nous avions quartier libre jusqu'au souper. Alors nous en profitions pour aller au très réputé pub Half Moon. Tous les soldats canadiens qui ont séjourné en sol britannique un jour ou l'autre ont fréquenté cet établissement dont le propriétaire et l'épouse étaient tellement sympathiques!

Nous en profitions, mon frère et moi, pour parfaire notre anglais. Madame se prêtait volontier à notre demande, prenant un plaisir fou à nous entendre « baragouiner », surtout Jos qui conjuguait toujours ses verbes anglais au présent : « Le passé et le futur? Connais pas! » Il s'en tenait au présent, point final, ce qui entraînait parfois des scènes cocasses qui nous faisaient rire à gorge déployée. Mais, pour Jos, que se soit bien ou incorrect, rien ne pouvait l'arrêter de parler.

Une autre caractéristique du camp était la nourriture. Je crois bien que, dans toute l'Angleterre, aucun camp n'a fait manger autant de mouton aux Canadiens que celui de Witley. Le dîner et le souper à Witley se composaient de mouton (plutôt âgé) d'Australie et de Nouvelle-Zélande, cuit ou bouilli et arrosé d'une sauce blanche (farine et eau). Parfois, un peu de laine avait échappé au dépeceur ou au cuisinier... et on la retrouvait dans notre gamelle. Les vieux du camp disaient : « Quand vous partirez d'ici, vous ne parlerez plus! Vous allez bêler! »

Une journée où j'étais à la recherche d'argent pour aller boire une pinte de Mild and Better au Half Moon, je rencontrai le colonel Morgan, toujours d'une bonté et d'une jovialité proverbiale envers le simple soldat. Il engagea la conversation avec moi sur la guerre 1914-1918, un sujet qu'il affectionnait particulièrement et qui ne me laissait pas indifférent. Il me dit entre autres : « Soldat, si jamais tu es appelé à aller au front et que tu es mal pris, en danger de mort même, n'oublie pas d'invoquer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'était notre petite sainte au R 22e R en 1914; nous avons été témoin en maintes occasions de vrais miracles. Des hommes ont même dit qu'une fois elle leur était apparue et que le tir d'une mitrailleuse ennemie, dont les balles leur étaient destinées, fut bloqué en la frappant; les projectiles tombèrent à ses pieds comme de vulgaires bouchons! »

Cette conversation m'intéressa au plus haut point, car elle venait d'un officier haut gradé qui avait participé aux grandes batailles de 1914-1918. Ses conseils m'impressionnèrent et ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Je n'ai eu qu'à m'en féliciter car, moi aussi, j'ai bénéficié en plusieurs occasions des « largesses » de sainte Thérèse. Après cette

conversation, je pris l'habitude d'invoquer sainte Thérèse tous les jours et par la suite, surtout au front, j'ai pu à plusieurs reprises constater que le colonel Morgan m'avait donné un merveilleux conseil, que je n'ai jamais oublié!

Un événement d'une très grande importance survint durant notre séjour à Witley. Un soldat de notre groupe avait reçu une lettre de son patelin lui annonçant que sa femme s'était fait un ami durant son absence et qu'elle dépensait tout l'argent qu'il lui avait assigné avant son départ pour cohabiter avec son nouvel ami, un voyou de la pire espèce.

Le malheureux, inconsolable, assis sur son lit, avait placé le canon de sa carabine dans sa bouche et avait pressé la détente. Il s'était fait éclater la cervelle et le projectile, continuant son chemin, avait brisé une tuile du toit de la baraque!

Les autorités avaient décidé de ne pas faire laver les éclaboussures de sang et de cervelle au plafond, ni remplacer la tuile en guise de leçon à ceux qui seraient tentés de l'imiter!

Ce fut une dure leçon. Plusieurs de nos copains étaient mariés et quelques-uns avaient même des enfants. Ceux qui étaient fiancés se demandaient si l'élue leur était fidèle. Moi-même, qui avais une petite amie que je considérais comme ma fiancée, je fus quelque peu ébranlé par cet événement macabre malgré le fait que j'avais une confiance sans limites en l'honnêteté et la sincérité de ma bien-aimée

Nous sentions que notre séjour dans ce camp tirait à sa fin puisque nous avions eu une parade avec inspection de tout l'équipement et de tout l'armement que nous possédions. Des conférences suivirent sur les us et coutumes, ainsi que sur les maladies des pays tropicaux; puis nos visites chez le médecin recommencèrent de plus belle pour la vaccination. Nous avons eu une injection contre la diphtérie et le typhus, des pilules contre la malaria et la dysenterie, etc. Au quartier général, un bon matin, chacun reçut deux paires de shorts blancs, deux t-shirts, des souliers de toile blanche, ainsi qu'un casque colonial. Il fallait toutefois attendre l'ordre avant de revêtir ce nouvel accoutrement. Il n'en fallait pas plus pour que Dame Rumeur reparte cheveux au vent. Les destinations les plus étranges et les plus loufoques telles que l'Éthiopie, le Kenya, la Somalie, sans oublier l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie, alimentèrent nos conversations.

Nous n'étions certainement pas destinés au champ de bataille avec de tels vêtements, mais plutôt à un lieu de villégiature. On avait essayé d'en savoir plus long de nos officiers, mais ceux-ci étaient aussi ignorants de notre destination que nous, pauvres soldats.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, l'ordre fut donné de rassembler tout notre bagage sans rien oublier. Le chargement et le transport se firent à bord de nos charmants petits trains, en direction du port de Liverpool. Plusieurs navires nous y attendaient. On nous embarqua sur le *Botery*, un vaisseau polonais, et dans la nuit, nous quittâmes l'Angleterre pour un long séjour à l'étranger, mais dont la destination demeurait des plus mystérieuses. Nous sommes alors en juillet 1943.

En route pour Philippeville

Juillet 1943

À cent milles des côtes de l'Angleterre, la tempête se déchaîna. Le mal de mer se mit de la partie et des membres de l'équipage coururent sur le pont payer tribut à la mer. Mon frère et moi, dans toutes nos pérégrinations, n'avons jamais été affectés par ce mal. Plus ça brassait, plus nous aimions cela. Est-ce que nous étions descendants de marins français? Nous n'en savions rien, mais nos parents, notre grand-père et ses frères, lorsqu'ils étaient jeunes, firent du cabotage dans le golfe Saint-Laurent, de Cap-Chat à Franklin, et sur la Côte-Nord. Ça ne devait pas être de tout repos quand on pense qu'un voyage pouvait durer d'une semaine à quinze jours, tout se faisant à la voile.

Le lendemain, la mer était toujours aussi agitée, mais nous avons quand même eu des exercices de sauvetage dans la matinée. L'après-midi, un officier anglophone nous a donné une leçon d'italien. Nous avions avec nous Luca et Gariépy, qui venait de Montréal et dont l'italien était la langue maternelle. Ils se sont vite aperçus que cet homme n'y connaissait rien. Harcelé de tous côtés par Luca et Gariépy, il a dû abandonner, sous les quolibets de tous les soldats réunis.

Le vent ayant changé de direction et diminué d'intensité, les marins nous prédirent du beau temps pour le lendemain. Déjà, nous pouvions apercevoir plusieurs navires faisant partie de notre convoi.

Au matin de la quatrième journée, le beau temps étant revenu, on nous imposa un autre exercice de sauvetage; on nous avisa que nous assisterions à une démonstration de tir des canons de tous les vaisseaux faisant partie du convoi et qu'il ne fallait pas s'inquiéter : aucun sous-marin n'était en vue. En un instant, le tir débuta à une cadence rapide et soutenue. Nous ne savions pas qu'il y avait autant de canons sur notre navire et cela eut pour effet de nous redonner confiance en cas d'attaque de l'ennemi. La présence des sous-marins et des avions torpilleurs était toujours appréhendée.

Dans l'après-midi, nous eûmes une leçon de français donnée par un professeur compétent; du français, il passa à l'italien avec la même facilité. Cette fois, ce n'était pas un professeur de Vancouver, mais un officier canadien-français de Montréal. Les gens de Toronto n'ont pas semblé aimer leur leçon de français.

La cinquième journée, nous avons quitté les eaux de l'Atlantique pour entrer dans une baie. Tout était calme et la mer, d'huile. Nous pouvions voir à perte de vue les navires qui faisaient partie du convoi. Ils étaient en rangs assez rapprochés, un peu comme des soldats à la parade. C'était une vue grandiose, d'une beauté impressionnante!

Nous avions été avisés de ne jeter aucun déchet à la mer et, à la tombée de la nuit, de ne pas fumer sur les ponts; il fallait scruter continuellement la mer, car normalement ses eaux étaient infestées de sous-marins ennemis.

Cette nuit-là, nous longions les côtes d'Espagne. Ce pays n'était pas en guerre, et toutes les villes et toutes les plages étaient illuminées, c'était merveilleux de contempler ces millions de petites lumières de différentes couleurs démontrant la joie de vivre de ce pays. Comme nous naviguions assez près des côtes pour nous protéger des sous-marins et des avions ennemis, nous passâmes presque la totalité de la nuit accoudés au bastingage. Nous étions émerveillés à la vue de ce tableau d'un pays sans guerre, sans ennemi, tout aux plaisirs de la vie, et qui n'avait pas à songer sans cesse à la mort comme nous, qui profitions de la noirceur de la nuit et de leurs eaux territoriales pour nous enfuir sans être vus, pareils à des voleurs ou des criminels.

La sixième journée, après le déjeuner, on nous apprit par haut-parleur que nous approchions de Gibraltar. La troupe s'est précipitée dehors pour apercevoir le majestueux rocher.

Gigantesque abrupt, ses flancs camouflaient des centaines et des centaines de canons qui constituaient une forteresse imprenable de la mer. Nous comprenions maintenant pourquoi l'Angleterre s'était tant « accrochée » à ce fameux rocher. Qui est maître du rocher de Gibraltar est maître de tout le trafic sur la Méditerranée!

L'air frais que nous avions senti en franchissant le détroit de Gibraltar se dissipa lentement pour faire place à un soleil resplendissant et chaud. Nous constations que nous changions graduellement de cap.

Il nous semblait que nous sortions des rangs du convoi pour nous diriger vers le sud-est, vers l'Afrique du Nord. Une centaine de bateaux ou plus, avec escortes, semblaient vouloir nous suivre pendant que la majorité du convoi continuait son trajet au centre de la Méditerranée.

Nos officiers nous permirent alors de revêtir les nouveaux costumes qui avaient été distribués avant notre départ de Witley; il fut toutefois interdit de se montrer torse et tête nus pour éviter les insolations. En dix minutes, la population du bord passa du kaki, qu'elle était, à un blanc immaculé.

Le lendemain, soit le septième jour de notre voyage, nous approchions des côtes de l'Algérie et nous pouvions apercevoir une ville aux maisons blanches, aux toitures rouges ou vertes. Ces maisons semblaient accrochées aux flancs abrupts des rochers; l'équipage nous apprit que cette ville s'appelait Oran. Nous ne pouvions en savoir plus, car nous étions trop éloignés du rivage.

Le matin suivant, nous passions devant Alger, qu'une légère brume causée par la chaleur et l'éloignement de la côte nous empêchait de voir. Nous avons pu tout de même constater qu'il s'agissait d'une immense ville.

La veille, nous avions été avisés de nous coucher tout habillés, car la marine et l'aviation allemandes étaient très actives dans le secteur. On nous avait invités à observer tous les règlements de sécurité pour le « bien-être de tous ».

La neuvième journée, nous apprenions enfin que notre destination était Philippeville, en Algérie, et que nous y serions tard dans l'après-midi. À 17 h nous entrions dans un magnifique port caché dans une grande baie que la ville encerclait. Cette ville semblait elle-même très belle, rustique, avec de belles maisons blanches aux toitures de tuiles rouges, vertes ou roses comme dans la plupart des villes nord-africaines.

Je fus choisi, avec cinq ou six de mes copains canadiens-français, pour faire partie du détachement d'avant-garde. Je débarquai sur les quais pour faire une reconnaissance des lieux avec ordre de charger les bagages dans les camions déjà en attente sur place. Ce fut un ouvrage très pénible, mais qui nous donnait l'avantage d'être les premiers à mettre pied à terre et d'entrer en contact avec la population, que nous savions francophone.

Malheureusement, aucun civil, encore moins les Arabes, n'était admis sur les quais. Seule la police française, qui faisait le contrôle du trafic, était présente. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que nous parlions français : « Des soldats français d'Amérique. »

Puis s'engagea une série de poignées de mains, d'accolades et, naturellement, de gorgées de vin! En un temps record, les bouteilles de vin circulèrent parmi nous et ce fut la fête. Au diable les bagages, les cousins se rencontraient pour la première fois. Pendant que nous fêtions, les Canadiens anglais, qui ne comprenaient rien à ce charabia, étaient au travail, verts de jalousie, ne pouvant s'introduire dans nos rangs.

Enfin, nous nous retrouvâmes au Café du Port, six Canadiens français et six policiers, peut-être même plus. Le vin coulait à flot. Les chansons grivoises et les accolades continuèrent jusqu'à une heure tardive. Lorsque la police militaire nous retrouva, nous étions dans un piteux

état. On nous embarqua sans ménagement dans un camion pour nous diriger vers le camp canadien de Philippeville. Ils nous précipitèrent dans une tente servant de lieu de détention afin de nous permettre de cuver notre vin.

Le lendemain, les troupes de notre convoi, qui faisaient partie de la première division canadienne en Méditerranée, commencèrent à affluer au camp militaire de Philippeville. Étant donné que nous étions les premiers arrivés au camp, la tâche de monter les tentes devant servir de dortoirs et de cuisines pour ces hommes nous incomba.

Les bureaux du commandant du camp, celui de notre compagnie, les bureaux administratifs, les bureaux des médecins et des infirmiers étaient tous logés dans les baraques. Ce ne fut pas une mince affaire quand on pense que les premiers arrivés étaient au moins cinq mille. Cette même journée, mon frère et moi avons été les deux premiers à « parader » devant notre commandant de la 3e brigade, le capitaine Chicoine, pour méfait public, pour faits et gestes non conformes aux ordres reçus. Tout cela parce que nous avions délaissé notre travail pour aller fêter avec les Français dès notre arrivée dans cette colonie française. La punition était à prévoir, nous devions être dégradés. Ce ne fut pas une surprise quand la sentence tomba.

Non, notre surprise, ce fut le capitaine lui-même!

Le capitaine Chicoine était un homme malheureusement peu séduisant, je devrais même dire qu'il n'était pas attirant, surtout avec le « mal de barbe » qui l'affligeait; cette maladie l'obligeait à ne se raser que partiellement : une touffe de poils à droite et à gauche, une couche huileuse d'onguent blanchâtre appliquée ici et là, et, pour terminer le portrait, des bouts de sparadrap qui décoraient l'ensemble. Un vrai film d'horreur. Mon frère et moi étions figés, « gelés », abasourdis devant pareil spectacle, assez pour en oublier d'obéir aux ordres qui nous étaient donnés de déguerpir *subito presto*, courant le risque de voir notre sentence doublée!

Enfin, avec courage, nous avons surmonté notre stupeur et rejoint nos copains, toujours occupés à installer le camp.

Ce camp était situé aux abords d'une forêt de liège. Nous venions de découvrir la provenance du liège. On découpait l'écorce des grands chênes-lièges en larges plaques de plusieurs pouces d'épaisseur. Ces plaques de liège s'enlevaient facilement du tronc et elles étaient cordées comme on le fait ici, au Canada, pour le bois de pulpe afin de les laisser sécher. Il faut entre huit et dix ans à l'arbre pour se reconstituer une écorce.

De cette forêt à la Méditerranée, s'étendait une plaine sablonneuse de plusieurs milles, appelée le désert de Philippeville; notre camp mili-

taire, qui allait servir de base de renfort à nos troupes en opérations en Méditerranée, y fut établi. L'histoire de la ville mentionne que ce site fut jadis occupé par les légions romaines.

Le jour de notre arrivée, un Arabe avait poignardé un soldat sénégalais de la Légion étrangère parce qu'il avait osé parler à une femme arabe. Le lendemain, les tirailleurs sénégalais s'étaient répandus dans la ville, armés de baïonnettes, de couteaux et de bâtons, semant la terreur parmi la population. Ils tuèrent une quarantaine d'Arabes et en blessèrent une centaine d'autres.

Le carnage aurait pu continuer longtemps et se solder par plusieurs centaines de morts parce que les officiers, débordés, avaient perdu le contrôle de leurs hommes. Seul l'aumônier avait pu réussir à rétablir l'ordre et la discipline parmi ces soldats déchaînés, qui regagnèrent leurs casernes calmement.

Puis nous avons appris que, pendant que nous naviguions vers l'Afrique du Nord, l'autre partie du convoi, qui nous avait quittés près de Gibraltar, se rendait envahir l'Italie et devait débarquer en Sicile le 10 juillet 1943.

Nous fûmes ensuite convoqués à une conférence sur les dangers de la vie dans le désert. Ce fut l'occasion pour nous annoncer que le camp était infesté de vipères, de serpents et surtout de scorpions, dont la piqûre est mortelle. On nous a conseillé, avant d'étendre nos couvertures sur le sable pour nous coucher, d'inspecter soigneusement l'endroit avec notre petite pelle de tranchée. Après avoir pris cette précaution, nous pouvions y étendre notre toile caoutchoutée et nos couvertures, sans oublier notre moustiquaire, car les mouches, disait-on, pouvaient causer la malaria.

Vers 23 h, un soir que nous sommeillions, des hurlements se firent entendre pas très loin de nous. Des hurlements à faire frémir le plus hardi. Nous nous précipitâmes vers l'endroit d'où venaient les cris, dans les lignes d'un régiment canadien-anglais; ces cris désespérés diminuèrent, pour ne devenir que des râles. C'est alors que nous apprîmes la triste vérité. Un sergent-major, revenant de la ville plus ou moins éméché, pour ne pas dire saoul, n'avait fait qu'enlever ses souliers et ses chaussettes avant de se jeter sous ses couvertures, sans procéder à l'inspection préalable.

Un scorpion enfoui dans le sable, près de sa jambe, le piqua au mollet. Une demi-heure plus tard, il mourait dans d'affreuses convulsions malgré les bons soins du médecin venu lui porter secours.

Un vieux pied-noir, un jour, nous donna un conseil :

« Ne tuez jamais un lézard, car ce petit reptile saurien pourrait peut-être un jour vous sauver la vie! Une nuit que vous dormirez lourde-

ment, si un scorpion s'amène dans votre voisinage, il se trouvera toujours un petit lézard pour se promener sur votre figure, vos mains ou vos pieds et pour vous réveiller. Et il n'aura de cesse tant que vous ne serez pas réveillé ou mort; mais il vous réveillera sûrement car, si le lézard se promène sur vous, vous aurez la sensation que l'on passe un glaçon sur les parties les plus sensibles de votre corps.

Un événement qui se produisit dans les jours suivants nous fit penser que les Arabes étaient des criminels sadiques. Un aviateur américain, probablement réchauffé par le vin, aurait tenté de dévoiler une femme arabe. Nous savions tous, pour avoir été avertis, qu'il ne fallait jamais faire un seul geste contraire au Coran. Vous ne deviez surtout jamais enlever ou tenter d'enlever le voile d'une femme sans l'autorisation du père ou du maître de cette femme si elle n'était pas à vendre!

L'aviateur fut retrouvé quelques heures plus tard dans un petit chemin isolé conduisant à son camp. On lui avait coupé les parties génitales, qu'on lui avait enfoncées dans la gorge, et on lui avait cousu les lèvres avec une fine broche d'acier. Le pauvre Américain était mort, suffoqué, vidé de son sang.

Fait étrange pour les autorités civiles et militaires, chaque matin, on retrouvait des Arabes poignardés, étranglés ou tout simplement accrochés par le cou à un olivier! Et ce, sans jamais qu'on trouve le coupable; il est vrai que la police civile française ne faisait pas de gros efforts pour retrouver les criminels.

Mon frère Jos s'est, lui aussi, fait raconter un cas pathétique. Un de ses amis, qu'il avait connu au régiment des Fusiliers du Saint-Laurent, et qui avait par la suite été affecté comme renfort au R 22e R, avait fait l'invasion en Sicile et la bataille de Santa Maria le 27 juillet. Son frère, qui était capitaine et commandant de la compagnie A, et qui était très estimé de ses hommes, fut tué par une bombe de mortier de trois pouces à l'instant où, à la tête de sa compagnie, il s'élançait à l'assaut de son objectif, le mont Santa Maria. Le capitaine Léo Bouchard fut le premier officier du R 22e R à perdre la vie durant la campagne d'Italie.

Un témoin de l'événement m'a raconté qu'un copain de Lucien Bouchard, frère du capitaine, en l'apercevant, lui dit brutalement : « Bouchard, ton frère vient de se faire tuer; tu le trouveras en bas du remblai du chemin de fer! » Le soldat Bouchard partit précipitamment à la recherche de son frère, le trouva et, le voyant sans vie et tout ensanglanté, il fut tellement ébranlé par cette vision qu'il perdit connaissance. Quand on le retrouva, il était complètement désaxé et perdu. Son cerveau ne réagissait plus. Il faut dire que la guerre a déséquilibré bien des esprits. On a dû l'évacuer derrière nos lignes pour lui prodiguer des soins psychiatriques.

Durant l'invasion de la Sicile, tous les blessés étaient transportés dans les hôpitaux d'Alger. Après un mois d'hospitalisation en Afrique du Nord, les psychiatres en vinrent à la conclusion que Bouchard aurait de plus grandes chances de guérison s'il se retrouvait dans son élément, soit en milieu militaire, mais sans armes et avec des amis de vieille date, sincères et compréhensifs, qui l'aideraient à restaurer son équilibre mental et physique. Mon frère me l'ayant présenté, j'eus réellement pitié du délabrement de la santé du jeune homme. À partir de ce moment, nous avons décidé de faire tout notre possible pour lui faire oublier la mort de son frère aîné. Nous l'amenions avec nous à une baignade dans la Méditerranée les après-midis où le soleil était trop ardent pour nous permettre de faire de l'entraînement militaire, ou pour une promenade dans la forêt d'arbres à liège, ou encore pour une sortie en ville, le soir. Le Dr Wilson, médecin du camp, ayant observé notre conduite, nous fit venir à son bureau pour nous féliciter et nous remercier de l'aide que nous apportions à notre ami commun. Il nous donna de bons conseils pour activer la guérison du jeune soldat. « Et, dit-il, si votre conduite vous attire des reproches ou des inconvénients, faites-le moi savoir et je corrigerai la situation! »

Je dois dire que notre travail fut remarquable. Je ne dirais pas que ce fut un succès à cent pour cent du point de vue médical, mais après trois mois Lucien était assez bien pour être renvoyé en Angleterre, puis au Canada, où il put avoir une vie normale.

Une nuit, par un beau clair de lune, nous entendîmes au loin, sur la mer en face de Philippeville, un bombardement épouvantable. Un concert de fortes explosions causées certainement par des mines ou des torpilles et des canons. Nous avons vite compris qu'un de nos convois venait de tomber dans une embuscade et que les sous-marins ennemis pratiquaient le tir à la cible sur nos bateaux par cette mer calme comme de l'huile et ce beau clair de lune. Le vacarme dura une heure environ, puis ce fut le silence, un silence inquiétant; nous nous demandions tous si, d'un instant à l'autre, le massacre recommencerait.

Non, les sous-marins avaient été coulés ou bien ils avaient réussi à s'échapper à la faveur de la nuit. Les Allemands étaient passés maître en ce genre de guerre.

Nous retournâmes nous coucher en songeant à tous les malheureux tués dans ce combat et à tous les pauvres naufragés qui grelottaient de froid et de peur dans des canots de sauvetage ou sur des radeaux, ou simplement accrochés à des épaves.

Le lendemain de bonne heure, on nous réveilla pour que nous allions sur la grève accueillir les survivants du combat maritime de la

nuit. Notre peloton se rendit à la plage, là où nous avions l'habitude de nous baigner. Un spectacle terrifiant s'offrit à nous. Le rivage, qui était propre d'habitude, était couvert à perte de vue de toutes sortes de débris. Nous ne voyions que des corps déchiquetés, des membres épars, quelques soldats agonisant agrippés à des débris, quelques canots et radeaux surchargés de naufragés aux yeux hagards, pleurant, criant de désespoir. Il nous fallut les réconforter, les encourager et les raisonner. Ce n'étaient plus des êtres humains, mais des « épaves » qui avaient trop vu et trop enduré de malheurs en une heure.

Fait étrange, on retrouva parmi les victimes des infirmières de la Croix-Rouge. On apprit plus tard qu'un navire-hôpital venant d'Italie, chargé de blessés, de médecins et d'infirmières, croisait le convoi au moment de l'attaque. Il avait par malchance été touché par une torpille et avait coulé corps et biens. Seuls quelques médecins et infirmières avaient pu s'échapper et avoir la vie sauve. À peu de distance, un pétrolier coupé en deux par une torpille reposait sur le flanc et brûlait lentement.

Nous n'aurions pu croire qu'une attaque de sous-marins puisse faire autant de dégâts si nous ne l'avions pas constaté par nous-mêmes. Les blessés graves et les mourants furent acheminés vers les hôpitaux d'Alger par ambulance et même par camion, car les ambulances ne suffisaient pas pour transporter ces quelque deux cents éclopés.

Alors que nous étions au travail sur les rives de la Méditerranée, on vit près du pétrolier une grosse boule noire qui nous sembla être une mine à la dérive.

Avec quelques intrépides nageurs, je me jetai à l'eau pour aller vérifier la nature de l'engin qui flottait à un mille du rivage. Arrivés près de l'objet, on s'aperçut que la fameuse mine n'était qu'un vulgaire baril de pétrole que l'explosion avait transformé en boule.

Nous nageâmes jusqu'au bateau avec l'idée de visiter l'épave et d'en rapporter quelques souvenirs. Mal nous en prit, car les ponts du pétrolier était couverts de cadavres cuits. Les corps collés sur les tôles du navire semblaient avoir fondu par une chaleur de 125 °F pendant trois jours. Une puanteur inoubliable qui adhérait à la peau nous envahit.

Nous nous jetâmes à la mer pour nous laver de cette horreur, de cette senteur pénétrante, pour fuir ce lieu, ce cimetière flottant. La terreur se lisait sur nos visages; nous avions vu « l'enfer ». Nous nageâmes d'une traite du bateau au baril, puis jusqu'au rivage.

Nous fîmes rapport de notre découverte à nos officiers qui, eux, firent rapport à la marine. Celle-ci envoya une section de spécialistes avec les outils appropriés, en l'occurrence des lance-flammes, et ils brûlèrent tous ces cadavres. Il n'y avait plus rien d'autre à faire.

Quelle ne fut pas la surprise de nos copains qui, en s'amusant avec notre baril en forme de mine, en virent sortir, par les ouvertures que l'explosion avait pratiquées, les tentacules d'un poulpe géant qui y avait trouvé refuge. Voilà pourquoi ce baril percé, qui aurait normalement dû couler à pic, flottait. Le poulpe le tenait à flot (explication fournie par un expert en la matière).

Il y avait pénétré et il était maintenant incapable d'en ressortir mais, avec ses huit tentacules garnis de ventouses, il pouvait se défendre si on l'attaquait. Ce que fit un copain plus hardi que les autres. Ayant voulu se saisir d'un tentacule, un deuxième claqua comme un fouet et le saisit au cou. Sa vie fut sauvé grâce à la présence d'esprit de mon frère Jos qui, d'un coup de couteau, trancha le tentacule; mais les ventouses avaient déjà commencé leur œuvre. Le cou du malheureux soldat était déjà couleur de marbre en raison de la pression et de la succion des ventouses. Le poulpe nous regardait de son œil torve; même avec un tentacule en moins, il ne semblait pas souffrir et sa bouche crochue était tout aussi menaçante. Armés de bambous bien aiguisés, nous nous amusions craintivement à le piquer et lui, pour se camoufler, lançait son liquide noirâtre; mais tant qu'il était prisonnier de son baril, nous étions en sécurité...

Pendant plus d'une heure, il lutta contre nos attaques mais, une fois le baril ramené sur la terre ferme, il fut privé de son élément essentiel et ne put lutter bien longtemps. Après sa mort on a pu constater que ses tentacules mesuraient une mètre de long. Ce mollusque de la classe des céphalopodes était réellement dangereux pour tout être humain s'approchant de lui.

Durant notre séjour en Algérie, nous avons pu visiter plusieurs belles villes, dont Philippeville, Alger, Bône, Constantine.

Philippeville, ainsi nommée en l'honneur du roi français Louis-Philippe, avait une population d'environ trente mille personnes et était située au fond de la belle baie de Stora. Les plages étaient de toute beauté, le sable d'une blancheur immaculée et l'eau de la Méditerranée d'un bleu que l'on voit rarement ailleurs. Une mine de cuivre qui, dit-on, date de deux cents ans A.D. ainsi qu'un moulin à couper et à polir le marbre étaient encore en exploitation pas très loin de notre camp. Voilà pourquoi, à Philippeville, nous voyions tant de beaux monuments, de très beaux édifices et même une route complètement pavée de marbre.

L'agriculture y était florissante malgré la guerre. Les jardins des maraîchers, les vergers d'orangers, d'oliviers et les vignobles abondaient. Les agriculteurs, presque tous pieds-noirs, se plaignaient beaucoup des Arabes qui, disait-on, pouvaient en une nuit saccager une orangeraie ou un vignoble pour en revendre les fruits au marché ou même à nos camps.

Les cultivateurs étaient obligés d'engager des gardes armés pour veiller sur leurs fruits jour et nuit au temps des récoltes.

Quant à nous, il fallait surveiller notre équipement, surtout notre sac à trousseau, car des pillards rôdaient continuellement autour du camp. Il nous fallait toujours laisser un soldat armé à chacune de nos tentes. En un tour de main, à l'aide d'un couteau, les voleurs fendaient le sac et disparaissaient prestement avec nos bottes, nos costumes, nos chemises, nos chaussettes, sans que nous ayons le temps de réagir.

J'en avais surpris un, un jeune homme de seize ou dix-sept ans, au moment où il coupait mon sac. Je lui avais flanqué une raclée, à tel point que je dus le conduire chez notre médecin pour qu'il lui répare quelque peu la figure! Avant que je le quitte, il me dit en mauvais français : « Nous nous reverrons! » Mal lui en prit, car la police militaire, qui était aux aguets, l'entendit; il reçut une nouvelle raclée qui le laissa presque sans vie.

Les policiers le traînèrent hors du camp et le laissèrent sur le bord de la route. Quinze jours plus tard, le même jeune homme rôdait encore autour du camp et, à partir de ce moment-là, je ne quittai jamais nos lignes sans armes, car les Arabes étaient aussi hypocrites et sournois que voleurs; il ne fallait jamais leur tourner le dos.

Un soir, après le souper, sans avertissement, le firmament devint sombre et, avant que nous ayons réalisé ce qui arrivait, une pluie torrentielle nous tomba dessus, comme si on nous versait de l'eau à la tonne sur la tête; on ne voyait pas à deux pieds devant. C'était une pluie chaude et sale qui emportait tout sur son passage. Elle commença par faire de petites rigoles, puis des ruisseaux et finalement des rivières, qui creusèrent vite des ravins de quatre à six pieds de profondeur, dans lesquels la pluie s'engouffrait en torrents. Nous faisions notre possible pour retenir nos tentes, mais le camp était bâti dans le désert et rien ne pouvait empêcher le sable d'être emporté par le déluge! Nos tentes partirent à la dérive avec nos armes et nos bagages. Plusieurs de nos compatriotes auraient pu mourir, ensevelis vivants, si nous ne nous étions pas aidés mutuellement. Le tout ne dura qu'une heure, mais en une seule heure, quels dégâts fit cette pluie!

Le désert avait complètement changé de topographie. De plat qu'il était auparavant, il s'était transformé en collines, ravins et monticules. Là où nos tentes étaient plantées, le terrain était légèrement surélevé, mais il était maintenant devenu un grand trou. Toutes les tentes avaient disparu. Quinze minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'arrêt de la pluie, que le sable avait absorbé toute cette eau et le terrain était tout aussi sec qu'avant. Notre tente avait disparu, comme toutes les autres,

mais pour l'avoir suivie, nous savions où elle se trouvait. Vite, on nous distribua des pelles pour récupérer au plus tôt nos équipements. Nous logions dix soldats par tente; alors, à dix hommes, nous eûmes vite fait de localiser nos biens. Il s'agissait de suivre à la trace le trajet de notre tente pour récupérer armes et bagages mais, tout de même, elle s'était déplacée de quarante pieds vers le bas et arrêtée sous quatre pieds de sable. Le sable avait séché très vite, mais pas nos effets. Les couvertures, costumes, chemises, chaussettes, serviettes et bottes étaient d'une saleté repoussante, comme si on les avaient jetés dans la boue. Il est vrai que les serpents, vipères et scorpions venimeux avaient, eux aussi, disparu du désert, pour quelques jours du moins. Nous ne pouvions dormir sans couvertures car les nuits étaient aussi froides dans ces pays tropicaux que les jours pouvaient être d'une chaleur suffocante!

Mon frère et moi avions repris du grade : lui était caporal de la section et moi, caporal suppléant chargé du groupe de la mitrailleuse Bren.

Le soir venu, une suggestion fut retenue, celle d'aller chercher du vin au plus tôt afin de ne pas attraper de pneumonie! Après pareille douche, l'idée avait du sens; en fait, elle a toujours du sens quand il s'agit de se saouler!

Et le vin était si facile à trouver, trop facile même : nous n'avions qu'à donner notre commande au premier Arabe venu et, en moins de deux, nous étions « inondés » de bouteilles de vin. Cette soirée, qui avait si mal débuté pour nous, dévia d'un « dix degrés à gauche », pour devenir une soirée inoubliable. Le vin aidant, la circulation du sang réchauffa nos vieux os, nos vêtements séchèrent comme bardeaux de cèdre au soleil et, de ce fait, éloigna le danger de « pneumonie »!

Nous ne fûmes pas les seuls à avoir eu la brillante idée de chasser loin de nous les dangers de maladie. Il semble que tous les renforts de la 3e brigade canadienne avaient eu la même crainte, même le Carleton & York Regiment et le West Nova Scotia Regiment, des amis de vieille date. À 23 h, ils étaient au même diapason que nous et avec nous. Plusieurs de nos copains n'avaient pas encore retrouvé leurs tentes alors, comme l'hospitalité proverbiale des Canadiens français n'est pas un vain mot, nous nous retrouvâmes tous, à peu près deux cents soldats, dans une quinzaine de tentes plantées en rond comme dans un village gaulois. Comme toute bonne réunion canadienne-française commence et finit par une chanson et que les Canadiens anglais ne voulaient pas être en reste, il en résulta des chansons qui n'avaient pas toutes été composées par nos évêques catholiques.

La police militaire vint faire son tour d'observation mais retourna vivement dans ses quartiers en constatant que son intervention, en

pleine nuit, n'aurait fait que briser une belle amitié! Cette nuit-là, nous n'entendîmes pas le cri des chacals dans la montagne ni le rire sarcastique des hyènes rôdant près de nos cuisines. Non, ce ne fut que cris et chants en différentes langues. Même un West Nova Scotia, qui avait sauvé sa cornemuse du « naufrage », après avoir complètement vidé l'eau de son sac, nous fit entendre des pièces nostalgiques de son instrument à vent!

La fête se termina fort tard dans la nuit. Vers 5 h, avec une dizaine d'amis, nous creusâmes un trou pour faire disparaître les bouteilles vides afin que nos officiers ne puissent nous prendre en défaut.

Mais à ramasser les bouteilles vides et celles à demi vides, nous avions fini par nous « remplir » une deuxième fois. À 7 h, quand les officiers arrivèrent, nous étions encore une fois partis pour la gloire! Mais avec des officiers du genre du capitaine Paquet et du lieutenant Devlin, nous n'avions rien à craindre car, en général, ils étaient de chic types!

Près de chez nous, se trouvait un camp de prisonniers de guerre italiens, des gens pacifiques qui ne demandaient pas mieux que de venir nous aider à réorganiser notre camp et à fraterniser. On en plaça une vingtaine sous nos ordres au R 22e R pour retrouver nos tentes, aplanir le terrain et les planter bien en ligne comme avant la pluie.

Les Italiens travaillèrent avec acharnement à satisfaire nos moindres désirs. Quand j'entendis dire que dans les rangs italiens il y avait un maréchal, je m'informai de l'endroit où se trouvait cet oiseau rare. Le grade de maréchal dans l'armée britannique est le plus élevé. L'armée, la marine et l'aviation anglaise pouvaient en compter deux ou trois au maximum, mais ça ne voulait pas dire que le grade de maréchal de l'armée italienne avait la même valeur que celui de l'armée britannique! Je finis par le découvrir et, dans mon ivresse, je l'empoignai par le collet, je le tournai dos à moi et je lui appliquai un coup de pied au... (pardon) à la partie la plus charnue au bas du dos; il en leva les deux pieds dans les airs!

Le pauvre prisonnier, qui en avait les larmes au yeux, me demanda :

« Pourquoi, Canadien, me frappez-vous? Je ne suis venu ici que pour vous rendre service et vous aider. »

Je lui répondis :

« Remarque bien mon Italien que ce n'est pas tous les jours qu'un simple soldat canadien a l'honneur de donner un coup de pied au cul d'un maréchal italien! »

Je réfléchissais, regardant ma botte qui avait appliqué un si bon coup de pied au cul d'un maréchal. Que devrai-je en faire? La conserver

bien propre pour la remettre à un musée à mon retour au Canada ou bien la vendre à un prix exorbitant, ce qui me permettrait d'acheter d'autres bouteilles de vin ou bien...

Mes réflexions furent interrompues par la police militaire qui venait nous arrêter, mon frère et moi. Nous nous retrouvâmes encore une fois devant le capitaine Chicoine, qui était toujours aussi laid et qui avait toujours le mal de barbe. On lut nos accusations, la mienne pour avoir frappé sans motif un prisonnier de guerre italien et celle de mon frère pour avoir toléré qu'un de ses subalternes frappe sans raison un prisonnier de guerre. Punition : « Dégradés. »

De la main droite à la manche gauche et de la gauche au bras droit, en un coup sec, on arracha nos grades, que nous n'avions que faufilés. On les plia soigneusement et on les remit dans nos poches. Le capitaine fit toujours la même grimace.

« Demi tour à droite! *Quick March!* et hop! dehors! »

Quand nous arrivâmes dans nos lignes, nos copains, nous voyant dégradés, éclatèrent d'un fou rire général. Même les prisonniers italiens riaient. Je retrouvai mon maréchal italien, je lui serrai la main, mais je remarquai qu'il ne me tourna pas le dos. Le grade de maréchal dans l'armée italienne équivalait à l'époque à celui de caporal dans l'armée canadienne.

Pour nous tenir au courant des derniers développements, nous avions nos informateurs. Nous étions très bien vus des policiers français et, surtout, le fait que nous étions Canadien français nous rendait encore plus sympathiques auprès des autorités civiles. Or, certains policiers nous avaient avoué que les Arabes s'agitaient dans l'arrière-pays, que les vols et les meurtres avaient considérablement augmenté depuis quelques mois, qu'ils ne nous aimaient pas et nous craignaient plus que les Britanniques et les Américains.

Un lundi matin, nous reçûmes l'ordre de partir avec armes et bagages. Plus de quatre cents hommes se mirent en branle pour une destination inconnue. Notre voyage devait durer de deux à trois jours. Peu de temps auparavant, mon frère et moi étions passés dans les Orders Part II; mon frère Jos était repromu lance-caporal du groupe de la mitrailleuse Bren et moi, caporal responsable de la section. Les fonctions avaient été inversées cette fois et mon frère était sous mes ordres. Nous n'avions même pas cousu nos grades sur notre tunique car nous savions que ça ne durerait pas longtemps.

Notre section riait de ces changements. Mais nous aimions bien nos camarades et ils nous le rendaient. C'étaient des hommes formidables pour lesquels nous avions beaucoup d'estime.

Des hommes toujours dévoués, débrouillards, surtout discrets. Nous aurions pu, et nous l'avions fait d'ailleurs, commettre les fautes les plus graves sans que personne n'en eût jamais aucun soupçon. Tout ce que nous faisions était secret pour le reste du peloton ou de la compagnie. Ces hommes étaient des spécialistes de leurs armes, durs au travail et braves. Notre lieutenant ne nous aimait pas, mon frère et moi. J'avais la réputation de n'en faire qu'à ma tête et mon frère de même mais, en plus, il avait très mauvais caractère, était batailleur et même dangereux pour ceux qu'il n'aimait pas.

Nous partîmes donc à 4h pour nous permettre de profiter de la fraîcheur matinale, avant que le soleil ne se lève, car il devenait pénible d'avancer avec tout notre équipement et nos armes dans ces chemins tortueux et poussiéreux! Comme nous avions raison! Même avant 9h, la chaleur était tellement étouffante que je décidai de ne pas suivre les méandres de la route, empruntant plutôt les champs et les bois.

En coupant d'un point à l'autre, je nous exemptais, ma section et moi, des milles supplémentaires. Rendu au point où le gros de la troupe allait passer, nous attendions parfois une demi-heure, une heure même, camouflés et à l'abri des chauds rayons du soleil, à nous reposer. C'est à un de ces arrêts que je revis mon jeune Arabe que j'avais rossé quinze jours auparavant (et la police aussi), au moment ou je l'avais surpris à couper mon sac. Il avait un grand panier d'osier plein d'oranges. Je fis semblant de ne pas le reconnaître et je lui demandai si ses oranges étaient à vendre?

Il me répondit par l'affirmative avec son plus beau sourire hypocrite! Je dis alors aux hommes de se servir, que c'était mon frère qui payait! J'en profitai pour me choisir une vingtaine de belles oranges; mon frère et mes hommes autant chacun. Après nous être bien servis, je dis à Jos :

« Maintenant, Jos, paye-le! »

Ce fut comme un éclair; le poing de Jos atteignit l'Arabe sur le museau, le panier vola dans les airs, ainsi que le reste des oranges. L'Arabe partit au trot et nous l'avons vite perdu de vue. Mais, dit-on, l'Arabe n'oublie jamais son ennemi. Pour le moment l'incident était clos!

Nous étions au repos depuis près d'une heure, camouflés dans la forêt d'arbres-lièges. Après avoir mangé une partie de nos oranges, nous nous sentions frais et dispos pour un autre cinq milles. Quand nous vîmes arriver le gros de la troupe, j'étais aux aguets pour insérer mes hommes dans la file indienne, à notre place dans le peloton. Le lieutenant se pointa à la tête de ses hommes fourbus, les vêtements imprégnés de sueur. Tout un contraste avec les miens qui étaient tous bien reposés, souriants et propres.

Le lieutenant n'était pas de mon avis et il me le fit savoir, directement devant mes hommes, une chose qu'il n'aurait jamais dû faire, car c'était contraire à la « bienséance ».

Je ne dis pas un mot, mais ma section n'avait pas apprécié du tout. Mon frère souriait doucement. Oh! que je n'aimais donc pas cela quand Jos souriait, c'était un très mauvais présage. L'orage était à la veille d'éclater!

Nous reprîmes la marche mais, cette fois-ci, à notre place dans le peloton, sous l'œil vigilant de notre officier. Sur une certaine distance, le chemin était passablement en ligne droite, alors nous n'étions pas mécontents de suivre le peloton; mais nous sommes parvenus à un endroit où la route contournait tout le flanc d'une montagne, pour revenir à quelque mille verges de l'endroit où nous étions. Le chemin faisait tout un grand détour pour revenir à nous, comme un grand fer à cheval de plusieurs milles. Le lieutenant avait laissé la tête du peloton pour aller converser avec l'officier d'un autre peloton derrière nous (il y avait trois pelotons du R 22e R).

Mon frère se précipita à mes côtés pour savoir ce que nous ferions.

« Que penses-tu que les hommes veulent faire Jos?

— Couper au plus court!, me dit-il

— On coupe, dis-je.

Mon frère répondit :

— On coupe! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous laissâmes l'alignement pour couper à travers champ, mais quelque chose que nous n'avions pas prévu survint. Tout le peloton suivit notre section, à l'exception naturellement du lieutenant, qui resta sur la route à maugréer contre nous, mais rien n'y fit. Dépité, l'officier partit à notre suite en suivant son dernier homme.

Après seulement trente minutes de marche, on rejoignit l'autre versant de la montagne. Naturellement, mon frère et moi, nous nous plaçâmes au milieu de nos hommes, dans une orangeraie, au pied de la montagne. C'était une montagne très abrupte, parsemée de grosses roches et d'arbustes. Nous devisions avec nos hommes tout en mangeant des oranges cueillies çà et là. À la surprise de tous, l'officier ne vint pas nous engueuler! Peut-être avait-il enfin compris que nous avions raison!

On vit enfin arriver le gros de l'armée, à qui on accorda un repos de quelques minutes durant une réunion de tous les officiers. Nous nous doutions bien qu'il y aurait un changement au programme. Il était maintenant 14 h et nous n'avions pas encore dîné. Nous avions déjeuné à 3 h, juste avant notre départ. La faim ne nous tenaillait pas trop, puisque nous avions mangé des oranges à satiété.

Une demi-heure s'écoula avant qu'un officier, M. Mark Devlin, vint nous parler. Le lieutenant Devlin, comme je l'ai déjà mentionné, était un chic type. Au camp de Philippeville, il avait formé une équipe de football, dont je faisais partie; il était, disait-on, un professionnel de ce sport. J'aimais tellement ce jeu qu'un jour, durant une pratique, m'étant démis un pied, j'avais couru chez le médecin pour me le faire bander et pouvoir continuer l'exercice.

Le lieutenant Devlin, que j'avais connu à la compagnie A des Voltigeurs de Québec, était un être pondéré qui ne criait jamais, ne perdait jamais son sang froid. Il prêchait par l'exemple, il était l'ami de tous, enfin c'était une joie de servir sous ses ordres; nous nous sentions devenir quelqu'un avec lui. Il nous annonça donc qu'il avait reçu l'ordre de nous commander pour l'attaque projetée. Nous devions escalader cette montagne d'abord, y chasser l'ennemi qui s'y trouvait et ensuite consolider notre position en vue d'une contre-attaque toujours possible. L'heure H était fixée à 15 h. Après l'opération le dîner nous serait servi.

Comme l'heure approchait, nous nous préparâmes en conséquence, tout en songeant à l'aide que nous pouvions apporter au groupe de la mitrailleuse Bren en particulier, mais en sachant que ce serait difficile pour tous.

Au signal du lieutenant Devlin, nous nous élançâmes à l'escalade de la montagne. Nous nous sommes vite aperçus qu'il aurait mieux valu nous faire grimper à un mur de briques tellement la montagne était abrupte et accidentée.

Mais comme notre section était bien reposée et avait bien mangé (des oranges), nous pouvions puiser dans notre réserve d'énergie pour réussir cet exploit. En nous entraidant, en nous servant de notre carabine pour nous tirer à bout de bras, pour monter de cinq pieds en cinq pieds, en prenant appui sur les roches, en nous agrippant aux arbustes, en nous écorchant les avant-bras et les doigts dans les interstices du rocher, nous avons réussi à atteindre enfin le faîte de la montagne en un temps record. Nous avions atteint le sommet tandis que la majorité de la compagnie n'avait pas encore fait la moitié du chemin.

Le lieutenant Devlin ne manqua pas de nous féliciter du record que nous avions établi en arrivant les premiers. Un événement qui parut anodin a priori, mais qui aurait pu avoir des conséquences graves si un accident s'était produit. Notre ex-commandant, que M. Devlin avait remplacé, était en charge d'un autre peloton.

Ce peloton, qui n'était qu'au quart de la montagne malgré les cris et les menaces de notre ex-lieutenant, n'y mettait pas autant d'énergie que nous. Ces soldats semblaient épuisés de leur longue marche depuis 4 h à

135 °F. Ils n'avaient pas, comme notre section et notre peloton par après, coupé en droite ligne à travers les champs et les collines. Soudainement, une roche d'une centaine de livres se détacha du faîte de la montagne. Elle déboula la pente en chute libre mais, aux trois quarts de son trajet, elle rebondit sur une autre roche et, par une chance inouïe, passa au-dessus de la tête de notre ex-commandant de peloton. N'eût-été de ce rocher, qui avait changé la trajectoire du bolide, le lieutenant aurait été écrasé.

Je rappelai Jos et son groupe de la mitrailleuse de notre section pour prendre une position défensive. Après avoir examiné le terrain, le lieutenant Devlin jugea qu'il était impossible de creuser des trous individuels car le rocher était à nu.

Les hommes de notre section s'amusèrent à trouver la meilleure position au groupe de mitrailleurs et à son caporal suppléant en accumulant des pierres pour faire une espèce de nid d'aigle. Cela fit l'envie de plusieurs et donna l'exemple aux autres sections pour se créer des positions semblables.

Je questionnai mon frère et ses deux hommes sur l'incident de la roche et du lieutenant.

« Non, nous n'avons rien vu, mais qu'est-ce que cette histoire de roche et de lieutenant? » J'étais satisfait de leur réponse! J'avais cru…

Les hommes s'assirent ou s'allongèrent à l'ombre des arbustes, de rares et maigres oliviers qui avaient par miracle pris racine sur cette mince couche de terre et de cailloux. Notre position défensive, vu les circonstances, était parfaite aux yeux du lieutenant.

Il fallut attendre près de deux heures avant que le groupe au complet des quatre cents soldats puisse nous rejoindre et ait pu prendre une position défensive comme nous à la satisfaction des officiers examinateurs. Là seulement, on nous annonça que le repas nous serait servi au bas de la montagne, sur l'autre versant. L'astuce était trop grossière, et les hommes, surtout les Canadiens anglais, commencèrent à maugréer contre leurs officiers. Il fallait qu'ils soient vraiment excédés et épuisés, eux qui d'habitude étaient si obéissants!

Encore une fois, nous fûmes les premiers à dévaler la pente de la montagne, qui nous sembla beaucoup plus douce, étant couverte de verdure. J'avertis ma section de débrouillards d'avoir l'œil ouvert afin de repérer les endroits propices où trouver de la nourriture, comme des jardins maraîchers, des orangeraies, des vignobles, etc. J'étais persuadé que nous y passerions la nuit car il était déjà 18h. Un des mitrailleurs de mon frère repéra l'endroit idéal : une ferme où nous pourrions trouver de tout, légumes, fruits et en supplément… peut-être des noix, car il avait

remarqué qu'une grande quantité de noyers poussaient entre les orangers.

En arrivant sur la route, où nous devions trouver la cuisine régimentaire, on apprit avec consternation que le convoi des cuisines s'était trompé de chemin et s'était perdu... En plus, il avait été attaqué et dévalisé par les Arabes. La plupart des cuisiniers n'étant pas armés, ils n'avaient pu se défendre; plusieurs avaient même été blessés grièvement et avaient succombé, faute de soins, sous le nombre des Arabes.

Il n'en fallait pas plus pour que notre envie de vengeance explose! J'expliquai au lieutenant Devlin ce que nos mitrailleurs avaient repéré en descendant la montagne.

— Vite caporal, allons-y avant que d'autres y prennent position!

Je transmis l'ordre aux autres caporaux de notre peloton, notamment au caporal Lucien Bolduc, un ami de longue date. Le départ se fit prestement. Nous n'avions qu'environ trois milles à parcourir, mais il nous fallait compter sur la reconnaissance des lieux, la prise de position, et faire face à l'opposition s'il y en avait. Et tout cela avant que l'obscurité nuise à notre installation.

Arrivés à la plantation, nous nous sommes vite aperçus que notre mitrailleur avait un œil de connaisseur. L'endroit était un vrai paradis (l'Éden au vrai sens du mot), d'autant plus que les gardes armés et le propriétaire étaient des Arabes! Ce fut tout un plaisir pour nous de les désarmer, de les avertir de déguerpir et de ne revenir que le lendemain à 8 h30 pour récupérer leurs armes. Avant cette heure mentionnée, nous ne voulions pas les voir dans les parages, sinon!

Ce fut un plaisir également de rendre visite au propriétaire pour lui raconter la triste histoire de nos cuisiniers et de lui servir un avertissement sévère, c'est-à-dire de rester dans sa demeure toute la nuit, et ce, malgré ses jérémiades. Il avait intérêt à ne pas se montrer le nez dans nos lignes, car nos hommes avaient ordre de tirer sur tout étranger qui passerait à portée de leurs fusils. Pendant ce temps, les hommes avaient pris position; des postes de garde avaient été installés aux endroits stratégiques, un premier près du jardin rempli de légumes, un deuxième dans le vignoble dont les raisins étaient mûrs juste à point et un troisième avec le gros de la troupe au centre de l'orangeraie, près de la maison du proprio, afin d'avoir un œil sur ses agissements.

Après avoir désigné des hommes pour cueillir des légumes, des oranges, des raisins et des noix sans faire de dommages inutiles aux arbres et aux plantes, on se permit un repos bien mérité. Nous avions fait trente-cinq milles, en plus de la fameuse attaque à flanc de montagne jusqu'au sommet. La plupart des hommes étaient épuisés et à 21 h toute

la bande dormait à poings fermés, à l'exception des gardes qui se remplaçaient aux deux heures.

À minuit nous fûmes réveillés, mon frère et moi, par notre ex-commandant de peloton (il ne lâchait pas celui-là). Il me demanda de rassembler tout le peloton pour faire l'appel des noms! Excès de zèle, cela n'avait aucune importance, sauf pour les postes de garde. Nous ne savions pas quel endroit les trente hommes avaient choisi pour se coucher et dormir dans l'obscurité d'une nuit sans lune. Vu notre entêtement à ne pas vouloir satisfaire son désir, monsieur se choqua et déclara à mon frère qu'il savait qui avait lancé la roche du haut de la montagne durant l'attaque et que l'incident n'en resterait pas là. J'eus besoin de toutes mes capacités et de mon énergie pour dissuader mon frère qui voulait absolument étouffer l'intrus. Dieu merci, il n'y avait aucun témoin.

Excédé, je rejoignis le lieutenant Devlin et, en quelques mots, je lui expliquai la situation. Sans prononcer un seul mot, il me suivit jusqu'au lieutenant, que je sommai de répéter l'accusation qu'il avait formulée sur le compte de mon frère. Il ne put rien dire en voyant qui était à mes côtés; sans dire un mot le lieutenant Devlin empoigna l'officier par un bras, l'amena, plutôt le traîna, assez loin pour que nous ne comprenions pas ce qu'ils se disaient mais, dans l'obscurité totale, nous nous étions rapprochés, mon frère et moi.

Le lieutenant Devlin, en athlète accompli, lui avait si bien serré le bras qu'il le supplia de relâcher son étreinte. M. Devlin était réellement choqué de la manière dont il s'était adressé à nous, comme une mémère, dit-il, et il lui fit promettre que jamais aucun incident de ce genre ne devait se répéter et qu'à l'avenir il s'occuperait de son peloton, seulement de son peloton!

On se retira sans faire de bruit, persuadés que nous aurions maintenant la paix et pour longtemps. Monsieur nous souhaita bonne nuit en passant, sans plus. Cet homme était vraiment remarquable, imperturbable; rien ne pouvait l'émouvoir et il demeura toujours le même. Je l'ai revu, à son arrivée au R 22e R sur le front, à Noël, en 1943. À la suite des bons renseignements que nous nous sommes empressés, mon frère et moi, de fournir aux hommes de son peloton, cet officier conquit facilement l'estime et l'admiration de ses soldats.

Le lendemain à 7h, les hommes étaient prêts pour une autre longue journée harassante. Ils s'étaient réveillés de bon matin, après avoir grelotté une bonne partie de la nuit.

Un puits près de la maison fournissait de l'eau fraîche abondamment. Les hommes en avaient profité pour se laver, se raser et faire des provisions. La journée s'annonçait chaude sous un soleil de plomb.

La cuisine régimentaire était arrivée sous bonne escorte durant la nuit et nous eûmes droit à un déjeuner copieux. Notre officier en profita pour faire l'inspection du peloton, qui se révéla satisfaisante. À la suite de quoi, il conseilla discrètement aux hommes de faire bonne provision de légumes et de fruits et, pour ce faire, il nous accorda une demi-heure de liberté. Le conseil n'était pas tombé dans l'oreille de sourds. Quelques minutes plus tard, nous avions devant nous un peloton tout souriant de bonheur, avec des sacs à dos pleins de tomates, d'oranges et de raisins, des sacs à grenades pleins de noix; nous étions tous prêts pour une longue, longue journée.

Le départ fut fixé à 9h. En chantant, les hommes prirent la route du retour sous une température de 135 °F, de quoi faire frire un œuf en le cassant sur une pierre plate. Nous avions dû exécuter une nouvelle attaque en montagne dès le départ, puis ce fut la liberté totale.

Pour rentrer au camp, nous avions encore une fois à parcourir trente-cinq milles. À la première occasion, nous avons quitté la route pour un trajet à travers champs et c'est alors que le lieutenant nous proposa de nous rapprocher de la Méditerranée en trouvant l'ancienne « voie romaine ».

À l'aide de sa carte militaire et de sa boussole, le lieutenant Devlin nous indiqua la route à suivre pour l'atteindre. Une marche de deux milles environ dans une vallée coupée par une belle petite colline verdoyante nous y conduisit. Elle suivait la côte à quelques arpents seulement de la mer.

Quel beau spectacle que cette route pavée de grandes plaques de marbre blanc, ombragée par des dattiers, des oliviers, des chênes-lièges, des noyers chargés de fruits, et longeant la Méditerranée d'un bleu indigo, qui nous apportait une légère brise de fraîcheur.

Nous n'étions que trente hommes qui avions eu l'audace de laisser le gros de la troupe pour enfin trouver ce vrai paradis terrestre. Mais nous n'étions pas complètement seuls. Nous savions très bien que de nombreux yeux arabes, camouflés le long du sentier, nous épiaient. Il n'aurait pas fallu qu'ils nous attaquent, car le lieutenant Devlin nous avait fait fixer nos baïonnettes au canon de nos carabines. Nous étions heureux comme des écoliers en vacances; tous les hommes à la file indienne marchaient en cadence en chantant.

À l'heure du dîner, au plus fort de la chaleur de la journée, le lieutenant arrêta le peloton dans une belle baie au sable blanc. Il divisa le groupe de soldats en deux pour permettre à un groupe de se baigner pendant que l'autre surveillerait les armes et l'équipement des baigneurs. Puis, ce serait le tour du second groupe. Nous avons dîné à cet

endroit, de nos légumes et de nos fruits. Quelques Arabes se risquèrent à venir nous offrir d'acheter des fruits, mais ils furent impitoyablement chassés par le lieutenant et quelques soldats, baïonnette au canon.

Après un repos de deux heures, nous reprîmes la route, le ventre plein, rafraîchis et en forme pour vingt autres milles; nous marchions allègrement.

Cette marche était coupée de temps à autre par un repos de dix minutes et d'une ou deux oranges, puis nous reprenions la route, sans que les hommes semblent trop fatigués. À 20 h, nous avons encore une fois pris un bon repas, suivi d'un repos d'une heure. Puis nous nous sommes remis en marche, car le lieutenant semblait inquiet de voyager dans l'obscurité.

À 21 h, il changea la formation du peloton. Au lieu de marcher en file indienne, on adopta la forme en trois, les armes à la main, prêts à toute éventualité.

Cette formation était moins dangereuse pour les derniers de file, ceux-ci étant plus exposés à une attaque au couteau ou au poignard, les armes favorites des Arabes. Toutes les demi-heures, nous changions ces hommes qui, automatiquement, tombaient en tête de file.

Cormier, notre mitrailleur, mon frère et moi avons marché en queue de 21 h jusqu'à notre arrivée au camp de Philippeville, à 23 h30. Nous espérions toujours que des Arabes nous attaquent. Nous aurions eu beaucoup de plaisir à leur faire goûter notre « médecine ».

Une triste nouvelle nous attendait à notre arrivée au camp militaire. Plusieurs tentes avaient reçu la visite des voleurs et plusieurs sacs de fourniment cadenassés avaient été éventrés; des couvertures, des sacs à dos et même une tente, avec tout son équipement qui avait été laissé à l'intérieur, avaient été volés, et ce, malgré le fait que des gardes, de jour comme de nuit, avaient été assignés à la sécurité des lignes de notre brigade.

Dans notre tente, le sac à fourniment cadenassé de mon frère avait été éventré et son contenu volé, ainsi que ses trois couvertures grises. Rien de mon équipement n'avait disparu, probablement parce que notre tente était une des premières de la file et, par conséquent, la plus en vue!

Nous étions les trente premiers arrivés au camp sur les quatre cents hommes qui l'habitaient. Jos avait la rage au cœur. Il n'aurait pas fallu qu'il saisisse un Arabe par le collet, car il aurait été sans pitié pour lui.

Les troupes qui avaient participé aux manœuvres avec nous n'arrivèrent qu'à 4 h du matin. Elles avaient suivi à la queue leu leu les premiers de tête par peur de déplaire aux officiers supérieurs, évidemment. Les soldats étaient épuisés, mais lorsqu'ils découvrirent le « pot-aux-roses », ce ne fut que cris de rage, jurons, et même quelques coups de feu

tirés ça et là; ça aurait dégénéré en émeute si les autorités militaires n'étaient pas intervenues prestement.

Après une enquête sommaire, on s'aperçut que les gardes désignés à la sécurité du camp durant notre absence étaient tous ce que nous appelions des « camouflés », des gens qui s'étaient placé les pieds pour ne pas aller au front. Je ne voudrais pas être accusé de racisme, mais ces gens n'étaient pas de notre nationalité.

Le lendemain, ils étaient tous désarmés, y compris leur sergent. Ils paradèrent tous devant le colonel Bristow et ils furent tous condamnés à la détention en attendant le premier départ pour le front d'Italie.

Il fut prouvé que, pendant la nuit, ces gardes avaient abandonné leurs postes pour se coucher et avaient dormi sans s'occuper de la sécurité de nos tentes et de notre équipement. Le sergent n'avait fait aucune ronde de vérification et, qui plus est, pas un seul n'avait constaté les vols.

Les trois témoins oculaires étaient des Arabes qui avaient participé au vol. Ils avaient été arrêtés par la police française en flagrant délit de vente d'équipement militaire canadien. Ils avaient tous avoué avoir circulé librement dans notre camp entre les rangées de tentes sans avoir été importunés, interpellés ou arrêtés d'aucune façon par les gardes!

En l'absence des gardes, ils s'étaient enhardis à voler justement toute une tente avec ses poteaux et piquets ainsi que son contenu!

Dans des cas semblables, vol d'équipement, d'armes et de fournitures militaires, les autorités françaises étaient intransigeantes. Elles classèrent cette cause dans les catégories espionnage, sabotage, port d'armes et collaboration avec l'ennemi. La sentence fut : « Peine de mort! » Ils furent fusillés le lendemain.

Une deuxième déclaration de guerre eut lieu, non contre l'Allemagne cette fois-ci, mais contre les Arabes. Cette guerre fut terrible; tout Arabe qui était vu à proximité du camp était pourchassé, saisi et passé à tabac, puis laissé sur le terrain. La police française venait le cueillir!

Tout Arabe qui était vu à la plage où nous allions nous baigner courait le risque de mourir noyé! La guerre s'aggrava; les Arabes se tenaient en groupe de trois ou quatre, accompagnés d'un gros chien presque toujours enragé contre nous, et ils venaient rôder près du camp. Des boulettes de viande crue empoisonnée à la strychnine ou mêlée de verre pilé firent leur apparition. Ces chiens étaient privés de nourriture, ce qui les rendait encore plus méchants et plus combatifs! Un jour, les chiens disparurent.

Nous savions tous que les Arabes étaient armés. Ils avaient très peu d'armes à feu, mais beaucoup de poignards. Tous avaient leur long cou-

teau à lame recourbée, et ce, malgré l'interdiction formelle des autorités sur le port d'arme. Ils avaient, en général, tellement collaboré avec l'ennemi durant l'occupation allemande qu'ils étaient considérés comme des ennemis par l'armée française. Tout Arabe pris en flagrant délit de port d'arme pouvait être condamné à mort. En temps de guerre, on ne badine pas avec ce genre de faute, surtout en pays occupé.

Nous avons alors développé la technique du bas de laine. Il s'agissait de remplir un bas de laine d'environ cinq livres de sable et de le camoufler sous notre tunique les soirs de sortie. Nous circulions toujours en groupe de huit ou dix.

Quand nous rencontrions un Arabe susceptible de porter un poignard, on lui faisait le coup du bas de laine, une arme qui aurait pu assommer un bœuf et qui avait la qualité de ne laisser aucune marque. Alors, en vitesse nous avertissions la police française, qui arrêtait l'Arabe fautif. Certains soldats, plus « zélés » que d'autres, avaient même la bonté de fournir une arme au sujet qui n'en avait pas!

Comme nous étions devenus très agressifs, trop agressifs même au goût des autorités militaires, il fallut nous adoucir les « mœurs ». On adopta des mesures draconiennes pour nous inculquer des habitudes plus humaines envers ces pauvres Arabes. On nous soumit à un entraînement intensif. On nous poussa à la limite de nos capacités physiques et morales! Surtout lorsque nous avions l'entraînement de combat sans arme; nous qui nous pensions experts en la matière, nous avons vite découvert qu'il y en avait de meilleurs que nous.

Mon frère et moi étions considérés comme bons à la boxe. On le disait du moins. Il s'est trouvé des instructeurs qui prenaient un malin plaisir à nous assommer d'un coup de poing autant de fois qu'ils le voulaient. Dommage que nous ne pouvions nous servir de nos bas de laine! Comme les autorités avaient droit à dix pour cent de perte (morts ou blessés) au cours de cet entraînement, nous ne pouvions guère nous venger. Ils furent tout de même très humains! Pour environ un mois de ces exercices, il n'y eut qu'un mort et deux blessés, mais un blessé grave qui est resté invalide pour le reste de ses jours.

Mais l'objectif visé ne fut jamais atteint, même si les instructeurs disaient qu'ils nous rendraient plus durs que l'acier allemand! Nous étions devenus plus durs que l'acier allemand, mais ce furent les Arabes qui en souffrirent le plus. Après ce cours, les Arabes avaient complètement perdu le combat!

Les officiers supérieurs décidèrent de nous changer de camp, voire de pays, au grand regret de la police française, dont nous étions devenus de précieux collaborateurs.

Un bon matin, tous les soldats dont le nom commençait par A, B et C, soit environ 200 personnes, furent informés qu'ils partiraient pour une destination inconnue. Il fallait se tenir prêt à toute éventualité. Nous n'eûmes qu'une journée pour aller au quartier-maître compléter notre équipement, au bureau de la compagnie mettre en règle notre dossier et finalement voir l'aumônier, pour ceux qui voulaient se confesser! Mis à part les Arabes, nous n'avions pas grand-chose sur la conscience!

À 5 h, le lendemain matin, le clairon nous réveillait pour un déjeuner à la diable, une nourriture insuffisante et insipide. Nous avons ensuite bourré nos sac à dos de sandwiches pour la journée.

Nous avons quitté Philippeville sous une pluie diluvienne, et à pied, naturellement, parce que nos camions Ford, Chevrolet et Dodge étaient réservés à l'armée anglaise.

Après huit milles à patauger dans la boue, nous sommes arrivés enfin à la gare du chemin de fer où on nous a fait monter dans des wagons à bestiaux qui sentaient le fumier. Chaque wagon pouvait normalement contenir quarante hommes alors que nous y étions cinquante entassés avec armes et bagages. Nous étions enfin à l'abri des intempéries, mais les critiques furent tellement acerbes que nos supérieurs décidèrent d'ajouter des wagons supplémentaires. Les trente seuls Canadiens français du convoi se retrouvèrent en famille dans le même wagon.

Quand on nous a distribué des rations pour une semaine, comme nous étions devenus aussi menteurs et voleurs que le dernier des Arabes, nous avons fait croire, après maints subterfuges, que nous étions toujours cinquante à bord au lieu de trente, ce qui nous accordait des rations supplémentaires.

Une semaine à bord de ce train nous intriguait. Nous allions donc si loin? Nous ne savions pas que les Allemands, avant de quitter le pays, avaient tellement saboté les rails du chemin de fer qu'il fallait par endroits avancer à cinq milles à l'heure. Puis, nos amis de la police française vinrent nous serrer la main et nous donner l'accolade avant de partir. On apprit d'eux que notre destination était Bizerte, en Tunisie.

En un temps record, l'échange des rations de ragoût irlandais et de *corned beef* (bœuf en conserve) du Brésil ou de l'Australie se fit contre des caisses de vin. Plusieurs soldats regardaient, les yeux ronds, notre commerce illicite et honteux, mais ne savaient que dire, ne comprenant rien à la langue de Molière.

Il nous fallut donc instituer un contrôle rigoureux de la consommation car, comme le disait si bien mon frère, « ça sera le bordel dans le *box car*! » Il était déjà 9 h et le soleil avait fait place à la pluie quand, enfin, la

petite locomotive à vapeur fit entendre un sifflet strident, caractéristique des trains français. Elle démarra lentement, comme avec regret, comme pour dire un dernier adieu à nos amis français. Déjà des groupes de quatre se formaient. Ils étendaient leur couverture grise sur le plancher et les jeux de cartes faisaient leur apparition pour la fameuse partie de poker, le jeu préféré des soldats pour tuer le temps et l'ennui.

Mon frère était un maître du poker, pour autant que la chance lui souriait quelque peu. Il pouvait facilement accumuler en peu de temps des sommes importantes qui suffisaient amplement à nos besoins personnels. N'étant pas aussi doué que lui et surtout pas très chanceux, en un temps record, je pouvais perdre une fortune. Je laissais donc à Jos le soin et le plaisir de jouer et d'amasser l'argent. Quand le sort lui était défavorable, je lui fournissais l'argent nécessaire pour conjurer la malchance et se renflouer.

Assis dans l'ouverture de la porte du wagon, avec deux ou trois copains, les jambes pendantes, j'admirais le magnifique paysage. De jolis petits villages, portant encore les cicatrices des derniers combats de la guerre en Afrique du Nord, semblaient renaître, quelques mois seulement après avoir été ravagés. Et personne ne se préoccupait de réparer les dégâts !

Notre train s'arrêta à la gare d'un de ces villages. En un instant, nous fûmes envahis par une nuée de vendeurs de fruits de toutes sortes : dattes, oranges, raisins, etc. Nous en fîmes bonne provision, d'autant plus que le nombre de commerçants faisait chuter les prix. Nous n'avions qu'à marchander un peu pour que les fruits tombent au quart de leur valeur; nous étions sans scrupule envers les vendeurs puisque ces fruits avaient certainement été volés durant la nuit.

Le train repartit cahin-caha pour un autre dix milles. Le voyage se poursuivit entre une grappe de raisin et une bouteille de vin, entre une chanson grivoise ou une engueulade avec les Arabes! Il y avait beaucoup plus de vie dans notre wagon de Canadiens français que dans ceux des Canadiens anglais.

Le nôtre reflétait la joie de vivre, l'amitié, le désordre et l'indiscipline. Il contrastait avec l'atmosphère morne et morose à laquelle étaient assujettis les soldats anglophones.

La chance de nos joueurs de poker semblait partagée. Toutefois, en lorgnant le magot de francs que mon frère avait devant lui, il était évident qu'il se démarquait avec une bonne longueur d'avance. Le soir venu, on apprit que notre train ne voyageait pas de nuit à cause de l'aviation ennemie qui, en revenant d'Italie, bombardait les voies de communication en Algérie et en Tunisie.

À 21h, notre train s'engagea dans une voie de garage. Nous devions monter la garde devant nos wagons pour éviter le sabotage des Arabes, des collaborateurs allemands ou des déserteurs de l'armée ennemie qui n'avaient pas encore digéré leur défaite aux mains des Alliés.

Voilà pourquoi, durant nos quarts de garde, nous avions ordre de tirer sur tout ce qui nous semblait suspect! Personne de notre convoi n'était autorisé à s'éloigner de son wagon, car tous couraient de graves dangers et pouvaient même se faire tuer par leurs propres camarades!

Toute lumière était interdite et il fallait garder un silence total. La senteur de fumier qui se dégageait de nos wagons était incommodante, mais malgré tous ces inconvénients la nuit s'écoula dans le calme et le repos jusqu'au matin.

Puis notre train reprit la voie tôt le lendemain, avec la même routine que la veille : les mêmes joueurs de poker et à peu près le même paysage qui défilait devant notre porte de wagon. Ce fut une journée sans histoires, abstraction faite de la consommation de vin qui augmenta considérablement. À chaque gare, le même genre de commerçants se présentaient, espérant faire de bonnes affaires avec nous; mais ils perdaient vite leurs rêves de richesse. Nous savions commercer avec les Arabes et nous étions même devenus aussi retors qu'eux.

La troisième journée du voyage s'annonça désastreuse pour mon frère. La guigne s'acharna sur lui et le magot qu'il avait accumulé durant ses deux jours de chance fondit comme neige au soleil. À la fin du jour, je dus lui prêter deux mille francs. La malchance s'acharnait sur lui si bien qu'en moins de deux heures il les avait perdus. Il fallait trouver un moyen de renflouer la caisse au plus tôt.

Je vendis une couverture de Jos deux mille cinq cents francs, ce qui lui permit de finir la journée en hausse de plusieurs milliers de francs. Durant la nuit, je songeai à un moyen de faire de l'argent au cas où la malchance s'acharnerait de nouveau sur Jos.

Je pensais avoir trouvé un moyen. Il était plus ou moins honnête et risqué mais, avec les Arabes, tout était permis. Le lendemain, la journée s'annonça plus fructueuse que la veille pour Jos mais, soudainement, la chance tourna et en quelques minutes, mystérieusement, la malchance ne le lâcha plus. Alors, il fallut que je mette mon plan à exécution. Je pris une de mes plus belles couvertures grises, je la pliai, j'attachai un fil d'acier aux trois quarts de sa longueur et fixai l'autre extrémité à un boulon du wagon.

À la gare suivante, j'exhibai ma couverture au premier Arabe venu et je fixai le prix à trois mille francs. Le « marchandage » commença; nous en étions venus à une entente et l'Arabe me remit l'argent. Le train

démarra lentement pendant que je comptais et vérifiais les billets. Le train accélérait, l'Arabe criait. Je lui ai jeté la couverture tant convoitée, mais voilà, elle était attachée au wagon et ce dernier allait déjà beaucoup trop vite pour les petites jambes de l'homme; alors, plutôt que de rouler sous le train, il lâcha prise. J'ai ramené ma couverture à bord et j'ai constaté que mon plan avait du bon. Je remis les trois mille francs à mon frère, qui en était à ses dernières pièces, et immédiatement on réorganisa notre piège, après avoir vérifié l'état de la couverture et du fil d'acier.

À la gare suivante ce fut le même manège mais, cette fois, le prix avait augmenté à trois mille cinq cents francs. Le plan fonctionna à merveille. Encore une fois, mon frère en était à ses derniers francs. La chose me parut bizarre; Jos n'avait pas l'habitude de perdre autant d'argent en si peu de temps. En deux jours, il perdait 19 500 francs; de sa part à lui, que je savais passé maître en l'art de jouer au poker, c'était invraisemblable!

Je demandai discrètement à deux ou trois hommes de confiance de surveiller le groupe de joueurs de mon frère, au cas où il y aurait des irrégularités, et nous tendîmes notre piège à la couverture grise pour le prochain arrêt.

Cette fois, notre plan faillit tourner à la catastrophe. Quand le train s'ébranla, j'étais à vérifier l'argent, pièce par pièce, le temps de lui permettre d'accélérer, mais il ne semblait pas pressé de prendre sa vitesse de croisière. L'Arabe s'impatienta et commença à crier. Il saisit ma couverture en tirant désespérément, mais un soldat avec sa carabine munie d'une baïonnette piqua l'homme aux mains pour lui faire lâcher prise. L'Arabe se mit à hurler et enfin le train accéléra. Nous l'avions échappé belle!

Notre dernière vente avait rapporté trois mille cinq cents francs algériens, mais je commençais à croire qu'il valait mieux que je ferme mon commerce. Aussitôt données à Jos, les recettes tombaient dans un gouffre sans fond, sans rapporter de bénéfices.

Quelque temps plus tard, le train s'engagea dans une voie de garage pour la nuit. Les joueurs abandonnèrent les cartes pour la préparation du souper et le partage des devoirs de garde.

Le souper et le travail expédiés, j'avertis mon frère qu'une petite réunion s'imposait. Mes observateurs avaient effectivement trouvé des irrégularités dans le comportement des joueurs à la « table » de mon frère. Notre rencontre eut lieu dans un endroit discret et mes hommes expliquèrent à Jos ce que les trois tricheurs faisaient. L'un d'entre eux n'était pas trop dangereux car il opérait seul; mais les deux autres étaient de connivence et ils agissaient avec professionnalisme.

Mon frère décida que le jeu se poursuivrait sans changement le lendemain et qu'il se promettait même de doubler les mises; nous posterions deux hommes derrière chaque tricheur et leur ferions bien voir qu'ils étaient observés. Nous avions tellement hâte de confondre les tricheurs qui, depuis trois jours, nous causaient tant de soucis que nous avons eu de la difficulté à fermer l'œil.

Aussitôt le déjeuner terminé, avant même que le train se remette en marche, les joueurs étaient déjà à l'œuvre. Probablement que nos tricheurs rêvaient de lessiver définitivement mon frère! Ces hommes étaient de notre peloton, mais pas de notre section. Nous n'avions pas de pareilles canailles dans notre groupe. Discrètement, quatre costauds se placèrent derrière nos « victimes » pendant que je me chargeais du « solitaire ». La partie n'était engagée que depuis une demi-heure que je rabattais ma poigne sur l'épaule de mon joueur en lui disant : « Tu triches l'serin! » J'expliquai à mon frère ce qu'il avait fait, et c'est Jos qui empocha!

Le jeu reprit de plus belle mais, une demi-heure plus tard, ce fut un tricheur professionnel qui se fit prendre la main dans le sac. Une des « armoires à glace » rabattit sa main sur l'épaule du coupable en lui disant : « Tu viens de tricher l'taon! » Après explication, le coupable admit que la mise revenait à mon frère! Les joueurs redoublèrent de prudence mais, peine perdue, rien ne nous échappait. Après deux heures de jeu, mon frère était « plein aux as ». Les tricheurs voulurent quitter la table, mais les armoires à glace les firent rasseoir et mon frère leur dit : « Durant deux jours, vous m'avez volé et je n'ai rien dit; maintenant, nous allons jouer en doublant les mises. Vous m'avez soutiré au moins vingt-cinq mille francs. Que vous le vouliez ou non, vous allez me rendre de trente à trente-cinq mille francs au jeu, sinon mes acolytes vous fouilleront pour trouver la somme d'argent que vous m'avez volée depuis notre départ de Philippeville! Il vaut mieux les jouer, car de toute manière vous allez les perdre! »

Le jeu s'est poursuivi avec encore plus de férocité mais, à la moindre petite anicroche, au moindre petit clin d'œil à son voisin, le fautif courait le risque d'être passé à tabac.

À la fin du jour, nos trois lascars étaient « lavés »; il ne leur restait pas un seul franc en poche. Très bien fait pour ces malhonnêtes. Ils avaient essuyé une dure leçon car, en plus d'y laisser une petite fortune (près de cinquante mille francs), ils perdirent l'estime de tout notre peloton.



CHAPITRE III

Séjour à Bizerte et aux Pêcheries

Octobre 1943

Vers 4 h, le train ralentit pour entrer en gare, à Bizerte, but ultime de notre voyage. L'aviation américaine avait fait plusieurs raids sur ces voies de communication, si bien que la gare et les environs n'étaient plus qu'un amas de gravier et de débris; il ne restait même pas deux briques l'une sur l'autre. Ces bombardements furent tellement puissants et terrifiants que des locomotives entières furent projetées sur la montagne, deux cents pieds plus haut. Cette ville d'au moins cinquante mille habitants était maintenant complètement déserte.

Les Pêcheries, ville voisine et grand port de mer de la Tunisie, où était situé notre camp, avait également été rasée. Le port était jonché de navires de guerre et de navires marchands couchés sur le flanc, des bâtiments allemands, italiens et français éventrés, incendiés et que la rouille attaquait déjà.

De petits chenaux étroits, aménagés par les ingénieurs de l'armée, permettaient l'entrée et la sortie des navires alliés. Les capitaines devaient faire preuve d'imagination et d'adresse pour circuler dans pareil amas de ferraille.

Notre campement, installé en dehors de la ville, était près d'un camp de prisonniers de guerre allemands; il y en avait un autre, plus petit, pour les prisonniers italiens et, à proximité, un camp américain de plusieurs milliers de soldats.

On nous distribua immédiatement des tentes pour dix hommes et, en un temps record, un nouveau campement apparut, avec ses dépendances, bureaux, infirmerie, cuisines et quartiers pour les officiers.

Après avoir avalé notre souper en vitesse, nous étions tous très heureux de regagner nos tentes pour une bonne nuit de sommeil. Nous avons eu beaucoup de difficulté à fermer l'œil parce que les Allemands et les Italiens nous gratifiaient d'un récital de chant et de musique qui

dura une bonne partie de la nuit. Les chansons allemandes surtout nous attristaient. Nous ne pouvions nous empêcher de penser à ces êtres privés de leur liberté pour quatre ou cinq ans, eux qui avaient tout donné pour leur patrie.

Ils étaient bien une dizaine de milliers de soldats à chanter d'une voix rauque, triste et mélancolique à fendre l'âme. Leur « sérénade » s'est terminée par cette chanson, que nous devions tous, de l'armée canadienne, allemande ou italienne, adopter par la suite, *Lily Marlene*. Jamais une chanson n'a su si bien exprimer les sentiments des fantassins, de quelque nationalité qu'ils soient.

Avec *Lily Marlene*, il n'y avait plus de vainqueur ni de vaincu, il n'y avait plus d'ennemi; il n'y avait que des soldats privés de liberté, d'amour et de confort. J'ai entendu chanter *Lily Marlene* en français, en anglais et en italien, mais ce sont les Allemands et eux seuls qui avaient le don de rendre leur belle chanson joyeuse, mélancolique ou altière, selon les circonstances.

Ce soir-là, elle était entonnée par des êtres démunis avec une tristesse inouïe. Plusieurs d'entre nous, dont moi, essuyèrent une larme cette nuit de notre première rencontre avec les Allemands. Mon frère Jos, couché à mes côtés, résuma bien la pensée de tous en disant : « C... Lucien, s'ils n'arrêtent pas de chanter, je vais pleurer comme un veau! »

Le récital se termina sur cette note et nous nous endormîmes en songeant à la tristesse de la vie d'un prisonnier de guerre!

Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par deux prisonniers allemands venus nous souhaiter la « bienvenue ». Plusieurs soldats canadiens se saisirent précipitamment de leur carabine en voyant pareil spectacle : des soldats allemands se promenaient dans nos lignes. On avait omis de nous informer que notre camp faisait partie intégrante des camps allemands et italiens. Seule une barrière de fils barbelés séparait ces camps de prisonniers du nôtre et, tous les matins, les gardiens américains l'ouvrait. Avant notre arrivée, cette barrière donnait accès aux terrains de jeux des prisonniers.

Et voilà, nous aussi, nous étions prisonniers, tout comme les Allemands, à la différence que nous pouvions sortir du camp, mais eux, non! Lorsque nous sortions, il y avait un contrôle strict. Des disques d'identités et des livrets militaires étaient exigés et scrutés à la loupe. Il n'y eut jamais de rumeur qu'un prisonnier se soit évadé ou ait tenté de le faire.

Tous ces soldats allemands étaient d'une discipline exemplaire et d'une politesse étonnante. Ceux qui parlaient français avaient un lan-

gage châtié qui contrastait étrangement avec notre langage à nous, les Canadiens français!

Puisque nous étions en attente d'un départ pour l'Italie, où nous devions rejoindre notre régiment sur la ligne de feu, nous étions exemptés de tout entraînement militaire, exception faite d'une parade quotidienne d'inspection et de communication. Ces parades étaient surveillées par les prisonniers de guerre allemands et italiens. Ils avaient un œil critique et connaisseur qui nous obligeait à nous surpasser. C'étaient des soldats d'expérience, qui avaient été sous les ordres du feld-maréchal Rommel, surnommé le « Renard du désert », celui qui avait fait la pluie et le beau temps en Afrique du Nord devant les troupes de la 8e armée britannique! Aussi rudes guerriers furent-ils alors, aussi chic types ils furent avec nous!

Nous avons formé des équipes mixtes de Canadiens et d'Allemands, que nous avons convertis au rugby. Les résultats furent surprenants; notre équipe, formée de Canadiens français et d'Allemands à parts égales, fut l'une des plus efficaces.

Nous étions devenus inséparables. Il arrivait souvent que nous ramenions de la nourriture de nos cuisines pour les Allemands de notre équipe; les cuisiniers voyaient bien notre subterfuge, mais fermaient l'œil sur ces irrégularités!

Cette familiarité entre les Canadiens et les Allemands faisait peur aux Américains, qui redoudaient des évasions. Ils fermèrent donc la barrière principale, condamnant ainsi nos amis à leur enclos. La circulation se fit dans l'autre direction, et ce fut à notre tour de nous rendre dans le camp des prisonniers allemands. Les gardiens américains, qui étaient des gens très chic, ne nous fouillaient même pas. Il nous arrivait fréquemment d'apporter une boîte de *corned beef* ou de ragoût, du pain, des *hardtacks* ou toute autre douceur que nous avions piquée à nos cuisines pour nos amis les prisonniers de guerre allemands. Les Américains y mettaient une seule condition, quitter le camp avant 17h.

Fait étrange, les Italiens n'étaient pas bien vus des Allemands et aucune familiarité ne semblait possible entre les deux clans. Les soldats allemands se montraient quelquefois agressifs envers les Italiens. Cela était probablement dû à la piètre valeur guerrière de ces derniers durant la campagne d'Afrique du Nord. Leur tenue fut vraiment lamentable et ce sont les Allemands qui durent en payer le prix en se portant à leur secours en maintes occasions.

Une fin de semaine, on nous accorda une permission de quarante-huit heures pour aller à l'endroit de notre choix, signe évident que notre séjour en Tunisie tirait à sa fin. Cormier, Bujold, mon frère et moi avons

choisi Ferryville, à quelque vingt kilomètres de Bizerte, une ville que l'on disait très belle, car elle n'avait pas été touchée par la guerre. Étant donné que la Tunisie était un protectorat français, nous étions donc en pays de connaissance, même s'il y avait toujours les Arabes.

Nous fîmes le trajet en un court laps de temps, soit en camion, soit dans les jeeps des Américains, des gens qui étaient réellement très chic pour nous comparativement à nos Anglais.

L'armée canadienne était vraiment mal organisée. Elle préférait tout donner aux Anglais; elle donnait nos rations et nous laissait crever de faim, elle donnait également nos camions et nous faisait marcher. Messieurs les Anglais fumaient nos cigarettes, buvaient notre bière et notre boisson en se bidonnant à nos dépens, quand ils ne riaient pas carrément de nous!

Cela faisait tout un contraste entre les Anglais et les Américains, qui ne manquaient jamais une occasion de nous rendre service.

Ferryville était réellement une très belle ville, avec une touche de modernisme qu'on ne trouvait nulle part ailleurs : l'endroit idéal pour faire les quatre cents coups que nous nous promettions avant notre départ pour la ligne de feu.

Nous admirions l'opulence de cette cité sous la gouverne des Américains. Les parcs publics étaient impeccables, les restaurants, les bistrots, les théâtres, enfin tout nous invitait à nous défouler. C'est ce qui arriva, au-delà de nos espérances même, mais pas du tout dans le sens que nous le désirions.

Nous nous mîmes donc à la recherche de bon vin dans les bistrots, mais la qualité était plutôt médiocre. Beaucoup d'Arabes de la rue nous en offrirent du bien meilleur, jusqu'à ce que l'on rencontre notre petit Arabe que l'on avait plus d'une fois rossé, pour ne pas dire massacré! Hypocrite comme toujours, il a feint de ne pas nous avoir reconnus. Cette rencontre était pour nous de bien mauvais augure! Dommage, car son vin était excellent! On décida d'en acheter quatre bouteilles, moyennant qu'il y goûte d'abord, car nous craignions qu'il tente de nous empoisonner; il se plia sans maugréer à notre exigence et après, seulement, on le paya. Cette rencontre nous inquiétait : comment se faisait-il qu'il nous ait suivi sur plusieurs centaines de kilomètres et qu'il ait traversé deux pays, sans jamais perdre notre trace, simplement pour nous vendre du vin? Le dicton semblait vrai. « L'Arabe ne perd jamais son ennemi de vue! » Mon frère résuma bien nos craintes en disant : « C'est aujourd'hui que l'on mange la claque! » Et pour comble de malheur, nous n'étions pas armés parce que nous ne pouvions transporter notre carabine en zone américaine. Par contre, nous pouvions facilement

camoufler un bon couteau ou un poignard dans nos vêtements, ce qui ne manquait pas de nous être utile dans des combats rapprochés.

On passa l'après-midi à faire bombance; on goûta à tous les mets : français, arabes et même américains, et on but un nombre imposant de bouteilles avant d'aller cuver notre vin dans un cinéma où on projetait un très bon film américain. A-t-on inventé meilleure place pour dormir qu'une salle de cinéma? J'en doute! C'est ce qui nous arriva après avoir ingurgité autant de nourriture et bu autant de vin... comment pouvait-il en être autrement! On dormit et dormit jusque tard dans la soirée.

Le plus urgent pour nous était de trouver un endroit où l'on voudrait bien nous héberger pour la nuit. Après avoir visité des hôtels, des auberges et même les hospices de bienfaisance, il fallut admettre qu'il ne restait même pas deux pieds carrés pour loger l'un de nous. C'était peine perdue, tout était complet à cause du grand nombre de soldats en permission ou de passage.

Il n'y avait qu'une solution qui s'offrait à nous face à l'heure du couvre-feu (22 h) qui approchait. Il fallait trouver un transport au plus tôt pour retourner au camp militaire des Pêcheries.

Nous qui étions si prudents d'habitude, nous avions totalement manqué de prévoyance en ne trouvant pas d'abord un gîte pour la nuit; maintenant, nous devions redoubler de prudence dans nos déplacements, car la nuit était le « royaume des Arabes »!

Notre petit Arabe était toujours là pour nous refiler quelques bouteilles de vin. Il agissait comme une personne qui voulait nous saouler; chose étrange, dans l'animation intense de la ville, ce jeune énergumène était toujours à proximité pour nous fournir. Pour se donner du courage, on buvait. Nos bouteilles n'étaient pas à sec, que le petit vendeur était dans les parages pour nous en vendre d'autres. Même sans qu'on ait à lever le petit doigt, il apparaissait. Comment s'approvisionnait-il, cela demeurait un mystère, mais il avait toujours le nombre juste de bouteilles, soit quatre.

Un endroit avait été désigné pour les troupes qui désiraient regagner leur camp respectif à bord des camions militaires. Ceux-ci étaient en service jour et nuit, et c'est vers cet endroit que l'on se dirigeait. Pour ce faire, il fallait traverser toute la ville. Les soldats se promenaient rarement dans les rues à cette heure tardive, car le couvre-feu avait été sonné. On ne voyait que des Arabes qui, furtivement, sautaient d'un coin de rue à un autre de façon à éviter la police militaire américaine, omniprésente.

Notre situation devenait de plus en plus précaire. Deux autres soldats canadiens-anglais s'étaient joints à nous, avec la même idée en tête :

sauter dans un camion et fuir cette cité au plus tôt. Nous étions six maintenant, plus ou moins saouls, une bouteille de vin à la main, au goulot de laquelle nous tétions une lampée de temps en temps pour nous donner du courage. Malgré tout, nous constations bien que les Arabes tentaient de nous encercler. Nous tenions à suivre l'artère principale parce que nous pensions qu'elle était plus achalandée, plus éclairée et qu'elle nous permettrait d'y trouver le secours de la police militaire.

Nous avions parcouru la plus grande partie de notre trajet, mais nous nous apercevions que les Arabes resserraient leur cercle. Tout à coup, l'un d'eux s'approcha de nous, une cigarette au bec et nous demanda : « Du feu pour allumer ma *fag* [cigarette]! »

L'astuce était trop grossière pour que nous tombions dans le panneau; mon frère, à qui il s'adressait, réagit en vitesse... Comme l'éclair, son poing atteignit l'Arabe à la pointe du menton et il culbuta sur le dos, échappant son poignard, que je saisis prestement. Oui, dans une circonstance semblable, donner du feu à un ennemi, c'était infailliblement recevoir un coup de poignard dans l'abdomen.

En un instant, ce fut l'échauffourée. Nous n'étions que six contre une vingtaine d'Arabes, mais nous nous battions à coups de bouteilles et de couteaux avec la force du désespoir. Du coin de l'œil, je voyais mon frère qui essayait d'assommer un Arabe en lui frappant la tête sur un rail de chemin de fer, mais sans succès. Je vis aussi, l'espace d'un instant, la binette de notre jeune Arabe. Je fis des pieds et des mains pour rejoindre le traitre et le tuer, mais encore une fois sans succès.

J'avais trop d'ennemis sur les bras, mais j'étais certain que c'était cet Arabe qui, avec notre argent versé pour son vin, avait soudoyé cette clique de tueurs à gages pour nous trouer la peau.

Enfin, le secours arriva juste au moment ou nous allions succomber sous le nombre. À la vue de la police américaine, les Arabes disparurent comme par enchantement, à l'exception de l'un d'eux, qui était couché en travers du chemin de fer, un poignard fiché dans le ventre. La police militaire nous invita à charger le cadavre dans le camion et à y monter pour compléter l'enquête à leur poste. Ce que nous fîmes avec joie. Mais, à la sortie de la ville, à proximité des tentes de la police, Jos sauta hors du camion et s'évanouit dans la nuit, sans que personne ne le remarque!

Au bureau de la police américaine, on consigna par écrit nos noms, nos numéros matricules ainsi que notre version des faits; l'absence de mon frère passa inaperçue! Pour conclure, on nous avertit que, s'il y avait réclamation de la part de la famille du défunt, nous serions appelés à comparaître en cour, mais qu'il était plus probable que nous n'en

entendrions jamais parler. Et, sur ce, on nous offrit un camion pour nous reconduire à notre camp des Pêcheries, à Bizerte.

Chemin faisant, on arrêta le camion pour faire monter à bord un soldat qui faisait de l'auto-stop; personne ne se rendit compte que ce soldat, c'était Jos. De cette manière, il avait pu éviter les questions indiscrètes de la police et son nom ne figurait nulle part dans le rapport de l'« incident »!

Quelques jours plus tard, en mettant de l'ordre dans mes effets personnels en vue de notre départ pour l'Italie, je m'aperçus que mon beau poignard à lame recourbée avec une poignée toute ciselée et sertie de diamants, que j'avais acheté à Alger, avait disparu.

Je demandai à Jos :

« Aurais-tu pris mon beau poignard?

— C'était un poignard arabe? Je l'ai remis à un Arabe et, à la dernière minute, je n'ai pu le récupérer!

— Tu me dois donc 5000 francs!

— Tiens, je te donne 5500 francs!

— Que veux-tu que je fasse de tes 5500 francs, on s'en va en Italie?

C'est dommage que Jos ait dû se servir de mon beau poignard que je destinais à quelqu'un d'autre. Eh oui ! c'est un certain petit Arabe qui en aurait « hérité »!

De Bizerte, Tunisie, à San Vitto, Italie

Nous avons quitté Bizerte, en Tunisie, le 2 novembre 1943, pour rejoindre nos régiments en Italie. On nous a fait monter à bord d'une barge de débarquement, un petit bateau de cent vingt-cinq pieds de long en acier et de fabrication américaine. Nous étions cinquante soldats canadiens à bord, plus l'équipage américain de dix hommes. Les soldats canadiens faisaient partie de plusieurs régiments canadiens-anglais, dont le West Nova Scotia, le Carleton & York, le 48 Highlanders of Canada, le Seaforth Highlanders et le Royal Canadian Regiment. Du Royal 22e Régiment, nous n'étions que douze hommes, tous des Canadiens français. On avait donc pris à bord des rations pour cinquante hommes, pour une durée de six jours.

Le travail était simplifié au minimum. Il n'y avait rien à faire, excepté regarder la mer, prendre deux repas par jour et dormir. Il n'y avait qu'un devoir à remplir, qui ne plaisait à personne : monter la garde au carré devant les rations.

Les deux hommes de garde étaient relayés toutes les quatres heures. Comme les Anglais n'aimaient pas tellement ce travail, ce sont naturellement les *Frenchies* qui en ont hérité. Armés de nos carabines et de nos baïonnettes et munis d'une centaine de cartouches, nous avions ordre de ne laisser approcher personne du carré, excepté le cuisinier américain et son aide, qui venaient chercher nos rations journalières pour les apprêter. Ils venaient le matin vers 9 h, et on ne les revoyait que le lendemain à peu près à la même heure.

Les ordres étaient très sévères car le carré renfermait, en plus des rations, toutes les carabines et les munitions du groupe canadien. On voulait éviter toute tentative de mutinerie ou même de simples querelles. Nous étions très à cheval sur les règlements et personne n'osait s'approcher de notre royaume; je crois que nous aurions pris un malin plaisir à engueuler une « tête carrée », et même à aller encore plus loin. Le voyage, qui ne devait durer que six jours, en a duré douze à cause d'une terrible tempête! Quand la Méditerranée se déchaîne, ce n'est pas drôle du tout.

On se faisait tellement brasser dans la tempête que tous les soldats étaient malades à en mourir, même quelques membres de l'équipage américain.

Par contre, des douze Canadiens français que nous étions, deux ou trois seulement furent indisposés, mais pas vraiment malades. Mon frère

et moi, qui avions des ancêtres marins et aventuriers, n'avons jamais eu le mal de mer, en aucune circonstance.

Le sommier des lits des soldats était fait de cordage tressé, qui fut coupé sous l'effet du roulis et du tangage. Les soldats anglais en furent donc réduits à coucher sur le plancher d'acier. Les lits des gars du R 22e R étaient en parfait état parce qu'ils les utilisaient beaucoup moins, étant toujours en devoir de garde.

J'ai souvenir encore du jour où un Anglais, plus brave que les autres, s'était avisé de se coucher dans le lit de mon frère. Ensemble, la carabine chargée à bloc, les *Frenchies* se sont précipités dans la cale en hurlant et en sacrant. Nous avons tellement fait de charivari que les officiers américains, le revolver au poing, ont dû descendre rétablir l'ordre. Après les pourparlers, autant en anglais qu'en français, nous avons eu gain de cause et les Canadiens anglais ont dû se chasser de l'idée le projet de coucher dans nos lits. Je crois même que les Américains auraient exigé des Anglais qu'ils se mettent à l'attention et qu'ils saluent en passant devant nos lits si nous en avions fait la demande.

Nous étions en mer depuis plus de six jours, la tempête faisait toujours rage et les rations étaient presque épuisées. Les soldats anglais se sont alors aperçus qu'ils avaient fait une grave erreur en nous confiant la garde du carré aux rations. Nous étions voleurs de nature et, de plus, nous venions de passer près de cinq mois avec les Arabes, un peuple renommé dans l'art de voler, qui était considéré à l'époque comme une qualité.

Les derniers temps que nous avions passés en Algérie, nous étions redoutés, même des Arabes. Ils nous craignaient, car nous les avions déclassés comme voleurs. Je n'exagère pas en disant que l'on aurait pu voler les pilules dans l'estomac d'un malade.

L'équipage américain avait ses rations, et quelles rations! Du poulet, du bœuf congelé, du pain blanc, du beurre, du fromage, des biscuits de toutes les sortes, du café, du lait, du sucre, etc.

Nos rations se composaient de saucisson de bologne, de bœuf en conserve, de biscuits matelots, que l'on nommait ainsi d'après leur nom étrange de *hardtacks*, quelques poches de pain, qui avait commencé à moisir dès la sixième journée, quelques boîtes de margarine, encore un peu de confiture et de l'eau tirée d'une réserve.

C'était ma tâche de distribuer une gourde d'eau à chaque homme tous les matins. Il n'y avait évidemment pas assez d'eau douce pour se laver ou se faire la barbe. Il fallait donc employer l'eau de la Méditerranée.

Après douze jours de ce régime, les senteurs qui se dégageaient du bateau étaient épouvantables. Puis, se raser et se laver à l'eau salée est

absolument impossible. Pour tout dire, nous aurions pu faire fuir l'ennemi, non pas en lui tirant dessus, mais seulement en l'approchant.

Nous avions bien fait quelques tentatives pour nous procurer des rations américaines, mais sans grand succès. C'était trop dangereux. Les Américains n'entendaient pas à rire et refusaient de se lier d'amitié avec nous. Aucune familiarité n'était possible sans risque de se retrouver dans la Méditerranée... et avec cette tempête en plus!

Le jour, nous étions d'une sévérité remarquable, même entre nous. La nuit venue, le *black-out* (toutes lumières éteintes) était de rigueur à cause de l'aviation et des sous-marins allemands. Alors on se remplaçait toutes les deux heures, plutôt que toutes les quatre heures, pour monter la garde, ce qui nous permettait de nous empiffrer de bologne, de pain et de confiture, sans parler de l'eau douce que nous buvions effrontément.

Quelques boîtes de *corned beef* et un quignon de pain allaient dans notre gros sac pour les jours de diète à venir. Puis vint le jour où les rations du carré furent épuisées. Fidèles au devoir, nous continuions à monter la garde de jour comme de nuit devant un carré complètement à sec, si ce n'était des armes, des munitions et de l'eau douce.

Alors, les Américains, pour éviter le pire, durent fournir de leurs rations pour que nous ne crevions pas de faim. Mais ces rations furent distribuées avec parcimonie. Nous, qui étions si fidèles au devoir, avions droit à un traitement de faveur. Nous mangions encore plus que les Américains, et dans leur salle à manger. Les Canadiens anglais s'arrachaient les cheveux en nous voyant agir aussi effrontément. Nous étions les seuls à avoir nos carabines et elles étaient chargées de dix balles. Nous avions la confiance des Américains.

Et si je vous disais qu'en débarquant à Tarente, en Italie, nous avions des rations dans notre gros sac pour encore plusieurs jours et elles étaient de bien meilleure qualité... elles étaient américaines.

En mettant le pied sur le quai de Tarente, nous avons couru rejoindre les camions du R 22e R, pour disparaître au plus tôt. Les autres soldats du bateau avaient reçu leur carabine et leurs cartouches que nous avions si jalousement gardées. Peut-être auraient-ils eu des idées pas très catholiques à notre égard!

Notre séjour à Tarente fut de courte durée, mais plutôt agréable. À l'exception de quelques bombardements par des avions allemands, tout était bien calme. Nous nous entendions bien avec les Italiens, dont nous désirions apprendre la langue.

Nous pouvions obtenir, malgré la pauvreté de la population, des fruits, tels que des pommes, des oranges, des noix et, bien entendu, du vin rouge ou blanc à quatre-vingt-cinq lires pour cinq gallons; c'était

merveilleux! Mais ce que nous appréhendions le plus arriva : nous fûmes avisés que nous irions prochainement rejoindre notre unité au front.

Presque au même moment, j'eus un violent mal de dents. Je m'empressai de me rendre au bureau d'administration du camp pour avoir l'autorisation d'aller chez le dentiste militaire, qui était logé dans la banlieue de la ville. L'autorisation me fut accordée. Je sautai donc dans une jeep pour ne pas perdre de temps, car je ne voulais pas quitter mes copains dans un moment pareil. Le médecin qui m'a reçu et à qui j'ai raconté mon histoire m'a immédiatement placé sur la chaise électrique... pardon, sur la chaise de dentiste et, agissant avec dextérité, il m'a appliqué le masque à chloroforme sur le nez et la bouche. Il était 16 h, l'heure idéale pour les bombardements par avion.

Dans mon sommeil, j'ai fait un rêve étrange; j'étais traqué dans un bombardement épouvantable, à ne voir ni ciel ni terre, et je me débattais; je courais en tous sens, et toujours les avions me rejoignaient, toujours ils essayaient de me pulvériser. Les bombes tombaient autour de moi et j'entendais « Crach! Crach! » Je me suis enfin réveillé et le dentiste était penché sur moi et me criait : « Crache, crache. » J'avais un gros abcès, qu'il avait crevé en extrayant une de mes dents, et il voulait absolument que je crache le pus pour ne pas m'empoisonner. Il avait dû m'extraire trois dents. Je lui ai raconté mon rêve, il s'est mis à rire en disant : « Regarde autour de toi, tu vas te rendre compte que ce n'était pas un rêve. » En jetant un coup d'œil, je me suis aperçu que j'étais couvert de plâtre, que les instruments du dentiste, le dentiste lui-même ainsi que le plancher étaient couverts de poussière de plâtre. Tout le plafond nous était tombé sur la tête.

Pendant que je dormais comme un bienheureux, les avions boches étaient venus faire leur visite quotidienne et ils avaient laissé tomber des bombes près de la maison du docteur, démolissant tout le quartier. Ma jeep était écrabouillée sous l'édifice d'en face. Une perte totale!

J'ai quitté cet endroit malsain au pas de course pour aller rejoindre mon unité et faire mon rapport sur la perte de ma jeep. Tout un cérémonial ces formulaires à remplir. Seule ma montée au front pouvait me délivrer.

Nous sommes partis le lendemain matin, trente hommes par camion. J'étais tellement malade que je voulais « rendre l'âme ». J'avais mal aux dents à cause de cet abcès et encore plus à cause du chloroforme.

Vers 15 h, nous étions en vue du camp de repos du 4e bataillon de renfort de la 1re division. Ce camp faisait pitié à voir, c'était une horreur. Les hommes étaient tous crottés de boue, ils avaient la barbe longue, ils mangeaient, marchaient et dormaient dans la boue.

On avait jadis étendu de la paille dans les tentes, mais maintenant le sol n'était qu'une mare de boue. On se demandait quel imbécile ou quel criminel avait pu décider d'installer un camp de repos dans un pareil endroit. Ça ne pouvait être pire au front. Comble de malheur, un vieux sergent-major du Seaforth Highlanders Regiment vint m'avertir que je devais prendre charge du renfort du R 22e R puisque j'étais le sous-officier senior. J'avais oublié d'arracher mes chevrons de caporal! Je n'aimais pas beaucoup ce devoir, que je tentai de refiler à mon frère, lui aussi caporal. Il avait pressenti le malheur et avait pris soin d'arracher ses grades.

Le vieux sergent-major m'avisa tout de go qu'une parade d'inspection aurait lieu le lendemain à 9 h dans le champ voisin (une mer de boue) et que mes hommes devaient s'y rendre, la barbe faite, les vêtements et les armes nettoyés. Je regardai les hommes, qui avaient tous l'œil malsain et vicieux. Je passai outre aux ordres du sergent-major de compagnie et je ne m'occupai de rien. Je ne pouvais pas croire que ces trente hommes n'avaient pas de sergent. Je me promettais bien de refiler cette patate chaude au vieux CSM!

Le lendemain à 8 h 30, je menai mes hommes dans le champ de parade (aucun sergent en vue). Notre sergent-major resta estomaqué de voir qu'aucun d'eux n'avait la barbe faite, que l'équipement était tout crotté de boue et que les bottes étaient dans un état lamentable. Par contre, les carabines étaient propres. Le CSM ne dit pas un mot, se contantant de gronder comme un ours enragé. Je m'attendais à le voir exploser d'un moment à l'autre en cris et en jurons, ou bien tomber mort d'une crise d'apoplexie. Mais non! Il survécut au premier choc.

Je plaçai donc mes hommes en trois rangs et je les laissai en position repos sans leur faire faire trop de mouvements pour ne pas qu'ils s'éclaboussent de vase inutilement; ils étaient tellement sales sans cela.

Enfin, la parade a commencé avec le *Report your platoon!* (Rapportez le nombre d'hommes dans votre peloton.) Les commandants de peloton ont fait leur rapport à tour de rôle en anglais : il n'y avait que des Anglais. Nous, on ne comptait pas; j'étais le dernier de quelque huit cents hommes sur le terrain de parade et, quand mon tour est venu, j'ai pris ma plus belle voix, la plus forte et la plus anglaise pour hurler : « Twenty-six men on parade, Sir! » (Vingt-six hommes sur la parade, monsieur!)

Un cri formidable se fit entendre, provenant du tréfonds de la poitrine du CSM. C'était un cri à faire dresser les cheveux sur le crâne d'un chauve. « What? » (Quoi?)

Je me suis donc repris plus fort et plus distinctement : « Twenty-six men on parade, Sir! » Immédiatement, il dit en écho : « What? » Oh! là

par exemple! c'en était trop; ce n'était pas ma faute si, en plus d'être vieux, il était sourd. Je crois que je suis alors devenu un des premiers « séparatistes ». En français cette fois je dis : « Vingt-six hommes sur la parade, Sir! » et, en anglais : « And fuck yourself! »

Ça, il l'avait bien compris! J'ai cherché ce mot dans le dictionnaire, mais je ne l'ai trouvé nulle part car il n'y est pas; ce que je sais, c'est que c'est l'insulte la plus vulgaire que l'on puisse dire à un Anglais. Enfin, ça ne se dit pas dans les salons huppés d'Angleterre!

Je pensais que cette fois je l'aurais et qu'il trépasserait. Mais non, il a un peu chambranlé, mais il s'est redressé bien droit... incroyable pour un vieux comme lui! Puis, d'une voix étouffée, dans un râle, devrais-je dire, il a murmuré : « Deux escortes et mettez-moi ce caporal dans le *clink*! » (la prison).

Et voilà comment s'est terminée la chance que j'avais d'être caporal!

Mes hommes étaient contents de moi parce que je m'étais comporté en vrai soldat! Et moi, j'étais content de mon sort. Oh bonheur! je pus manger à ma faim les rations des officiers et me coucher sur un beau plancher de ciment bien sec. J'aurais aimé que ça dure longtemps, mais le lendemain je dus parader devant le commandant du camp. Si l'on peut appeler cela un camp.

On m'a lu l'acte d'accusation : insulte à un sous-officier senior devant plus de huit cents soldats et, par conséquent, un très mauvais exemple donné aux troupes de Sa Majesté, etc. Après que mon fameux CSM eut ajouté son grain de sel à ma charge, on me demanda si j'avais quelque chose à dire pour ma défense. Naturellement, je faisais l'innocent, je faisais celui qui ne comprend rien de rien. On avait beau retourner la question en tout sens, *niet*, je ne comprenais rien de ce qui se disait en anglais. Pas un traître mot, point à la ligne.

Alors, l'officier me fit comprendre par un geste que mes grades sur les bras devaient disparaître; ça, je l'ai compris. En Afrique du Nord, mon frère et moi, nous avions développé une technique rapide pour ce genre de chose, car nous étions dégradés et rétrogradés au moins une fois par semaine. C'était vraiment comique de nous voir un jour avec le grade de caporal, le lendemain, nous repassions sur les *Part II Orders*, *Return to private* (dégradés et redevenus simples soldats) et, deux jours plus tard, nous repassions sur les même ordres, *Promote to the rank of Corporal* (promu au grade de caporal). Nous en avions tellement l'habitude que, au lieu de les coudre, nous nous contentions de faufiler nos chevrons de caporal.

Quand nous étions dégradés, d'un simple mouvement des mains et des bras, nous arrachions instantanément nos grades, d'un coup sec, de

la main droite jusqu'au bras gauche, et de la main gauche jusqu'au bras droit. Les grades tombaient et nous les remettions dans nos poches pour utilisation future. Les officiers de Philippeville, en Algérie, et, pour être plus précis, le capitaine Chicoine, restaient toujours ébahis devant notre geste. Celui-ci faisait une telle grimace que nous en avions des frissons dans le dos.

Mais cette fois, le commandant, le sergent-major et mes deux escortes ont semblé éberlués par mon geste et ils étaient vraiment insultés. Un caporal aussi effronté envers la « supériorité d'un officier anglais », ça ne s'était jamais vu. Quand ils sont revenus à eux, j'ai eu droit à une sortie magistrale, croyez-moi! Mes hommes m'attendaient dehors, et tous criaient et gesticulaient en me donnant des tapes dans le dos, comme si j'avais « scoré » un bon but!

Je suis donc retourné dans la boue, le froid et la faim. Le peloton n'avait plus de commandant. Alors, les autorités du camp nommèrent un sous-officier d'un régiment anglais qui baragouinait oui et non en français, donc parfaitement bilingue, pour prendre charge du renfort du R 22e R. Entre-temps, j'appris que mes hommes réservaient une surprise à notre nouveau caporal.

Ce camp de repos avait auparavant servi d'emplacement à une batterie de canons de gros calibre de la 1re division canadienne. En partant, les soldats avaient laissé traîner un peu partout des sacs de poudre à canon. Cette poudre en forme de bâtonnets jaunes, nommée « cordite », était un explosif très puissant. Malheureusement, dans cette boue, les bâtonnets avaient absorbé l'humidité, mais ils pouvaient quand même encore servir à provoquer une explosion.

Pour faire une amorce (cordon de mise à feu), on plaçait les bâtonnets bout à bout; le feu se communiquait d'un bâtonnet à l'autre jusqu'à la charge principale, provoquant infailliblement une belle explosion.

Les gars du R 22e R, probablement pour se venger de l'affront qu'ils subissaient à être commandés par un Anglais, avaient décidé de faire peur à ce sous-officier. Ils avaient creusé un trou sous un jeune noyer de cinq pouces de diamètre et y avaient placé tout un sac de poudre; c'était une charge assez forte pour propulser un boulet de canon à douze milles de distance. Ils y avaient aussi placé une grosse boîte de conserve de biscuits avec un coussin, plus un nombre incalculable de bâtonnets mis bout à bout jusqu'à une bonne distance de la charge principale enfouie sous l'arbre.

D'autres hommes avaient été désignés pour amener le sous-officier anglais à s'asseoir au pied de l'arbre. Ils jasaient et gesticulaient à qui mieux mieux pour mettre le caporal en confiance. Au signal donné, un gars à l'autre bout mettrait le feu à l'amorce!

Les hommes devaient s'éclipser au plus vite, mais un gars du R 22e R, subitement pris de remords de conscience, donna une de ces violentes poussées au sous-officier anglais qui roula plusieurs pieds plus loin dans la boue. Je suis certain que cette poussée lui a sauvé la vie, car l'explosion qui suivit fut terrible. L'arbre fut déraciné et monta à vingt pieds dans les airs; nous n'avons jamais revu la boîte ni le coussin!

Le caporal anglais est parti en flèche et nous ne l'avons jamais revu, lui non plus! Il a probablement fait un rapport sur nous, car deux officiers armés sont venus faire enquête sur l'incident, mais sans succès. Ils ne parlaient que l'anglais et nous, que le français. Alors il était difficile de se comprendre dans un cas semblable : nous n'étions au courant de rien et quelques-uns affirmèrent même n'avoir jamais entendu d'explosion. Les enquêteurs ont donc conclu qu'une mine ennemie probablement oubliée là avait fait explosion. Naturellement, ils nous ont soupçonnés, mon frère et moi, mais sans avoir de preuve concrète. Moi-même, je n'étais au courant de rien, d'absolument rien. Mon frère ne savait rien, disait-il, mais plus tard il m'a raconté toute l'histoire.

L'état-major a réagi prestement en nous expédiant au camp de Lucera parce que nous étions devenus une menace pour leur tranquillité. Et sur les ordres de transport, le sous-officier en charge du convoi était un certain caporal J. Lucien A. Côté, renfort du R 22e R. Cette fois, je ne me suis même pas donné la peine de faufiler mon grade. Adieu le grade de caporal; à l'avenir, il y aura moins de complications!

Le beau temps et le soleil sont revenus durant notre voyage. Nous avons vu la belle plaine de Foggia, avec de belles maisons construites en *stucco* blanc, plus modernes et plus propres que celles du Sud. Quand nous sommes passés, les avions allemands bombardaient l'aéroport de Foggia, un des plus grands et des plus beaux d'Italie. Nous avons filé à Lucera, quelques milles plus loin. À Foggia, une épidémie de typhus sévissait et il était préférable de disparaître au plus vite.

À Lucera, nous avons été logés dans une ancienne communauté religieuse dont toutes les vitres avaient éclaté sous la force des explosions. Le vent s'y engouffrait et les courants d'air nous gelaient jusqu'aux os. Dans ce camp, exclusivement composé de Canadiens français, nous avons rencontré quelques vieux soldats du R 22e R qui avaient été blessés durant les dernières batailles et qui, maintenant guéris, retournaient au régiment, donc au front, pas très enchantés de leur sort. Nous avons pu obtenir de bons renseignements sur ce qui se passait sur la ligne de feu.

Nous avons profité de notre séjour à Lucera pour visiter une forteresse construite, selon les dires de quelques Italiens, entre l'an 1060 et

1073 par un certain pape Alexandre II. Les remparts de pierre mesuraient au moins dix pieds d'épaisseur et le château lui-même, dont les murs s'étaient partiellement écroulés sous le poids des ans, était immense. Ce qui me semblait encore plus curieux, c'était le nombre impressionnant d'oubliettes, construites de telle manière que pas un seul prisonnier ne puisse s'en échapper. La seule entrée possible était au plafond; elle ne mesurait pas plus de vingt pouces de diamètre et sa hauteur devait être de l'ordre de vingt pieds par huit de côté. C'est à croire que le pape voulait peupler le ciel à lui-seul!

Du haut des remparts du château, construit sur une montagne, nous avions une vue magnifique sur la campagne environnante. Curieusement, les Allemands ne l'avaient pas utilisé comme place forte.

Durant les quelques jours passés dans cette ville, nous avions appris à nous méfier des Italiens. Plusieurs d'entre eux, qui étaient des fascistes fanatiques, n'avaient pas encore digéré leur défaite. Nous avons eu des compagnons maltraités et même poignardés par ces gens. Le soir, il nous fallait sortir en groupe et apporter soit un revolver, soit un poignard ou même notre carabine; de cette manière, si nous étions attaqués, nous pouvions riposter promptement.

Un matin, il nous fallut ramasser armes et bagages et sauter dans un camion pour une destination qui nous rapprochait encore un peu plus des premières lignes. Le camp suivant était installé sur les hauteurs de la rivière Sangro, en dehors d'un petit village détruit de fond en comble. Même l'église était coupée en deux, comme si elle avait été tranchée par un immense couteau; seule la balustrade, le cœur et l'autel demeuraient debout. Tout le reste avait été pulvérisé par une formidable explosion.

Ce petit village, érigé en place forte par les Boches, avait un système de tranchées très bien camouflé qui encerclait le village perché sur une colline dominant tout le secteur à quinze milles à la ronde et surtout la région du fleuve Sangro. Ces tranchées étaient reliées entre elles et il y avait une immense caverne pouvant facilement loger cent hommes. C'est en visitant ces tranchées que j'ai mis le pied sur une mine italienne faite d'une caisse de bois de dix pouces de côté. Aucune pièce de métal n'était employée dans la fabrication de ces mines, si ce n'est l'aiguille du percuteur, une petite pièce pas plus grosse que l'aiguille d'un phonographe. Ce genre de mine très puissante ne pouvait être détecté. Celle sur laquelle j'avais mis le pied devait être humide ou bien un ange avait supporté mon pied pour qu'elle ne fasse pas explosion! J'en ai encore des frissons!

Dans l'après-midi, nous avons visité une autre fortification ennemie sur la colline près du village. Les Allemands avaient creusé un tunnel

d'environ six pieds de largeur qui perçait la colline de part en part. De l'entrée briquelée, on voyait à l'autre bout une petite fenêtre cachée par un buisson à l'extérieur. Dans ce tunnel ingénieusement construit, il y avait deux chambres avec des lits superposés et chacune d'elles pouvait loger au moins huit soldats; presque au centre, il y avait une cuisinette très bien équipée et, plus loin encore, une autre petite chambre avec un lit et, en face, une table et quelques chaises. C'était probablement le quartier de l'officier en charge du poste. Il nous a aussi semblé qu'il s'agissait là d'un poste de mortiers de trois pouces, à en juger par la plate-forme à l'entrée du tunnel. L'officier, au lieu de se rendre, avait préféré se loger une balle dans la tête. Son revolver était tombé près de lui. Les Allemands, toujours pratiques, avaient profité de la circonstance pour relier le cadavre à des mines antipersonnelles de toutes sortes par de petits fils noirs, à peine perceptibles; même le revolver et le téléphone étaient piégés. L'officier qui s'était suicidé était tombé à genoux; ses bras et sa tête reposaient sur le siège de sa chaise de telle manière que, en touchant le cadavre, le corps aurait basculé et toutes les charges auraient explosé, nous entraînant tous dans la mort. Un soldat allemand était quelquefois plus dangereux mort que vivant!

Nous sommes retournés rejoindre nos compagnons de renfort pour apprendre qu'un officier viendrait nous chercher dans la nuit et nous guiderait jusqu'au régiment, qui se trouvait en réserve à San Pietro.

Nous nous sommes couchés dans des trous individuels pour prendre un peu de repos, car nous prévoyions une longue nuit de marche. Mais, vers 21 h, un bombardement comme nous n'en avions jamais vu éclata devant nous, comme au cinéma! Malheureusement, ce n'était que trop vrai et nous ne pouvions que penser que, dans quelques heures, nous serions nous aussi dans cette tempête de fer et de feu. Nous en avions la gorge sèche et je me demandais quelle folie m'avait pris de signer comme volontaire pour participer à une telle aventure!

Nous fûmes réveillés vers 1 h de la nuit parce que le capitaine qui devait nous conduire aux lignes du R 22e R était arrivé. Pour toute ration, on nous lança par la tête une boîte de *corned beef* et un paquet de biscuits. En passant à la cuisine, nous remplîmes nos gourdes d'eau potable au camion-citerne. Trente minutes plus tard nous étions en route pour tenter la grande aventure. Le calme était revenu. Le capitaine Dubé prit charge de notre renfort. Je ne savais pas encore que ce fameux capitaine Dubé, Yvan de son prénom, était un ami d'enfance et que nous avions joué ensemble, fait nos études ensemble et, mieux encore, que nous avions fréquenté les mêmes femmes. La nuit sans lune m'empêcha de discerner son visage.

Nous partîmes en file indienne, le capitaine en tête. Nous devions garder un silence absolu et éviter de faire le moindre petit bruit car, à certains endroits, nous passions sous le nez des Allemands. Nous traversâmes plusieurs villages en ruines sans que rien ne provoque un contact avec l'ennemi. Enfin, vers 4 h, nous arrivâmes aux lignes du régiment. Mon frère et moi fûmes immédiatement versés à l'effectif de la compagnie D, sous les ordres d'un capitaine nouvellement arrivé, m'a-t-on dit. Cet officier me plût immédiatement par sa simplicité et sa forte personnalité. Il avait une voix affable et énergique en même temps. Mon intuition ne m'avait pas trompé, car par la suite il s'est révélé être un vrai héros. Il était estimé et tous ses sous-officiers et soldats lui obéissaient avec joie. Il s'agit du capitaine O. Garceau.

San Pietro, situé sur les hauteurs de la Sangro, était en ruines. Les Allemands avaient dynamité tous les édifices publics, toutes les maisons de moindre importance et continuaient encore de bombarder sans relâche cette petite ville qui n'était plus qu'un tas de pierres et de gravier.

C'est durant notre séjour dans la banlieue de San Pietro que nous avons subi notre baptême du feu. Il fut vraiment mémorable d'après les vieux du R 22e R. Ce fut le plus violent qu'ils avaient eu à essuyer depuis leur débarquement en Italie. Nous étions fiers et encouragés d'en être sortis sans trop de dommages.

Après un certain temps, dans la nuit du 11 décembre, le régiment reprit sa marche vers la Sangro et vint s'installer en dehors de San Vitto. De cette ville, on apercevait, au-delà de la Moro, les positions ennemies. Le régiment avait reçu ordre de se tenir prêt à l'action à quelques minutes d'avis.

CHAPITRE IV

Le siège de Casa Berardi

Le 2 décembre, le régiment quitta San Pietro pour se rapprocher de son nouveau front sur l'Adriatique. Par étapes, nos compagnies traversèrent de petits villages tels que Castiglione, Vasto et Casalbordino. Le 8 décembre, dans la grande cour d'une ferme aux environs de Casalbordino, une messe fut chantée pour tout le régiment par le padre Gratton sous une petite pluie fine et pénétrante. Il pleuvait d'ailleurs continuellement. Au loin, des canons de gros calibre semblaient taper sur la tête des ennemis; le temps était bien choisi de remercier Dieu des bienfaits qu'il répandait à l'intérieur de leurs lignes.

Le padre, avec des paroles mielleuses, nous promettait le ciel, sans même passer par le purgatoire, si par malheur nous devions mourir dans les jours à venir!

Après la messe, le colonel Bernatchez s'avança pour nous entretenir de la bravoure, de la combativité du soldat canadien-français, et surtout de celui qui faisait partie du R 22e R. Il nous parla aussi de la gloire des batailles antérieures et de la chance que nous avions de participer à des combats qui feraient pâlir d'envie les « héros » d'antan. (Belle perspective!) Alors, comment ne pas se douter de ce qui nous attendait après pareil lavage de cerveau!

Le 11 décembre, notre régiment se rapprocha encore de la ligne de feu en descendant de la vallée. Nous traversâmes une ville plus ou moins dévastée, nommée San Vitto, pour nous installer dans sa banlieue. Le 11 décembre, il y eut absolution générale par le padre Gratton, qui circulait d'une compagnie à l'autre, sans même ses vêtements sacerdotaux, pour pratiquer son ministère. Immédiatement après, il y eut distribution de munitions. J'héritai de deux bandoulières de cent cartouches chacune et de six grenades 36. Ensuite, il y eut la distribution des rations. Nous avons eu droit à une boîte de bœuf en conserve, une de biscuits et... oh! merveille, à un demi-pain blanc!

Le 13 décembre, nous nous rapprochions encore un peu plus de notre première bataille. Le soir venu, nous étions devant San Leonardo. Un peu avant minuit, un groupe de trois officiers, dont le major Allard et le lieutenant Laparé, officier des renseignements, se rendit à la ligne de feu pour fixer le point de départ des compagnies C et D.

On nous réveilla vers 1 h pour nous servir un repas chaud composé de ragoût irlandais en conserve, de pain et de thé fort. Après une dernière inspection de nos armes, nous nous mîmes en marche pour atteindre la ligne de départ avant la levée du jour. Nous avions une distance de trois à quatre milles à parcourir en évitant d'être repéré par l'ennemi afin d'assurer l'effet de surprise.

Notre compagnie, la D, était sous les ordres du capitaine Garceau et nos commandants de peloton étaient les lieutenants Châtillon et Coderre. L'effectif était presque au complet; notre peloton, le 16e, comptait 24 hommes et était dirigé par le lieutenant Châtillon et le sergent Roméo Bélanger, un ami d'enfance.

Nous devions rencontrer un détachement du 48th Highlanders qui avait attaqué la veille, mais sans remporter le succès escompté. Il s'était replié sur ses positions de départ. De cet endroit, nous devions lancer notre attaque, aidés de quelques blindés de l'Ontario Regiment.

Nous, de la D, étions déjà en marche quand notre artillerie déclencha le tir, qui devait durer une demi-heure. Le bombardement fut très violent et précis devant la compagnie C et nous. Pour freiner notre attaque, l'ennemi aussi commença à bombarder notre ligne de départ de tous ses canons, mais nous étions déjà en avance sur l'heure de notre attaque, soit 7 h 30. La compagnie C avançait droit devant sur le petit pont traversant le ravin; elle était escortée de ses tanks. Nous, de la D, étions rendus au ravin et nous avions tourné sur notre droite pour le longer; nous avions par conséquent dépassé notre ligne de départ d'au moins deux cents verges. Le tir ennemi tomba derrière nous et, quand les *Jerries* s'élancèrent sur nous, notre bombardement les cloua au sol.

En quelques secondes, ce fut la pagaille générale. Les Allemands étaient en déroute à quelques verges de nous. Ce n'était plus que hurlements d'ordres et de contre-ordres, autant du côté des Boches que du nôtre. Si le capitaine Garceau n'avait pas été là, nous aurions vécu la plus belle boucherie de la guerre; mais l'attaque fut bien contrôlée par ce vaillant capitaine qui, par son audace et son sang froid, nous a permis de reprendre l'avantage et d'infliger à l'ennemi des pertes énormes en abattant nos adversaires à bout portant et sans faire un seul prisonnier.

Les gars du 48th Highlanders, régiment écossais de l'Ouest canadien, qui avaient lancé le SOS de l'attaque générale de l'ennemi, ont dû

trouver que les *Frenchies* étaient vite en affaires lorsqu'ils nous ont vus arriver de partout pour foncer sur les Allemands. Si nous n'avions pas été là à ce moment précis, ils seraient disparus de la surface de la terre. Au contraire, ils ont pu faire une trentaine de prisonniers.

Nous avions subi quelques pertes, dont le caporal Guichard, blessé grièvement dès le début de l'attaque et mort à l'hôpital par la suite.

Pendant une accalmie de quelques instants, le lieutenant Châtillon nous expliqua *grosso modo* que nous aurions à longer le ravin sur toute sa longueur jusqu'à une grosse maison grise. Ensuite, il fallait tirer sur tout ce qui bougeait et il ne fallait pas s'arrêter pour secourir les blessés; les brancardiers, que nous appelions les SB, s'en occuperaient. Tout à coup le bombardement ennemi a recommencé. Les Allemands nous avaient repérés et tiraient en plein sur notre position. Le harcèlement s'intensifiait progressivement jusqu'à en devenir insupportable!

Tout nous tombait sur la tête; l'artillerie de tous les calibres, le tir anti-avion, les mortiers de trois pouces, sans compter les balles des mitrailleuses et des carabines. Je devrais dire comme le sergent Roméo Bélanger : « Il en passait pas moins de quatre pieds d'épais! » Tellement, que nous avons dû ramper en nous éloignant de cinquante pieds du bord du ravin pour nous mettre à couvert derrière le remblai que formait le terrain.

Nous avons rampé ainsi vers le ravin de 7 h jusqu'à 16 h. Quand les Allemands s'apaisaient, nous longions un certain temps le ravin pour attraper quelques Boches. Quand cela devenait insupportable, nous rampions vers l'arrière pour nous réorganiser. À chaque poussée, nous laissions des camarades blessés ou morts. On se demandait bien à quand notre tour.

Seuls les SB pouvaient venir porter secours à nos compagnons, qui nous demandaient en pleurant de les aider. Tels étaient les ordres! Nous savions très bien que plusieurs infirmiers étaient déjà eux-mêmes blessés et que ceux qui étaient indemnes étaient débordés de travail!

Nous avions des ennemis partout, en avant, à droite, à gauche et même en arrière, cachés dans les arbres. Nous avions les coudes et les genoux en sang d'avoir rampé comme des serpents toute la journée.

Seul le capitaine Garceau pouvait nous retenir à nos positions; sans lui, nous aurions ramassé nos « petits *packs* » et nous aurions galopé jusqu'à San Leonardo!

Notre avance en zigzag nous avait fait dépasser notre objectif, la grosse maison grise appelée Casa Berardi. Nous étions rendus à des rangées d'oliviers, de noyers et d'ormes entrelacés de vignes, que les Italiens appelaient pompeusement forêt. Toute la compagnie se trouva

réunie dans cette aire; toute la compagnie, non, car il ne restait plus que 40 hommes sur les 250 que nous étions au début de l'attaque. Ceux qui manquaient étaient morts ou blessés. Ils avaient pavé le chemin de notre attaque... Et ce n'était pas fini!

Le lieutenant Châtillon décida de nous faire rebrousser chemin jusqu'à notre objectif. Quelques minutes plus tard, nous étions donc en face de la Casa Berardi, mais cloués au sol par le tir des mitrailleuses et des francs-tireurs. Nos pertes étaient énormes, effroyables même, et nous n'avions plus aucune communication avec l'arrière. Notre radio était détruite et l'opérateur mort. Nous ne pouvions demander de l'aide ou du renfort pour nous secourir, ni l'intervention de l'artillerie pour nous ouvrir la voie. En outre, voilà que les munitions commençaient à manquer, au point que nous étions réduits à ne tirer qu'à coup sûr.

Nous avons appris quelques jours plus tard ce qui nous avait causé tant de troubles et de pertes : une grosse mitrailleuse Breda était installée dans un cabanon en bambou. Cette cabane était tellement petite qu'elle avait l'air bien inoffensive, et elle était près de nous.

Deux soldats allemands (un tireur et son servant) nous avaient tiré dessus pendant des heures sans que nous puissions les repérer. Un franc-tireur du R 22e R, probablement Stanley Chiasson, serait celui qui aurait exterminé ces deux comiques du haut d'une fenêtre de Casa Berardi. J'ai visité l'endroit quelques jours plus tard. Le tireur boche était mort le doigt sur la détente de sa mitrailleuse et son corps était resté là, abandonné.

Enfin, le capitaine Garceau nous demanda un dernier effort, celui de traverser le ravin afin de porter secours au capitaine Triquet, de la compagnie C, qui était rendu à Casa Berardi. Il était aux prises avec tout ce qui était allemand dans son secteur et nous devions donner le « coup de la mort », au vrai sens du mot. Traverser le ravin nous exposait au tir des balles, des obus de mortiers et des chars, nous obligeait à nous battre contre les fils de fer qui retenaient la vigne et les barbelés que l'ennemi avait déroulés un peu partout. À la brunante – il était environ 17 h – nous ne pouvions les voir à temps pour les éviter. S'accrocher aux fils barbelés signifiait une mort certaine.

Le capitaine, ayant obtenu un émetteur radio du West Nova Scotia Regiment, qui se trouvait à quelques arpents derrière nous et dont nous avions brisé l'encerclement par l'ennemi, demanda à notre artillerie de bombarder le ravin des deux côtés, là où il avait décidé de nous faire traverser. Nos canons ont donné une telle volée aux Boches, pas très longue mais très précise, qu'ils en sont restés tout éberlués. L'artillerie n'avait pas fini de tonner que nous étions déjà partis en nous faufilant aussi vite

que possible tout en évitant le combat avec l'ennemi; nous avions quelques pertes, mais nous avions réussi « l'irréalisable ». Les *Jerries*, qui nous narguaient une heure auparavant, se firent péter les talons au derrière, se sauvèrent en nous voyant arriver, mais nous avons quand même pu en pincer plusieurs en leur tirant dans le dos.

Nous avons quelque peu nettoyé les pentes nord et sud mais, les munitions se faisant rares, nous prîmes position du côté est de Casa Berardi. Décrire la joie des survivants de la compagnie C lorsqu'ils nous virent arriver est impossible. Au départ, le matin, cette compagnie avait quatre-vingts hommes; maintenant, s'il en restait vingt, plus le sergent Eglinton et le capitaine Triquet, c'était le maximum!

Quelques minutes plus tard, on apprit que les compagnies A et B étaient arrivées dans le secteur, mais elles étaient aussi décimées que la nôtre. Nous restions, en comptant le capitaine Garceau, le lieutenant Châtillon et nos sous-officiers, trente-cinq hommes valides, mais avec les coudes et les genoux écorchés. Dans notre peloton, le 16e, le sergent Roméo Bélanger et onze hommes formaient l'équipe au complet!

On apprit aussi que, derrière notre position, un officier avait reçu l'ordre de rassembler tous les hommes valides, comme les cuisiniers et leurs aides, les cordonniers, les policiers régimentaires, les commis aux écritures, les chauffeurs de camions et même les soldats légèrement blessés, enfin tous les hommes qui faisaient partie de l'administration et qui pouvaient combattre. Avec quelques mules reçues de la brigade pour acheminer des munitions, des mines, des grenades et des rations, ils devaient pénétrer dans nos lignes durant la nuit du 15 décembre. Malheureusement, ils ne purent le faire et le convoi fut remis au 16 décembre, car ils ne pouvaient traverser le ravin que de nuit. Seuls quelques hommes purent nous rejoindre avec des caisses de munitions que l'on distribua entre les troupes qui manquaient de balles et de grenades. On a ainsi pu obtenir une bandoulière de cent cartouches et une grenade chacun!

Notre désespoir et notre découragement étaient à leur comble quand nous avons appris que nous n'aurions aucun renfort ni aucune nourriture pour le lendemain et que nous aurions même à attaquer pour survivre. C'était la meilleure solution pour cacher notre faiblesse à l'ennemi. Nous passâmes la nuit à observer les Allemands, qui se servaient de fusées lumineuses pour surveiller nos déplacements. Nous employions la même tactique pour les clouer au sol et empêcher les patrouilles et les contre-attaques de nous prendre par surprise. Toute la nuit, le tir des mitrailleuses lourdes, des carabines et surtout de l'artillerie s'est abattu rageusement sur notre position.

Avant la levée du jour nous eûmes un aperçu du programme de la journée : attaquer, et toujours attaquer. Une perspective plutôt inquiétante pour notre petit groupe. Notre artillerie avait effectué un excellent bombardement dans les lignes ennemies de façon à nous permettre un bon départ.

Nous avions, pour nous appuyer, quelques chars d'assaut mais, même avec cela, nous ne pûmes avancer que de quelques centaines de verges, avec peine et misère, et avant d'être cloués au sol par les mitrailleuses ennemies qui tiraient sur nous de toutes les directions. Impossible même de lever la tête!

Notre sauveur fut encore le capitaine Garceau, qui courait d'un endroit à l'autre pour donner ses instructions, soit aux chars blindés, soit à une section dans le pétrin. Ignorant le danger, n'écoutant que son courage, il ne pensait qu'à ses hommes; il manœuvra de telle façon qu'il réussit, avec l'aide des chars, à nous sauver tous. Nous nous sommes retrouvés dans une vigne qui nous fournissait un bon camouflage. Pour l'instant, nous pouvions respirer, mais il nous passait encore des frissons de peur en pensant à notre dernière aventure.

Nous nous sommes érigés en position défensive en nous creusant de bons trous profonds dans lesquels nous avons pu « relaxer » un peu. Mais à 15 h les Allemands déclenchèrent une violente attaque contre la compagnie du capitaine Triquet et nous. Le lieutenant Châtillon envoya un message d'urgence au capitaine Garceau pour demander le secours de l'artillerie. Nous avions devant nous quelque deux cents parachutistes, troupe d'élite de l'armée allemande.

Heureusement que nous avions pris le temps de nous organiser en conséquence. Le capitaine a redemandé un tir de tout ce qui s'appelait « canon » en arrière de nous. Bien dirigé par le capitaine Garceau, le barrage tomba en plein sur les attaquants, et les fameux parachutistes reçurent la leçon de leur vie, au vrai sens du terme, et nous y étions pour quelque chose.

Le 15 décembre au soir, profitant de l'obscurité, le lieutenant, sur les ordres du capitaine, nous ramena à Casa Berardi, car, paraît-il, nos lignes étaient trop étendues. Nous devions nous regrouper pour protéger la Casa Berardi en faisant un grand cercle de défense hermétique dont le centre était la *casa* elle-même!

Il y eut un partage des hommes entre les compagnies et je fus transféré à la compagnie B cette nuit-là. Je ne peux l'affirmer, mais nous étions tellement peu nombreux, peut-être deux cents hommes au lieu de huit cents. La rareté des munitions nous inquiétait avant tout. Il fallait compter nos cartouches : nous voulions bien en tirer, mais encore fallait-

il en avoir. On nous en avait promis pour la nuit si les Allemands se tenaient tranquilles.

Tout était tellement confus! Je me rappelle seulement que j'étais placé entre deux « énergumènes » rencontrés en Algérie. Ils s'appelaient Jones et Lucas, deux anciens Fusiliers du Mont-Royal (FMR) qui avaient participé au raid sur Dieppe, en France, en 1942, et où l'un d'eux avait été blessé.

Ils étaient armés d'une mitrailleuse Bren ainsi que d'un nombre incalculable de magasins intacts de trente balles. Je tombai automatiquement sous leurs ordres. J'étais responsable de leurs munitions. Quand ils en avaient besoin, ils me lançaient un cri qui ne permettait aucune réplique. Alors, je lançais un magasin soit à droite, soit à gauche, selon les circonstances, et quelquefois je recevais un magasin vide par la tête.

Chose remarquable, quand ça devenait réellement dangereux, ces deux fous se levaient debout dans leur trou et ils tiraient de la hanche. J'avais beau leur crier, les supplier, sacrer pour les faire coucher, mais rien n'y faisait... Une nuit surtout, nous avions eu une attaque du plus beau style de 1914-1918. Les *Jerries* avançaient bien en ligne au *Fix bayonets!* par bond de trente à trente-cinq pieds, ils se jetaient par terre, se relevaient pour un autre bond, se rejetaient par terre, quelquefois pour ne pas se relever, et c'était toujours le même manège. Pour dire comme Jones, là, il avait « son *kick* », il éventrait littéralement les Allemands!

Avec eux debout dans leur trou, moi le nez dans mes magasins de balles, je n'ai jamais eu le loisir de tirer une seule cartouche de ma carabine. Au cours d'une accalmie, il fallut que je nettoie le canon de leurs armes. Et Dieu sait qu'ils étaient sales!

Pendant tout ce temps, Jones et Lucas n'ont jamais été blessés. Ils n'ont pas eu la moindre petite égratignure, mais pas la moindre petite médaille non plus, pas même celle de la « bonne sainte Anne ». Des héros inconnus comme ceux-là, combien en avons-nous eu au R 22e R? On serait surpris du nombre. Les films américains d'Audi Murphy n'étaient que de la petite bière à comparer avec ce que nous avons vécu!

La deuxième nuit, je dus quitter mes amis pour une autre compagnie. Laquelle? Je ne le sais pas, car tout était tellement chambardé! Je n'ai jamais revu mes deux amis durant le reste de la guerre; je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Ont-ils été blessés? Ils ne sont certainement pas morts car je l'aurais appris. Des soldats de cette trempe ne devraient jamais mourir; ils sont trop précieux.

Enfin arrivé à ma nouvelle position, je me suis creusé un beau trou, que l'on appelait communément un *slit trench*. Un trou devait avoir au

moins quatre pieds de profondeur sur six de longueur. La terre était sèche et dure malgré la petite pluie incessante que nous avions à cette période de l'année. L'officier m'avait dit que nous serions probablement longtemps à cet endroit, près du capitaine Paquet, un officier très sympathique que nous avions connu à Philippeville, en Afrique du Nord.

Je me rappelle très bien de lui, car il m'avait emprunté des cigarettes. Comme j'en avais une bonne quantité, je lui en avais donné cinquante. J'étais persuadé, et je n'étais pas le seul à avoir cette impression, que nous n'en avions pas pour longtemps à vivre.

Puis un groupe d'officiers est venu discuter avec le capitaine Paquet de ce que seraient les ordres pour le lendemain. J'ai vite compris le sens de la discussion. C'était facile en apparence et ça ne permettait aucune marge d'erreur. L'ordre était de ne jamais quitter son trou, sous aucun prétexte, et même d'y mourir s'il le fallait. À partir de ce moment, j'ai examiné mon trou et je l'ai tout à coup trouvé moins accueillant.

Je n'étais pas au comble de mes misères. Vers 2 h du matin, le capitaine Garceau s'est amené dans notre secteur et, en m'apercevant, il me dit : « Qu'est-ce que tu fais ici, Côté? Ça fait deux jours que je te cherche. » Je dus le suivre illico, et « sans commentaire ».

À la compagnie D, le capitaine m'a versé à l'effectif du peloton 16 (encore une fois) commandé par le sergent Bélanger. Le sergent Roméo Bélanger, le capitaine Yvan Dubé, mon frère Jos et moi, je le rappelle, étions natifs de Sayabec, dans la région de la Matapédia. Nous avions grandi et fait nos études ensemble. Roméo était le fils d'un cultivateur assez fortuné, et Yvan était le fils d'une veuve dont le mari était mort dans un accident de travail alors qu'il était au service de la Fenderson & Sons, une très bonne compagnie américaine spécialisée dans le commerce du bois. L'employeur avait promis que jamais la famille de M. Dubé ne souffrirait du décès du père.

Fait étrange qui mérite d'être souligné, cette même compagnie américaine avait employé un certain caporal Jos Keables qui, durant la guerre 1914-1918, avait reçu la Médaille militaire et la Croix de Victoria. Ces décorations récompensaient la vaillance et la bravoure dont il avait témoigné en faisant avorter une attaque de nuit allemande, sauvant ainsi sa compagnie du R 22e R d'un massacre certain. Malheureusement, il y avait laissé la vie. Un monument au nom de Jos Keables, caporal, VC, MM, est érigé au centre du village en son honneur.

Roméo était très content de nous avoir dans son peloton, mon frère et moi. Son équipe comptait environ quinze hommes après le regroupement. Moi, j'étais un peu moins content, car je devais me creuser un autre trou; toutefois le sergent m'a beaucoup aidé afin qu'on en finisse

avant la levée du jour. Les Allemands devaient aussi faire la même chose, car les bombardements avaient beaucoup diminué.

On m'avait placé sur le remblai surélevé du chemin Ortona-Orsogna. À ma gauche, courait le chemin de fer, et j'étais le premier de la file. Derrière moi, le caporal Larabie, mon frère et le soldat Grégoire fermaient la section. Nous étions les seuls dans ce coin à être assez exposés, très près de l'ennemi. Au matin, je me suis aperçu que j'avais creusé mon trou à quelques pieds seulement d'un gros poteau électrique en ciment qu'un obus avait déjà frappé et dont la croisée du haut pendait lamentablement. De plus, il y avait un Allemand mort quelques verges en avant de mon trou.

Je n'avais rien remarqué parce que c'était la nuit et que j'étais exténué. Mais, au matin, j'appréhendais la mort en pensant qu'un autre obus pouvait à tout instant frapper ce poteau. Et cet Allemand mort depuis deux ou trois jours, qui commençait déjà à sentir... Le tir des canons avait recommencé, un tir de harassement qui ne permettait pas de savoir quand cet enfer de feu et de fer nous tomberait directement sur la tête.

Avant que le jour se lève, le capitaine est arrivé dans nos lignes et il a désigné six hommes pour aller monter la garde au poste d'observation de l'artillerie. Ce poste serait installé dans la maison en *stucco* rose qui se trouvait à cent verges sur notre gauche. Bolduc, Burgess, Fortin, Lavoie, mon frère et moi fûmes désignés pour ce travail. J'étais presque content de quitter mon trou, qui me semblait un vrai danger public.

Nous sommes allés nous rapporter à un officier anglais tout imbu de son importance qui a daigné nous regarder du haut de son grand savoir. Il n'a jamais voulu que nous nous installions devant les fenêtres de sa maison; il nous ordonna de nous placer tout autour et d'ouvrir l'œil, et le bon!

Comme si nous pouvions ronfler dans un pareil vacarme! Mon frère et moi avons choisi de nous installer dans des trous qui avaient été creusés la veille seulement par les Allemands, à droite de la maison. Les trous étaient assez éloignés de la maison pour que notre poste ne déplaise pas trop à notre officier. Je n'ai jamais pu l'oublier, celui-là. Sous des dehors distants et même pédants, se cachait un chic type. Il était brave comme pas un et surtout très compétent comme observateur d'artillerie. Plus d'une fois, il nous a évité de réelles catastrophes.

Un peu à l'écart, se trouvait une bergerie, une cabane construite en bambou, et, pas très loin, un puits en pierre, avec une poulie en fonte et un câble pour remonter le seau d'eau.

Tout à coup, j'ai entendu un coup de feu derrière moi. Je me suis retourné et j'ai vu mon frère épauler son arme et tirer une nouvelle fois.

Je lui ai crié : « Sur quoi tu tires, Jos? » Il m'a répondu : « Il y a un Allemand à cent verges; je tire et il ne tombe pas! »

Et pourtant, Jos était un bon tireur : j'ai attendu que l'artillerie diminue son tir et j'ai plongé dans un trou près du sien. Il m'a indiqué où était son *Jerry*. J'ai épaulé et tiré à mon tour; j'étais certain de l'avoir touché, mais l'homme n'est pas tombé. Mon frère a donc tiré à plusieurs reprises, mais sans succès. Chose curieuse, notre *Jerry* portait un costume d'été et nous étions à la fin de décembre, ce n'était pas normal!

Tout à coup, je me suis senti touché dans le dos; je me suis retroussé comme un polichinelle sortant de sa boîte, la carabine et la baïonnette à la main, prêt à frapper. C'était mon officier anglais, qui se tenait bien droit dans le bombardement. Il m'avait touché dans le dos avec sa canne; il a été chanceux de ne pas être embroché. Il s'en est aperçu et s'est excusé. Je devais avoir les yeux étranges car, pour un instant, il a semblé avoir eu peur de moi, avec raison.

On lui a expliqué sur quelle cible on tirait. Alors, il a longuement regardé avec ses jumelles et il nous a répondu, cette fois avec un réel dédain :

« Vous tirez depuis une demi-heure sur un épouvantail à corneilles! »... Oh, là par exemple, j'aurais tiré avec joie sur cette « supériorité »!

Enfin, je suis retourné à mon ancien trou. Quelques obus étaient tombés sur la bergerie, dont les murs étaient défoncés, et les moutons s'en étaient échappés. J'étais occupé à surveiller nos officiers, qui faisaient probablement une tournée d'inspection quand, tout à coup, en passant sur le chemin de fer, l'un d'eux fut touché. Il est tombé tête première sur le gravier. Un de ses compagnons l'a agrippé, et ils ont tous deux plongé en bas du remblai. Je les ai perdus de vue, mais j'avais remarqué que le coup de feu avait été tiré très près de moi.

Je surveillais les moutons car ce bétail, en Italie, est habitué au berger, ce qui veut dire que, si un homme (le berger en l'occurrence) se trouve à un endroit, les moutons se tiennent toujours autour de lui ou jamais très loin.

Je surveillais donc les moutons, et je leur tirais des pierres quand ils approchaient trop près de moi afin qu'ils ne « vendent » pas ma position!

Tout à coup, « zig »... il m'est passé une balle sous le nez, j'en ai senti la fraîcheur. Oh! là par exemple, c'était sérieux; vite, j'ai vérifié ma carabine, j'ai enlevé le sable sur la culasse, j'ai lancé un cri à Jos pour qu'il se camoufle et je me suis mis à reconsidérer tous les endroits où mon Boche pouvait se cacher.

Les arbres étaient tous de jeunes noyers et il y avait quelques arbustes, mais ils étaient trop clairsemés pour bien camoufler un franc-tireur. La seule place où il pouvait se cacher, c'était au puits.

Tout en me tenant aussi à plat que possible pour ne faire qu'un avec la terre, je me suis mis à examiner sérieusement le puits. Tout à coup je me suis aperçu que les moutons que j'avais chassés se dirigeaient vers lui. Je redoublai de prudence, tout en surveillant ce qui ne manquerait pas de se produire si « mon » *Jerry* était là. Tout à coup, j'ai aperçu un bras de couleur vert de gris qui lançait une pierre exactement comme j'avais fait quelques minutes auparavant. J'étais tellement content que j'aurais pu hurler de joie. La balle était maintenant dans mon camp. Il fallait que je réfléchisse à un moyen de faire sortir mon ennemi de sa cachette sans pour autant me découvrir. On ne peut s'imaginer combien c'est difficile pour un soldat seul de réfléchir vite et bien dans un bombardement, surtout quand il sait qu'un ennemi le guette pour le tuer, et que cet ennemi sait où il est et qu'il n'attend qu'une erreur, qu'un geste de sa part qui lui permettra de lui « faire péter la fraise! »

Tout à coup j'ai eu une brillante idée. J'ai de nouveau vérifié ma carabine. Je ne pouvais me permettre la plus petite erreur. J'ai épaulé et j'ai tiré sur la poulie de fonte qui était au-dessus du puits. Sous la force de l'impact, la roulette a éclaté en mille pièces et une partie des éclats sont tombés sur le dos de mon Allemand qui, se croyant blessé au dos, a fait un bond pour se sauver. J'avais prestement réarmé ma carabine; vite comme l'éclair, j'ai tiré et je l'ai atteint en pleine poitrine. Il a encore avancé de quelques pas, les bras en croix, pour trébucher dans les décombres de la bergerie. Les moutons ont continué à paître comme si rien ne s'était produit… Pourtant, je venais de tuer un homme et ce sont ces mêmes moutons qui l'avaient vendu!

Mon frère a sauté près de moi afin de savoir ce qui se passait; l'officier anglais est aussi apparu quelques instants, mais il a dû rebrousser chemin, car le bombardement était épouvantable!

Il s'est écoulé une demi-heure avant que notre officier réapparaisse pour dire à Burgess que son fil de téléphone avait été coupé, probablement par un obus, ou tout simplement par un éclat, et qu'il lui fallait le réparer au plus tôt. Normalement, ce travail aurait dû être fait par un de ses hommes ou par un signaleur, car nous n'étions pas qualifiés pour ce genre de travail.

Mais Burgess avait un grand cœur. Nous avons vu partir notre ami pour faire ce travail durant l'épouvantable bombardement, alors qu'on ne voyait ni ciel ni terre. Il n'est jamais revenu!

Il a été atteint par un obus anti-avion. Tous ses vêtements furent arrachés : ses pantalons, ses bottes, ses chaussettes. Ses jambes et ses

cuisses était déchiquetées et il est resté avec les os blancs, sans chair aucune. Ses voisins, qui l'ont vu, ont dit qu'il hurlait tellement il souffrait. Heureusement que ça n'a pas duré longtemps; en quelques minutes il s'est vidé de son sang, mais ces quelques minutes ont dû lui sembler une éternité.

Nous avons beaucoup regretté Burgess, un soldat très dévoué, toujours de bonne humeur et toujours prêt à rendre service. C'était un ami que je connaissais depuis son enrôlement dans l'armée. Je l'avais guidé dans son entraînement de base au CABTC 55, à Rimouski.

Tout l'après-midi, les Allemands ont attaqué, reculé, et contre-attaqué. Pendant un certain temps, mon frère et moi étions très inquiets. Il nous semblait que les armes ennemies, que nous reconnaissions au bruit des détonations, nous avaient dépassés. On entendait les mitrailleuses lourdes allemandes et les schmeissers presque en arrière de nous. Nous étions dans une position très avancée, à l'écart et isolés. Nous étions seulement six hommes, un officier et deux signaleurs, peut-être sans armes, faisant partie de ce groupe d'observateurs d'artillerie que l'ennemi détestait au premier degré.

J'en avais discuté avec Jos et il m'avait répondu : « Jamais les Allemands ne me feront prisonnier. » Et j'étais du même avis; il valait mieux se faire tuer (chose vraiment facile) que de se livrer prisonnier de guerre!

Mais vers 15 h, notre artillerie a soudainement déclenché un barrage à vous arrêter le sang, en plein dans nos positions. Nous avons vite compris qu'une contre-attaque du R 22e R était en marche, nous nous sommes camouflés aussi bien que possible et nous avons écouté le bruit des armes. Après quelques minutes, qui nous ont paru une éternité, nous avons entendu des blindés Shermans qui semblaient venir de très loin en arrière. Le barrage d'artillerie a semblé s'éloigner un peu de nous, et tout à coup nous avons entendu nos mitrailleuses Bren, nos *Tommy gun* et nos carabines, qui tiraient à plein régime. Nous avons alors pu apercevoir les *Jerries*, qui se sauvaient en désordre. Nous n'avons pas attendu les ordres pour nous mettre à tirer dans le tas. Nos carabines étaient tellement chaudes que nous avions peine à tenir nos mains sur le bois.

L'officier anglais de l'OP est venu pour calmer notre ardeur, car l'endroit devait demeurer secret. Nous n'avons eu qu'à le regarder, mon frère et moi, et il a vite compris qu'il fallait qu'il retourne à son travail à l'intérieur de sa maison. D'ailleurs, les Allemands sur lesquels on tirait auraient fait de très mauvais interlocuteurs.

J'ai dû tirer presque toutes les balles que j'avais, soit au moins cent. On était tellement content, le soir venu, de pouvoir regagner nos lignes

que nous n'avons pas attendu les ordres de l'officier pour décamper. Sur les six hommes désignés par le capitaine Garceau, seuls mon frère et moi sommes sortis indemnes de cette journée : Burgess et un autre sont morts, il y a eu un blessé grave par balle et un autre a eu un choc nerveux terrible et incontrôlable. On a dû l'évacuer d'urgence.

J'ai recherché le trou que j'avais creusé et quitté le matin même à 5 h. Il était exactement dans le même état que je l'avais laissé, sauf qu'un autre Allemand était venu y mourir, probablement durant la contre-attaque. Je dus l'expulser de mon logement et le traîner plus loin. L'autre *Jerry* mort, que j'avais laissé le matin, était dans la même position. Il n'avait pas bougé, mais il sentait un peu plus!

Le poteau électrique, avec sa traverse du haut qui se balançait au vent, n'avait pas été touché par un nouvel obus. Je me suis allongé dans mon trou sans voir personne et je me suis endormi immédiatement. Mon frère avait fait exactement la même chose. Nous étions tellement exténués que plus rien n'avait d'importance. Nous serions morts le sourire aux lèvres. J'ai dû dormir deux heures avant que les obus me réveillent. Le caporal Larabie, lui, ronflait comme un bienheureux.

Nous avions commis, mon frère et moi, une grave erreur quand nous étions revenus à nos trous vers 18 h. Naturellement, il n'y avait rien à manger et nous nous étions couchés sans nous rapporter au sergent Bélanger. Ce qui devait arriver arriva. Le sergent, voyant que nous n'étions pas revenus et connaissant la situation au sujet de Burgess, Bolduc, Fortin et Lavoie, nous avait, avec regret, portés disparus. Nous étions présumés morts et, malheureusement, pour une fois les communications étaient bonnes. C'est pourquoi nos parents ont reçu un télégramme d'Ottawa mentionnant que nous étions tombés (pas morts) au champ d'honneur le 16 décembre 1943. Deux jours plus tard, il y eut un autre télégramme annonçant cette fois que le caporal J.A. Côté et le soldat J.L.A. Côté avaient été fait prisonniers, mais qu'ils étaient revenus dans leurs lignes vingt-quatre heures plus tard, après s'être échappés des mains de l'ennemi. Signé « le ministre de la Défense ».

Et voilà comment deux valeureux soldats sont morts et comment ils ont été ressuscités deux jours plus tard pour leur permettre de continuer cette glorieuse guerre!

À 4 h du matin, le capitaine Garceau est arrivé pour visiter notre secteur. Quand il nous a aperçus, mon frère et moi, il était tellement content qu'il a oublié de semoncer le sergent Bélanger. Comme il avait apporté des rations, nous avons hérité de deux petites boîtes de sardines et d'une autre de confiture. Il s'agissait probablement de ses rations ou de celles de son officier! Voilà comment était le capitaine Garceau!

Mais je ne perdais rien pour attendre. Le même matin, je reçus un autre cadeau du capitaine. Un vrai cadeau! Je tombai en charge du PIAT (lance-bombes antichars d'infanterie). Ceux qui ont transporté cet instrument de supplice savent de quoi je parle. On donnait habituellement cette arme à un homme plutôt costaud. Quoique je n'étais pas plus fort qu'un autre, on disait que j'avais du chien dans le nez.

Cette arme pesait trente livres et elle n'était efficace que si l'on tirait sur le blindé ennemi à pas plus de trente-cinq verges. Alors, vous vous imaginez d'ici un pauvre « chrétien » se coucher à plat ventre devant un Tiger Mark IV, qui pesait au moins quarante-cinq tonnes, mettre en joue et tirer dans un endroit du blindé qui est plat et n'a pas de ligne fuyante!

J'étais sûrement un candidat à la Médaille militaire, ou même à la Croix de Victoria (comme on l'a vu au Seaforth Regiment) pour bravoure à titre posthume. Je dois avouer que cet honneur était fréquent au R 22e R.

Je devais porter cette arme encombrante et, comme personne n'était intéressé à transporter les bombes, j'étais obligé de trimballer aussi mes trois bombes, qui pesaient autant que l'arme. Il est vrai que je n'avais pas à porter de carabine. En arrivant à ma position, je prenais l'arme du premier mort ou du premier blessé rencontré, et le jeu de la guerre continuait.

Les Boches avaient toute une artillerie durant cette bataille. Des canons lourds et de longue portée, les 88 mm — quel soldat ne l'a pas craint, ce fameux 88 — et les canons anti-avion, l'arme la plus cruelle que j'ai jamais connue. L'obus anti-avion voyageait à une vitesse vertigineuse et on pouvait ajuster son tir pour une distance donnée et le faire exploser sur une position précise.

Il explosait à dix ou douze pieds au-dessus des têtes, si bien qu'il trouvait sa cible, qu'elle soit debout ou couchée au sol ou planquée dans un trou. Si ce n'étaient pas les *shrapnels* (éclats d'obus), c'était le *blast* (déplacement d'air terrible) qui faisait éclater les poumons. Les mortiers de trois pouces, dont on n'entendait pas venir les bombes, étaient aussi mortels.

Le mortier à canons multiples, que l'on nommait le « *moaning minnies* » et que le régiment de la Chaudière appelait la « vache », était un mortier dont l'obus, en voyageant, faisait des bruits étranges, comme le meuglement d'une vache. Enfin, tout ce qui pouvait tirer quelque chose, les Allemands s'en servaient. Nous avons continuellement eu ces « choses » sur la tête pendant une semaine. La nuit, nous avions quelques périodes de repos, mais jamais le calme complet. Les accalmies

pouvaient durer de cinq à dix minutes, et la guerre recommençait de plus belle. De cette manière, on voulait nous empêcher de dormir et on y réussissait drôlement bien!

Durant toutes mes pérégrinations d'une compagnie à l'autre ou d'un devoir à l'autre, j'avais pris la curieuse habitude de ramasser les gourdes des morts ou des blessés graves qui étaient évacués vers l'hôpital, pour y recueillir de l'eau potable, car elle était devenue très rare. Le camion-citerne ne pouvait évidemment pas venir nous ravitailler durant ces combats furieux; mon frère faisait de même. Nous avons appris que dans une remise de Casa Berardi se trouvaient plusieurs tonneaux pleins de vin rouge et blanc de très bonne qualité. Nous avons discuté avec le caporal Larabie et il fut convenu que le soir même nous irions à cette remise pour remplir nos gourdes. J'en avais huit et mon frère autant. Il s'agissait d'une expédition périlleuse mais qui en valait la peine pour nous qui mourions de soif et de faim.

Vers 21 h, nous sommes partis en laissant à Grégoire le soin de monter la garde durant notre absence. Nous marchions en file indienne, moi derrière, sur la route d'Ortona-Orsogna et nous avons ensuite emprunté le chemin de traverse pour nous rendre à Casa Berardi. Nous regardions tout autour de nous, malgré l'obscurité d'une nuit sans lune, pour ne pas être surpris par l'ennemi : nous ne savions jamais si une patrouille allemande ne s'était pas infiltrée dans nos lignes. Nous étions à peu près au centre de la tête de pont de nos troupes quand tout à coup ma carabine a fait feu!

Comment cela a-t-il pu se produire, je ne le saurai jamais! Je n'étais pourtant pas nerveux et je n'avais pas peur, pas plus que d'habitude. J'étais très prudent normalement, mais là, j'aurais pu tuer mon frère, qui marchait devant moi. Nous nous sommes jetés à plat ventre, car on entendait le cliquetis des carabines et des mitrailleuses que l'on armait! Nous avons dû nous approcher silencieusement d'un nid de mitrailleuses pour y expliquer ma maladresse et rassurer tout le monde. Un officier s'en est chargé en lançant une fusée verte, signal que tout était terminé. Nous sommes toutefois demeurés sur place à attendre la réaction de l'ennemi.

Elle ne s'est pas fait attendre. Il y a eu quelques fusées blanches éclairantes et quelques obus, puis tout est retombé dans un silence lourd et menaçant. Nous sommes repartis pour Casa Berardi, mais pas avant que le caporal ait inspecté ma carabine pour s'assurer que j'avais bien mis le cran de sûreté.

Au coin de la maison, il y eut encore une cérémonie. On ne pouvait aller plus loin sans une chance incroyable. Il y avait un puits où plusieurs

soldats s'étaient rendus, de jour comme de nuit, pour prendre de l'eau et plusieurs en étaient morts ou avaient été blessés.

Les Allemands avaient placé une mitrailleuse en permanence qui tirait sur tout soldat qui se montrait dans les parages : de nuit, cette même arme tirait à intervalles irréguliers pour empêcher tout homme de venir puiser de l'eau.

Nous devions nous rendre à la remise, qui était à l'autre extrémité de la maison. Pour réussir, il fallait attendre que la mitrailleuse ait tiré sa rafale de balles et partir instantanément vers la remise dans une course folle avant qu'une seconde salve nous rattrape; ce que nous fîmes avec un essoufflement de peur.

On ne nous avait pas menti. Il y avait trois immenses tonneaux qui couvraient tout un mur de la remise. Quelques vaches mortes et une femme atteinte d'une balle, qui s'y était réfugiée pour mourir, se trouvaient au centre. Nous avons rempli nos gourdes, tout en prenant une lampée de temps à autre!

Maintenant, nous devions retourner chez nous au plus tôt, avant que les autorités ne s'aperçoivent de notre absence. Pour sortir de la remise, nous avons employé les mêmes moyens que nous avions adoptés pour notre entrée. Notre retour se fit sans encombre ni incident grave. Grégoire était fier de nous voir arriver, car il avait grand soif... et nous avions aussi hâte de nous « réconforter ».

Il devait être 23 h30 quand Larabie me confia la garde de notre secteur. Tout était tranquille et nos hommes en profitaient pour récupérer un peu en dormant. À genoux dans mon trou, j'essayais de percer l'obscurité pour apercevoir l'ennemi, mais il était impossible de voir quoi que ce soit. J'écoutais tous les bruits qui me parvenaient afin de discerner la venue de l'ennemi, mais rien...

Je montais la garde depuis une heure environ quand, tout à coup, j'ai entendu le bruit lointain d'un moteur qui s'amplifiait. Ce bruit devint une réalité. Un char d'assaut ennemi avançait sur le chemin que nous gardions. Juchée sur le remblai, notre section pouvait stopper ce char. Sans faire de bruit, j'armai mon PIAT et j'y plaçai une de mes belles bombes. Comme Larabie ronflait à s'arracher les narines, je le frappai avec mon bambou pour le réveiller.

Je lui expliquai que le blindé était maintenant proche, mais il m'ordonna de ne pas tirer car, avec si peu de visibilité, il me serait difficile de trouver une surface adéquate pour la pénétration de ma bombe. De plus, à cette faible distance, l'explosion serait aussi mortelle pour nous que pour l'ennemi. Je couchai mon PIAT sur le côté avant de me camoufler dans mon trou. Nous étions tellement près du char que l'artilleur, en

faisant tourner la tourelle, faisait passer son canon au-dessus de nos têtes; des frissons nous couraient le long de l'échine!

Le caporal Larabie avait eu doublement raison; une patrouille de trente ennemis suivait le blindé. Un copain, de l'autre côté du chemin, ne pouvant contrôler sa peur, est sorti de son trou pour s'échapper, mais il fut atteint immédiatement par une rafale de schmeisser. N'étant pas mort sur le coup, il a pendant quelques instants chanté des bêtises aux Allemands, les traitant d'assassins, de lâches, de cochons, tout cela en allemand. S'il avait fallu que je tire, imaginez le désastre qui se serait produit ! J'aurais pu gagner la Croix de Victoria mais j'aurais entraîné une vingtaine d'hommes dans la mort avec moi.

Le char blindé allemand a continué son avance à plus d'un mille de notre position. Personne n'a paniqué, pas une seule balle n'a été tirée par nos troupes. Le char d'assaut et la patrouille ennemie sont retournés dans leurs lignes sans avoir découvert nos positions, sans renseignements et « gros Jean comme devant ». Nous n'avions perdu qu'un seul homme, un peu par sa faute.

Un soupir de soulagement envahit nos lignes quand le bruit du char blindé se fut confondu avec le bruit de notre artillerie, qui ouvrait le bal dans le secteur allemand. Dans notre coin, une ou deux bonnes rasades de *vino* aidèrent à rétablir la circulation du sang, momentanément arrêtée. Notre secteur fut silencieux pour le reste de la nuit (si l'on fait exception des ronflements du caporal). Nous en avons profité pour refaire quelque peu nos forces avant la levée du jour, très confiants (le vin aidant) à l'idée que les Boches finiraient probablement par décrocher puisqu'ils avaient subi deux fois plus de pertes que nous, d'après les renseignements fournis par les prisonniers.

Au matin, les bombardements reprirent avec beaucoup d'intensité. Et pour comble, nos officiers nous avaient transmis une très mauvaise nouvelle. La division avait ordonné que notre régiment tienne la tête de pont pendant encore quarante-huit heures, les autres régiments n'étant pas prêts à donner l'assaut! Qu'aurait-on dit si, à ce moment-là, nous avions quitté le front en prétextant que nous n'étions pas capables de tenir plus longtemps? Et le 13 décembre, quand on nous a ordonné d'attaquer Casa Berardi, qu'auraient-ils fait de nous si nous avions dit : « Nous ne sommes pas prêts! »

Il me semble entendre les « têtes carrées ». Ils en auraient bavé, eux qui ne pouvaient passer quand nous, nous devions passer malgré nos pertes. Eux pouvaient refuser mais pas nous. Deux poids, deux justices!

Pendant ce temps les Allemands redoublèrent d'efforts pour nous anéantir. Leur artillerie tonna sans arrêt. Leurs mortiers à canons multi-

ples faisaient un vacarme assourdissant et démoralisant tandis que leurs fusées éclairantes illuminaient le champ de bataille, ce qui nous empêchait de répondre avec nos carabines et nos mitrailleuses… L'enfer sur terre!

Cette même nuit, nous reçûmes un assez bon renfort des Voltigeurs de Québec. Le régiment comptait à ce moment-là un peu plus de deux cents hommes. Le major Smith devait recevoir plusieurs blindés pour remplacer ses pertes. Ces chars devaient être bourrés de munitions de toutes sortes, pour nous et pour lui. Pendant la journée du 17 décembre, notre travail s'est résumé à l'observation, toujours dans le but de contrer les attaques ennemies qui se succédèrent presque sans arrêt jusqu'à 16h.

Je dus alors sortir de mon trou pour porter secours à Philémon Devin, qui se trouvait sur ma gauche, un peu en arrière de nous, de l'autre côté du chemin de fer, à environ deux arpents. Le pauvre Devin avait reçu une balle sous la rotule de la jambe gauche. Cette blessure pouvait être très douloureuse si la balle y restait logée, comme c'était le cas pour Philémon. Il souffrait tellement que je l'entendais se lamenter de l'endroit où j'étais.

Je me risquai et m'élançai dans une course folle, de façon qu'il aurait été quasiment impossible à un franc-tireur de m'atteindre. La peur donne des ailes. Je sautai dans la tranchée de Philémon Devin, je lui fis un bon pansement tout en immobilisant sa jambe et je lui demandai de patienter jusqu'à ce qu'il fasse nuit; alors je le transporterais moi-même sur mon dos.

Nous avions perdu tellement de poids que nous n'étions plus très lourds. Mon poids normal de cent-soixante livres avait fondu, chutant à cent-trente livres à peine. Quant à Philémon, qui était beaucoup plus petit que moi, il devait peser environ cent livres. Vers 17 h, j'enlevai l'équipement et le casque d'acier de Devin, je le chargeai sur mon dos aussi confortablement que je le pouvais et je me dirigeai vers Casa Berardi, où le major Latour avait installé son infirmerie.

Les blessés étaient très nombreux; ils remplissaient l'étable située au rez-de-chaussée de la cave transformée pour l'occasion en établissement de premiers soins. Le Dr Latour, médecin régimentaire, avait expulsé quelques vaches et y avait installé son « hôpital ».

La porte donnait sur le ravin où se dissimulaient encore bon nombre d'Allemands. Aussi, nous ne pouvions entrer ou sortir qu'à la course afin d'éviter les rafales de mitrailleuses et les balles meurtrières des francs-tireurs. Mon pauvre Devin* était au bord de la crise de larmes tellement il souffrait en arrivant au poste de premiers soins!

Étant sur les lieux, j'en ai profité pour me rendre à l'appentis aux tonneaux de vin pour refaire le plein de mes deux gourdes. Après

quelques lampées, je me remis en route pour me rendre à mon secteur, une expédition toujours dangereuse, surtout seul et sans arme, exception faite d'un bon poignard. Il était toujours hasardeux de se promener seul quand l'ennemi était plutôt nerveux.

Quand j'arrivai à mon trou, le sergent Roméo Bélanger nous informa que nous devions sortir en patrouille de reconnaissance à minuit. Une patrouille de reconnaissance signifiait d'éviter le combat autant que possible mais, si combat il y avait, il devait se faire à l'arme blanche seulement : couteau, baïonnette, pelle ou poings; nous devions porter des souliers de toile et une tuque de laine plutôt que notre casque d'acier et nous noircir la figure. Nous avions une carabine avec des balles, mais il était défendu de tirer. Nous étions le caporal Larabie, mon frère Jos et moi, et il aurait dû y avoir un quatrième homme, mais il refusa de venir en prétexant : « Si vous voulez vous faire tuer, allez-y, mais moi, je reste ici. » Il y est resté, car le sergent Bélanger s'en est occupé.

Nous sommes partis à minuit. De minuit à 4 h, nous avons dû ramper continuellement, car marcher debout aurait été un suicide. Nous n'avions fait que deux milles et quelles précautions nous avons dû prendre pour les parcourir alors que nous étions souvent interpellés par l'ennemi. Heureusement, nous avions le mot de passe, fourni par le Bureau d'intelligence et de renseignements du régiment. L'ennemi, pour vérifier, lançait un « Viens chez moi... » et nous devions répondre immédiatement « À Paris! » sinon une rafale de schmeisser nous clouait au sol et... pour toujours!

Vous avez remarqué que le mot de passe était en français; c'est probablement parce qu'il y avait tellement de nationalités étrangères dans l'armée allemande qu'il avait fallu adopter une langue qui convenait à la majorité. Pourtant, nous avions devant nous les meilleures troupes, des troupes d'élite de la grande armée du IIIe Reich allemand. Nous avons dû pénétrer à peu près au centre des premières lignes allemandes et je peux affirmer que nous n'étions pas gros. Nous ne faisions qu'un avec la terre et nous entendions notre cœur battre. Tousser, éter-

---

* Étrange coïncidence, en 1956, lors d'un séjour à l'hôpital des Vétérans à Québec, qui est maintenant le CHUL, j'ai rencontré cet ex-soldat. Il m'a reconnu immédiatement et m'a remercié de l'avoir sauvé; nous étions très émus tous les deux. Treize ans s'étaient écoulés et il se rappelait des moindres détails de l'incident. Vous auriez dû voir les yeux de ceux qui nous écoutaient!
Cet homme, invalide à la suite de cette blessure, fut nommé maître de poste à Lac-aux-Saumons en récompense de son service militaire.

nuer, ou même casser un cep de vigne aurait signifié une mort certaine pour nous. Nous avons observé les soldats allemands, assis sur le rebord de leur trou, jasant entre eux. Quelques-uns fumaient, comme seul le fantassin sait le faire, en tenant sa cigarette dans le creux de sa main pour cacher le tison qui pouvait être vu à un mille de distance par un mitrailleur de nuit qui ne guettait que ce signal pour tuer!

Nous étions surpris, stupéfaits et abasourdis de voir autant de nids de mitrailleuses et de soldats boches dans un si petit secteur d'à peine un demi-mille carré.

Il y avait une grande maison, pas très loin de nos propres positions, qui nous semblait imprenable. Il y avait huit fenêtres et il devait y avoir une mitrailleuse à chaque fenêtre, toutes dirigées vers des points stratégiques. On semblait bien s'amuser là-dedans. Ça jasait et chantait comme s'il n'y avait pas de guerre. Nous nous consolions en nous demandant combien de ces drôles seraient encore vivants le lendemain soir (sans penser à nous!).

Enfin, après avoir obtenu tous les renseignements que l'on nous avait demandés, nous avons songé au retour. Nous avons décidé de retourner par le même chemin que nous avions emprunté pour pénétrer dans les lignes ennemies. Cette méthode était condamnée par les manuels d'entraînement militaire, car l'ennemi pouvait nous laisser passer, mais il nous attendait au retour. Mais nous n'avions pas d'autre choix, nous étions en retard; nous avons été chanceux de ne faire aucune mauvaise rencontre.

Arrivés à nos lignes, nous étions gonflés d'orgueil d'avoir exécuté un exploit jugé impossible par plusieurs, même par nos officiers. Nous avons fait notre rapport au capitaine Garceau, qui voulait tout savoir dans les moindres détails. Il avait promis de venir nous voir avant la levée du jour.

Puis nous avons dormi comme des bienheureux pendant quelques minutes. Nous fûmes réveillés par M. Garceau et le sergent Bélanger, tous deux très contents de notre sortie nocturne. Le capitaine nous déclara que, de toutes les patrouilles sorties cette même nuit, c'était probablement la nôtre qui avait découvert le point fort de l'armée allemande. Il avait par conséquent fait placer trois de nos chars blindés dans cette direction et l'artillerie était avertie de faire un barrage avec tout ce qu'elle pouvait donner. De notre position, nous serions assis aux premières loges pour contempler le résultat de notre sortie.

À 6h pile, les chars d'assaut et l'artillerie sont entrés en action. Les blindés tiraient deux ou trois obus de leurs canons et ensuite, ils ouvraient leurs mitrailleuses sur l'ennemi, qui essayait de s'échapper. De

cinq à six cents canons de la division canadienne s'en donnaient à cœur joie dans le secteur des *Jerries* que nous avions visité durant la nuit. Le caporal Larabie, mon frère et moi étions à genoux dans nos trous, accoudés sur le rebord, pour contempler notre œuvre, un effroyable massacre. C'était tellement épouvantable que je me suis demandé : « Qu'avons-nous fait? »

Nous avons vu des Allemands sauter par les fenêtres du deuxième étage de la fameuse maison et mourir avant de toucher terre. À cent pieds de cette *casa*, il y avait une croix de chemin, une belle croix de fer forgé comme on en voyait encore dans nos campagnes au Canada, surtout au Québec. Un détachement ennemi d'une douzaine d'hommes était camouflé à cet endroit; nous étions passés à une quinzaine de pieds d'eux durant la nuit sans que nous nous en apercevions et eux non plus. Peut-être dormaient-ils?

D'autres *Jerries* ont voulu s'échapper, mais ils furent tous fauchés sur la route par nos mitrailleuses. Ce règlement de comptes entre l'armée allemande et nous a duré au minimum une heure. Pendant cette heure, nous avons été lavés du mépris et des insultes que les soldats allemands nous avaient amplement prodigués depuis six ou sept jours. Nous les avons remis à leur place définitivement. Pour résumer, je n'ai jamais vu autant d'ennemis mourir dans un si petit secteur. J'en ai rêvé longtemps, car nous en étions les principaux responsables.

Nous n'étions pas dans le secret des dieux, mais nous avons cru que les autorités militaires des deux camps s'étaient entendues pour une trêve leur permettant de ramasser leurs blessés et leurs morts. Ou était-ce tout simplement les Canadiens qui, d'un geste humanitaire, avaient refusé de continuer le combat par respect pour tous ces morts.

Les autorités allemandes avaient donné ordre à tout ce qui se nommait ambulance et camion dans les entourages de converger vers notre secteur pour la cueillette des morts. Pas un canon, pas un mortier et pas une carabine ou mitrailleuse n'a tiré un obus ou une balle durant cette opération. Nous regardions, assis ou même debout sur le bord de nos trous... sans courir le danger de nous faire tuer par l'ennemi. J'observais les soldats allemands portant le brassard de la Croix-Rouge ramasser les morts à la croix du chemin. Je ne mens pas en disant qu'ils étaient à cinquante pieds de nous. Je n'ai jamais vu de Boches aussi près de nous sans leur tirer dessus. Après avoir fini leur travail, ils nous ont salués de la main. Ce n'était certainement pas en guise de remerciement, mais plutôt par raillerie. Nous savions bien qu'une demi-heure auparavant, ces mêmes soldats avec le brassard de la Croix-Rouge étaient aux aguets derrière une mitrailleuse ou une carabine!

Quand les Allemands se furent retirés dans leur lignes, le combat reprit graduellement; mais sans que le cœur y soit du côté des Boches. Il y a bien eu quelques escarmouches assez violentes, mais l'ennemi manquait d'hommes pour reprendre l'initiative du combat. Le 19 décembre, nous pûmes prendre la vie plus mollo, avec une gorgée de vin de temps à autre, tout en observant l'ennemi. On apprit aussi que la 1re brigade canadienne attaquait le lendemain matin. La mission fut confiée au Royal Canadian Regiment; enfin, le pire était passé pour nous.

Le lendemain, avant la levée du jour, le capitaine Garceau s'est amené dans nos lignes pour nous faire déménager. D'après le plan de bombardement de la position allemande, nous étions trop près de l'ennemi. Notre propre barrage d'artillerie pouvait nous être funeste, nous étions trop exposés. On nous a conduits à un quart de mille en arrière de notre ancienne position et c'est là que nous avons constaté combien dangereux et précaire était notre premier poste. Nous nous sommes installés dans d'anciens trous qui avaient été creusés par les *Jerries* quelques jours auparavant.

Il n'était aucunement question de dormir sachant qu'à 9 h30 un bombardement de tous les canons de la 1re division canadienne, soit près de huit cents canons de tous calibres, ainsi que des mortiers de trois pouces de la 3e brigade, commenceraient un tir sans précédent sur la position allemande, et ce, pendant une heure sans arrêt pour ouvrir le chemin à l'attaque du Royal Canadian Regiment.

À l'heure dite, c'est comme si la terre était subitement devenue folle et comme si tout à coup l'enfer avait brusquement décidé d'en finir une fois pour toute avec les Allemands. Le bombardement fut si terrifiant que nous-mêmes en avions peur.

Le capitaine Garceau avait vu juste. S'il nous avait oubliés dans notre coin, nous aurions été littéralement écrasés sous ce rouleau compresseur. Le bruit était tel que les oreilles nous en faisaient mal; il nous semblait que la tête allait nous éclater si nous ne nous bouchions pas les oreilles avec nos mains. Durant ces minutes, nous avons eu l'impression que le territoire occupé par l'ennemi montait et retombait sans arrêt devant nous; la terre, les roches, les vignes, les arbres, les oliviers, tout montait et retombait continuellement dans un tremblement de terre indescriptible.

J'étais en contemplation devant cette scène infernale quand tout à coup une balle arriva de je ne sais où et vint se ficher dans la terre près de moi. Il était impossible que se soit un projectile allemand. J'essayai d'avertir mes voisins, mais peine perdue; il était tout à fait impossible de se comprendre dans ce vacarme épouvantable.

Pour en avoir le cœur net, je plaçai mon casque d'acier (que je ne portais jamais) au bout de ma baguette de bambou et je le balançai au-dessus de mon trou. Aucune balle ne vint se loger dedans; je répétai le même geste deux ou trois fois, toujours sans résultat. J'examinai minutieusement les fenêtres de la Casa Berardi et j'entrevis le canon d'une carabine et la silhouette d'un homme; je balançai encore une fois mon casque et l'homme m'envoya la main signifiant que tout était « correct »; j'eus un grand soupir de soulagement!

Quelques heures plus tard, je m'informai pour savoir qui avait tiré sur moi; j'appris enfin qu'il s'agissait de Stanley Chiasson, considéré comme le meilleur franc-tireur du R 22e R et peut-être même de la 1re division canadienne.

Je rencontrai Chiasson et lui demandai pourquoi il avait tiré sur moi :

« C'est simple, dit-il, hier, ce sont des Allemands qui occupaient ces trous et je n'ai eu aucun avertissement que vous seriez là ce matin.

— Mais pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— C'est que toi, tu faisais la plus belle cible; les autres bougeaient trop. Et considère que tu as été chanceux, car je manque rarement mon homme! »

Le bombardement devait cesser d'un moment à l'autre et nous étions d'avis que pas un seul Boche n'avait survécu à un tel barrage d'artillerie.

La terre était dévastée labourée même; tout avait été bouleversé. Pas un seul pouce de terrain n'avait été oublié. Puis nous avons vu avancer craintivement les premiers soldats du Royal Canadian Regiment.

Nous sommes sortis de nos trous à la course pour aller au devant d'eux mais, curieusement, ils ont semblé avoir peur de nous, qui étions si contents de les voir surgir dans notre territoire. Il est vrai que nous avions une barbe de quinze jours, que nous ne nous étions pas lavés depuis autant de jours. L'eau était rare et, même si nous en avions eu, nous n'avions jamais le temps de nous laver.

Nous avions le regard de meurtriers. Normal : cela faisait six jours que nous ne cherchions qu'à tuer. Nous ne pensions qu'à détruire notre semblable et, le gros vin rouge aidant, nous avions la bouche et le menton teints d'une couleur étrange, un mélange de saleté, de boue et de vin rouge!

Nous avions certainement l'air d'hommes préhistoriques. Ce qui les bouleversait le plus, c'est que nous voulions attaquer avec eux! Ils avançaient presque ployés en deux de crainte de se faire tirer dessus,

alors que nous, à côté d'eux, nous sautions en l'air, gesticulant et jacassant autant en français qu'en anglais. Ils devaient nous prendre pour des fous et... nous l'étions aussi, sans erreur possible (la gourde de vin aidant).

Il fallut tout le savoir-faire du capitaine Garceau et de nos sous-officiers, notamment du sergent Bélanger, pour nous ramener à la raison. Nous avons donc laissé le champ libre aux attaquants. Heureusement pour nous car, étrangement, et ce fait est digne de mention, à la croix du chemin décrite ci-haut, et donc pas très loin de nous, le Royal Canadian Regiment fut la cible d'une mitrailleuse lourde allemande qui leur a fauché une dizaine d'hommes et leur officier. Comment quelques soldats ennemis avec une mitrailleuse ont-ils pu survivre à un tel bombardement? Mystère!

Le régiment canadien-anglais passa devant nous en file indienne sur le chemin d'Ortona-Orsogna (chemin qui nous avait coûté si cher), un autre avança de l'autre côté du ravin et d'autres enfin... un peu partout.

Ils défilaient devant nous, propres, bien lavés, la barbe faite du matin, avec de beaux costumes neufs, de belles bottes bien cirées, l'air reposés et bien nourris. Quels beaux morts ils feraient ! Que c'est beau l'armée quand on ne se bat pas trop souvent et pas trop longtemps, et quand on peut avoir le temps de se laver, de se raser, de nettoyer son linge et de boire de l'eau de temps à autre. Remarquez que je n'ai pas parlé de nourriture, un élément secondaire. Voilà six jours que nous n'avions pas mangé et nous n'étions pas morts. Alors, les autorités ont dû penser que ce n'était pas nécessaire puisque nous allions mourir; ils n'y pensaient même plus.

J'en étais là dans mes réflexions quand la fusillade et les bombardements ont repris devant nous. Les Allemands s'étaient trouvés de nouvelles victimes et la guerre pouvait continuer

L'affrontement était assez éloigné de nous; seuls les canons pouvaient nous atteindre! Mais la guerre était loin d'être terminée pour nous. Il fallait maintenant enterrer nos morts, autant les ennemis que les amis. Un groupe fut nommé pour creuser une grande fosse le long de la route d'Ortona-Orsogna et des équipes de deux furent formées pour ramasser les morts. Je fus un de ceux-là. Ce n'était pas une mince besogne : des corps gisaient là depuis sept jours. Il y avait quelques Anglais de l'Ontario Regiment (groupe de chars d'assaut) qui nous avaient si bien aidés dans notre malheur.

Tout soldat de l'armée canadienne portait au cou deux plaques d'identification, que nous avions surnommées « médailles de chiens ». Elles étaient faites de fibres pressées, indestructibles, même si elles étaient

mises en terre pendant des centaines années. Sur ces plaques étaient inscrits le nom du soldat, son numéro matricule, son grade et sa religion.

Ces hommes, qui avaient si vaillamment combattu, étaient tombés face à l'Allemand les bras en croix, les yeux grands ouverts regardant vers le ciel, leur nouvelle demeure, havre de paix et de bonheur... sans guerre.

Voici des exemples d'hommes retrouvés et identifiés. Un « tankiste » de l'Ontario Regiment avait été touché par un franc-tireur près de son blindé mis hors de combat non loin de la maison considérée comme un château fort allemand et que nous avions explorée lors de notre patrouille du 19 décembre.

Un dénommé Pelletier était tombé lors de la première attaque, conduite par le capitaine Triquet. Pauvre Pelletier, comme il a dû souffrir; il avait la moitié du corps défait, soit par une bombe de mortier ou par une mine. Enfin, les corps de deux Allemands de la race des « seigneurs » avaient rejoint notre ami Bugeaud dans son dernier sommeil. Ces Allemands, se croyant de race supérieure, se pensant les dieux de la guerre, s'étaient agrippés à cette terre d'Italie, voulant la garder à leur IIIe Reich. Après des combats aussi meurtriers qu'insensés, ils y avaient perdu leur rêve de conquête ainsi que leur vie.

La grande fosse de plus de cinquante pieds de long et de sept pieds de large étant terminée, nous avons descendu nos valeureux combattants avec mille précautions, en les alignant, épaule contre épaule, bien droits et le regard fixé sur l'au-delà, rigides comme à une dernière parade régimentaire.

Le padre Gratton passait devant ces héros comme s'il s'agissait d'une inspection, récitant la prière des morts et les bénissant. Cette grande fosse fut la dernière demeure de nos frères du R 22e R et de nos grands amis, qui nous avaient si bien secondés dans cette bataille de six jours, l'Ontario Regiment, les gars de Toronto.

Nos ennemis, les Allemands, furent mis épaule contre épaule à côté de nos amis qui avaient payé de leur vie les rêves de grandeur, devrais-je dire les rêves insensés d'Adolf Hitler.

Avec un immense chagrin, nous avons planté les petites croix blanches et nous y avons fixé les plaques d'identification de chacun d'eux; puis nous avons jeté de la terre sur ces corps qui avaient fait le sacrifice de leur vie pour qu'au Canada nous puissions vivre en paix pendant de nombreuses années encore!

Pendant l'après-midi, nous avons vu plusieurs hauts gradés de l'armée britannique et de la 1re division canadienne venir visiter notre champ de bataille et examiner le secteur de chaque compagnie. Je ne

sais pas s'ils ont visité l'état-major de notre régiment, ainsi que l'infirmerie du Dr major Latour, qui avait été obligé de chasser les vaches dehors pour laisser la place aux blessés. Plusieurs d'ailleurs y ont rendu leur dernier soupir, couchés dans la paille et le fumier du plancher de terre battue.

Je revois encore ces « experts » faire leurs commentaires sur ce que nous avions fait, sur ce que nous aurions dû faire et sur ce que nous n'aurions pas dû faire. Tout ce beau monde, dont les grades brillaient de mille feux au soleil, avait les pantalons bien pressés, la figure rouge et même violacée par l'abus de cognac. Enfin, tous ces experts en la matière nous regardaient de haut et nous trouvaient probablement malodorants pour leurs narines sensibles. Ils étaient des experts à la condition d'être loin en arrière. Ils n'avaient pas peur, évidemment : l'ennemi était à au moins cinq mille d'eux. J'aurais tellement voulu qu'ils rencontrent un gentil petit barrage d'artillerie comme nous en avions tant enduré pendant six jours. Surtout pas un gros : ils auraient tous sali leur pantalon. Non, seulement un beau petit de deux cents canons de 88 mm.

Avant de s'éloigner, ils nous ont félicités (comme cela a dû leur faire mal au cœur) et ils nous ont souhaité un bon repos pour le temps de Noël et du Premier de l'an!

Après toutes ces félicitations et ces belles promesses, nous, du peloton 16, avons fêté en prenant du gros vin rouge et en nous couchant dans nos trous. Les morts devant le mien ayant été enlevés, l'air était meilleur, mais mon poteau électrique, avec sa traverse qui se balançait toujours au vent, me rendait songeur. Ce poteau aurait pu me faire un beau monument dans un cimetière.

Nous avons dormi comme des bienheureux, l'âme en paix et avec la conviction du devoir accompli. Le caporal ronflait un peu fort, mais cela était rassurant... comme une musique de chambre. Il y avait une exception à ce bonheur : mon frère Jos manquait de vin. Au diable les dépenses, je lui donnai une de mes gourdes du meilleur cru en attendant que le soir tombe pour sortir de ce champ qui aurait pu être notre dernier repos, comme ce fut le cas pour plusieurs de nos copains... et aller en quérir d'autre à la maison de ferme.

Conte de Noël

22 décembre 1943

Le 22 décembre 1943, vers minuit, nous avons quitté le front après la fameuse bataille de Casa Berardi, où nous avions perdu les trois quarts de nos effectifs. De douze cents hommes environ que nous étions au départ avant l'attaque, nous n'étions plus maintenant que deux cents, tous épuisés par les combats incessants, le manque de sommeil et surtout le manque de nourriture.

Nous n'étions plus affamés même si nous n'avions pas mangé depuis six jours au moins. Et dire que j'avais pour quarante heures de rations dans mon « gros *pack* ». Nous n'en ressentions plus le besoin. Quand on est trop longtemps sans manger, on perd l'appétit et on n'y pense même plus.

Par contre, on a toujours soif. Comme mes gourdes étaient toujours pleines de gros vin rouge, je me tenais plus ou moins en forme avec ce liquide, faute d'eau! Nous n'en avions pas eu depuis plus d'une semaine. Les camions de ravitaillement ne pouvaient pas nous en apporter. Par contre, pour le vin, il y avait trois immenses tonneaux à la Casa Berardi, où nous allions faire le plein la nuit. Il était impossible d'y aller le jour sans risquer de perdre sa « gomme ».

Nous sortions donc des premières lignes en file indienne. Je précédais Guilbeault qui, lui, avait trouvé un petit cochon de près de cent livres, qu'il avait proprement saigné et qu'il portait sur ses épaules. Guilbeault était l'homme que vous auriez égaré dans le désert du Sahara et qui vous aurait trouvé un chevreuil pour le dîner. Je me rappelle très bien de ce fameux Guilbeault qui marchait derrière moi. J'étais chargé comme une mule. J'avais mon PIAT, mes bombes, mes grenades, mon équipement avec mes affaires personnelles et ma pelle de tranchée dont le manche me frappait continuellement les jarrets, comme pour me rappeler qu'à creuser la terre je finirais par creuser ma fosse!

Il y avait aussi mes gourdes de vin rouge qui me retenaient à la vie... et, enfin, toutes ces petites choses que le fantassin aime à conserver en vue de jours meilleurs.

Et Guilbeault, qui me suivait avec son petit cochon, fredonnait *Lily Marlene*, la chanson allemande que nous avions adoptée.

« Comment Côté, qu'il me dit, t'es encore saoul? Tu gambades, qu'est-ce que t'as bu?

— Je ne suis pas saoul, lui répondis-je. Je suis fini, *kaputt*, je crois que je vais rendre l'âme, maudit "enfant de chienne" ! » Notre français n'était pas très châtié en ce temps!

Et cahin-caha, nous avons fait trois milles avant d'arriver à notre nouvelle position, considérée comme une position de paix et de repos. Et je ne me souviens plus de rien! En tombant, nous nous étions endormis avant même de toucher le sol et nous avons dormi... dormi... pendant seize heures sans bouger, sans même avoir enlevé notre équipement. Guilbeault, lui, avait dormi tout ce temps la tête appuyée sur son petit porc!

Nous nous sommes réveillés le lendemain vers 14 h avec un beau soleil qui réchauffait nos vieux os. Nous étions tellement faibles que les Allemands auraient pu nous battre à coups de pieds dans le corps, que nous n'aurions pas réagi. Je crois même que nous aurions été contents de mourir.

Ici j'emprunte quelques passages de l'histoire du Royal 22e Régiment, qui décrit fort bien l'état, les faits et gestes du régiment durant cette courte période :

> « Le régiment reçoit l'ordre de se retirer à La Torre, où il prendra un repos bien mérité et où il profitera de ce répit pour se réorganiser. Il semble que les souffrances physiques et morales supportées avec tant de vaillance pendant la fameuse bataille de la Casa Berardi s'envolent soudainement. Nos gars anticipent déjà les douceurs d'un repos bien mérité, écrit l'aumônier du régiment.
>
> « Ils s'acheminent gaiement vers La Torre, petit village des côtes de l'Adriatique. Quelques maisons abandonnées sont occupées par le quartier général du bataillon, pendant que les compagnies s'installent dans le trou traditionnel du soldat, sur le théâtre des opérations militaires. Nos troupes entrent dans La Torre le 22 décembre, dans deux jours ce sera Noël...
>
> « L'église est en ruine, les vitraux sont en miettes et le toit est tout troué. Seul, le clocher s'élève encore au-dessus des décombres. Sur l'autel, un grand Christ de plâtre pend à sa croix, les bras ouverts. Malgré la proximité du front, le commandant autorise la célébration de la messe de minuit; en quelques heures, des volontaires débarrassent l'église des débris de toutes sortes. Quels ne sont pas l'étonnement et la joie des Italiens quand,

revenus des montagnes et des bois voisins, ils entrent dans leur temple rendre grâce à Dieu après de longues semaines d'exil. Ils prient, ils gesticulent, ils sanglotent et ils rient. Toute la gamme des sentiments humains se traduit dans leur mimique...

« La nuit de Noël au front, en ce mois de décembre 1943, s'annonce joyeuse; le major Fernand Trudeau a été chargé des préparatifs. Les hommes sont heureux et émus.

« Ils regardent la crèche de l'Enfant Jésus, que des camarades ont construite avec grand soin, et songent au Québec; pendant que les uns se confessent, les autres répètent de vieux cantiques de Noël et des refrains canadiens.

« Les Italiens, surtout les femmes, viennent admirer leur église et s'étonnent de la piété des Canadiens, de ces soldats bienveillants et si généreux; enfin tout est prêt, on oublie presque la voix des canons et le vrombissement des avions ennemis. »

Nous, du peloton 16 de la compagnie D, sous les ordres du sergent Roméo Bélanger, avons d'abord pensé à nous laver et à nous faire la barbe. Il s'agissait d'une barbe de quinze jours, dont il a fallu d'abord détremper la croûte de boue figée dans les poils avant de procéder au martyre : couper avec un rasoir ces poils qui étaient longs d'au moins un pouce à certains endroits. Cette opération nous a pris au-delà d'une heure chacun, sans parler des entailles dans la peau et du sang versé...

Le sergent Bélanger, qui était cuisinier avant la guerre, nous avait promis qu'il nous ferait des côtelettes de porc et, si nous construisions un four, qu'il pourrait même nous faire des tourtières avec la viande du petit porc de Guilbeault. Les côtelettes cuites, nous avons eu la douloureuse surprise d'apprendre que nous ne pouvions manger de ce porc sans encourir de graves problèmes. Nous avions été trop longtemps sans manger, et absorber un aliment aussi « lourd » pouvait nous être fatal !

Le médecin régimentaire ordonna donc à notre sergent de faire bouillir ce lard dans une marmite et de nous donner seulement le bouillon pour au moins deux repas. Par la suite, nous pourrions manger la viande. Roméo nous confectionna des tartes aux pommes et des tourtières, mais tous ces plats étaient réservés pour le réveillon de Noël.

Comme nous étions heureux en ce 24 décembre. Notre peloton, qui n'était plus que de onze hommes au lieu de trente, formait une petite

famille très unie et nous n'avions rien d'autre à faire que de manger, de nous allonger par terre et de dormir, dormir sous la chaleur d'un beau soleil.

C'était trop beau, cela ne pouvait durer. Soudain, l'ordre fut donné de partir d'urgence pour le front. Adieu les réjouissances. Il fallut prendre position en avant et en quelques heures le village devint désert. Il ne restait plus dans La Torre que les Italiens, les préposés au transport et les cuisiniers. Au lieu d'entendre des cantiques de Noël, nos soldats ont dû subir la canonnade toute la nuit et toute la journée du lendemain, le 25 décembre 1943.

La compagnie D fut envoyée sur la gauche de la position du régiment. De ce secteur, nous dominions Villa Grande. Cette même nuit de Noël, nous recevions deux officiers et quelques hommes en renfort. Il y avait des soldats qui venaient de mon ancien régiment, les Voltigeurs de Québec. Plusieurs étaient des connaissances et des amis.

Quel désarroi, pour ne pas dire quel désespoir, on pouvait lire sur le visage de ces pauvres bougres arrivés sur le front dans une nuit de Noël pluvieuse, au cours de laquelle les *Jerries* ne ménageaient pas leurs obus. La température avait baissé sous la normale. Le peloton 16 s'était partagé les pâtés à la viande et les tartes aux pommes avant de partir pour le front. Vu l'urgence et la précipitation du départ, nous n'avions pas pris de précautions, si bien que les tourtières et les tartes furent jetées « pêle-mêle » au fond de nos *packs*. Elles étaient devenues un brouet immangeable, écœurant, que nous avons dû jeter.

Le matin du 25 décembre, aux premières lueurs du jour, nous inspectâmes notre territoire. Une mer de boue nous entourait, garnie seulement de quelques buissons, d'arbustes, d'oliviers et de quelques maisons de ferme écroulées sous les bombardements. Chose étrange, un régiment anglais partageait avec nous ce secteur. Mon frère Jos Adélard avait creusé son trou près du mien.

Tout à coup, nous aperçûmes tous les deux en même temps une chose étrange sur le front. Impensable, et même inimaginable, à quelques pieds de nous, un gros lapin blanc contrastait avec la boue qui nous entourait. Nous n'en croyions pas nos yeux de voir un lapin en liberté, en Italie, et en temps de guerre en plus!

Sans nous consulter et sans même nous regarder, nous sommes partis « à la belle épouvante » à la poursuite de la « bibitte ». Il n'y avait rien pour nous arrêter, pas d'obus, pas de francs-tireurs, pas de boue, pas de pluie, rien, il nous fallait absolument ce lapin pour Noël.

À tour de rôle nous plongions sur l'animal, mais sans succès. Il réussissait toujours à nous échapper. Quelques Anglais, plus intrépides que

d'autres, sont venus nous aider. Enfin, plongeant dans un buisson, j'ai réussi à le saisir par les deux pattes de derrière. La bestiole avait de très bons ressorts dans les pattes et elle se défendit férocement. Si le lapin avait réussi à s'échapper, croyez-moi, j'aurais gardé les deux pattes de derrière !

Maintenant, nous avions affaire à d'autres ennemis, les Anglais. Ceux-ci prétendirent que la bête leur appartenait, qu'ils l'avaient vue les premiers et qu'ils avaient été les premiers à la poursuivre. Que faire? Nous étions peut-être des colonisés, mais pas des caves.

Alors, la chicane a commencé. Mon frère, avec sa carabine en bandoulière, frappait à bras raccourcis sur ces énergumènes et moi, avec mon lapin, je frappais dans le tas à grands coups!

Je crois bien qu'aucun lapin n'eut à livrer pareil combat sur la ligne de feu durant cette guerre. Pendant que les coups pleuvaient de part et d'autre, on aurait juré, chose vraiment curieuse, que le tir de l'artillerie ennemie avait diminué d'intensité. Certainement que les *Jerries* nous voyaient et qu'ils attendaient le résultat de notre combat pour prendre les survivants.

Croyaient-ils que deux Canadiens français étaient de taille à battre l'armée britannique; je crois que nous aurions pu perdre cette bataille si les Allemands n'étaient pas venus à la rescousse. Ils avaient réajusté leur tir d'artillerie et les obus pleuvaient maintenant directement dans notre secteur. Les Anglais ont abandonné le terrain et le lapin (comme toujours) pour aller se mettre à l'abri. Il était temps, car ma bête perdait de l'ardeur au combat et ses ressorts arrière étaient bien moins vigoureux. Nous sommes donc partis au pas de course. Pour une fois, les Allemands nous avaient aidés.

Tout en trottant vers notre position, j'aperçus un soldat anglais à plat ventre, le nez dans la boue, qui retenait son casque d'acier sur sa tête avec ses deux mains et qui ne bougeait pas du tout. Je le crus mort et pour m'en assurer je lui donnai un coup de lapin.

Mal m'en prit car le type, froissé dans son orgueil, sauta en l'air comme un polichinelle sortant de sa boîte en hurlant probablement un ordre... en anglais. Il n'y a que cela que les Anglais savaient faire. Je lui donnai un autre coup de lapin et le pauvre animal laissa échapper un gémissement, un de ses derniers. Mon frère Jos s'en venait en courant et en soufflant comme une locomotive à vapeur; il avait carabine et baïonnette pointées au *high port* et l'œil mauvais. L'officier n'a pas insisté et il s'est recouché dans la même position en grognant. Nous nous sommes précipités dans nos trous pour goûter un peu de repos; mon lapin ne bougeait plus, il demandait certainement un répit.

Il nous fallait maintenant passer à des choses sérieuses : comme préparer notre dîner. Nous regardions du coin de l'œil notre lapin et nous ne pouvions nous décider à le mettre à mort. Mon frère, ce sans-cœur, en a profité pour s'éloigner en disant qu'il allait chercher des patates dans les jardins avoisinants. Je demeurai seul avec mon ami à poils qui me regardait d'un air résigné. Je crois qu'il se doutait de mes idées meurtrières, mais il semblait m'encourager à poursuivre mes gestes de gratitude à son égard. Je le flattai longuement dans le sens du poil en lui prodiguant des paroles élogieuses sur sa manière de combattre notre ennemi commun. Puis je l'empoignai prestement par les pattes arrière et lui administrai le vrai coup du lapin, juste derrière les oreilles.

Il ne s'est même pas défendu; il a frémi de tout son corps et a rendu l'âme en vrai héros qu'il était! Peut-être se sentait-il heureux de finir ses jours dans l'estomac de deux soldats qui avaient combattu valeureusement comme il l'avait fait lui-même! Je lui enlevai sa belle fourrure blanche toute maculée du sang de ses ennemis. Tout nu, je l'ai trouvé petit et chétif; il me faisait penser à nos morts quand nous les mettions en terre. Comme ils nous semblaient chétifs et petits eux aussi en comparaison de « l'héroïsme » qu'ils avaient démontré de leur vivant.

Je m'emparai donc de mon grand plat de cuivre, qui me servait aussi bien à me laver ou à me raser qu'à faire la popote. Je passai l'index autour pour enlever le savon et les poils de barbe, et lavai mon animal avec de l'eau de pluie. J'y ai mis de l'huile d'olive et j'ai commencé à faire chauffer le tout avec ma torche de plombier qui nous servait à préparer nos repas quand l'ennemi nous le permettait. Les gars des chars d'assaut riaient bien de moi quand je suis allé les voir pour obtenir de l'essence pour remplir le réservoir de ma torche. Mon frère étant revenu avec des patates, lui et moi avons décidé que nous aurions des frites pour notre dîner de Noël!

Dans le journal de la 8e armée, le *Maple Leaf*, édition de la semaine du 20 décembre 1943, on décrivait le menu du dîner de Noël servi aux troupes sur la ligne de feu. On parlait de dinde servie dans une sauce onctueuse avec des patates en robe des champs et, pour le dessert, du plum-pudding arrosé de café avec lait et sucre. La fameuse dinde à moitié déplumée baignait en fait dans de la farine blanche délayée dans l'eau et était accompagnée de patates en compote avec pelures, puis suivie de plum-pudding à la tartare. Je regrettai d'avoir jeté mes pâtés à la viande et mes tartes aux pommes, qui auraient fait un repas gastronomique en comparaison de ce dîner, qui n'aurait même pas été bon pour le cochon à Guilbeault!

Mon frère et moi sommes revenus de la cuisine avec du sel, de la margarine et... une tasse de thé. Le café au lait avec sucre n'existait pas. Nous avons savouré notre lapin-frites. La viande était tendre à souhait tellement la bête avait été battue et les frites excellentes! Les hommes juraient contre les cuisiniers pendant que nous nous donnions de grosses tapes sur la bedaine... de satisfaction.

Ce fut le seul repas chaud que nous avons eu au front en ce jour de Noël 1943. Il ne fallait pas trop gâter ces pauvres troupiers, car ils pouvaient se ramollir!

Si je me rappelle bien, le repas chaud suivant nous fut servi le Jour des rois, en janvier 1944, quand nous sortîmes de la ligne de feu. Entre-temps, nous avons mangé du *corned beef* et ces même *hardtacks* durs, très durs, et cela, quotidiennement ou presque. Après tout, nous étions payés pour faire cette guerre et en plus nous étions logés et nourris ! Un soldat recevait une solde de 1,35 $ par jour, un caporal, 1,45 $, et un sergent avait 1,55 $. Cette solde était pour vingt-quatre heures de service. Il ne fallait donc pas penser aux heures supplémentaires. Nous étions payés même les jours de repos. Voilà pourquoi on n'hésitait pas à nous les écourter.

Après le dîner, nous avons eu la visite de nos deux officiers, nouvellement arrivés au régiment, deux officiers que nous avions connus au Canada, en Afrique du Nord, en Algérie, en Tunisie et au Maroc. Ils venaient du même régiment que nous, les Voltigeurs de Québec. Pendant un certain temps, j'avais été sous les ordres de l'un d'eux, un chic type, le lieutenant Mark Devlin. Tout en jasant, ils nous demandèrent des conseils pour savoir comment agir pour être bons, honnêtes et aimés de leurs hommes car, disaient-ils : « Nous n'avons pas l'expérience de la ligne de feu! » Nous les avons trouvés très gentils pour cette marque de confiance. Je les savais bons soldats et humains.

Mais que pouvions-nous leur dire? Nous n'étions que de simples soldats. Je ne pouvais que leur conseiller d'être aussi « ratoureurs » que le dernier de leurs hommes. Ils nous ont regardés d'un air incrédule, vraiment consternés à l'idée de devoir agir comme nous l'avions fait depuis le matin. Par la suite, nous avons appris que ces deux officiers étaient très appréciés et aimés de leurs subalternes. Je ne crois pas qu'ils aient eu à suivre nos conseils!

Vers 15 h, nous fûmes les spectateurs, aux premières loges qui plus est, d'un bombardement par avions. Les Allemands avaient-ils été renseignés sur notre court séjour à La Torre? Nous nous sommes posé la question quand au moins une douzaine de Messerschmitt 109 (des chasseurs) sont passés en rase-motte au-dessus de La Torre en lâchant leurs

bombes et en mitraillant tout ce qui bougeait. Apparemment, ils auraient fait très peu de dégâts mais si nous avions occupé nos positions antérieures, nous aurions tous été tués. Leurs bombes sont presque toutes tombées à cet endroit. Nous étions assis sur le rebord de nos trous mon frère, moi et bien d'autres, pour regarder le bombardement. Plusieurs officiers nous criaient de nous camoufler car, si les *Jerries* nous voyaient, ils reviendraient, et cette fois ce serait notre bal final.

Quel beau spectacle de voir les aviateurs allemands se faufiler à travers tous ces obus anti-avions. Le ciel en était obscurci, mais pas un seul avion ne fut atteint. La hardiesse et la bravoure de ces aviateurs méritaient qu'on leur lève notre chapeau; c'étaient des « as » pour oser faire de telles incursions dans nos lignes.

Le soir venu, on a procédé à la distribution des devoirs pour la nuit. Quelque vingt hommes furent assignés à une patrouille sous les ordres du caporal Larabie. Moi, je fus désigné au quart de garde de 22h jusqu'à minuit.

Nous passâmes la soirée, le sergent Bélanger, mon frère et moi, tous trois du même petit village de la vallée de la Matapédia, à nous remémorer les Noël d'antan passés chez nous à prendre des repas gastronomiques, à boire du vin et du caribou!

Quelque vingt minutes avant le début de mon quart de garde, une petite pluie fine et pénétrante se mit à tomber. Je dus enfiler mon puncho de toile imperméable, prendre la mitraillette de mon frère et faire au moins un demi-mille en avant de nos lignes pour trouver l'homme que je devais remplacer. Cet homme était fou de joie en voyant arriver son remplaçant! Je m'assis au pied de l'arbre qui était notre point de repère, ramenai mon puncho sur ma mitraillette (Tommy gun) et sur mes genoux, et je laissai vagabonder mon esprit, seul dans le noir. On ne voyait pas plus loin que le bout de son nez et ma tuque était toute détrempée. Je ne portais que rarement le casque d'acier quand nous étions en action. Je songeais au travail dangereux que nous faisions, seul en plein champ, à un demi-mille de nos copains, au pied d'un olivier, sans autre arme qu'un couteau et une mitraillette chargée de trente balles. Qu'aurais-je pu faire en cas d'attaque de l'ennemi? Courir au plus vite à nos lignes pour avertir la compagnie? J'aurais été descendu avant d'avoir fait dix pas. Ou bien tirer sur l'ennemi pour tuer le plus possible de soldats avant de perdre ma « gomme »? J'aurais bien sûr sonné l'alarme pour nos troupes, et puis après? C'est ce que l'armée appelle une fin glorieuse, tout bonnement; mais, entre nous, ça donne quoi, cette fin « glorieuse »? N'est-ce pas la mort, tout bonnement!

C'est incroyable tout ce qui trotte dans la tête d'un soldat qui tente de résoudre ce dilemme. Combien d'énergie il dépense à vouloir trouver le juste milieu entre faire son devoir et ne pas passer pour un lâche.

La solution qui nous vient le plus souvent à l'esprit n'est pas toujours la meilleure, soit celle de prendre ses jambes à son cou et de courir, courir à se faire éclater les poumons. Où est caché l'ennemi? Il est peut-être près de nous, attendant justement l'occasion de nous « péter la fraise »! Si vous fuyez, les autorités militaires vous cueilleront quand vous serez bien essoufflé, à quatre ou cinq milles du front. Résultat : la cour martiale. De deux à cinq ans de détention pour désertion! Les ordres sont les ordres. « Le soldat doit demeurer à son poste, y mourir s'il le faut pour le bien de ses camarades. » Le proverbe « À l'impossible nul n'est tenu » n'existe pas dans l'armée.

J'étais tout à ma méditation quand j'entendis à ma droite piailler un oiseau, puis tout de suite après, à ma gauche cette fois, un curieux sifflement. C'est vraiment rare, un oiseau qui chante à 11 h du soir par temps pluvieux... Et que dire des « siffleux » qui répondent aux oiseaux? J'en déduisis donc qu'on était en train de m'encercler, probablement pour me faire prisonnier.

Je quittai le pied de mon arbre en rampant pour m'en éloigner d'au moins cinquante pieds et je me rendis à plat ventre dans une dépression du terrain d'où je pouvais voir l'horizon et peut-être discerner les mouvements de l'ennemi. Mais la nuit était trop sombre pour apercevoir quoi que ce soit. Je levai la tête pour vérifier si mon couteau était bien dans mon dos, entre mes deux épaules. Je détachai le lacet qui le retenait et sans faire aucun bruit j'armai ma mitraillette.

Les obus avaient cessé de passer au-dessus de ma tête pour aller s'écraser dans nos lignes. Le calme plat s'était installé, je n'entendais que la pluie qui me tombait sur la boîte à penser... et les dents qui me claquaient dans la bouche.

J'étais persuadé qu'une grosse patrouille se dirigeait vers nos positions (un soir de Noël) et je ne pouvais rien faire pour avertir mes compagnon! Quinze minutes ne s'étaient pas écoulées quand l'enfer se déchaîna. Tout ce qu'il y avait d'armes automatiques et de carabines se mit à tirer en même temps. À travers tout ce vacarme, je n'entendais que des cris, des jurons et des plaintes. J'ai même entendu quelques galopades pas très loin de moi, mais j'étais prêt à toutes les éventualités.

Je restai dans mon coin, sans faire de bruit, à écouter avec mes quatre oreilles et à observer avec mes quatre yeux, mais tout restait calme. Après une attente de vingt minutes, la tête collée au sol, j'entendis la venue d'hommes, mais les pas s'arrêtèrent près de l'arbre que j'avais

quitté. Je m'approchai en rampant sans faire le moindre bruit, j'allongeai mon bras qui tenait le Tommy gun, et je criai le mot de passe. « Bear! » la réponse ne se fit pas attendre : « Russia! »

Je m'approchai des deux hommes, ma mitraillette prête à tirer. C'était le sergent Bélanger et un soldat nouvellement arrivé avec le dernier renfort. J'étais quelque peu énervé par tout ce que j'avais entendu et enduré depuis près d'une heure, et le sergent Bélanger s'en est aperçu. Il a mis la main sur mon arme et m'a dit : « Take it easy Côté, take it easy my boy! » Il n'y a rien de plus fatigant ni de plus énervant que d'être condamné à attendre et à écouter sans pouvoir rien faire.

Je demandai à Roméo Bélanger ce qui s'était passé dans nos lignes pendant mon absence.

« Nous nous doutions qu'ils viendraient, dit-il, vu l'arrêt de leur artillerie et le calme qui a suivi. Nous étions donc fin prêts à les recevoir; les hommes se sont bien battus, surtout les nouveaux Voltigeurs de Québec. Mais un conseil, enlève le magasin de balles de ta mitraillette avant de la remettre à ton frère Jos quand tu le reverras.

— Pourquoi? lui demandai-je.

— Il est en C... La seule arme qu'il avait pour se défendre était ta pelle. Tu aurais dû l'avertir que tu prenais son Tommy gun. À ramper dans la boue pour éviter les coups de l'ennemi, il a tout sali sa belle tunique neuve qu'il avait reçue à La Torre. »

Ouais, l'affaire était grave. Le sergent avait raison; il connaissait Jos aussi bien que moi. Il me faudrait être diplomate et vigilant parce que Jos, une fois enragé, était dangereux, même avec moi. Je passai un moment avec Roméo et le nouveau, qui ne me semblait pas très hardi... et comme je le comprenais!

Roméo Bélanger me dit qu'il monterait la garde pendant une heure avec le nouveau Voltigeur, histoire de l'initier. Cela semblait faire bien plaisir au jeune soldat. Puis il m'a chargé d'avertir le capitaine Garceau qu'il rentrerait plus tard dans nos lignes.

Je suis parti pour rejoindre notre position en passant le long des murs d'une maison. En tournant le coin, je fus interpellé par un gars qui montait la garde à cet endroit. Il me cria le mot de passe; je n'eus pas le temps de répondre, que déjà j'avais le canon de sa mitraillette dans les côtes. Je n'eus que le temps de frapper le canon de son arme avant qu'une salve de balles éclate alors que je criais :

« Thomassin, ne tire pas! C'est moi, Côté! »

Le capitaine Garceau arriva au pas de course pour s'enquérir de ce qui se passait, croyant au retour, toujours possible, des *Jerries*. Il a bien vu que le soldat était *trigger-happy* (une expression pour dire d'un homme

qu'il est trop énervé pour pouvoir se contrôler) et il le fit remplacer immédiatement.

Mais je ne pus m'empêcher de raconter toute mon histoire du début à la fin. Le capitaine, excellent psychologue, a semblé content de mon récit et il a consenti à m'accompagner jusqu'à mon trou pour calmer mon frère s'il le fallait. Vous vous imaginez bien que je n'ai pas refusé. Mais, chose curieuse, quand mon frère m'a vu avec le capitaine, il a été tellement content que, si j'avais été seul, je crois qu'il aurait pleuré comme un veau!

Il me croyait mort car, depuis la fin de mon quart de garde, il s'était écoulé près de deux heures.

Je lui remis sa mitraillette avec son magasin de balles et je m'excusai de ne pas la lui avoir demandée avant de partir.

« Ce n'était pas la peine, dit-il, tu ne pouvais tout de même pas aller monter la garde avec ton PIAT. Mais j'ai dû me servir de ta pelle, elle m'a été très utile, et j'ai gâché ma belle tunique neuve! »

Le capitaine est alors intervenu en disant.

« Caporal Côté, demain vous aurez une autre tunique neuve, je vous le promets! »

Et voilà comment nous avons passé le jour de Noël 1943 sur le front en Italie, avec quelques périodes énervantes, mais aussi avec d'autres périodes plus amusantes, tout en nous disant que, si ça ne devenait pas trop dangereux, nous aurions des chances de fêter Noël 1944 chez nous. J'étais bien loin de me douter que je passerais deux autres Noël loin de la maison paternelle.

En cette nuit de décembre 1943, Jos a étendu sa tunique sur le rebord de son trou, sous la pluie, en disant qu'il ne pouvait l'endurer, car elle sentait trop la « choucroute »; de cette façon, elle se laverait d'elle-même. Enfin, après avoir enlevé la boue qui recouvrait le fond de notre trou, nous avons revêtu notre *great coat* (manteau) avec le puncho par-dessus pour demeurer plus au sec. Nous nous sommes roulés au fond de notre trou et nous nous sommes dit bonsoir. « Bonne nuit et fais bien ta prière Jos, demain le *fun* va recommencer... » Et moi, je me suis mis à penser à mes parents et à combien tristes ils devaient être. Je suis certain qu'avant de se coucher ils ont récité plusieurs prières pour notre survie. J'ai pensé aussi à ma petite amie, que je considérais maintenant comme ma fiancée; je lui ai dis un gros merci du fond du cœur pour toutes les belles prières qu'elle récitait pour sauver ma carcasse de la mort. Comment Dieu pouvait-il lui refuser cette faveur? D'autant plus que j'étais le principal intéressé et qu'elle-même était un ange de bonté!

Je fis une dernière prière à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des soldats canadiens en 1914, et la remerciai pour la protection qu'elle m'avait accordée en cette fête de Noël. Puis je me suis endormi en pensant à tous ces êtres chers que j'avais laissés dans mon beau pays, le Canada!

CHAPITRE V

patrouille sur le Riccio

Après ce tragique Noël passé en réserve de la brigade, nous étions exténués par le manque de nourriture, le froid, les pluies incessantes et les bombardements. En fait, nous n'étions pas en réserve, mais plutôt en première ligne, et l'ennemi venait se promener chez nous en touriste presque toutes les nuits. Le 28 décembre 1943, on nous renvoya chez nous, à la 3e brigade, en attente d'une attaque probable sur le Riccio.

À cet endroit, nous avions la certitude d'être le point de mire de l'ennemi malgré le camouflage que nous procuraient les oliviers, les vignes, deux grandes maisons et une petite chapelle. Les Boches nous bombardaient avec précision avec leurs canons de 88 mm, ils nous aspergeaient de leurs mortiers de trois pouces et ils nous mitraillaient sans arrêt avec leur lourdes Breda dont les balles nous sifflaient continuellement aux oreilles. Nous étions tout près d'eux, couchés à plat ventre dans l'herbe très courte. Les balles faisaient un flop! flop! autour de nous en frappant le sol. Je me rappelle que j'avais crié à « l'inventeur » Tancrède-Xavier Cloutier, l'ordonnance du lieutenant Châtillon : « Couches-toi T.X., tu découvres notre position et tu vas te faire tuer! » Mais monsieur continuait à se promener comme par un bel après-midi du mois de mai pendant que les balles pleuvaient, comme pour rire de moi, qui avais les fesses serrées par la peur!

Dans l'histoire du 22e régiment, à la page 217, le général Wokes dit : « Quant à la 3e brigade, ses effectifs étant maintenant reconstitués, elle pourra poursuivre l'ennemi et le talonner jusqu'à l'Arielli. »

Je ne sais pas où ce général a recueilli ces renseignements, mais je peux affirmer que notre compagnie D n'était qu'au tiers de ses effectifs. En effet, le peloton 16 n'était plus constitué que d'un officier, le lieutenant Châtillon, du sergent Roméo Bélanger et de onze hommes, au lieu de trente-trois comme il l'était au départ. Il en était de même pour les autres pelotons et du régiment en général.

Dans l'après-midi du 29 décembre, une patrouille de reconnaissance de Bren carriers (chenillettes), sous les ordres d'un officier, a découvert que les bords du Riccio étaient occupés par les *Jerries*. Malheureusement, l'expédition a subi quelques pertes : il y a eu des morts et des blessés, dont le sergent Donafrio.

Le même jour, on nous annonçait que notre peloton devrait sortir en patrouille de combat le soir afin de sonder l'ampleur de la défensive allemande à cet endroit. Il n'y avait rien de rigolo dans une promenade de ce genre. Le sergent Bélanger m'a avisé que je ferais partie de la patrouille, armé de mon PIAT.

Le peloton 16, pour cette expédition, a vu son armement doubler. Le sergent, le caporal et le lance-caporal héritèrent d'un Tommy gun et chaque soldat de deux mitrailleuses Bren et de grenades à profusion. Quant à moi, je me procurai un revolver allemand (Luger) et des balles en quantité.

Mon PIAT était bien nettoyé, bien huilé et mes trois bombes prêtes à servir. Nous étions tous confiants d'obtenir de bons résultats sans trop de difficultés. Mais quand on nous annonça, juste avant notre départ, que nous allions à la rivière Riccio, notre enthousiasme dégringola de plusieurs crans, car nous savions bien ce qui était arrivé à la patrouille des Bren carriers. Nous ne pouvions donc pas compter sur l'effet de surprise et les Boches nous attendaient sûrement. Le sergent Bélanger, en bon vieux guerrier qu'il était, semblait avoir bien étudié sa carte. Il nous fit passer par un tout autre chemin que celui que les chenillettes avaient emprunté dans l'après-midi. Nous traversâmes un grand champ d'oliviers et un vignoble très bien entretenu pour cette saison avancée et nous avons ensuite débouché sur un terrain en pente douce. Nous avions certainement parcouru un mille quand nous nous trouvâmes à l'abri d'un remblai, un bel endroit pour nous reposer et reprendre notre souffle.

Nous y étions depuis quelques instants seulement quand une mitrailleuse ouvrit le feu sur notre droite. Quelques secondes plus tard, l'enfer se déchaîna devant nous. Au moins quatre mitrailleuses lourdes Breda tiraient de plein fouet sur le haut du remblai. Il était inutile de risquer notre tête au-dessus de l'élévation. Nous y aurions perdu la vie avant d'avoir tiré une seule balle! L'endroit était piégé. L'ennemi savait que, tôt ou tard, de beaux fins comme nous s'y rendraient et il y avait par conséquent posté des mitrailleuses en ligne fixe pour pouvoir anéantir tous les imprudents qui s'y réfugieraient. Nous étions pris. Il nous était impossible de nous sortir de ce pétrin, car le terrain derrière montait jusqu'aux vignes en pente douce.

Il nous fallait réfléchir et agir vite, car les mitrailleuses ennemies grugeaient littéralement le haut du remblai : dans quelques minutes, il ne nous resterait plus rien de notre protection.

Le sergent laissa la patrouille au caporal Larabie et il partit en rampant sur la gauche de notre position. Il revint précipitamment quelques instants plus tard et il me demanda de le suivre avec mon lance-bombe antichar.

Nous avons rampé sur une courte distance, puis atteint un ravin qui devait être le Riccio lui-même, complètement à sec. Le sergent me montra une maison assez importante qui avait quatre fenêtres sur sa partie frontale. C'est de cet endroit que partait le tir des quatre mitrailleuses qui faisaient feu avec des balles lumineuses sur nos compagnons du remblai. Je compris immédiatement le projet du sergent Roméo Bélanger.

Le sergent me dit :

« Pourrais-tu, Lucien, placer une bombe dans la porte de cette casa sans rater ton coup au premier essai? »

Oui, je le pourrais si j'étais plus près, à cent pieds et... en plein jour! Je me jetai sur le dos pour armer mon PIAT; je demandai ensuite à Roméo si nous ne pouvions pas nous rapprocher encore un peu de la forteresse, ce que nous fîmes en rampant. Tout était tranquille dans ce coin et pas une seule balle ne venait nous troubler. J'étais à une distance d'environ quatre-vingts pieds; je plaçai une bombe dans mon arme en tremblant d'anxiété, j'alignai mes mires du mieux que je le pus dans l'obscurité... et je pressai la détente.

La bombe partit en laissant une trace lumineuse et elle tomba à quelques pieds de la maison en explosant; au même instant, deux mitrailleuses ouvrirent le feu sur nous. Le tir provenait des fenêtres de gauche. Le sergent me dit :

« Vite Lucien, mets une autre bombe et cette fois ne la rate pas, car dans une minute nous perdons notre gomme.

— Je l'aurai Roméo, je l'aurai ou je mourrai ici *Sperare*! »

La situation s'aggravait avec la pluie de balles qui s'abattait dans notre secteur. Sans perdre un instant, je plaçai une deuxième bombe dans mon PIAT et je me mis en position de tir sans avoir prévu que les *Jerries* me donneraient une chance inouïe. Comme j'étais prêt à tirer, les Allemands lancèrent une fusée blanche éclairante pour avoir une vue d'ensemble du combat. Pendant quelques secondes, je vis la maison comme en plein jour. J'ajustai mes mires une dernière fois et je pressai la détente. Cette fois, j'étais certain de réussir; ma bombe fila, comme portée par la « main de Dieu », et frappa la porte au moment ou un Boche l'ouvrait pour jeter un coup d'œil. Je vis la scène comme dans un

rêve. La bombe explosa en plein centre de la maison : toutes les fenêtres furent éclairées d'une lueur verdâtre en même temps qu'on entendait une formidable détonation.

Les mitrailleuses ennemies se turent instantanément pour faire place aux nôtres. Nos deux mitrailleuses, les deux Tommy gun et les grenades 36 ainsi que nos carabines se vengeaient de la peur que les *Jerries* nous avaient causée. Toutes nos armes visaient maintenant les cibles, soit celle de droite, soit celle de gauche ou encore la maison elle-même, qui était maintenant la proie des flammes et des explosions. Moi, j'étais certain, pour avoir très bien vu la force de la déflagration, que pas un seul *Jerry* n'était sorti vivant de la *casa*.

Le sergent Bélanger me dit en me donnant une tape sur l'épaule :

« Ramasse tes petits Lucien! nous déménageons en vitesse! » Il n'a pas eu à me faire un dessin; en moins de deux, je me faisais péter les talons au derrière pour rejoindre le gros de la section. Arrivé au remblai, l'ordre fut répété.

« Nous déménageons car dans quelques instants, si nous n'avons pas atteint la vigne, nous sommes morts; dans une minute, ça sera l'enfer ici. »

Ce fut une course mémorable, nous aurions facilement gagné le quinze cents mètres aux jeux olympiques. Il nous avait fallu une heure pour nous rendre au remblai, mais cette fois-ci nous fîmes le même trajet en cinq minutes, et encore... Nous avons dépassé la vigne pour nous laisser tomber dans le champ d'oliviers, pâmés et à bout de souffle : l'air ne pouvait plus ni entrer ni sortir de nos poumons. Comme le sergent Bélanger nous l'avait prédit, l'artillerie allemande se déchaîna sur le secteur que nous venions de quitter précipitamment; même la vigne y passa. Le terrain fut labouré par les obus de 88 mm et les mortiers de trois pouces. Cet orage de fer et de feu nous cloua au sol pour une demi-heure et nous dûmes ramper sur une partie du parcours pour rejoindre nos lignes.

Nos frères d'armes jubilaient de nous voir de retour; ils nous croyaient broyés et pulvérisés sous cette pluie de balles et d'obus. Nous oubliâmes notre fatigue et notre peur devant une telle démonstration de joie, qui exprimait bien la considération et l'amitié que l'on se prodiguait mutuellement à la compagnie D. Le capitaine Garceau à son tour vint nous voir et le sergent Bélanger en profita pour faire son rapport. Le capitaine, très satisfait de notre succès, tint à nous serrer la main à tous pour nous féliciter de notre conduite durant le combat.

Lorsqu'il fut arrivé à moi, il dit :

« Côté, le prochain char d'assaut allemand, je vous le réserve! »

Et moi de répondre immédiatement :

« Merci capitaine, mais je tiens trop à ma peau, malheureusement; j'aimerais laisser cet honneur à quelqu'un d'autre! »

Et le bombardement recommença, aussi furieux qu'auparavant. Nous nous précipitâmes dans la petite chapelle pour nous abriter. Chapelle était un grand mot pour désigner cette petite cabane dont le plancher de mortier s'effritait en raison de la pauvreté du matériau. Les murs de plâtre étaient lézardés de partout. Le toit était à nu et aucun plafond ne nous protégeait contre un obus tombant à la verticale. Nous nous jetâmes sur le sol, épuisés, finis, *kaputt*. J'étais couché sur le dos et je regardais constamment le ciel en attente d'un obus qui viendrait finalement nous désintégrer. Brisé par la fatigue, je m'endormis en souhaitant qu'aucune bombe impie ne vienne frapper ce lieu saint, cette petite chapelle et les « anges » qui s'y étaient réfugiés!

Enfin, je dormis comme un bébé. Je me réveillai aux premières lueurs du 30 décembre au son coutumier de l'explosion des obus de 88 mm et des mortiers. De temps à autre, on entendait le jappement des mitrailleuses Breda ou Schmeissers, indiquant que le combat s'était rapproché mais, Dieu merci, pour le moment, il faisait des ravages dans un autre secteur du front canadien voisin du nôtre. Notre tour viendrait bien assez vite.

J'avais l'espoir, en me rendant à la cuisine, d'obtenir quelque chose que nous n'avions pas vue depuis nombre de jours : de la nourriture. Je fus chanceux d'obtenir une boîte de ragoût, deux morceaux de pain, que la saison des pluies avait assouplis, de la margarine et du thé comme seuls les Anglais savaient le faire, c'est-à-dire imbuvable!

Pour le moment, adossé au mur de la casa, je savourais mon *stew* froid et graisseux, mon pain tartiné de margarine dure comme de la craie, avalant une gorgée de thé de temps à autre pour délayer le tout!

Je fus un peu moins chanceux par la suite. Un officier cherchait quatre « volontaires » pour creuser une fosse afin d'inhumer cinq victimes de la veille. Ces activités avaient coûté la vie au lieutenant Benoît, au sergent Donafrio, à un caporal dont j'oublie le nom et à deux soldats, Benoît et Dubé.

Comment pouvions-nous refuser ce dernier service à ces pauvres malheureux qui avaient donné leur vie pour nous. L'officier avait choisi un très bel endroit pour inhumer ces cinq braves, près de la petite chapelle. Nous nous mîmes résolument à l'œuvre pour en terminer au plus vite avec la fosse. Comme la terre était sablonneuse, le travail s'effectua très vite.

Pendant que nous travaillions, nous avions remarqué l'explosion de quelques obus dans notre coin, mais sans y attacher trop d'importance;

ils n'avaient aucune précision et ne nous causèrent ni blessures ni dégâts, mais ils nous firent une drôle d'impression. C'était comme si nous étions observés. Le travail terminé, nous descendîmes au fond de la fosse nos morts enveloppés dans des couvertures grises, épaule contre épaule et bien alignés comme à la parade (leur dernière). Nous regardions leurs pauvres dépouilles et, malgré tout, nous les trouvions chanceux d'avoir donné le grand coup. Leur guerre était finie, c'était mission accomplie. Ils pouvaient maintenant reposer en paix, ils avaient fait le suprême sacrifice du soldat. Par contre, nous, nous n'avions pas encore terminé notre passage sur terre. Nous devions attaquer, encore attaquer et toujours attaquer, jusqu'à ce que mort s'ensuive! Un jour, comme eux, nous pourrions nous aussi reposer en paix! Qu'avions-nous à nous plaindre? N'avions-nous pas signé comme volontaire pour avoir droit à cette belle vie d'aventurier?

Enfin, nous avions terminé notre lugubre travail. Quelques minutes avant le dîner, et sachant que l'aumônier Gratton viendrait réciter les prières d'une sépulture chrétienne, plusieurs membres du régiment, et surtout de la compagnie D, s'étaient réunis près de la chapelle pour rendre un dernier hommage à ces cinq braves malgré le bruit inquiétant mais lointain des canons allemands. Aussitôt qu'il fut arrivé, le padre commença la cérémonie; il n'avait pas encore dit les prières d'usage qu'on entendit le tonnerre des canons allemands. Dès que les obus commencèrent à pleuvoir sur notre groupe, nous nous précipitâmes par terre pour éviter les éclats d'obus. Nous nous sommes remis un peu de nos émotions et le padre Gratton a entamé sa récitation des prières; mais les obus ont tout de suite recommencé à nous pleuvoir dessus.

Le tir était tellement précis que je me précipitai tête première dans la fosse où j'atterris sur le cadavre du sergent Donafrio, dont la moitié de la figure avait été emportée par l'explosion d'un obus de mortier. Ce n'était rien pour calmer mon énervement. Après une minute, je remontai à la surface, quelques compagnons s'étaient éclipsés, jugeant la place trop dangereuse pour le moment.

Le padre, en homme très patient, tenta de reprendre la cérémonie, mais après quelques secondes seulement le tir allemand reprit avec plus de férocité encore. Alors, exaspéré et dégoûté, je quittai les lieux en lançant ma pelle au bout de mes bras. Je jugeai que je n'en aurais pas besoin car, si les Boches continuaient leur bombardement, la fosse serait bientôt comble. Nous avons alors réalisé que nous étions certainement observés par l'ennemi. Il voyait tout ce que nous faisions, et le bombardement, au lieu de diminuer, semblait augmenter. L'aumônier, à la course, alla se cacher près de la chapelle, qui n'était plus qu'un amas de

pierres et de mortier. Nous, les fossoyeurs, trouvâmes refuge dans une solide maison sur la gauche du petit cimetière.

Une dizaine d'hommes, assis par terre, les jambes allongées, le long du mur intérieur gauche de la maison, discutaient entre eux du but incertain, hasardeux et surtout dangereux de la guerre. Le sujet était approprié pour la circonstance quand tout à coup un obus tomba près du mur extérieur et le creva. Un homme mortellement blessé fut projeté sur la cloison d'en face, là où j'étais adossé. La panique s'empara alors des hommes. Dans la poussière, l'odeur de poudre, le feu et les *shrapnels* qui frappaient les murs intérieurs, je quittai la pièce pour me réfugier sous un gros escalier de pierre et de ciment. Un obus de fort calibre traversa le toit et frappa l'escalier qui se volatilisa; je n'eus que le temps de m'extraire de ma cachette avant que le tout s'effondre.

J'étais à la porte avant, regardant cet enfer, incertain et craignant pour ma vie quand j'entendis crier : « Au secours! au secours! » Sans hésitation, sans réfléchir, je m'élançai dans la direction d'où venaient les cris pour trouver un soldat, nommé Dubé, qui se tenait debout agrippé au tronc d'un olivier. Je le jetai par terre pour le sauver d'une mort certaine; je remarquai alors qu'il avait les quatre doigts de la main gauche tranchés et que le sang dégoulinait des plaies.

En vitesse, je nouai un garrot à son bras pour arrêter le sang de couler. Je lui fis un pansement sommaire et lui prodiguai quelques paroles d'encouragement. Puis nous attendîmes quelques minutes, qui nous semblèrent une éternité. Fait étrange qui me fit frémir, nous ne voyions plus personne dans notre secteur. Étions-nous seuls et sans arme? Les miennes étaient restées dans la petite chapelle, qui s'était maintenant complètement écroulée, et la carabine de Dubé avait été fracassée au moment où il avait été blessé. Sans arme, si l'ennemi attaquait, nous étions cuits comme deux imbéciles.

Sans attendre plus longtemps, nous avons déguerpi en direction de la grosse maison où j'avais pris mon déjeuner. Il n'y avait personne en vue. Découragés, nous nous sommes assis le dos au mur; ainsi, l'artillerie pouvait difficilement nous atteindre. Elle devait d'abord détruire complètement cette grosse *casa*. Pour le moment, nous jouissions donc d'une sécurité relative.

Mon pauvre Dubé pleurait doucement en regardant sa main qui le faisait bien souffrir. Je m'efforçai de le consoler en promettant de le conduire à l'infirmerie régimentaire aussitôt que le bombardement serait fini. Ce qui le déprimait le plus, c'était la perte de ses quatre doigts, que personne ne pourrait jamais lui rendre!

« Mon pauvre Dubé, lui dis-je, sais-tu qu'avec cette main mutilée tu as ton billet de retour pour le Canada? D'ailleurs, ta main droite est intacte et, ta main gauche étant supplémentaire, tu peux facilement t'en passer! Beaucoup de soldats, moi le premier, se mettraient à genoux pour souffrir d'une telle blessure! Qu'as-tu à chialer? Il te reste le pouce, un billet de retour pour ton pays et une pension des forces armées! Que veux-tu de plus?

— Penses-tu réellement, Côté, qu'ils vont me renvoyer au Canada?

— Penses-tu, Dubé, que tu peux encore porter ta carabine, ajuster tes mires et tirer un *Jerry* d'une main? À moins que tu ne t'engages à les manger! Mais tu vas les trouver bien indigestes, ce sont des mangeurs de choucroute! »

Dubé sembla réconforté et admit avec moi que son sort n'était peut-être pas aussi sombre qu'il le croyait. Avec tout ce bavardage et ces déplacements, l'après-midi s'envola, le soir tomba et les bombardements se turent. Et il n'y avait toujours pas un seul copain en vue. La situation semblait de plus en plus bizarre.

Nous décidâmes de nous rendre au RAP (l'infirmerie), car Dubé était très faible. Après une heure de recherche, nous avons finalement trouvé le docteur, dont l'infirmerie était bondée de blessés. Après avoir laissé Dubé aux bons soins du Dr Brooks, je courus rencontrer quelques copains, qui m'apprirent que le régiment, et surtout la compagnie D, qui était la plus avancée, s'était déplacé d'un mille sur une position beaucoup plus sûre afin d'éviter ce bombardement inutile et incessant. J'appris au sergent Bélanger que mon équipement, dont mon PIAT et mes bombes, était resté dans la chapelle en ruines. Il me dit alors qu'il formerait dans quelques minutes un groupe armé qui se rendrait à notre ancienne position afin de récupérer nos armes et chasser l'ennemi s'il occupait le secteur.

Je lui appris que j'en revenais et que, au moment de mon départ, je n'avais aperçu aucun Allemand. Il ne pouvait admettre que j'avais passé l'après-midi dans ce qu'il considérait comme la ligne ennemie sans avoir aperçu un seul Boche. Quand je lui ai suggéré de questionner Dubé, il m'a enfin cru.

En quelques minutes, toute la compagnie D fut sur le pied de guerre pour retourner à notre ancienne position, ce que nous fîmes en un temps record et sans aucune opposition. Je retrouvai facilement mon équipement et mes armes dans les décombres de la petite chapelle. Mon PIAT, en parfait état, avait été camouflé et protégé par quelques tuiles tombées de la toiture. Ainsi se termina la journée du 30 décembre 1943 sur le front d'Ortona, en Italie. Ce fut une des journées les plus éprouvantes sur ce front depuis la bataille de Casa Berardi.

Dans la nuit, nous avons pu rendre visite à la fosse où le lieutenant Benoît, le sergent Donafrio, le caporal et les deux soldats avaient été inhumés. Nous avions eu raison de décamper, car les Allemands avaient nivelé le terrain avec leur artillerie. Un pionnier était venu planter cinq belles petites croix blanches portant le nom de chacun des morts. Avis aux intéressés, il restait encore de la place dans notre fosse et les pionniers étaient passés maîtres dans l'art de confectionner ces belles petites croix blanches « personnalisées! »

Nous avons profité de la nuit pour aller à la cuisine, car nous n'avions pas mangé de la journée. Notre cuisinier, Dupéré, un homme très aimable et dévoué comme pas un, avait toujours quelque chose à nous mettre sous la dent. Il avait, comme nous, subit le bombardement et sa cuisine en avait été durement affectée; mais ils s'étaient remis à la tâche, lui et ses aides

Le lendemain étant le 31 décembre, nous espérions tous pouvoir fêter le Premier de l'an au repos, plus en arrière, puisque nous n'avions pas eu la chance de célébrer Noël, comme on nous l'avait promis. Le destin, c'est-à-dire nos « têtes carrées » de l'état-major de division, installées à quelque cent kilomètres en arrière, en avait décidé autrement. Nous devions nous battre sur deux fronts en même temps : le front allemand et celui de notre état-major. Je dois admettre sincèrement que les Allemands étaient de bons ennemis. Avec eux, nous savions au moins à quoi nous en tenir; mais nos dirigeants d'état-major, eux, étaient plus sournois, plus hypocrites et plus incompétents : « Si jamais le fléau de la bureaucratie se répand à la ligne de feu, nous sommes fichus! » écrivait très justement et très pertinemment le lieutenant Châtillon dans ses « Carnets de guerre ». Ses paroles rejoignent bien ici ma pensée!

La mort de mon ami, le sergent Roméo Bélanger

Le matin du 31 décembre 1943, nous avons reçu l'ordre d'attaquer un éperon qui dominait les lignes allemandes sur tout le front de la 3e brigade. Notre peloton, toujours réduit à onze hommes, incluant le sergent, depuis la fameuse bataille de Casa Berardi, était exténué, affamé, mais il dut se résigner à faire cette attaque. Si nous avions encore été trente hommes, cela aurait été moins inquiétant et moins décourageant. Mais les ordres sont les ordres et le pauvre soldat n'a pas voix au chapitre... pas même le sergent.

Nous sommes donc partis vers 9 h pour un voyage que plusieurs jugeaient sans retour. En file indienne, sous une pluie fine et pénétrante, sans rien à manger, de la vase jusqu'aux genoux, il nous fallait parcourir de quatre à cinq milles avant de « frapper » les *Jerries.*

Nous avançions péniblement en tenant notre carabine serrée contre nous, le canon vers le bas pour que la pluie et la vase ne l'endommagent pas et qu'elle soit en bon état au moment de servir. C'était la seule amie à qui nous pouvions confier notre vie en ces instants pénibles.

Pour ma part, j'avais toujours mon fameux PIAT, un bien grand mot pour une arme qui n'en valait pas la peine et qui était même dangereuse pour celui qui s'en servait. J'avais également mes trois bombes, que personne ne voulait m'aider à transporter parce qu'elles étaient trop dangereuses. Imaginez un instant qu'une balle perdue frappe une de mes si belles et précieuses bombes chargées de TNT. Que serais-je devenu? « Un ange de plus au ciel », comme disait l'aumônier, mais lui-même ne se serait pas chargé de mon *carrier.*

Le PIAT pesait trente livres et le *carrier* de bombes autant; j'avais donc soixante livres à porter en plus de ma pelle, de tout mon équipement et de mes effets personnels. Au moins, je n'avais pas de carabine. Encore une fois, je n'avais qu'à prendre celle du premier mort ou du premier blessé trouvé en arrivant à notre objectif.

Il est certain que l'ennemi nous observait durant notre approche. Quand les Allemands ont jugé que nous étions à bonne portée de leurs canons, ce ne fut qu'une question de secondes pour que tout nous tombe directement sur la tête. Nous croyions que le ciel avait décidé de nous écraser six pieds sous terre en déversant sur nous plus d'obus que de pluie!

Nous nous sommes dispersés pour éviter qu'un obus nous atteigne tous ensemble. Puis, collés au sol, nous avons attendu que le bombarde-

ment cesse. J'en ai profité pour m'approcher du sergent Bélanger, qui n'était pas nerveux d'habitude mais qui, aujourd'hui, dans ce bombardement épouvantable, se raidissait à chaque obus qui tombait un peu trop près de nous.

Je lui en ai fait la remarque en disant :

« Qu'est-ce que tu as aujourd'hui Roméo, tu sembles nerveux, tu n'as pas l'habitude?

— Je ne sais pas Lucien, je crois que je vais perdre ma "gomme" aujourd'hui! »

Je fus surpris de sa réponse car ce n'était pas son genre. Je l'ai encouragé en lui disant que nous étions tous nerveux et que, dans un moment semblable, il était normal d'être nerveux et d'avoir même envie de se révolter. Je lui ai aussi dit que ça passerait, que nous nous en étions tous tirés en d'autres occasions, pires que celle-ci, et souvent sans une seule égratignure; la même chose arriverait aujourd'hui. Il ne démordait pas de sa prémonition : cette attaque serait sa dernière.

Le sergent Bélanger, voyant que le bombardement était toujours aussi intense et que les hommes commençaient à montrer des signes de nervosité, décida de continuer d'avancer, disant que ça serait moins pire en avant. Nous nous sommes donc élancés, aussi dispersés que possible. Le sergent avait raison car, en longeant la falaise, on échappait à la vue de l'ennemi. Probablement nous croyait-il tous morts. Les bombardements ont alors beaucoup diminué d'intensité, ce qui nous a permis de respirer un peu plus à l'aise!

En bas de la côte, se trouvait un ruisseau de cinq à six pieds de largeur et d'une profondeur équivalente, que les Italiens appelaient pompeusement « torrent ». En face de ce cours d'eau, il y avait un passage entre deux montagnes par lequel l'ennemi pouvait nous voir. Il s'agissait de faire bien attention et de battre l'ennemi de vitesse. Il fallut, l'un après l'autre, s'élancer et sauter directement de l'autre côté du fameux « torrent ». L'effort qu'il fallait fournir pour réussir pareil saut était surhumain. Avec au bas mot les soixante-quinze livres de fourniment que je traînais sur mon dos, ce n'est que la peur qui m'a fait réaliser ce miracle.

Le tout s'est accompli en un temps record. De l'autre côté du ruisseau, nous allions pouvoir enfin nous reposer à l'abri du danger pour un court instant.

Nous savions que le pire restait à venir. Tout en prenant une gorgée d'eau ou de *vino,* nous inspections nos armes. Le sergent ordonna à tous de fixer leur baïonnette au canon et, après une dernière cigarette, il donna l'ordre de départ en file indienne très distancée. Nous avancions

tranquillement en regardant tout autour de nous avec le pressentiment que ce silence n'était pas normal du tout.

Tout à coup, à environ cinquante pieds devant moi, j'aperçus un casque d'acier allemand avec une paire d'yeux en dessous. Je laissai tomber mon *carrier* de bombes immédiatement et, à la fine course, je fonçai sur mon ennemi avec ma seule arme, mon PIAT, dans l'idée de l'assommer et de lui écraser la tête. Mon voisin, qui lui avait sa carabine, fut plus rapide que moi. Il épaula et tira avant que je ne parvienne à l'Allemand. Ce dernier sembla tellement surpris de nous voir arriver qu'il se figea sur place et c'est ce qui me sauva la vie. L'homme est mort sur le coup d'une balle en pleine tête. Ce fut le signal de la fête et tout le monde se mit à hurler comme des forcenés, sacrant, courant comme des dératés; des sueurs froides nous coulaient sur la figure et les dents nous claquaient dans la bouche. Nous avions l'air de vrais diables sortis de l'enfer. Nous avons grimpé la côte à nous faire éclater les poumons, chacun cherchant son maudit casque allemand avec des yeux en dessous. Ce casque d'acier était tellement haï qu'en le voyant, on devenait fou de rage. Seule la mort de l'ennemi pouvait nous faire oublier notre soif, notre faim et les misères subies sans maugréer. Nous en avions trop enduré, il fallait absolument nous défouler. En un instant toute notre fatigue avait disparu, nous étions devenus de « super-hommes ». Tout ce qui nous importait, c'était de tuer, d'écraser ces maudits casques allemands! D'ailleurs, ils avaient l'air tellement fou sous ces casques d'acier et tellement lourdauds dans leur bottes « à manches », qu'il fallait qu'ils disparaissent.

Le Bon Dieu se chargerait peut-être de les recevoir de l'autre côté, mais le Bon Dieu n'était pas allemand, il était canadien et même canadien-français! Je ne sais pas si chacun de nos onze hommes a eu son ennemi, mais je suis certain d'une chose : pas un seul *Jerry* ne nous a échappé. Le dernier, un gars du R 22e R était debout dessus et il le frappait avec sa baïonnette. J'ai remarqué qu'il levait sa carabine aussi haut que possible (geste anormal) pour le frapper plus fort! Quand il a été fatigué de frapper, il s'est assis près du corps de son ennemi et il riait doucement, heureux comme un roi et satisfait de son exploit. J'ai constaté que tout le monde souriait, tout le monde était heureux, moi le premier. Nous avions eu enfin la récompense que l'on méritait pour tout ce que nous avions encaissé.

Les hommes se sont assis pour nettoyer leurs armes, ces chères Lee Enfield .303 qui nous avaient si bien secondés durant la bataille, avec cette guenille que nous portions dans notre poche arrière, ce bout de tissu qui nous servait aussi bien de mouchoir que de torchon pour nettoyer notre carabine.

J'ai observé notre homme qui avait si bien tué son ennemi à l'arme blanche; il a nettoyé consciencieusement sa baïonnette maculée de sang avec son mouchoir, qu'il a ensuite plié en quatre et remis dans sa poche arrière.

On reprit l'avance plus joyeux et plus alertes. Même la pluie avait cessé; le Bon Dieu était avec nous et il devait être fier de nous. J'avais récupéré mon *carrier* de bombes que j'avais laissé tomber avant notre escarmouche.

Il nous fallait tout au plus quelques minutes pour atteindre notre objectif, le haut du « haricot », comme disaient si bien nos Acadiens, nombreux au sein du R 22e R.

Sur le ventre, aussi plat que possible, jusqu'à ne faire qu'un avec la terre pour ne pas être vu par l'ennemi, je me rendis au sommet de la colline pour apercevoir le plus beau paysage que je n'avais vu depuis fort longtemps. Rien n'avait été bouleversé par les obus; la guerre n'était pas encore passée par ici. C'était un vrai paysage neuf, à faire rêver un poète ou un artiste peintre, l'herbe et les arbres étaient d'un beau vert, tout était propre... propre!

Le blé de la semence d'hiver, la meilleure disait-on en Italie, atteignait déjà une dizaine de pouces. Nous n'avions pour tout camouflage qu'une meule de foin et une petite maison de pierres écroulée sur la droite, et, en arrière, une espèce de grange en bambou; en un mot, il n'y avait aucune protection. Nous avions devant nous une belle pente douce et tout en bas une plaine verte qui s'étendait aussi loin que l'on pouvait voir; il y avait des vaches, des mules, des moutons et quelques Allemands qui, malheureusement, étaient trop loin pour être atteints par nos carabines.

J'admirais le paysage pendant que le sergent Bélanger creusait son trou pour se protéger d'une attaque. Moi, je n'y songeais même pas; je jugeais la place trop exposée pour y demeurer; je pensais à me creuser un trou plus loin en arrière pour être sûr et certain de ne pas perdre ma « gomme ».

Soudain, j'entendis un « paf »; une balle siffla et atteignit Giroux, mon voisin de gauche, au cou; il me demanda une grenade en disant qu'il savait où était « son Allemand » et qu'il pouvait le tuer.

Le sergent Bélanger sortit la tête de son trou pour dire à Giroux de déguerpir au plus vite avant de trop faiblir, lui expliquant que les infirmiers ne pouvaient venir le secourir jusqu'ici, l'endroit étant trop exposé et trop dangereux. Giroux me renseigna avant de partir. « Mon Allemand, dit-il, est caché derrière l'olivier, sur ma gauche. »

La tête encore plus enfoncée dans la vase, je transmis le message à mon frère qui se trouvait à quelques verges derrière moi, dans une dépression du terrain. J'étais dans l'impossibilité de bouger, d'autant plus que je n'avais pas de carabine. Notre sergent s'est tourné vers moi et il m'a dit : « Je me maudis bien de ce *Jerry*; j'ai un bon trou et je suis bien protégé des balles. » Je n'ai pas eu le temps de lui répondre : « Pif! Paf! » et Roméo recevait deux balles dans la tête; il s'est écroulé dans ce même trou qui lui garantissait tant de protection!

Moi qui étais seul à côté de lui, sans abri et sans aucune protection, j'attendais mon tour. Je l'entendais râler, le sang lui descendait dans la gorge et l'étouffait; et moi, à côté de lui, je ne pouvais rien faire pour lui venir en aide. Si je bougeais, j'étais un homme mort, j'étais seul dans ce coin de terre.

J'aurais pu rouler sur moi-même, me rendre à son trou, qui n'était qu'à sept ou huit pieds et lui faire un bon pansement pour arrêter son sang de couler; il aurait été soulagé, mais voilà, j'avais trop peur pour ma petite vie. J'avais peur de mourir. Mon frère, qui était derrière moi, devinant ma pensée, me dit : « Lucien, ne bouge pas, surtout, ne bouge pas! » J'aurais aimé faire quelque chose pour notre ami Roméo, mais j'étais trop lâche, j'avais trop peur de recevoir une balle dans la tête; mon tour était arrivé, je le savais, et la balle suivante serait pour moi. Le *Jerry* ne pouvait me manquer et j'étais étonné de me savoir encore vivant.

Jos me répétait d'une voix larmoyante : « Lucien, ne bouge pas, je l'aurai ce maudit Boche, surtout ne bouge pas! » Les infirmiers sont venus chercher notre grand ami Roméo qui se mourait lentement. Les Allemands tirèrent sur nos brancardiers Pelletier et Desmeules, mais sans les atteindre; il est probable qu'ils ne tiraient que pour essayer de leur faire peur, car normalement les *Jerries* étaient assez respectueux de la Croix-Rouge!

Tout le monde demandait : « Où est-il, où est-il? »

Tout à coup, un coup éclata derrière moi; c'était mon frère qui venait de tirer. L'Allemand fut atteint à une joue et il est venu se livrer prisonnier. Il avait les deux baguettes en l'air et était réellement apeuré; mon frère a crié : « Ne tirez pas, ne tirez pas, je le veux vivant! »

Quand il est arrivé, nous l'avons amené derrière la grange pour faire connaissance... peut-être un peu brusquement! Nous l'avons questionné. Il s'agissait d'un Français que les Allemands avaient engagé de force, menaçant de fusiller son père, sa mère et de le tuer lui aussi. C'était toujours la même romance, nous connaissions la chanson. Nous lui avons demandé pourquoi il avait blessé un homme et tué notre sergent. Pourquoi n'avait-il pas tenté des actes de sabotage contre l'armée

allemande? Pourquoi n'était-il pas venu se constituer prisonnier plus tôt? Il n'avait rien à répondre.

Mon frère lui ordonna de descendre la côte où un autre soldat l'accueillerait. Malheureusement ce soldat « franco-allemand » a fait l'erreur de sa vie en conservant son casque d'acier sur sa tête. Il ne nous connaissait pas. Nous, qui détestions ce maudit casque, nous le regardions descendre le « haricot »... enragés, mais sachant nous retenir.

Je ne pouvais pas dire la même chose de nos copains. Probablement que, parmi eux, il y en avait qui les haïssaient encore plus que nous : ce soi-disant Allemand ne s'est jamais rendu en bas avant d'avoir définitivement perdu son maudit casque.

Le lendemain, 1er janvier 1944, quel Jour de l'an, nous avons passé sans notre sergent! Roméo Bélanger est mort seulement trois jours après avoir été atteint, soit le 3 janvier 1944. Comme il a dû souffrir!

Roméo, fils de cultivateur, notre grand ami d'avant la guerre, vivait avec aisance de la culture maraîchère. Je me rappelle encore de nos voyages quand nous allions, avec une voiture et un cheval, vendre ses légumes jusqu'à Amqui, à vingt-deux milles de chez nous. C'était durant les années de crise de 1930-1940. Nous avions également étudié ensemble pendant quelques années; Roméo était un type très intelligent qui avait aussi appris le métier de cuisinier.

Nous nous étions perdus de vue pendant un certain temps et nous nous sommes retrouvés sur le front d'Italie; curieuse coïncidence, n'est-ce pas? Nous étions très unis Roméo, mon frère et moi, mais nous ne profitions pas de son amitié pour nous éviter des devoirs, tels que des sorties de nuit en patrouille, des heures de garde de nuit, des attaques ou toute autre charge.

Souvent, quand arrivait le partage des rations, responsabilité exclusive du sergent, il nous refilait une boîte de sardines, de Spam ou même de confiture et un quignon de pain blanc sans que les autres le sachent. Après sa mort, nous sommes revenus au *corned beef* et aux *hardtacks*; fini les folies, les autres l'avaient compris!

Après la guerre, lorsque je fus de retour au pays, en février 1946, je fus invité par M. Bélanger et son épouse, qui souhaitaient que je leur explique comment était survenue la mort de leur fils Roméo. Vous vous imaginez facilement mon embarras à raconter cet épisode de la campagne d'Italie. J'aurais aimé être mort moi-même plutôt que de voir ces deux bons vieux pleurer toutes les larmes de leur corps. Je ne mens pas en disant que je pleurais moi-même!

Ils m'ont montré le télégramme qu'ils avaient reçu du gouvernement du Canada. C'était écrit comme suit :

Monsieur & Mme Ernest Bélanger,
Sayabec, Cté Matapédia.
Nous avons le regret de vous annoncer la mort de votre fils, le sergent Roméo Bélanger, tombé au champ d'honneur pour la patrie. Le 3 janvier 1944.
Signé. Le ministre de la Défense nationale.

Point final.

C'était la même formule pour tout le monde; de cette façon, il n'y avait pas de jaloux.

Jour de l'an
sur le front d'Ortona

Lors de l'attaque du 31 décembre 1943, nous avions donc perdu le sergent Bélanger et Giroux, blessé d'une balle au cou. Le peloton 16 était maintenant réduit à neuf hommes.

Le caporal Larabie a dû prendre charge du groupe. Je me suis résigné à me creuser un trou à l'endroit où j'étais, car il était indispensable que quelqu'un ait un œil sur le moindre mouvement de l'ennemi. Ce trou, je dus le creuser à plat ventre avec une cuillère à soupe. Il aurait été mortel de me lever debout; c'est incroyable ce que l'on peut faire quand on a peur!

Je creusai d'un côté, puis me retournai pour creuser de l'autre côté, et ce, sans lever la tête. Après un heure de cet exercice, j'avais la tête, les épaules et la moitié du corps protégé. Mon trou avait un pied de profondeur, mais j'avais encore une partie des jambes et des pieds à l'extérieur. Mais qui ne désirait pas la bienheureuse blessure, celle d'une balle dans les jambes ou les pieds? Je me serais mis à genoux pour avoir une telle blessure.

Personne n'a voulu utiliser le trou du sergent Bélanger pendant les quinze jours où nous avons occupé ce secteur. Il nous semblait que nous aurions profané la mémoire de notre ami. Tout ce que je me suis permis de prendre, c'est sa carabine, sa baïonnette ainsi que ses cent cartouches parce que je n'avais pour toute arme que mon PIAT.

Deux autres pelotons nous accompagnaient. Le 17 était sur notre gauche, commandé par l'excellent sergent Adrien Morissette, de Rimouski, et le 18, en réserve derrière nous, sur le flanc de la colline, commandé par le lieutenant Devlin.

Le soir venu, je pus finir de creuser mon trou pour qu'il atteigne une profondeur de plus de trois pieds et qu'il ait six pieds de longueur, ce qui me permettait de « m'allonger » pour prendre quelques instants de repos. Je pus enfin ouvrir une boîte de *corned beef* pour en manger un peu et avaler quelques bouchées de pain blanc et une gorgée ou deux de vin rouge. Ces rations nous avaient été distribuées avant notre départ pour l'attaque du 31 décembre 1943. J'ai laissé le surplus dans un coin de mon trou pour les manger plus tard.

Mon frère s'était creusé un beau trou, plus creux que le mien, et y avait ajouté une toiture, une porte qu'il avait chapardée dans la maison bombardée située sur notre droite.

Cette porte avec un judas nous a bien fait rire; c'était drôle de voir tout à coup apparaître une tête au-dessus du champ de blé.

Jos me criait quelques mots et, avant que j'aie eu le temps de répondre, il disparaissait et refermait le judas sur lui avec un bruit sec, craignant de recevoir une balle des francs-tireurs, nombreux dans notre secteur. Ça nous rappelait un polichinelle sortant de sa boîte.

Vers 21 h, une pluie glaciale, poussée par un vent qui soufflait à plusieurs kilomètres à l'heure, se mit de la partie pour nous rendre la vie encore plus misérable. Le lieutenant Châtillon, qui veillait sur notre peloton, avait pris position en avant de la meule de foin, dans une tranchée creusée par les *Jerries*.

J'avais remarqué ce jeune officier au tempérament calme, pondéré, et aux manières affables de vieil aristocrate. Malgré son évidente jeunesse, il nous en imposait par son sens du devoir et de la justice. Tout cela pour dire qu'il était respecté et aimé de ses hommes.

Vers la même heure, je dus monter la garde en avant. C'était sous l'olivier où mon frère avait attrapé notre Allemand « français ».

Vêtu de mon manteau et de ma toile caoutchoutée pour me protéger de la pluie et du vent qui allaient toujours en augmentant, je passai deux longues heures à surveiller en vain l'ennemi. Je n'étais pas inquiet de la venue des Allemands... aucun *Jerry* n'était assez fou pour sortir en patrouille par un temps pareil. Il n'y avait que moi!

Lorsque mes deux heures de garde furent écoulées, je n'attendis pas mon remplaçant pour retourner dans nos lignes. Je savais que personne ne me remplacerait. Le vent était tellement fort et la pluie tellement froide que j'étais gelé jusqu'aux os.

Lorsque j'arrivai à mon trou, j'eus la désagréable surprise de constater qu'il était plein d'eau. J'allai faire mon rapport au caporal Larabie pour qu'il puisse me nommer un remplaçant au poste de garde mais, malgré toute sa bonne volonté, il ne pu trouver personne pour faire ce travail. Je m'arrêtai au trou de mon frère et je frappai plusieurs fois dans le judas sans avoir de réponse; il n'y avait plus personne dans nos lignes!

En passant près de la meule, j'entendis parler et je me creusai un trou dans le foin : toute la *gang* y était. Il y avait T.X. Cloutier, J.A. Dagenais, McKay, le sans-filiste, et mon frère Jos. J'ai agrandi le trou pour me faire une bonne niche parmi le groupe.

Nous y étions bien au chaud. Trempé jusqu'aux os, j'étais doublement heureux, maintenant à l'abri. Ces meules de foin étaient tellement compactes qu'elles étaient imperméables autant à la pluie qu'aux balles, qui auraient ricoché comme sur un rocher.

P.P. Caron est venu nous rejoindre quelques minutes plus tard. Si les Allemands avaient su, ils auraient pu nous faire tous prisonniers comme des rats, personne n'en aurait eu connaissance. Quant au lieutenant Châtillon, il s'était creusé un trou en avant de la meule de foin pour avoir une bonne vue sur l'ennemi; mais avec ces intempéries, il avait fait comme nous et lui aussi était entré dans la meule de foin.

Voilà quelle était notre situation en cette nuit de la veille du Jour de l'an 1944, à 23 h45. Personne de notre petit groupe ne bavardait; nous étions tous silencieux. Tout à coup, T.X. Cloutier, qui avait une montre militaire à cadran lumineux, a lancé un « *Happy New Year Boys!* Bonne année les gars! »

Ce fut « l'étincelle » qui mit le feu aux poudres; il était exactement minuit. Toutes les mains se sont tendues dans l'obscurité, souhaitant « Bonne Année *Boys* » pour que pas un de nous ne perde sa « gomme »! Nous parlions tellement fort que le caporal Larabie est venu nous avertir de baisser le ton, l'ennemi pourrait nous entendre et déclencher un barrage d'artillerie dans notre secteur. Mais le vent soufflait dans notre direction et aucun bruit ne pouvait s'entendre d'aussi loin; Larabie s'est installé avec nous et là on pouvait dire que tout le peloton 16 était dans le foin. Pour le meilleur et le pire, le 16 resterait dans le foin!

Tout un chacun avait sa petite histoire à raconter, son petit souvenir des Fêtes passées chez lui, ses pauvres parents, pères, mères, frères et sœurs, qui devaient certainement s'ennuyer d'eux, sans révéler qu'eux-mêmes avaient envie de pleurer d'ennui. Il est fort probable que plusieurs écrasèrent une larme sur leur joue sale en cet instant. Qui pouvait savoir dans l'obscurité totale de la meule! Enfin, le sujet de conversation dévia tout naturellement sur la nourriture et la boisson du temps des Fêtes; de nos mémoires, surgirent le « cipaille », le porc frais, le ragoût de patte de porc, les tourtières, les cretons, les tartes aux pommes, etc. Sans oublier le coup de « petit blanc » ou de caribou, et nous n'avions même pas d'eau à boire, seulement du gros vin rouge volé dans les maisons italiennes (quand nous pouvions en trouver). Je pensais justement à ma boîte de bœuf en conserve ouverte, que j'avais laissée dans le fond de mon trou avec mon morceau de pain blanc, maintenant tout détrempé, qui devait flotter sur l'eau boueuse; cela représentait tout ce que j'avais de nourriture pour encore vingt-quatre heures.

Nous passâmes une partie de la nuit à jaser et à fredonner quelques vieilles chansons de circonstance jusqu'à ce que le vin rouge de nos gourdes nous engourdisse assez pour que nous puissions dormir du sommeil des justes!

Vers 5 h, le caporal Larabie, qui s'était dépensé à nous protéger toute la nuit en faisant de fréquentes sorties pour scruter les lignes ennemies, vint nous réveiller pour nous faire enlever l'eau de pluie de nos trous avant la levée du jour. Il nous fallait bien prendre la guerre au sérieux.

La pluie avait cessé mais le vent n'avait pas diminué d'intensité et la température avait encore baissé. Nous nous mîmes donc au travail soit avec une boîte de conserve vide, soit avec une gamelle ou encore avec notre casque d'acier. En vidant le mien je m'aperçus avec stupeur que j'avais laissé mes bombes antichars dans le fond. Elles n'étaient plus d'aucune utilité contre les blindés; heureusement, pour le moment, il n'y avait aucun danger d'attaque par les chars d'assaut, car le terrain était beaucoup trop boueux et ils se seraient enlisés. Mais que diraient nos officiers de mon étourderie? Pour le moment, j'avais exposé mes bombes au vent dans l'espoir qu'elles sèchent. J'ai récupéré mon « pain blanc » qui flottait sur l'eau, je l'ai pressé dans mes mains plus ou moins sales pour en extraire autant d'eau et de boue que possible et j'ai retrouvé ma boîte de conserve de *corned beef*, que j'avais laissée dans un coin; après avoir gratté le dessus pour enlever la vase, je suis allé retrouver mon frère dans son trou à judas pour partager en cachette notre déjeuner du « Premier de l'an 1944 ». Ce fut tout ce que nous avons mangé, mon frère et moi, pour ce déjeuner du Nouvel An. Nous nous considérions chanceux, car plusieurs n'avaient rien du tout à se mettre sous la dent.

Après quelques instants passés à jaser, nous avons décidé de retourner dans la meule de foin, car le froid et l'humidité de nos trous étaient insupportables. Nous n'étions pas les seuls à avoir eu cette idée : en nous engouffrant dans la meule, nous avons retrouvé la même *gang* que la nuit précédente.

Vers 7 h, M. Châtillon s'est informé si nous avions encore des cigarettes; lui n'en avait plus depuis fort longtemps. Il demanda à son ordonnance T.X. Cloutier s'il voulait bien venir lui en porter trois ou quatre. C'est avec plaisir que nous avons fourni quelques *fags* à notre ami Cloutier pour qu'il puisse les donner à notre officier. Mais T.X. appréhendait une surprise du côté ennemi. Il devait, pour rejoindre le lieutenant, contourner la meule en rampant. Pour quelques instants, il allait se trouver en plein dans la ligne de mire des *Jerries*.

À l'aller, tout se déroula sans anicroche, mais au retour l'ennemi logea trois ou quatre balles dans notre meule de foin, au grand désarroi de Cloutier et surtout du lieutenant. Nous étions tous très contents de voir plonger notre ami dans notre cachette. L'incident fut plus comique

que dramatique, mais ce n'était pas l'opinion de Cloutier. T.X. Cloutier, que nous appelions « l'inventeur », avait toujours des plans « pendables » pour jouer des tours à l'ennemi afin d'en tuer le plus possible. Enfin, passons, car à ma connaissance ce furent les seules balles tirées sur notre peloton durant la journée du Premier de l'an.

Vers 9 h, le colonel Allard et le capitaine Garceau sont venus nous serrer la main pour nous souhaiter la bonne année et nous assurer qu'ils feraient l'impossible pour nous faire servir un repas chaud pour le dîner.

À 11 h, un homme est venu nous annoncer une bonne et une mauvaise nouvelles; la mauvaise, c'était que les mules transportant le dîner chaud promis par le colonel Allard étaient perdues. Les deux mules s'étaient embourbées dans la vase du ravin et on avait dû les abattre; alors conclusion, pas de dîner chaud pour la compagnie D. La bonne nouvelle, c'était que lui avait réussi à passer avec sa mule transportant le courrier!

Mon frère et moi étions très heureux de recevoir plusieurs lettres de notre parenté. Je l'étais doublement car j'avais un colis de mille cigarettes que ma sœur m'avait envoyé. Imaginez, ouvrir un colis de mille cigarettes canadiennes, des Player's d'Imperial Tobacco en plus, devant une dizaine d'hommes qui n'en avaient plus ou qui n'en avaient que de très mauvaise qualité. La 8e armée britannique distribuait à ses troupes des cigarettes telles que des V indiennes, des Captain, des Woodbine et autres marques de même acabit. Les vétérans de la 8e armée s'en souviennent, fumer trois de ces cigarettes de suite rendait un homme malade à en vomir, et ce, sans parler du mal de tête. L'armée britannique aurait eu avantage à distribuer une ration de gaz asphyxiant ou lacrymogène à ses troupes, ça aurait coûté moins cher et ça aurait été tout aussi efficace que ces cigarettes!

Alors il fallait voir les yeux ronds de tous ces pauvres diables d'amis qui regardaient mes beaux paquets de cigarettes canadiennes. Je distribuai un paquet à chaque ami de notre peloton et cela s'est su comme une traînée de poudre. Comme j'avais des amis dans les pelotons 17 et 18, la distribution s'est poursuivie. Je ne pensais pas avoir autant d'amis. Quand je me suis arrêté, il ne me restait plus que cinq ou six paquets, mais nous étions tellement plus heureux!

À 14 h, le capitaine Garceau est arrivé avec des rations pour le dîner, soit l'équivalent d'une boîte de *stew* pour deux hommes et nous avions le choix entre une orange ou une pomme pour le dessert; nous avions en outre droit à deux cigarettes V indiennes par homme et à une cuillère à soupe pleine de rhum.

On dit, dans l'histoire du R 22e R, qu'au jour de l'an 1944, le moral des troupes, même sur les postes les plus avancés de la 8e armée, dont

nous faisions partie, était excellent et que nous ne demandions qu'une chose : « que les combats continuent ». Il faut croire que les Allemands nous avaient un peu trop tapé sur la tête!

Le capitaine Garceau, homme de cœur par excellence, voyant notre déception, nous promit qu'il reviendrait dans une heure. Nous sommes allés l'attendre dans la fameuse grange de bambou, celle dont j'ai parlé lors de la mort du sergent Bélanger.

Il faisait très beau, ensoleillé, mais la température était demeurée froide. Tel que promis, le capitaine Garceau revint avec un petit baril de dix gallons de vin rouge sur son dos. Il soufflait comme une baleine, mais il était heureux comme un roi et je le soupçonnai d'avoir goûté un peu trop au vin du baril qui était très bon d'ailleurs. Où avait-il trouvé ce baril? Dieu seul le sait! Mais, venant du capitaine, rien ne nous surprenait; c'était le type d'homme qui pouvait trouver ce qui manquait le plus à ses soldats et ce qui manquait le plus en ce jour de fête, c'était quelque chose pour remplir nos os creux!

La fête du jour de l'an a réellement commencé à 15 h cet après-midi-là. Après avoir vidé trois ou quatre boîtes de ragoût et les avoir remplies de vin (les verres au front n'existaient pas), le bonheur et la joie étaient revenus. Nous avons quitté la grange pour nous promener effrontément sur le front. Nous avions une main dans une poche, l'autre tenant une « canne » vide de *stew*... mais pleine de *vino rosso*!

Fait remarquable, pas une seule balle ni un seul obus ne furent tirés sur nous, à moins que... nous ayons été tellement saouls que nous ne voyions ni n'entendions les balles ou les obus tomber près de nous; je crois même que nous serions morts le sourire aux lèvres si les *Jerries* nous avaient attaqués; nous serions morts en levant le bras en un magistral « Heil Hitler! »

Le soir tomba; la température était « frisquette » mais le clair de lune beau; cela aurait été une belle nuit si nous n'avions pas appris que le capitaine Garceau et le sergent-major Roy étaient partis fêter le jour de l'an du côté des Allemands. Tout était calme pour le moment, mais nous savions que ça ne traînerait pas et que la chicane et le trouble allaient bientôt recommencer.

Le lieutenant Châtillon demanda des volontaires pour aller chercher nos deux « braves » et leur porter assistance avant qu'ils ne soient faits prisonniers. Il n'y avait rien à craindre, car ces deux lascars se seraient fait tuer plutôt que de se rendre! T.X. Cloutier et moi avons offert nos services; M. Châtillon a accepté notre offre et nous mîmes nos carabines en bandoulière.

Nous étions à remplir nos gourdes de vin quand la fête a commençé. Le petit mortier de deux pouces du CSM Roy et le Tommy gun du capitaine Garceau avaient ouvert le bal et les Allemands ont riposté en envoyant des fusées de toutes les couleurs. Il était évident que l'ennemi ne savait pas ce qui se passait si soudainement. Cloutier et moi sommes partis au trot dans la direction du bruit du mortier et de la mitraillette dans l'espoir de les rattraper avant qu'il ne soit trop tard; mais, peine perdue, le capitaine et le sergent-major avaient disparu.

Nous avons découvert un chemin dans le *no man's land*, qui longeait le flanc de la montagne au pied de notre position, à la meule de foin; c'est du moins ce que nous croyions... Nous avons donc suivi ce chemin en marchant près d'un mille, examinant le terrain du côté ennemi à la faveur du clair de lune, mais sans apercevoir ni le capitaine ni le CSM, pas plus que le moindre *Jerry* ; c'était à n'y rien comprendre.

Nous nous sommes assis sur le remblai pour nous reposer en prendre une gorgée de vin en silence tout en examinant les lignes ennemies. Dix minutes plus tard, nous reprenions notre trajet en sens inverse, inquiets de n'avoir pu trouver nos deux hommes. Sans précaution et tout en avalant une lampée de *vino* de temps à autre, nous sommes retournés dans nos lignes, passablement éméchés.

Un comité de réception nous attendait. Il y avait le capitaine Garceau, avec un grand sourire qui lui fendait la bouche d'une oreille à l'autre, le lieutenant Châtillon et les sept hommes du peloton 16. Le CSM Roy était retourné au PC (poste de commandement). Tous s'étaient rassemblés pour nous entendre relater notre rapport de patrouille.

C'est surtout la découverte du chemin longeant les lignes ennemies qui sembla intéresser le capitaine; pince-sans-rire comme toujours, il nous apprit que le fameux chemin que nous avions suivi était précisément dans les lignes allemandes et que nous étions chanceux de n'avoir pas été faits prisonniers. Nous nous étions promenés à la barbe de l'armée du IIIe Reich!

À cause de la température, le capitaine avait une couverture grise qui le couvrait de la tête aux pieds et il y cachait une fameuse bouteille de rhum! Il fit circuler la bouteille d'un homme à l'autre, mais pas avant que le lieutenant et lui-même y eussent goûté généreusement! Quand je mis la main sur la bouteille, je sentis le liquide me descendre dans le gosier d'une manière indécente. Cloutier me l'arracha des mains et il prit ses jambes à son cou pour disparaître avec elle. Il avait agit avec une telle dextérité que cela nous prit quelques instants avant de réagir, mais il était déjà trop tard. Après l'avoir cherché quelques minutes, nous sommes revenus bredouilles à nos positions.

Tout à coup, le vent soufflant dans notre direction, nous entendîmes pas très loin devant nous un homme fredonner la fameuse chanson que les Allemands et nous, de la 8e armée britannique, avions adoptée, *Lily Marlene*. Il était accompagné d'un accordéon et chantait tellement bien et d'une manière si triste que nous en avions les larmes aux yeux. Le capitaine s'empara de la radio pour demander à l'artillerie de bombarder l'objectif et donna les coordonnées; cinq ou six obus sont tombés à l'endroit où se trouvait probablement le chanteur, qui s'est immédiatement tu. Nous n'étions pas très contents du geste du capitaine Garceau, mais quelques instants plus tard notre homme se remit à l'œuvre avec sa fameuse chanson.

Nous étions tous très heureux qu'il ne soit pas mort! Encore une fois le capitaine a réclamé l'aide de l'artillerie et cinq ou six obus de plus sont tombés dans le secteur, puis le silence est revenu. Nous croyions bien que, cette fois, notre chanteur était mort et nous en étions attristés; puis, tout à coup, une voix encore deux fois plus forte, accompagnée d'un accordéon qui ronflait à en crever, entonna les premières notes d'*Ô nuit d'amour*!

Ce fut un courant de joie indescriptible; tout le monde se mit à chanter et je dirais même à hurler, à jeun, éméchés ou saouls! Nous avons tous chanté « Ô nuit d'amour, Ô sainte nuit! » d'un côté en français et de l'autre côté en allemand; au loin, nous entendîmes les *Jerries* (qui étaient nos amis pour le moment) chanter, eux aussi, avec la même ferveur cette chanson universellement connue. Des fusées de toutes les couleurs furent lancées dans le ciel comme pour souligner un instant de fraternisation entre les deux armées.

Lorsque le calme fut revenu, mon frère et moi avons eu la même idée : retrouver notre ami Cloutier. Nous avons prévenu le lieutenant Châtillon de notre projet, puis nous sommes partis. Nous avons inspecté notre ex-poste de garde, le pied de l'olivier, mais sans résultat. Nous nous sommes rendus au remblai bordant le fameux chemin ennemi (avec précaution cette fois) et c'est là que nous l'avons trouvé. Il dormait, les mains croisées sur sa bedaine et il ronflait à réveiller toute l'armée allemande, la bouteille de rhum (naturellement vide) à côté de lui; comment se fait-il qu'il ne fut pas fait prisonnier? Ça demeure encore une énigme!

Nous lui avons donné quelques claques sur la « baboune » pour le faire revenir à son état normal, mais malheureusement sans succès. Nous fûmes obligés de le traîner à nos lignes pour le coucher dans son trou, sans même qu'il se réveille; il fut assez effronté pour continuer à ronfler.

Ainsi se termina ce fameux jour de l'an 1944. « Fini les folies », comme dirent certains politiciens quelque quarante ans plus tard, ce fut « fini les folies » pour nous aussi dès l'aube du 2 janvier.

Durant toute la journée du Jour de l'an, les Allemands n'avaient pas répondu à nos fanfaronnades. Ils avaient tout enduré sans se plaindre, mais ils avaient par contre noté le nombre infiniment petit que nous étions et nos emplacements. Nous ne pouvions plus *bluffer* sur notre nombre, nos fortifications, etc.

Dès le lever du jour, le 2 janvier, nous nous sommes aperçus que le beau et le bon temps étaient réellement finis et que nous devions en payer la note; nous l'avons même payée au centuple durant les jours qui ont suivi.

Il y eut des bombardements épouvantables qui tombèrent directement sur nos positions; il y eut des attaques, des contre-attaques, des patrouilles de nuit (en force) et même l'aviation ennemie; tout y passa, jusqu'au 12 janvier au soir, jusqu'au moment ou la 5e division canadienne est venue nous relever de notre position. Il ne restait plus que cinq hommes dans notre peloton.

Notre sans-filiste (signaleur), M. McKay, fut tué après le dîner le 2 janvier; il reçut un obus en plein corps et fut littéralement désintégré. Pierre Blais fut tué le 11 janvier d'une balle de 20 mm tirée par une mitrailleuse d'avion.

Pauvre petit Blais; il était exténué par ces batailles interminables et sans issue possible, et c'est probablement le découragement et la peur qui le firent sortir de son trou pour se sauver. Moi-même, je fus enterré par un obus qui tomba tout près de mon trou.

Le frère de Pierre Blais, qui faisait partie d'un autre peloton, fut atterré quand il apprit la mort de son cadet; il pleura et pleura! Il était inimaginable qu'un jeune homme de vingt-cinq ans puisse pleurer à ce point comme un enfant!

Puis, dans le *Maple Leaf* (notre journal de la 8e armée britannique), nous avons pu lire quelques semaines plus tard qu'une compagnie du R 22e R avait occupé, sans coup férir, le poste le plus avancé de la 8e armée durant la période des festivités; à part quelques escarmouches sans gravité, nous n'avions subi aucune perte importante. Nos effectifs étaient au complet et notre seul désir était de reprendre notre avance victorieuse contre le IIIe Reich allemand.

Et, maudit, on dit que le ridicule ne tue pas!

Je me souviens.

La pénible attente de la relève

Il y avait longtemps que nous étions sur la ligne de feu. En fait, je ne me rappelais plus la date du dernier repos de trois jours que nous avions eu. Peut-être était-ce vers le début de décembre 1943?

Mais nous étions déjà le 12 janvier 1944 et notre peloton ne comptait plus maintenant que le caporal Larabie et cinq hommes. Je me rappelle encore des noms de ces cinq hommes : il y avait T.X. Cloutier (ordonnance du lieutenant Châtillon), P.P. Caron, mon frère, moi et J.A. Dagenais (plus tard, ordonnance du padre Laboissière). Les effectifs des deux autres pelotons n'étaient pas meilleurs.

Nous étions rendus à l'extrême limite des capacités humaines. L'effectif de la compagnie n'y était plus et depuis fort longtemps. Nous étions décimés, affamés et épuisés, nous n'étions plus que des loques humaines et pourtant on nous demandait de tenir encore la ligne devant les Allemands. Nous en étions au 12 janvier et nous pensions tous avoir été oubliés des dieux, ceux qui dirigeaient la 8e armée britannique, et surtout le quarteron de la 1re division canadienne, qui n'était pas sorti de la cuisse de Jupiter. Ces messieurs imploraient surtout le dieu du vin!

Nous en étions à ce genre de réflexions quand une nouvelle rumeur circula : nous serions relevés de notre secteur le soir même; nous avions cessé d'y croire, on nous l'avait promis tellement souvent.

La journée passa encore avec sa nourriture infecte de *corned beef*, de *hardtacks* et rien d'autre à boire que de l'eau de pluie que nous recueillions dans nos gamelles, quand le bombardement de l'artillerie ennemie ne les recouvraient pas de terre.

Nous avions assez d'eau pour boire, mais pas assez pour nous laver. À quoi bon nous laver, il pleuvait jour et nuit; oui, à quoi bon nous laver... n'étions-nous pas destinés à être roulés dans une couverture grise et enterrés cinq pieds sous terre?

Il ne fallait pas rêver en couleur; nous avions tout pour être heureux. Nous avions notre ration d'obus, de tous les calibres (au choix), qui nous était livrée à domicile toutes les dix ou quinze minutes, et une rafale ou deux de balles de mitrailleuses à intervalles irréguliers, pour entretenir le suspense.

Nous avions également notre très cher bœuf en conserve qui était tellement riche en protéines que notre estomac le refusait parfois. Nous avions aussi nos très bons biscuits matelots, qui n'étaient pas trop durs

mais juste assez durs, assez croustillants pour nous rappeler que les meules de pierre du moulin à farine qui avaient moulu ce froment pouvaient nous avoir été livrées par erreur. Ces biscuits avaient la propriété d'entretenir notre dentition. Il est vrai que nous ne nous étions engagés qu'à tuer l'ennemi et non pas à le manger. Enfin, l'eau que nous buvions n'était-elle pas la plus pure, la plus claire et la plus propre? C'étaient nos gamelles qui étaient malpropres.

Je pourrais continuer indéfiniment à énumérer toutes les bontés que nous accordait l'armée pour prouver que nous n'avions aucune réclamation à formuler et que nos lamentations n'étaient absolument pas justifiées. N'étions-nous pas des machines à tuer, ne nous étions-nous pas engagés à gagner la guerre à nous seuls et n'étions-nous pas les déchets de la société, enfin n'étions-nous pas des Canadiens français?

Voilà pourquoi nous devions admettre que le poste de commandement de la 1re division canadienne nous traitait avec bonté et je dirais même avec amour, car il nous accordait tout le temps voulu pour nous faire une réputation de valeureux combattants, et surtout pour nous permettre de gagner des médailles, beaucoup de médailles militaires.

Il est vrai que la majorité de ces recommandations pour bravoure se perdaient en cours de route ou bien n'étaient accordées qu'à titre posthume, mais il ne fallait pas trop exiger de nos « hautes autorités »; il fallait leur donner le temps de se pencher sur nos problèmes afin de les étudier à fond. Ils les étudiaient tellement longtemps que parfois ils s'endormaient de fatigue ou encore d'avoir abusé un peu trop d'eau de pluie. Enfin, n'éxagérons rien, car c'était de chic types qui avaient notre bonheur à cœur et nous nous en étions aperçus en maintes occasions.

Perdu dans ces considérations, je sortis de mon rêve pour réaliser que j'étais pressé de toute part et que je ne pouvais bouger ni les jambes ni les hanches. J'avais une pression sur la poitrine qui m'empêchait de respirer librement. Mes épaules étaient prises comme dans un étau et mon casque d'acier, que j'avais placé sur ma figure pour la garder à l'abri de la pluie, me pesait énormément sur le front et sur le menton. Heureusement, il formait une poche d'air qui m'empêchait de m'asphyxier...

J'étais enterré. Je m'étais probablement endormi, ou j'avais dû perdre connaissance momentanément en raison de l'épuisement dans lequel nous étions tous, quoi de plus normal.

Je m'efforçai de réfléchir posément afin de ne pas faire de crise de nerfs. Dans ma position, ç'eut été tout à fait catastrophique. Je réfléchis au rêve que j'avais fait et calculai que j'avais dormi plusieurs heures; mais, malgré ce repos, je me sentais très faible. Je commençais sûrement à manquer d'air, car je suais à grosses gouttes.

Puis j'entendis comme un grattement au-dessus de ma tête; je crus entendre des cris qui venaient de loin, de très loin. Je voulus répondre et lancer un grand cri, mais aucun son ne sortit de ma bouche! Encore une fois, je pris mon courage à deux mains. Pour ne pas perdre la raison, je m'efforçai de penser positivement et d'écouter ce qui se passait au-dessus de ma tête. Maintenant, j'étais convaincu que l'on s'affairait au-dessus de moi. J'entendais des cris et je sentis graduellement la chaleur sous mon casque diminuer et l'air frais arriver. Je respirais plus facilement, malgré la pression que j'avais sur la poitrine.

J'entendis et je reconnus la voix de Jos qui disait :

« Lucien, Lucien, m'entends-tu? Réponds-moi! » J'essayais de répondre et je crus crier bien fort mais, en réalité, ce n'était qu'un murmure qui sortit de ma bouche. Le travail continua avec frénésie mais pas encore assez vite à mon goût; tout à coup, on enleva mon casque d'acier et je pus respirer à l'air libre. Je ne voyais rien. Je croyais bien être devenu aveugle quand je crus discerner quelque chose qui bougeait quatre pieds plus haut... C'était la nuit.

« Lucien, Lucien, es-tu blessé? Réponds-moi! »

Quand nous étions ensemble, mon frère et moi, et qu'un bombardement ou une attaque survenait, on s'interpellait souvent pour être bien certain que l'on était sain et sauf. Toutes les demi-heures, l'un criait à l'autre : « Comment vas-tu? Ça marche? » S'il n'y avait pas de réponse, à la première accalmie on se précipitait dans le trou de l'autre pour s'assurer que rien de grave ne s'était produit. J'entendais les cris larmoyants de mon frère, mais je ne pouvais lui répondre!

Je dus répéter plusieurs fois : « À boire, à boire! » pour que finalement ils comprennent. Je croyais avoir crié mais tel n'était pas le cas. Ils m'ont remis mon casque d'acier sur la figure en me disant qu'ils voulaient travailler plus vite et ainsi empêcher la terre me tomber sur le visage. On me dégagea la poitrine, les cuisses et les jambes en un temps record mais, pour m'extraire, il fallut deux hommes, qui me saisirent sous les aisselles et m'arrachèrent à la boue du fond de mon trou. Je criais de douleur car toutes mes articulations étaient ankylosées; la poitrine surtout me faisait très mal. Chaque fois que je respirais à fond, j'avais la sensation que quelque chose se déchirait en moi et j'avais peur de cracher le sang.

Je serrais un objet tellement fort entre mes doigts qu'ils m'en faisaient mal. Quand je réussis à les ouvrir, je constatai que c'était mon chapelet que j'avais dans le creux de la main. J'étais épuisé et j'avais dû m'endormir en le récitant vers 14h. Maintenant il était 20h.

Voici les faits tels que racontés par mon frère : je m'étais probablement endormi et un bombardement terrible était survenu dans notre secteur (et

ce, sans me réveiller). Un obus ennemi avait probablement atteint mes trois bombes de PIAT au pied de mon trou, car à cet endroit un immense cratère s'était creusé et il était beaucoup trop grand pour un obus de 88 mm.

Même si mon trou avait quatre pieds de profondeur, la terre fut tellement pressée par la force de l'explosion qu'elle ne me permettait aucun mouvement. Heureusement que mon casque d'acier ne fut pas soufflé par la déflagration, car je serais certainement mort d'asphyxie. Peut-être aussi que, au moment de l'explosion, j'avais momentanément perdu connaissance, car il est inconcevable que j'aie pu dormir sans interruption durant ce bombardement, qui m'enterra vivant à quatre pieds sous terre!

Enfin rendu à l'air libre, on me traîna à la grange en bambou où, allongé par terre entre mon frère et T.X. Cloutier, je m'efforçai de faire des mouvements pour rétablir la circulation du sang et m'assurer que je ne souffrais d'aucune fracture, même si j'avais des « bleus » sur tout le corps. Petit à petit, je repris mes sens, mais Dieu que j'étais faible. Cloutier s'absenta quelques instants pour revenir avec une gourde pleine de vin blanc. Il m'offrit quelques lampées, que j'avalai avec beaucoup de difficulté, mais peu après cela me fit grand bien. On voulait m'amener voir le médecin régimentaire, mais je refusai en disant que je ne voulais pas aller à l'hôpital.

T.X. Cloutier (l'inventeur) nous annonça que le lieutenant Châtillon lui avait affirmé que nous étions relevés de notre position et qu'un régiment anglais viendrait nous remplacer vers 23 h. Vous imaginez facilement notre joie et notre gaieté. Nous allions enfin avoir un repos d'un mois, loin des canons et des mitrailleuses!

Il était maintenant 22 h, la bonne nouvelle et le vin blanc de Cloutier aidant, je réussis à me lever et à faire quelques pas, non sans quelques lamentations. Je sortis de la grange, pour me trouver nez à nez avec un grand escogriffe de capitaine Highlander. Croyez-le ou pas... cet officier s'éclairait avec une lampe de poche sur le front. Un soldat qui aurait fait cela aurait été mûr pour la cour martiale. Mon frère lui fit remarquer timidement que s'éclairer avec une lampe de poche sur le front était très dangereux, mais rien n'y fit!

De partout on entendait « Shut that f... light, you g... fool... » Mais monsieur, avec son béret à plumes, examinait les trous avec sa lampe, comme s'il avait été rue Sainte-Catherine, à Montréal.

Je pensais m'en être débarrassé définitivement quand il m'ordonna de le conduire au PC de la compagnie, moi qui avais toutes les misères du monde à me tenir debout. Les cinq hommes de notre peloton étaient tous prêts à quitter le secteur, sachant bien que les Allemands allaient

nous soumettre à un bombardement sans précédent une bonne partie de la nuit.

Mon frère, qui était caporal suppléant, s'offrit à lui montrer le chemin du poste de commandement, sachant que j'étais dans l'impossibilité de faire un quart de mille sur mes jambes, mais rien ne le fit changer d'idée. Je partis donc en avant de l'officier, en me traînant plus qu'en marchant. À tout instant je m'attendais à ce que l'officier reçoive une balle en pleine tête, que ce soit par un Allemand ou par un des nôtres!

J'arrivai à la maison de ferme où était logé notre PC. Pour pénétrer dans cette maison, il nous fallait enjamber trois ou quatre morts, que nous n'avions pas eu le temps d'enterrer, ce que je fis avec beaucoup de difficultés, car j'étais complètement épuisé.

Comme j'ouvrais la porte de la *casa*, mon officier à la lampe de poche trébucha sur un mort et s'allongea de toute sa « grandeur » sur un autre cadavre; la lampe de poche vola dans les airs et il lança une bordée d'injures (en anglais). Le capitaine Garceau vit toutes ces acrobaties. J'entrai et je levai le bras pour saluer le capitaine, mais je n'eus pas la capacité de finir mon geste; je perdis connaissance au pied de M. Garceau. Je n'ai probablement eu qu'un étourdissement, car j'ai entendu le commandant dire : « SB Leduc et Duguay, occupez-vous de ce blessé. »

Mon frère et les trois hommes qui restaient du peloton 16 nous avaient suivis de loin. En voyant ce qui se passait, Jos entra pour renseigner le capitaine sur l'aventure de l'après-midi et sur mon état de santé. Il en profita pour expliquer les agissements du capitaine écossais, qui avait visité nos trous sur le front à l'aide de sa lampe.

Je vis les yeux du capitaine tourner au mauvais. Il dit à mon frère de faire entrer l'officier et de demeurer à sa disposition à l'extérieur. Comme il ouvrait la porte, on a pu voir l'officier qui cherchait quelque chose à quatre pattes, probablement sa lampe de poche. Le capitaine Garceau lui lança non pas un ordre, ni un commandement, mais un hurlement à faire dresser les cheveux sur la tête : « Come on in you...! »

Le capitaine au béret à plumes entra et le salua militairement, mais M. Garceau ne lui rendit pas son salut; il ne fit même pas un geste. Le capitaine à plumes n'eut pas le temps de dire un mot que le capitaine l'engueula « royalement ». Je n'ai jamais vu notre capitaine aussi choqué; nous nous attendions tous à ce que M. Garceau saute sur l'intrus et l'étouffe.

Le capitaine à plumes put enfin placer un mot, chose qu'il n'aurait jamais dû faire. Il demanda au capitaine Garceau comment il se faisait que nous n'avions creusé que cinq ou six trous par peloton car, lui, il arrivait avec des pelotons complets de trente hommes.

« Mes hommes seront donc obligés de se creuser des trous eux-mêmes! » dit-il. Un instant, je crus que le capitaine Garceau allait succomber à une crise d'apoplexie. Il garda le silence quelques instants et, d'une voix du tonnerre, il hurla un seul mot : « DEHORS! »

Le capitaine sortit en titubant, sans ajouter un mot, trop secoué pour reprendre ses esprits. M. Garceau appela le caporal suppléant Côté et lui dit : « Allez voir les lieutenants Châtillon et Devlin ainsi que le sergent Morissette des pelotons 16, 17 et 18 et dites-leur de sortir du secteur au pas de course, dans une demi-heure cette position sera un enfer ! »

Comme l'infirmier était renommé pour avoir toujours du vin dans sa gourde, j'en profitai pour m'en laisser couler un peu dans le « dalot ». En fait, le « Rouge », comme nous appelions ce SB, aurait pu être laissé dans le désert, à cent kilomètres de toute civilisation, et en moins de temps qu'il faut pour vous le dire, il vous aurait trouvé du vin glacé pour vous désaltérer.



CHAPITRE VI

L'arrivée d'une relève de cowboys

Le capitaine Garceau nous ordonna d'abord, aux deux infirmiers et à moi, de rejoindre le camion de la Croix-Rouge pour m'éviter de marcher trop longtemps et faire en sorte que les brancardiers ne soient pas obligés de me transporter sur une civière.

Les nouvelles troupes de l'Irish Regiment of Canada étaient composées d'hommes de l'ouest du pays, des cowboys qui étaient fanfarons comme pas un. Ils parlaient haut et faisaient un bruit d'enfer en creusant leurs trous avec leurs pics et leurs pelles. Il était évident qu'il s'agissait de troupes qui n'avaient aucune expérience de la ligne de feu et qui n'avaient donc aucune chance de survivre en cas d'attaque soudaine de l'ennemi.

Étrangement, l'ennemi resta discret toute la nuit. Il y avait à peine un petit obus de temps à autre mais, connaissant bien nos Allemands, nous savions que les cowboys ne perdaient rien pour attendre!

Nous avons pu rejoindre à temps le camion de l'infirmerie régimentaire pour déménager avec le personnel. À la demande du capitaine Brooks, le médecin, je dus me coucher sur une civière. On nous dirigea vers San Apollinare, un village que nous avions traversé avant la bataille de Casa Berardi, situé à environ trois milles du front de Villa Grande. Le Dr Brooks a insisté pour que je dorme à l'infirmerie afin de m'examiner à fond. Le lendemain, je me sentais beaucoup mieux. On continuait à entendre les canons, mais nous savions que seuls les gros calibres pouvaient nous atteindre. Nous étions hors de portée des balles de carabines ou de mitrailleuses... le calme, le parfait bonheur, quoi !

Le capitaine Brooks m'ausculta et me recommanda du repos pour quelques mois en arrière de nos lignes parce qu'il me trouvait épuisé en raison du manque de repos et de nourriture. Il craignait aussi des fractures mineures vu les nombreuses ecchymoses que j'avais sur tout le corps. Je refusai catégoriquement, voulant rester avec mon frère et mes amis, et en me disant qu'après quelques jours de repos je serais tout

aussi frais et dispos que les autres. Le docteur offrit de me garder en repos à l'infirmerie pour me surveiller et j'acceptai avec joie.

Pendant que j'étais à l'infirmerie, un lieutenant s'amena pour enquêter sur la perte de mon PIAT. Il voulait savoir pourquoi je n'avais plus mon arme, où je l'avais perdue et dans quelles circonstances.

Mon incident avait créé des complications selon la loi militaire et je sentais en outre que cet officier était hargneux et prenait plaisir à persécuter les soldats.

Dieu merci, le capitaine Brooks était là pour me protéger. En deux ou trois phrases, le docteur le mit poliment à la porte en lui disant qu'il ne permettrait jamais plus à qui que se soit de venir persécuter un blessé dans son infirmerie.

Je fus surpris de la réaction du lieutenant; normalement on ne harcelait pas un blessé pour la perte de son arme, en de telles circonstances du moins. Cela regardait beaucoup plus son commandant de peloton ou de section que le blessé lui-même. Lorsqu'on se fait enterrer quatre pieds sous terre, on a autre chose en tête que son arme.

Je crus que l'incident était clos, mais c'était mal connaître l'officier! Après deux jours de repos à l'infirmerie, me sentant tout à fait bien, je demandai à retourner à ma compagnie, ce que le capitaine Brooks me permit, à condition que je lui rende visite tous les matins. Je suis retourné à la compagnie D retrouver mon frère et mes amis P.P. Caron, T.X. Cloutier, Dagenais et le caporal Larabie. Plusieurs nouveaux venus des Voltigeurs de Québec nous étaient arrivés en renfort, ainsi que le lieutenant Coutu, du régiment de la Chaudière. C'était un chic type, qui s'était familièrement assis par terre, comme nous, pour faire plus ample connaissance en buvant un bon vin blanc, cadeau du capitaine Garceau. Le capitaine avait laissé un baril de dix gallons, qu'il avait déposé dans notre salle avant de partir en permission à Naples.

Nous étions en grande conversation et le ton montait à chaque gorgée de vin qui nous coulait dans le gosier, quand le fameux lieutenant-enquêteur fit son entrée. Les nouveaux se mirent à l'attention en le voyant, mais nous, qui avions le dos et la tête tournés dans une autre direction, n'avons pas eu connaissance de son arrivée. De plus, ce cérémonial était plutôt périmé pour nous, les anciens, exception faite pour notre commandant de régiment, le lieutenant-colonel Allard, ou pour le capitaine Garceau, que nous considérions tous comme notre père.

Le lieutenant se trouva alors froissé de notre réception plutôt froide et c'est moi, encore une fois, qui écopa! J'eus droit à la même série de questions que j'avais subie à l'infirmerie mais, cette fois-ci, le Dr Brooks n'y était pas pour me sauver. Mes amis écoutaient sans dire un mot. P.P.

Caron, qui était joliment éméché, se leva tout à coup et partit en titubant.

Il revint cinq minutes plus tard avec un tas de ferraille dans les bras, qu'il laissa tomber au pied du lieutenant-enquêteur : « Vous voulez le PIAT de Côté? Le voici... C'est moi-même qui l'ai ramené du front; vous pouvez vérifier le numéro. »

Le lieutenant tourna sur ses talons comme une toupie et s'éloigna; mais le lieutenant Coutu l'arrêta et lui dit : « Lieutenant, n'oubliez pas d'emporter votre *scrap* », en désignant mon fameux PIAT. Ce ne fut pas un officier qui sortit de la salle, mais un bolide; il n'avait pas dépassé la porte que nous avons tous éclaté de rire à gorge déployée.

Le lieutenant Coutu venait d'un seul coup de se faire une multitude d'amis. J'ai toujours eu une reconnaissance sans borne pour P.P. Caron. Pauvre Caron. Il n'a pas eu de chance, il s'est fait tuer à Rimini, au mois de septembre.

Le lendemain, nous étions à jaser, le lieutenant Coutu, moi et quelques amis, quand un bombardement épouvantable fut déclenché sur le front de nos remplaçants (la 5e division). C'était l'Irish Regiment of Canada et d'autres régiments de la même brigade qui lançaient une attaque de bonne heure le matin. Ils n'avaient pas d'expérience, mais étaient soucieux de se faire un nom « légendaire ». Nos bons vieux amis, ne voyant pas nos épaulettes bleu, blanc, rouge du R 22e R (les « diables rouges » comme ils nous appelaient) ainsi que les deux autres régiments de la 3e brigade, le Carleton & York et le West Nova Scotia, déclenchèrent à leur tour une contre-attaque sur tout le front de la 5e division.

De notre fenêtre, on devinait par expérience tout ce qui se passait sur le front. On imaginait l'attaque de nos troupes et aussitôt après le bombardement violent de l'ennemi et la contre-attaque sur la partie du front que nous avions quittée trois jours auparavant. Avec des jumelles que j'avais prises sur un cadavre, nous regardions la partie de notre front qui était à feu et à sang. Avec une coordination remarquable, les Allemands s'élancèrent au-devant des attaquants au pas de course tout en tirant de la hanche.

À notre grande surprise, nous aperçûmes nos cowboys qui ne semblaient démontrer aucune agressivité ni aucune intention apparente de vouloir engager le corps-à-corps. Les Boches n'aimaient pas du tout le corps-à-corps, ayant une peur bleue de la baïonnette. Les cowboys pivotèrent sur leurs talons et, dans une course désordonnée, retournèrent dans leurs positions. Plusieurs furent fauchés par les balles ennemies et restèrent sur le terrain. Les Allemands ne se contentaient pas de

repousser la brigade de Canadiens dans ses positions antérieures, ils continuaient leur offensive victorieuse beaucoup plus loin. Ils délogèrent les Canadiens anglais de leur secteur au pas de course et ils poursuivirent leur avance.

Nous nous sommes inquiétés pendant quelques heures, surtout quand il fut question de remonter en première ligne pour repousser l'ennemi sur ses positions. Nous fûmes sauvés par les régiments de la 1re et de la 2e brigade de notre division qui, comme nous, étaient en réserve, mais plus près de l'action.

Lorsque les Boches furent arrivés à ces nouvelles défenses, ils frappèrent un mur de gars qui n'avaient pas froid au yeux, qui avaient déjà entendu hurler des Allemands et qui n'avaient pas peur de la baïonnette. En moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, les hurlements de rage se changèrent en lamentations et en cris de détresse qui venaient d'hommes mourants ou blessés; et la course reprit dans l'autre sens : fini les folies, les *Jerries* venaient de rencontrer des hommes aguerris.

Pendant ce temps, les troupes de la 5e division semblèrent comprendre ce qu'était la vraie guerre; ceux qui se croyaient sur un terrain d'exercice furent obligés d'admettre qu'ils n'étaient pas de calibre à affronter l'ennemi.

Ce n'était pas tout d'avoir une grande gueule et d'être fanfaron; l'ennemi en avait vu bien d'autres. Il valait beaucoup mieux être silencieux, humble, ferme et courageux, et voir venir l'ennemi et guetter l'occasion de lui donner la « claque » au moment opportun.

L'ennemi avait regagné ses lignes et nos soldats à bérets à plumes reprirent la direction de leur secteur, l'air beaucoup plus abattu que crâneur et honteux d'avoir subi un tel affront. Cette erreur leur avait coûté deux cents hommes, morts ou blessés. C'était payer très cher pour un si maigre résultat. L'histoire de cette attaque nous fut racontée par un membre du RCR (Royal Canadian Regiment). C'était un de ceux qui avaient contre-attaqué et refoulé les Boches dans leurs lignes.

La nuit suivante, il y eut une division d'Indiens qui reprit la charge de toutes les positions de la 5e division. Ce changement se fit sans lampe de poche et dans le plus grand silence. On ne revit jamais les cowboys dans notre secteur. Le padre Laboissière, dans son journal intitulé *Le Journal d'un aumônier canadien*, mentionna en date du 17 mars : « J'ai eu une forte discussion avec l'aumônier senior de la 1re division au sujet des déserteurs du R 22e R. Le major Cherrier, un Torontois, soutenait que nos gars ne faisaient pas leur devoir; heureusement que le major P. Gehl, descendant allemand, est venu à mon aide pour prouver à notre cher senior que, dans sa brigade, il y

avait eu beaucoup de déserteurs. La raison était que le major-général Vokes, commandant de la 1re division, abusait de la 3e brigade. En effet, c'était toujours la 1re division qui était au feu. La 5e est venue remplacer la 1re pendant quelques jours mais ce fut un fiasco; on l'a retirée et depuis plusieurs mois on ne voit plus ces régiments d'infanterie. »

Au cours de cette journée, j'ai reçu un cadeau que je n'ai pas apprécié à sa juste valeur. L'officier-enquêteur est venu me livrer un PIAT tout neuf ainsi qu'un *carrier* de trois bombes, avec un joli sourire ironique au coin des lèvres. Imaginez mon indignation à la réception de ce cadeau; moi qui, justement, me croyais définitivement débarrassé de cette arme encombrante, pesante et dangereuse.

Je me rendis chez le Dr Brooks pour mon examen médical journalier. Une surprise, bonne cette fois-ci, m'y attendait. Après mon examen, jugé satisfaisant par le Dr Brooks, celui-ci m'offrit de me prendre dans la section médicale du régiment comme infirmier, et ce, sans aucun cours ni examen sur mes connaissances des soins à donner aux malades et aux blessés. Surpris, je lui demandai pourquoi il tenait tant à m'avoir dans sa « section médicale » :

« Premièrement, dit-il, on a tellement de pertes dans nos rangs qu'on ne peut jamais avoir un effectif décent qui puisse répondre aux exigences des compagnies combattantes. Deuxièmement, j'ai eu la curiosité d'aller consulter votre dossier militaire au quartier général du bataillon et j'ai remarqué que vous avez suivi le cours de premiers soins aux blessés donné par l'Ambulance Saint-Jean. »

Je lui répondis :

« Effectivement docteur, j'ai donné des cours aux recrues du CABTC 55 à Rimouski, au Québec, pendant une période de dix-huit mois à la fin de 1941 et en 1942. » Le docteur me dit :

« Depuis cinq jours je vous observe et je suis certain que vous pourriez rendre de bons et grands services à vos compagnons. »

Comment ne pas se rendre à de tels arguments, surtout venant du capitaine Brooks. C'était un docteur qui prêchait par l'exemple, par sa bonté et son dévouement sans borne envers les blessés et les mourants, et ce, jour et nuit! Malgré les lourdes responsabilités et le danger d'être infirmier sur un théâtre de guerre, j'acceptai sans aucune hésitation ce nouveau devoir.

Sur-le-champ, le docteur me donna un sac spécial de la Croix-Rouge, avec des médicaments, des injections de morphine, des pansements, etc. J'eus droit aussi à une carte d'identité de l'Ambulance Saint-Jean et à une autre de la Croix-Rouge, au cas ou je serais fait prisonnier,

et à deux beaux brassards de la Croix-Rouge, flambants neufs, que je m'empressai d'ajuster à mes bras; il m'affecta à la compagnie D (ma compagnie).

Comme j'avais hâte de rencontrer mon frère et mes vieux amis pour fêter cela. En plus des félicitations, le vin a circulé à grands verres pendant quelque temps pour bien marquer l'événement. J'avais une chose très importante à faire, je devais aller remettre mon PIAT et les bombes à ce cher officier qui m'avait tant persécuté. Nous partîmes tous ensemble pour remplir cette formalité. À tour de rôle, chacun voulait porter soit mon arme, soit mon *carrier* de bombes, tout en chantant des refrains pas tout à fait catholiques.

Arrivé à la *casa*, où le quartier-maître était installé, j'ajustai mes deux brassards de la Croix-Rouge avant de pénétrer dans le bureau de l'officier; je le saluai militairement et je lui dis : « Lieutenant, je viens vous remettre votre PIAT et votre *carrier* de trois bombes car, en tant que non-combattant, je n'ai pas le droit de porter d'arme offensive ni défensive; c'est pourquoi ces deux hommes se sont offerts pour porter mes anciennes armes. » Je lui fis un de mes plus beaux saluts et, « About turn! », je sortis avant qu'il n'engage la conversation; mes amis qui m'accompagnaient m'ont dit qu'il était non pas blême, mais vert de rage!

L'histoire fit le tour du régiment et tout le monde fut content de la tournure des événements. Cet officier n'était pas très aimé de la majorité des hommes; même le docteur eut vent de cette visite et il a bien ri du tour que nous avions joué à ce *gentleman*! Il lui était devenu antipathique depuis sa visite à l'infirmerie pour me questionner!

Je lui étais antipathique et, en deux autres occasions, j'eus de nouveau affaire à lui; j'aurais pu me plaindre au major Garceau ou au docteur pour avoir justice, mais cela aurait servi à quoi? Il valait beaucoup mieux obéir. Cet officier est mort immédiatement après son retour au Canada.

Le retour au baraquement se fit en chantant *Chevaliers de la Table ronde* avec un arrêt de temps à autre pour une lampée de vin, directement de la gourde, sous les yeux amusés des civils italiens et les regards admiratifs des nouveaux renforts, qui nous considéraient comme des dieux.

Et voilà comment j'ai pu me débarrasser d'une arme que je n'aimais pas et qui a bien failli causer ma mort plus d'une fois. J'ai laissé une arme qui pesait trente livres pour reprendre aussitôt un brancard qui, lui aussi, pesait trente livres. J'ai toutefois gagné au change, car j'ai eu la considération et l'amitié de tous ceux que j'ai assistés dans leurs

souffrances ou dans leurs derniers moments sur cette terre. Dieu merci, je n'ai jamais regretté mon geste!

Je me souviens.

Sur le front indien

Février 1944

Aux premiers jours de février 1944, nous sommes revenus de l'école d'infanterie de Lanciano avec la compagnie A.

Je voudrais ici rappeler qu'à la suite de la bataille de Casa Berardi et celles des 29, 30 et 31 décembre 1943 pour la prise de Villa Grande et d'Ortona ainsi que du terrible mois de janvier 1944, le régiment était décimé. Les effectifs de pelotons, qui comptent en général une trentaine d'hommes, étaient réduits à dix ou douze soldats.

Depuis notre arrivée à San Apollinare, le régiment était sous les ordres du lieutenant-colonel Allard, un officier hors pair. Quand vint le temps de la réorganisation, il se mit à l'œuvre pour trouver du renfort afin d'accroître le nombre de ses combattants et de reconstituer l'armement d'infanterie, dont le R 22e R avait le plus grand besoin.

La majorité de ces renforts nous arriva des Voltigeurs de Québec, un régiment dont les qualités de combattant de ses hommes n'avaient pas d'égales; plusieurs d'entre eux se révélèrent de vrais héros et plusieurs furent décorés pour bravoure face à l'ennemi.

Comme la majorité de ces hommes n'avaient pas encore l'expérience de la ligne de feu, ils ne connaissaient pas toutes les tactiques et tous les secrets qui font du soldat un bon combattant. Il incombait alors aux anciens du régiment de les initier aux patrouilles de combat, de reconnaissance ou d'observation, de leur enseigner comment creuser des trous individuels, etc.

En arrivant à San Apollinare, je fus obligé de demeurer quelques jours à l'infirmerie régimentaire pour soigner des blessures mineures à la suite du bombardement durant lequel j'avais été enterré vivant.

À la demande du capitaine Brooks, je fus transféré à la section médicale. Comme ce fut la compagnie D qui inaugura ce cours à l'école d'infanterie et que c'était le lieutenant-colonel qui l'avait mis sur pied avec la coopération du major Triquet, je fus forcé de suivre ma compagnie comme brancardier.

Drôle de coïncidence, dès mon retour à San Appolinare, le capitaine Brooks me transféra à la compagnie A et je dus retourner une deuxième fois à l'école de Lanciano. Le premier cours avec la compagnie D fut en quelque sorte une période de repos, mais le deuxiè-

me fut plus mouvementé, peut-être parce que cette compagnie comptait plus de survivants du vieux R 22e R.

Un groupe de trois gais lurons, formé d'Hébert, de Pruneau et de Gagnon, dit le « Wabé », m'adopta et je dus, pour m'éviter des représailles, le suivre dans ses expéditions qui ne furent pas toujours cautionnées par la loi militaire. Les cheveux d'un certain lieutenant de Saint-Victor, nouvellement arrivé au régiment, blanchirent sérieusement dans un cours laps de temps à la suite des frasques de ces trois héros de la bouteille et du désordre.

Leur conduite était une suite ininterrompue de désobéissances aux lois et aux règlements les plus élémentaires; on n'avait qu'à leur défendre une chose pour qu'ils s'y jettent tête première dix minutes plus tard. Je crois bien que ces trois lascars avaient trop longtemps séjourné sur le front et qu'ils en avaient trop vu. Dans leur subconscient, ils ne discernaient plus le bien du mal!

Cela dit, je ne me prétends pas psychiatre et je n'oserais pas poser un tel diagnostic à propos de tous les hommes qui ont fait, au complet ou en partie, la guerre en première ligne. Ils sont encore nombreux à l'heure actuelle et ils sont parfaitement équilibrés.

Quand nous retournâmes à San Apollinare par camion, nous eûmes une surprise de taille. Il y avait tout un régiment indien, et peut-être même toute une division, avec son armement : des Bren carriers, des mortiers de trois pouces, des canons antichars, des camions, etc., qui encombraient la route. Nous n'étions pas habitués de voir autant d'Indiens dans notre secteur puisqu'ils faisaient partie de la 8e armée britannique tandis que nous, nous n'y étions qu'attachés. À ma connaissance, la 8e armée en Italie était composée en majorité d'« hindous », des Indiens (de l'Inde), de Gurkhas du Népal et de soldats de l'île Maurice. Les corps d'armées étaient formés en majorité de Britanniques.

Leur façon de transporter leur équipement nous fascinait. Ils avaient le gros sac à dos, le petit sac, le respirateur antigaz d'un ancien modèle, les deux sacs à grenades en parfaite symétrie et, par-dessus tout ça, ils portaient sur leur tête la pelle, la carabine ou la mitrailleuse. J'ai même vu un SB avec un brancard juché sur son équipement et qui marchait aisément en jasant avec son voisin. D'autres faisaient plus militaires et balançaient les bras comme sur un terrain de parade!

L'armée britannique doit beaucoup à ces combattants réputés pour être de farouches guerriers. Les Gurkhas surtout étaient d'une diabolique ingéniosité quand il s'agissait de tuer les Allemands avec leurs longs couteaux recourbés. On prétend que l'armée britannique leur ver-

sait une livre sterling pour l'oreille droite d'un soldat allemand (1£ équivalait à 4,45 $, en 1943).

Des Gurkhas, se croyant plus futés que leurs officiers britanniques, coupaient les deux oreilles pour toucher deux fois plus d'argent; mais allez donc mettre l'oreille gauche à la place de la droite! Dois-je ajouter que les Allemands avaient le sommeil léger quand ils apprenaient qu'ils avaient à faire face à un régiment de Gurkhas!

Lorsque nous fûmes arrivés à San Apollinare, ce fut une course folle au sein de notre compagnie pour trouver du vin afin de fêter notre retour au régiment. Mais une nouvelle vint refroidir notre enthousiasme; nous fûmes avertis de nettoyer nos armes et de préparer notre équipement pour un *Stand to!* (départ d'urgence) à cinq minutes d'avis.

Un incident survint à la compagnie A, qui aurait pu avoir des conséquences graves pour le major Triquet. Nous étions à la fin janvier, il était 18 h; la nuit était tombée et les hommes avaient commencé à s'éclairer à la chandelle. Gagnon « Wabé » avait fixé la sienne sur un *jerrycan* (contenant de cinq gallons pour l'essence ou l'eau potable) pour mieux nettoyer sa mitrailleuse Bren. Dans un mouvement d'inattention, il fit basculer le *jerrycan*, qui contenait encore un peu de gazoline. La chandelle mit le feu au carburant et un début d'incendie s'ensuivit. Le major Triquet ainsi qu'un autre officier s'employèrent à le circonscrire; malheureusement, le major fut brûlé à l'avant-bras, une brûlure plus douloureuse que grave; je fus par conséquent obligé de le conduire à l'infirmerie régimentaire pour qu'il y reçoive les premiers soins avant son évacuation vers l'hôpital.

C'est à cet endroit que j'appris que nous devions monter au front des Indiens. Les autorités britanniques de la 8e armée avaient, paraît-il, promis à cette division « hindoue » un congé d'un mois de repos à une date précise à la fin de janvier. Hors, à la date du congé promis, les Indiens, les Gurkhas et les Mauriciens avaient ramassé leurs bagages et hop!... en route! Ils partirent malgré les ordres et les menaces de punitions terribles de leurs officiers, tous britanniques. Mais rien n'y fit, ils laissèrent tomber l'armée anglaise et les Allemands, et ils partirent pour la gloire! Comment voulez-vous que l'armée britannique place dix mille hommes en détention en attendant leur comparution devant la cour martiale alors qu'elle-même n'avait pas tenu parole.

Comment les Britanniques auraient-ils pu désarmer dix mille hommes (surtout les Gurkhas) quand ils n'étaient même pas capables de se battre à leur place. Il nous a fallu nous soumettre. Ce sont les Canadiens qui ont dû aller boucher ce trou béant dans la défense britannique. Nous avons donc dû mettre fin à notre congé de repos d'un mois

qu'on nous avait promis depuis la bataille de Casa Berardi. Et il faut ajouter que nous étions à l'œuvre depuis encore plus longtemps que les Indiens; il faut croire que ces derniers étaient plus intelligents que nous! Nous aurions dû agir comme eux pour nous faire respecter!

Enfin, vers 22 h, on vint nous chercher en camion pour nous conduire au front des Indiens. Le voyage dura au moins deux heures, car nous avions vingt milles à parcourir.

Ce fut un voyage sans incidents, les camions avançaient à vitesse réduite, toutes lumières éteintes, dans des chemins bouleversés et défoncés par les bombardements. Pour agrémenter le voyage, il neigeait comme au Canada en janvier.

Les camions nous laissèrent à trois milles des premières lignes et il fallut effectuer le reste du trajet à pied. Les chauffeurs ne voulaient pas aller plus loin à cause des risques de bombardement. Les camions étaient beaucoup plus importants que la vie des Canadiens, surtout celle des Canadiens français. Pourtant ces véhicules de marque Ford, Dodge et Chevrolet étaient fournis par le Canada dans le fameux prêt-bail, qui d'ailleurs n'a jamais été remboursé par le *British Empire*.

Nous montâmes donc au front à pied, chargés comme des mules. Nous marchions dans la boue et la neige, nos bottes étaient pleines d'eau, mais nous étions tout de même chanceux, car les Allemands étaient gentils comme tout; ils ne lançaient qu'un petit obus de temps à autre pour nous rappeler que nous étions promis à une mort certaine.

Rendus à environ cent verges des lignes indiennes, nous fûmes averti d'avoir l'œil et l'oreille aux aguets. Les Allemands, s'apercevant de la disparition des Indiens, pouvaient très bien avoir occupé le secteur; heureusement, l'ennemi n'avait pas eu vent de leur départ.

Arrivé au front, je trouvai un trou inoccupé situé à flanc de colline. Je me roulai dans mon paletot et ma cape antigaz et me jetai dans le trou, dont le fond n'était que boue et neige; je m'endormis, brisé de fatigue et de froid.

Je fus réveillé à 7 h le lendemain, demandé d'urgence à la compagnie D pour prendre charge d'un blessé; ne connaissant pas le front du tout, je mis près d'une heure pour trouver mon ancienne compagnie, qui était la plus avancée de toutes. Le soldat, blessé par un obus de mortier, était déjà mort et aucun soin n'aurait pu le sauver, car il avait un gros *shrapnel* dans la poitrine.

Mon frère m'escorta auprès du major Garceau pour faire son rapport au sujet de la mort d'un membre de sa section. Sa compagnie n'ayant pas d'infirmier, alors que la compagnie A avait le SB Beaudoin, le major Garceau téléphona au capitaine Brooks, notre médecin, pour

que j'y sois affecté pour une semaine; permission accordée! Je retournai donc avec mon frère aux premières lignes, que nous venions de quitter, quand un homme vint nous avertir que deux *Jerries* s'approchaient.

On laissa tout tomber pour courir aux premières lignes de défense. Mon frère ordonna à ses hommes de ne pas tirer. Il était évident que ces deux ennemis voulaient se rendre. Un officier allemand haut gradé et son ordonnance arrivèrent devant nous; l'ordonnance était un jeune homme d'à peine seize ans. Transportant deux énormes valises en plus de son équipement personnel, il semblait exténué, tandis que son officier ne tenait qu'une mallette.

L'officier avait la barbe fraîchement faite, portait un costume impeccable, des bottes reluisantes comme un miroir, une ceinture d'apparat avec un très beau poignard SS, des gants de chamois et un monocle vissé à l'œil droit. C'était le vrai type d'officier prussien. Il n'en fallait pas plus pour faire la joie du peloton de pince-sans-rire qui se mit à tourner autour de ce phénomène, l'examinant sur toutes ses coutures. Mon frère ordonna à Cormier de désarmer l'officier. Cormier, vif comme un chat, d'un coup de couteau, trancha la belle ceinture noire et or et le poignard SS lui resta entre les mains.

L'officier fit un geste pour reprendre son arme de parade, mais il se ravisa car mon frère venait d'ordonner à ses hommes un « Fix bayonets! » retentissant; instantanément, une dizaine de baïonnettes se fixèrent au canon des carabines et entourèrent l'officier et son ordonnance.

Le jeune homme sembla épouvanté par cette manœuvre. Est-ce que notre réputation de sauvages ou de collectionneurs de scalps nous avait suivis jusque sur le front des Indiens? Le caporal Côté demanda à l'officier son nom et son grade. L'officier répondit dédaigneusement en bon français.

« Je ne répondrai qu'à votre officier-commandant! Veuillez me conduire à lui immédiatement! »

Le caporal lui dit :

« Le commandant, ici, c'est moi, et tu vas me répondre poliment sinon tu en subiras les conséquences! » Rien n'y fit, il continua à nous regarder de haut, comme une quantité négligeable; il était vraiment agaçant à la fin.

Le caporal changea de tactique…

« Bien, mon *Jerry*; nous allons aller voir mon officier-commandant; porte tes bagages! » L'officier allemand se tourna vers son ordonnance et lui fit signe de prendre ses bagages.

Le caporal lui dit :

« Oh non! monsieur le *Jerry*, c'est toi qui va porter tes bagages; tu n'as plus d'ordres à donner à personne. Ici, tu es prisonnier de guerre! Au fait, si monsieur ne veut pas porter ses valises, nous devons nous assurer qu'il n'a aucune arme cachée sur lui! Je veux deux hommes pour fouiller notre *Jerry*. »

Deux fiers-à-bras s'élancèrent plus vite qu'il ne faut pour le dire; le monocle fut arraché et il disparut dans la poche d'un drôle; les décorations, les boutons et les autres choses de valeur disparurent comme dans un cyclone qui se serait abattu sur le pauvre officier germanique.

En un clin d'œil, le si bel officier était devenu une loque humaine. Un des deux lascars fit claquer ses talons à la manière boche et, le plus sérieusement du monde, déclara :

« Pas d'arme, mon caporal! »

Le caporal dit :

« O.K. Maintenant, je veux deux autres hommes pour fouiller les valises de monsieur! »

Le caporal n'avait pas fini de donner son ordre que monsieur l'officier se précipitait sur ses bagages en disant :

« Monsieur le caporal, je vais porter mes valises! »

Notre *Jerry* était dompté. Je jetai un coup d'œil au jeune ordonnance et je crus remarquer un regard de reconnaissance et de joie dans ses yeux; c'était maintenant lui qui portait la petite mallette!

Nous sommes demeurés quelques jours sur le front, dans les montagnes. Ce n'était pas tellement dangereux comparativement à notre ligne de feu sur l'Adriatique, mais c'était plus misérable. Nous souffrions d'une misère incroyable causée par le vent, la neige et le froid. Il n'y avait aucun vêtement adéquat pour ce genre de guerre et aucune nourriture chaude. Nous avons constaté que les Indiens avaient parfaitement raison de quitter ce front à la suite des promesses que leur avaient faites leurs officiers.

Patrouille à Crecchio

8 février 1944

Durant notre séjour sur le front d'une brigade britannique, le colonel Allard, alors commandant du R 22e R, fit plusieurs reconnaissances et plusieurs études sur le trajet menant à un promontoire nommé Crecchio. Il décida d'installer une patrouille de combat dans ce petit village qui semblait être une place stratégique pour un poste d'observation d'artillerie (OP).

Il confia au major Triquet, arrivé récemment de l'hôpital, la tâche de préparer et de surveiller l'entraînement tout spécial de ce raid. Le major décida que, pour mener à bien cette mission, la patrouille devrait être composée de six sections de combattants sous les ordres du lieutenant Beaulieu, assisté du sergent Lefêvre et des meilleurs caporaux de la compagnie C.

Le bureau d'intelligence du régiment révéla tous les renseignements connus jusque-là sur ce village et ses accès pour permettre une réussite totale.

Voici, par ordre d'importance, les renseignements fournis :

1. Un village médiéval situé au sommet d'une colline.

2. Accès au village par deux sentiers très accidentés et plus ou moins carrossables au sud et au nord (2e classe).

3. Au centre du village, communément appelé place publique, se trouvent les bâtiments de la mairie, des Postes et Télégraphes, de la gendarmerie, ainsi que l'église et le château, ou résidence du seigneur (gouverneur de la commune).

4. Une partie du village et la place publique étaient protégées par une haute muraille.

5. Une brèche avait été pratiquée (probablement par les Boches) dans cette muraille du côté est et on y avait installé un poste de garde permanent.

6. Pourquoi en haut d'une montagne ou d'une colline? Au Moyen Âge, les militaires optaient pour un tel site parce qu'il permettait de mieux voir l'ennemi. Question bien-être, on pensait ainsi échapper au paludisme (la malaria) qui, croyait-on, pouvait être causé par les miasmes qui se dégageaient des terrains marécageux et des étangs.

Ce village typique du Moyen Âge (il y en a de nombreux en Italie) était divisé en quatre parties; il y avait une ruelle du nord au sud d'un côté et deux sentiers muletiers aboutissant à l'autre bout à un chemin carrossable. À l'est, il y avait une autre rue qui allait à la brèche, et à l'ouest, une rue finissait en cul-de-sac.

La stratégie de l'attaque revenait maintenant aux officiers, aux sergents et aux six caporaux.

1. Deux sections devaient bloquer les deux sentiers de mules après le passage de la majorité de la troupe pour empêcher tout secours pour l'ennemi.

2. Une section devait prendre position à l'entrée nord du village et y installer une mitrailleuse pour couvrir la ruelle.

3. Une autre section devait se diriger vers la brèche sous les ordres du sergent Lefêvre.

4. Le sergent devait éliminer la sentinelle qui était en observation à la brèche, et ce, sans faire de bruit, et y installer une section avec une mitrailleuse Bren couvrant la rue d'est en ouest.

5. Un caporal et sa section devaient longer le mur intérieur du village en se rendant sans bruit jusqu'au point ouest. Puis il devait revenir à son point de départ en faisant sortir tous les habitants ou les soldats ennemis dans la rue principale en jetant des grenades par les fenêtres arrière ou en tirant sur tout ce qui bougeait.

6. L'autre section devait faire exactement le même travail, mais en partant du point sud et en revenant vers le nord. Défense absolue pour nous d'employer les rues nord-sud et est-ouest.

7. Le signal du début de la manœuvre de la section ouest et de celle de la section sud devait être donné par le sergent Lefêvre, qui lancerait une fusée verte au-dessus du village.

L'exercice fut plusieurs fois répété sur un site pouvant ressembler à celui de notre objectif. Les hommes en vinrent à faire leur travail avec vitesse et une habileté parfaite. La date de l'expédition fut fixée au 8 et 9 février, et le départ se ferait aussitôt la nuit tombée.

Le 8 février, l'infirmier J.A. Cloutier et moi reçûmes l'ordre du capitaine Brooks de nous joindre à cette patrouille de combat de quarante hommes, au cas ou il y aurait des « pépins ».

Comme mon frère participait à l'attaque et qu'il était responsable de sa section, je décidai de le suivre. Il ne faisait même pas nuit quand nous partîmes en file indienne dans le silence le plus total; notre équipement était réduit à sa plus simple expression, mais nous étions chargés de grenades 36 et de bandoulières de cent cartouches, comme pour une grosse attaque.

Nous, les deux infirmiers, n'avions qu'un seul petit sac de pansements et de médicaments pour les premiers soins aux blessés; nous n'avions même pas de civière.

Quelques milles nous séparaient de notre objectif et nous devions l'atteindre au plus tôt, avant que la lune se lève, vers 22 h. Nous devions faire attention pour ne pas éveiller l'ennemi afin de conserver l'élément de surprise, toujours indispensable dans une mission du genre.

Nous fûmes très surpris de constater qu'aucun ennemi ne se trouvait sur notre passage. C'était à se demander si les *Jerries* n'avaient pas abandonné leur secteur pour s'enfuir à Berlin; peut-être étaient-ils écœurés des intempéries des derniers jours et s'étaient-ils réfugiés dans les maisons en ne laissant même pas de sentinelle pour les protéger des visiteurs nocturnes.

Après avoir pataugé près de deux heures dans la boue et la neige, nous nous trouvâmes au pied de cette petite montagne abrupte, dont le bureau d'intelligence nous avait parlé. Tous les membres de la patrouille eurent droit à un dernier exposé sur la mission, à un résumé des dernières instructions afin que rien ne soit laissé au hasard. Nous avions la certitude que pas un ennemi ne se trouvait à dix milles à la ronde. Je n'avais encore jamais vu une réunion de quarante hommes en plein territoire allemand discuter de la manière de massacrer l'ennemi, et ce, sans l'intervention des personnes concernées.

Nous empruntâmes les deux sentiers pour escalader la montagne dans un silence complet, à l'exception de certains cœurs qui battaient la chamade, le mien surtout, qui devait être entendu à plusieurs milles à la ronde. Rendus au sommet, à la brèche, nous nous jetâmes sans bruit au sol et nous cherchâmes dans le clair de lune la sentinelle qui devait être en observation à ce poste.

Le sergent l'avait déjà repérée; il avait son couteau à la main et il se mit à ramper comme un serpent vers le mur. Le sergent Lefêvre était un vrai chasseur de la baie d'Hudson dans le civil. Tout à coup, nous aperçûmes la malheureuse sentinelle, mais le sergent était déjà sur elle; nous n'entendîmes qu'un léger râle et le soldat tomba dans les bras du sergent, qui le coucha délicatement par terre, sans bruit. Ce fut un vrai travail de professionnel.

Le chemin étant libre, les quatres sections se rendirent à la brèche; deux d'entre elles continuèrent vers le nord pour reprendre le sentier des mules. Celle de mon frère passa la brèche et se faufila en direction de l'ouest, tandis que le sergent Lefêvre mettait la sienne en position pour le tir de la mitrailleuse, au centre, avec un nombre impressionnant de magasins de balles.

Je suivais mon frère en silence. Par contre, nous ne pouvions dire la même chose des habitants des maisons. On semblait très bien s'amuser là-dedans; il y avait une senteur de bœuf rôti qui nous flattait les narines, nous entendions des chants allemands, des cris de femmes, des bruits de bouteilles ou de vaisselle entrechoquées; enfin tout le tralala du gros party. Jusqu'à maintenant, nous n'avions pas rencontré de *Jerries*, mais là, nous en avions plus qu'il nous en fallait. Nous regardions, inquiets de ce que nous aurions à faire! Le caporal nous rappela à l'ordre; nous étions venus au bal, il nous fallait maintenant danser!

Rendus au point ouest, les sept hommes se préparèrent. Ils avaient la carabine chargée à bloc et une grenade explosive 36 dans chaque main. Ils se dispersèrent, un homme à chaque maison. Les maisons italiennes n'ont en général qu'une porte qui donne dans la rue principale.

Nous nous dirigeâmes vers une grande maison où, en regardant par une petite fenêtre, nous vîmes de huit à dix soldats allemands. Leur équipement et leurs carabines étaient alignés contre le mur, près de la porte de sortie. Il y avait autant de jeunes femmes qui participaient aux agapes : deux soldats et deux jeunes filles faisaient rôtir des boulettes de viande sur le feu du foyer. D'autres femmes distribuaient le vin, tandis que d'autres encore dansaient ou se réjouissaient des jeux de l'amour en se laissant caresser et embrasser ou en faisant toutes sortes de choses bien plus amusantes.

Ces Allemands ne se doutaient pas qu'ils en étaient à leurs dernières célébrations, que le temps était venu pour eux de faire sauter leurs grosses bottes à manches, que le pas qu'ils faisaient en dansant était révolu et que le prochain serait leur dernier, celui dans l'éternité. S'ils avaient su que des yeux meurtriers les épiaient et que plus rien ne

pouvait leur éviter une mort aussi atroce qu'instantanée, ils se seraient précipités sur leurs armes pour sauver leur chienne de vie!

Enfin, la fusée verte (couleur de l'espérance) éclata au-dessus de nos têtes et les grenades explosèrent aussitôt avec fracas. Mon frère en lança deux de suite dans la même maison. Des cris d'hommes et de femmes, des lamentations et des jurons nous transpercèrent les oreilles. En jetant un regard par la petite fenêtre, nous avons été consterné par l'effet destructif de nos grenades. Nous étions persuadés qu'il n'y avait plus aucun survivant dans la maison. Les murs et les planchers étaient éclaboussés de sang, tout l'intérieur n'était plus que ruine, qu'amas de chair et de guenilles.

Pourtant, il restait deux blessés graves, qui bougeaient encore. Une salve de mitraillette de mon frère mit un terme à leurs souffrances! Après le nettoyage des sept premières maisons, ce furent sept autres, puis sept autres encore, jusqu'au point est.

La même manœuvre de la section qui devait faire le « nettoyage » du sud au nord réussit à la perfection : ce fut un massacre comme je n'en avais jamais vu. Les *Jerries* mouraient dans la maison où ils avaient eu tellement de plaisir. Si, par malheur, ils tentaient de s'échapper, ils étaient fauchés par les mitrailleuses mises en position à l'extrémité des rues, et quiconque tentait de s'enfuir par l'arrière était tué systématiquement.

J'étais consterné de voir tant de morts, même si tous ces cadavres étaient ceux de nos ennemis. Mais je crois qu'une règle aurait dû s'imposer. Nous n'avions pas le droit de tuer en aussi grand nombre sans d'abord avoir donné à ces soldats et à ces civils la chance de se constituer prisonniers!

Mais comment faire autrement?

Les circonstances étaient difficiles à évaluer. L'ennemi était cinq fois plus nombreux que nous. Dans l'obscurité, il était difficile de discerner le faux du vrai! L'élément de surprise jouait momentanément en notre faveur, on ne devait le perdre sous aucune considération. Malgré toutes ces bonnes raisons qui militaient pour nous, ce massacre nous laissa à tous un goût de cendre dans la bouche. Nous pensions que nous aurions probablement à en payer la note un jour.

Après avoir retrouvé le sergent Lefêvre, il nous fallut déguerpir au plus tôt pour éviter la contre-attaque allemande. Il nous donna ordre de rejoindre les sentiers de mules, de dévaler la pente au pas de course et de disparaître dans la nature. Lui se chargerait de simuler une attaque sur un autre point afin de dérouter l'ennemi. Tout un as ce sergent Lefêvre!

Tout en obéissant à ses ordres, nous avons rencontré les deux sections qui avaient gardé les deux sentiers pendant notre raid. Le lieutenant Beaulieu et ses hommes allèrent assister le sergent Lefèvre dans son simulacre d'attaque, du côté gauche du village. Ce fut notre tour de garder les chemins pour empêcher les Boches de remonter au village et porter secours à leurs camarades. Mais rien ne bougea dans le secteur.

Nous étions persuadés (et je le suis encore aujourd'hui) que ce village servait de poste d'observation pour leur artillerie et, surtout, de lieu de repos pour leurs combattants. L'éloignement de la ligne de feu, la nourriture et le vin qui semblaient abondants et plus particulièrement la présence de femmes nous permettent de croire que certains combattants obtenaient un congé de quelques jours pour se reposer et s'amuser un peu dans ce secteur jugé sécuritaire. C'était sous-estimer l'audace du R 22e R, qui était dans les parages.

Il faut se rappeler que nous étions montés d'urgence sur le front d'une brigade britannique pour remplacer un régiment indien et anglais. Jamais, au grand jamais, les Allemands n'auraient osé faire chose semblable sur notre territoire, à moins qu'on ait été à cent kilomètres de notre position et encore, nous aurions posté des sentinelles en grand nombre pour éviter pareille catastrophe.

Enfin, le simulacre d'une attaque sur la gauche se déclencha par un tir infernal de toutes nos armes portatives en direction de la position ennemie. Le tir dura de deux à trois minutes et fut suivi par celui de notre artillerie qui était devant nous pour protéger le repli jusqu'à nos lignes. Le mouvement se fit sans incidents, sans aucune mauvaise rencontre et sans aucun harcèlement d'armes légères ou lourdes de l'ennemi! Ce que l'on peut appeler un grand coup réussi!

Le tout s'est soldé par des pertes considérables du côté allemand. De notre côté, il n'y eut aucun mort, seulement quelques égratignures et quelques ampoules aux pieds, tout au plus.

Ce succès incroyable, nous le devions sans aucun doute à l'intelligence et à l'esprit stratégique du colonel Allard. Nous pensions que, si une telle attaque s'était produite sur notre front de l'Adriatique, le lendemain même nous aurions déclenché une offensive qui nous aurait permis une avance d'au moins dix milles dans les lignes ennemies. Ici, nous n'avions aucun intérêt à le faire. Pourquoi prendre des risques mortels pour des gens qui se fichaient éperdument de nous et qui avaient délaissé leur secteur sans égard pour ce qui aurait pu se produire pendant leur absence si les Boches avaient eu vent de leur escapade.

Nous espérions que cette aventure leur permettrait de réfléchir aux conséquences de leur conduite.

CHAPITRE VII

Le mois le plus tranquille de la campagne d'Italie

Le 16 février 1944, vers 22h, nous sommes montés au front pour remplacer le West Nova Scotia Regiment sur le flanc droit de Villa Grande. L'officier-commandant de la compagnie A, qui avait pourtant fait une reconnaissance du secteur que sa compagnie devait relever, nous écarta complètement; nous étions si bien perdus que les Allemands, qui nous avaient entendus venir, se mirent à tirer sur nous avec leurs mitrailleuses, leurs carabines et leurs mortiers. Nous n'avions pas encore vécu le pire. Un feu nourri des mêmes armes automatiques, provenant de nos lignes celui-là, nous éclata dans le dos. Nous nous sommes retrouvés coincés au centre de ce bal infernal, au cœur du *no man's land*. Seule une petite élévation nous protégeait du tir ennemi.

C'est alors qu'un gars, qui n'avait pas très bonne réputation à cause de son indépendance, de son indiscipline et de son irrespect envers ses supérieurs, mais qui était reconnu pour sa bravoure et sa débrouillardise phénoménale, s'amena à la compagnie, à l'insu de son officier.

« Suivez-moi les gars, nous dit-il, je vais vous sortir de ce merdier! » Et toute la compagnie, sans trop savoir ce qui se passait, suivit le soldat N... sans désordre, mais avec empressement, sous des milliers de balles ennemies et alliées qui sifflaient aux oreilles comme des abeilles. Seuls ceux qui ont subi une attaque connaissent ce bruit, cette sensation, ce petit déplacement d'air perceptible seulement par l'oreille habituée, comme si un million d'abeilles en furie vous tournaillaient autour de la tête.

Le commandant de la compagnie fermait la marche, l'air tout décontenancé, mais très heureux que quelqu'un sauve ses hommes. Les membres de la compagnie A trouvèrent anormal de suivre le soldat N... mais, dans les circonstances, une seule idée prédominait : « Sauver sa peau! » Et en vitesse!

Le soldat N... nous fit reculer d'un mille environ en nous faisant emprunter un autre sentier tout à fait à l'opposé du premier trajet. Ce sentier était situé entre deux montagnes abruptes qui nous mettaient complètement à l'abri des projectiles ennemis. Le soldat N... semblait connaître le secteur comme s'il y était né!

Si ce soldat N... ne s'était pas aperçu à temps de notre fourvoiement, toute la compagnie, son officier en tête, aurait débouché dans les lignes allemandes et nous aurions été tués ou faits prisonniers. Nous sommes arrivés dans notre nouveau secteur avec une heure de retard et la compagnie du régiment que nous avions ordre de remplacer était déjà partie. Nous avons vite trouvé l'emplacement du poste de commandement et nous nous sommes installés.

Le SB Beaudoin et moi avions découvert un bon trou pour deux hommes à flanc de remblai qui nous permettait une protection contre une attaque venant de front. Nous ne pouvions en dire autant des trois pelotons, à qui personne ne pouvait désigner la position des soldats du régiment qui nous avait précédés, et nous en étions décontenancés.

Notre compagnie n'avait pas de lieutenant, mais seulement deux sergents et quelques caporaux. Ces malheureux sergents n'avaient reçu aucun ordre et notre commandant était introuvable. Les sergents et les caporaux durent agir avec circonspection pour retrouver les positions abandonnées, tout en gardant à l'esprit que l'ennemi, profitant de l'absence des soldats canadiens dans ce secteur, auraient pu occuper la place et nous attaquer par surprise. Heureusement, les Allemands n'avaient pas eu connaissance du changement de troupes et l'opération se déroula assez bien malgré cette étrange aventure.

Le soldat N... disparut, comme d'habitude, poursuivant sa guerre individuelle! Il ne prenait d'ordre de personne et n'en donnait pas non plus! C'était pour lui une guerre personnelle et confidentielle mais, lorsqu'il y avait un problème, on le voyait réapparaître aussitôt et, croyez-moi, c'était toujours mémorable.

Il fut impossible de dormir, d'abord à cause du vent, de la neige et du froid, et ensuite parce qu'il fallait surveiller l'ennemi d'une manière toute spéciale. Nous occupions une nouvelle position et les habitudes de l'adversaire pouvaient varier d'un secteur à l'autre.

Un changement s'était produit durant la nuit sans que personne n'en ait eu connaissance. Notre commandant de compagnie n'y était plus; le major Chrs. Bellavance le remplaçait. Toute la troupe en fut fort heureuse, car le major Bellavance était un type très aimé partout où il passait; il était sévère, peut-être, mais dévoué et juste. Je l'avais connu au CABTC 55 à Rimouski, au printemps 1942. J'étais instructeur là-bas

quand il s'amena d'Angleterre, avec d'autres sergents et caporaux, afin de nous faire connaître les nouvelles méthodes de combat pratiquées en Europe. Ceux qui étaient au camp militaire de Rimouski à cette époque-là doivent se rappeler le sergent Georges Fortin, dit « la Mâchoire », de Fortier, Brodeur, Métyvier, un grand maudit qui ne disait pas un mot de français, et du caporal Rosario Laplante.

Le major Bellavance, promu au grade de lieutenant-colonel, prit charge du camp de Rimouski. Quand j'allai rejoindre les Voltigeurs de Québec à Sussex (N.-B.), il était toujours commandant du camp. Rendu sur les champs de batailles d'Italie, à Villa Grande, et surtout à Ortona, il savait me faire souffrir sans dire un seul mot, seulement à me regarder. Il n'aimait pas, je crois, que j'écrive à une de ses nièces.

Oui, durant mon séjour au camp de Rimouski, j'avais connu une très jolie jeune fille et, depuis mon départ du Canada, nous échangions régulièrement des lettres et certains secrets, qui étaient anodins pour nous, mais pleins de sous-entendus qui l'intriguaient. En tant que commandant de compagnie, il se voyait dans l'obligation de censurer (de lire) toutes les lettres que ses hommes écrivaient afin de préserver le secret de nos opérations militaires. Comme j'écrivais souvent à mes parents et au moins une fois par semaine à « elle », sa nièce, et que, dans ces lettres, il y avait de petits secrets d'amoureux, cela le rendait perplexe. On aurait dit qu'il venait dans notre secteur pour me laisser sous-entendre : « T'es fou, Côté! »

Enfin, revenons à nos moutons. La journée fut plutôt tranquille, mis à part quelques obus lancés à droite et à gauche par l'ennemi et qui nous causèrent plus de peur que de dégâts.

Nous reçûmes la visite de Gilbert, un ami du SB Beaudoin. Le pauvre Gilbert souffrait d'épuisement général et avait obtenu un congé d'une période indéterminée pour se reposer. Malgré son aversion pour la ligne de feu (compréhensible), il avait tenu à rendre visite à son ami Beaudoin et, tout en domptant sa grande nervosité, il était demeuré avec nous deux jours. Malheur pour lui, la nuit suivante une grosse patrouille allemande d'une trentaine d'hommes réussit à pénétrer dans nos lignes, puis à remonter jusqu'à notre secteur et à nous arroser copieusement de balles de mitraillettes Schmeisser et de balles de carabines pendant près d'une demi-heure. Les balles passèrent au-dessus de nos têtes pour frapper le remblai. Nous étions couchés à plat ventre dans le fond de notre trou et nous attendions la fin du combat. Gilbert, malgré son mauvais état de santé, se tenait debout. Je le sentais trembler comme une feuille, mais il tenait à démontrer qu'il était encore capable d'affronter l'ennemi comme il l'avait déjà fait en maintes occasions. Il essayait de découvrir

où se cachaient les Allemands afin de pouvoir en descendre encore quelques-uns mais, dans sa condition, et surtout dans la noirceur, son tir manquait de précision. Malgré nos recommandations de se mettre à l'abri et malgré nos supplications, il tenait mordicus à observer l'ennemi. J'admirais le cran, la force de caractère de Gilbert mais, en même temps, j'avais pitié de lui en le voyant, les nerfs brisés par l'effort, tremblant de tous ses membres à force d'épuisement. Mais sa bravoure était plus forte et elle lui permettait de soutenir froidement ce combat contre lui-même. Son ami l'infirmier Beaudoin dut le surveiller un certain temps, jusqu'à ce que je décide de lui donner une injection de morphine; alors seulement, il sombra dans un sommeil lourd de cauchemars, mais tout de même réparateur. Il aurait pu « craquer » dans l'état où il était et sa santé mentale en aurait été irrémédiablement affectée.

Le lendemain, le major Bellavance, ayant appris l'aventure de notre ami, s'amena pour féliciter Gilbert de sa bravoure et de son dévouement, puis il nous ordonna de le conduire immédiatement à l'infirmerie régimentaire, au grand désarroi de Beaudoin. L'infirmier Beaudoin, un des meilleurs infirmiers que nous ayons eu au régiment, ne pouvait comprendre que la place de Gilbert n'était plus au front, mais à l'hôpital et aux urgences encore.

En revenant de l'infirmerie régimentaire, après une marche forcée de deux milles dans les montagnes et les ravins, dans la pluie et la boue, les pieds trempés, le costume maculé de vase, le visage et les mains aussi sales que nos uniformes, nous n'avons eu qu'une seule idée, Beaudoin et moi, nous jeter dans notre trou et dormir... dormir, jusqu'au jugement dernier; exténués comme nous l'étions, aucun autre projet ne figurait au programme. Avions-nous oublié l'ennemi? À peine étions-nous couchés qu'un bombardement intense se déclenchait dans notre position.

On apprit quelques heures plus tard que nos armées avaient décidé d'envoyer par obus spécial un message insinuant que les troupes allemandes étaient épuisées, impuissantes à répondre à nos attaques, que leur artillerie et leurs mortiers manquaient d'obus et, finalement, qu'ils étaient battus et que, pour leur bien et celui de leur patrie, il valait mieux qu'ils se rendent.

Celui qui avait composé ce texte devait faire sa propre guerre en arrière, et même très loin en arrière car, s'il était venu sur notre front et s'il y était demeuré ne serait-ce que deux ou trois jours, il n'aurait jamais eu l'idée d'écrire pareilles sornettes. Ce type devait être beaucoup plus occupé à siroter son brandy qu'à veiller au bien-être de ses troupes, surtout du nôtre, les Canadiens. Les Allemands voulurent nous montrer qu'ils avaient amplement d'obus pour nous tenir en alerte. Ce bom-

bardement fut un des plus violents du mois de février 1944 : il couvrit tout le secteur du R 22e R et dura plusieurs heures. Un des obus tomba dans un trou où l'on jetait les boîtes de conserve vides. Une boîte de *corned beef* vola dans les airs et vint me frapper à la main gauche, me coupant presque complètement le petit doigt. Qui aurait pensé qu'une boîte de bœuf en conserve puisse être aussi dangereuse. S'il y avait une conserve que nous avions tous en aversion, c'était bien le *corned beef,* et si maintenant les Boches se mettaient à se servir de nos boîtes de conserve vides pour nous blesser, alors il ne nous restait qu'un recours, nous constituer prisonniers.

Le lendemain, nous avons dû nous rendre à un des pelotons les plus avancés de la compagnie A pour cueillir un malheureux soldat incapable de marcher. Cet homme, ne pouvant plus garder ses bottes tellement ses pieds le faisaient souffrir, s'était déchaussé pour pouvoir sommeiller un peu; mais le lendemain matin, ses pieds étaient enflés à un point tel qu'il ne pouvait plus remettre ses bottes et encore moins marcher.

Nous avons vite constaté que Proulx avait le *trench foot*, la gangrène gazeuse. Cette maladie était principalement causée par les intempéries, et nous étions justement en pleine saison des pluies : nous avions donc toujours les pieds humides et nos bottes étaient sales et complètement trempées. Nous étions des jours et même des semaines sans nous laver les pieds ni les assécher, sans changer de chaussettes et encore moins de bottes, car la plupart d'entre nous n'en avions qu'une paire.

Nous aurions mal vu un soldat se déchausser pour se laver les pieds quand nous n'avions même pas d'eau pour étancher notre soif. Le camion-citerne ne pouvait même pas venir nous approvisionner en eau potable dans ces montagnes où les chemins n'existaient pas.

Nous aurions aussi mal vu un soldat se déchausser, sachant très bien qu'une attaque ou une patrouille ennemie pouvaient survenir au moment ou on s'y attendait le moins et nous chasser de nos positions; il aurait alors été juste de dire qu'un soldat était mort en va-nu-pieds.

Nous étions toujours atterrés de constater un cas de *trench foot.* Le gonflement démesuré des pieds, la blancheur cadavérique de la peau et surtout, oui, surtout la senteur particulière de pourriture, comme si le pied était déjà mort. Nous savions bien qu'à plus ou moins brève échéance, cela signifierait l'amputation! Il nous fallait dans de tels cas, selon les ordres du médecin, le capitaine Brooks, faire diligence, car chaque minute comptait. Sans hésiter, nous avons placé le malheureux sur notre brancard et nous sommes partis au trot, Beaudoin et moi. Une fois arrivés au PC de la compagnie, nous nous sommes adressés au major Bellavance pour obtenir de l'aide, car ma main me faisait terriblement

souffrir. Le major, compatissant comme toujours, adressa quelques paroles d'encouragement à notre blessé et il nous désigna quatre hommes pour porter notre civière. Pour nous rendre à l'infirmerie, il nous fallait parcourir deux milles sur un terrain très accidenté. Nous avions fait près de la moitié du trajet quand je fus interpellé par un grand sergent quartier-maître « logé » comme un ermite dans une caverne sur le flanc d'une montagne abrupte. Il s'informa du cas de notre blessé et il nous invita à lui rendre visite à notre retour.

L'infirmerie régimentaire était située au pied d'un immense rocher, haut et abrupt, qui faisait face à Villa Grande. On y trouvait la tente de l'infirmerie, celle du docteur, du padre Laboissière et de son ordonnance Dagenais et, enfin, quelques autres de moindre importance, comme la cuisine de la compagnie de support, les quartiers du sergent Blanchette et de ses muletiers, etc. Protégé par l'immense rocher, le campement, avec ses camions et ses Bren carriers était sûr à soixante-quinze pour cent contre les balles et les obus ennemis; seule une patrouille aurait pu se rendre jusque-là, mais elle n'aurait jamais pu ressortir vivante du secteur.

Nous avons remis notre blessé au médecin régimentaire qui, après un examen sommaire, reconnut la gravité du cas et prit les dispositions nécessaires pour l'expédier au plus vite à l'hôpital. Par la même occasion, je lui demandai d'examiner ma main gauche; il défit mon pansement, qui était d'une saleté repoussante, et en voyant mon doigt pendre, retenu seulement par un lambeau de peau, il fit une vilaine grimace. Il nettoya la plaie, replaça le doigt sur une planchette, refit un bon pansement et déclara que je devais me rendre à l'hôpital avec l'autre blessé. Là, j'avais peur de perdre ma fonction d'infirmier.

Je refusai carrément d'être hospitalisé pour si peu, alléguant que je ne voulais pas abandonner les copains, que nous étions trop peu nombreux, que nous n'avions pas de renfort, etc. Je lui dis aussi que ma blessure n'était pas grave, que je pouvais aussi bien me soigner ici qu'à l'hôpital et, au pis aller, on n'aurait qu'à couper ce bout de doigt, dont je pouvais facilement me passer. Le Dr Brooks accepta mon point de vue mais y mit une condition : que je vienne demeurer près de l'infirmerie pour qu'il puisse surveiller mon traitement et mon travail. Je lui demandai la permission d'aller chercher mon équipement à la compagnie A, permission qui me fut accordée à la condition que je revienne le jour même.

Nous repartîmes donc, les quatre hommes prêtés par le major Bellavance, Beaudoin et moi. Parvenus à la caverne de l'ermite, pardon, du sergent quartier-maître (CQMS), nous en profitâmes pour nous

reposer dix minutes. Les gars de la compagnie A affirmaient n'avoir jamais vu un CQMS sur le front. Une agréable surprise nous attendait. Le CQMS J.B. Michaud de la compagnie B examina nos bottes et, voyant leur état, nous ordonna de nous déchausser!

Après avoir noté nos pointures, il nous remit à chacun deux paires de chaussettes et une belle paire de bottes neuves en échange de nos vieilles bottes trempées. Vous vous imaginez facilement les cris de joie... et les remerciements qui fusèrent. On aurait juré voir des enfants au pied d'un arbre de Noël. À moi, il me remit six autres paires de bottes de différentes pointures ainsi que deux ballots d'une douzaine de paires de chaussettes. J'avoue sans honte que j'avais les larmes aux yeux quand je remerciai le CQMS Michaud.

En arrivant à nos lignes, je m'empressai de remettre tous mes cadeaux au major Bellavance pour une distribution équitable parmi les hommes de la compagnie A. Je crois bien que le major était tout aussi ému que moi de la bonté d'un homme qui n'avait aucunement intérêt à nous aider et qui, normalement, aurait pu se ficher éperdument de nous.

On me permettra ici une parenthèse qui s'impose. En 1948, je travaillais à l'usine de réparation du CNR, à Rivière-du-Loup, où près de cinq cents hommes œuvraient pour la compagnie d'État en ces années d'après-guerre. Mon travail m'obligeait souvent à aller d'une locomotive à l'autre pour effectuer des réparations.

Je remarquais qu'un homme très grand, ayant la prestance d'un officier, me regardait avec insistance toutes les fois que l'on se croisait. Un beau jour, je m'arrêtai pour lui demander la raison de ses regards interrogateurs.

Il me dit qu'il avait appris mon nom. « Côté, aurais-tu été dans l'armée? » qu'il me demanda; à ma réponse affirmative, il voulut savoir si j'avais été au R 22ᵉ R.

« Aurais-tu été sur la ligne de feu en Italie? » Alors là, je crus reconnaître une personne rencontrée antérieurement!

« J'ai été sergent quartier-maître à la compagnie B durant une longue période en 1943-1944! » Un éclair ne m'aurait pas fait plus d'effet! Je crus reconnaître mon ermite de la caverne du ravin devant Villa Grande!

« Ne seriez-vous pas le CQMS Michaud qui nous avez donné, à mes hommes et à moi, des chaussettes et des bottes neuves en février 1944?

— Oui, c'est moi! Je n'avais jamais vu d'hommes aussi mal équipés; vous me faisiez pitié! »

Je lui tombai dans les bras, les larmes aux yeux; lui, ce grand fanal, riait doucement de moi! Je le remerciai encore une fois avec spontanéité,

au nom de tous les hommes qu'il avait rendus heureux pour un certain temps. Tout survivant de ce drame, j'en suis certain, lui auraient dit, comme moi : « CQMS Michaud, nous vous remercions et sachez que nous nous souvenons de vous comme d'un homme au grand cœur et que nous ne vous oublierons jamais. » Ce grand sergent quartier-maître Michaud avait marié une Anglaise d'outre-mer; il a quitté Rivière-du-Loup en 1949 pour aller vivre à Vernon, en Colombie-Britanique, et je ne l'ai jamais revu depuis.

Mais revenons-en à février 1944! Comme il se faisait tard – il était près de 18h – je me rendis faire mon rapport au major Bellavance et je lui signalai mon départ pour l'infirmerie régimentaire; il refusa carrément de me laisser partir et me dit : « Le trajet de deux milles dans le ravin, la nuit, est trop dangereux pour un homme seul; par conséquent, je vais envoyer un message disant que votre retour est repoussé à demain matin. Allez vous coucher, Côté, vous en avez assez fait pour aujourd'hui. Bonne nuit! » Je suis retourné à mon trou, trop heureux de pouvoir m'allonger, les pieds bien au chaud dans mes chaussettes et mes bottes neuves!

Ce soir-là, vers 22 h, je fus réveillé par une formidable explosion devant notre position; personne n'en connaissait la raison. Une demi-heure plus tard, le messager du major Bellavance vint nous avertir que nous étions attendus au poste de commandement de la compagnie A.

Nous apprîmes que le lieutenant Larochelle et huit hommes étaient sortis en patrouille avec mission de se rendre jusqu'aux berges de l'Arielli pour contacter l'ennemi et engager le combat. Un des hommes avait mis le pied sur une mine antichar; l'explosion l'avait tué et avait blessé gravement trois autres soldats. Nous étions alors requis d'aller chercher les blessés qui reposaient dans un champ de mines longeant la berge de l'Arielli. Il n'y avait pas beaucoup d'infirmiers de la Croix-Rouge qui aimaient faire de telles excursions. Normalement, un pionnier ou deux nous accompagnaient, munis de détecteurs de mines, et nous ouvraient un passage jusqu'au blessé. Cette fois, il s'agissait d'un cas d'urgence; il fallait donc se hâter, d'autant plus que le lieutenant ainsi que ses hommes valides s'offraient à venir nous indiquer le chemin et à nous prêter aide et protection. On ne pouvait refuser d'aller chercher les malheureux soldats, qui nous attendaient, pour soulager leurs souffrances et les évacuer vers l'hôpital. Nous avons dû contrôler notre peur, Beaudoin et moi, et suivre le lieutenant Larochelle et ses hommes avec trois civières et nos sacs de premiers soins.

Après une heure de marche sur un terrain des plus accidentés, sous le feu des mitrailleuses et des mortiers de trois pouces, nous étions sans même nous en être aperçus entrés en plein cœur de la zone minée

longeant la rivière Arielli. Il s'agissait d'une bande de terres marécageuses, en partie envahies par la rivière gonflée par les pluies diluviennes. Nous espérions que cette abondance d'eau pourrait désamorcer toutes les mines que les Allemands y avaient semées.

Le premier soldat qui nous tomba sous les yeux était celui qui avait mis le pied sur la mine. Il n'était plus qu'un amas de chair et d'os disloqués reposant près d'un immense cratère causé par l'explosion. Quelque vingt pieds plus loin, j'en découvris un autre, qui n'était pas beaucoup mieux que le premier. Il était sans connaissance et semblait très amoché. Il était sale de sang et de boue; après un bref examen, je remarquai qu'il avait une jambe et le pied droit en marmelade; la cheville était en bouillie. Je nettoyai son pied comme je le pus et je lui fis un énorme pansement pour retenir le tout en place. Quand il reprit ses sens, je lui demandai s'il ressentait de la douleur ailleurs que dans son pied; il me répondit quelques mots incompréhensibles. Je restai estomaqué et je le regardai attentivement en croyant avoir rencontré et pansé un Allemand blessé! Je lui demandai, en anglais :

« Étiez-vous avec le lieutenant Larochelle? »

Il me répondit : « *Yes indeed!* [Certainement!] »

Je croyais que sa grande nervosité était causée par la force de l'explosion et par sa blessure, ou encore par son attente des secours d'au moins une heure. Je me trompais royalement; je pus bientôt élucider la question quand il me dit d'une voix étouffée :

« Ne parlez pas si fort car les Allemands vont vous entendre! » Il me fit signe de regarder derrière moi, sur ma gauche; ce que je fis immédiatement dans un mouvement lent, pour ne pas exciter l'ennemi, et ce que je vis à cinquante pieds de nous me laissa perplexe, éberlué même!

Un nid de mitrailleuse, duquel un tireur et son servant nous épiaient; malgré la noirceur, on pouvait facilement voir la grosse mitrailleuse Breda et les deux casques ronds des Allemands.

Vous vous imaginez facilement la vitesse à laquelle j'installai mon blessé sur la civière et j'allai chercher de l'aide pour le transport! J'avertis mon patient de ne pas dire un seul mot de tout cela aux autres de peur de semer la panique dans le groupe. Avec mon blessé, je rejoignis le gros de la troupe.

C'était à n'y rien comprendre : les deux autres blessés ne parlaient qu'anglais, eux aussi. C'était à croire qu'une compagnie d'un régiment de Canadiens anglais s'était fourvoyée dans nos lignes, car nous étions tous du R 22e R que je sache!

Le lieutenant Larochelle prit la tête du convoi. J'admirai la force de caractère et la bravoure de cet officier, qui n'était pas sans savoir que

chaque pas qu'il faisait pouvait être son dernier vers l'éternité! Quand à moi, je n'étais pas aussi brave. J'étais le dernier de la file avec mon blessé et, si je courais ainsi moins de risques de mettre le pied sur une mine, je m'attendais à tout instant à recevoir une salve de mitrailleuse entre les deux épaules.

Pourquoi ces deux Boches ne s'étaient-ils pas servi de leur arme? Dieu seul le sait! Peut-être avaient-ils ordre de ne pas découvrir leur position, peut-être croyaient-ils que nous étions tous des infirmiers de la Croix-Rouge, ou peut-être ont-ils simplement eu peur que nous ouvrions le feu sur eux? Enfin, je peux vous dire qu'une fois rendu à une centaine de verges de l'endroit, je poussai un grand soupir de soulagement.

Nous nous sommes arrêtés au poste d'observation de l'artillerie pour un repos de quelques minutes et c'est là seulement que je transmis le renseignement sur la mitrailleuse allemande au lieutenant Larochelle, qui informa l'officier d'artillerie. Je puis vous affirmer que le sujet de mon bavardage ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; quelques instants ont suffi pour déclencher un bombardement précis sur ce secteur du front boche.

Je remarquai qu'un des blessés, qui n'avait pourtant qu'un petit *shrapnel* (éclat de mine) dans la cuisse, souffrait plus que les autres qui, eux, avaient des blessures beaucoup plus graves, en apparence du moins. Après quelques minutes de repos au poste, nous reprîmes notre marche vers les lignes de la compagnie A. Le lieutenant étant retourné à sa compagnie, je me rendis faire mon rapport au major Bellavance avant de poursuivre vers l'infirmerie régimentaire pour que nos blessés voient le médecin avant d'être évacués vers l'hôpital. Je voulais aussi montrer ma main au docteur, car mon doigt me faisait terriblement souffrir. J'appréhendais l'instant où le capitaine Brooks verrait le beau pansement qu'il m'avait fait la veille, et qui était maintenant réduit à une masse de sang et de boue. Même la planchette qui retenait mon doigt en place s'était cassée car j'avais appuyé trop fortement sur les mancherons du brancard. Mon blessé, qui s'appelait Edmund Hamilton, me demanda d'écrire à sa mère (il était fils unique d'une veuve), qui habitait Sault-Sainte-Marie, en Ontario; il voulait lui faire part de l'état de ses blessures avant que le gouvernement canadien lui envoie un télégramme. Je lui écrivis donc le jour même, car les télégrammes sur l'état de santé des soldats étaient souvent erronés.

Enfin, je crus comprendre la raison du séjour d'une douzaine de soldats canadiens-anglais dans notre régiment, normalement composé de Canadiens français. Soit nous n'avions plus de renforts français en arrière, ce dont je doute fort, soit il s'agissait d'une simple erreur, ce qui

serait plus plausible, car nous avions depuis toujours assez de renforts pour combler nos pertes. Il est souvent arrivé que nos hommes soient envoyés dans des régiments anglais qui manquaient de soldats. Si nous en manquions, c'est que certains de nos hommes avaient été dirigés ailleurs vers d'autres régiments.

Comme notre langue d'usage était le français et que les ordres écrits et oraux étaient aussi donnés en français, selon le KR Can. (King's Régulations & Orders for the Canadians) et comme ils ne parlaient ni comprenaient notre langue, ils ne pouvaient demeurer avec nous. Quand, après deux semaines, on s'aperçut de l'erreur et qu'on leur demanda s'ils voulaient tout de même demeurer avec nous, ils répondirent instantanément : « Oui! » Pour quelle raison? D'abord pour la fraternité, le dévouement et la bravoure qui se manifestaient à la moindre occasion au R 22e R.

Il y avait la peur aussi, mais la plupart d'entre nous savions la dompter. Je me rappelle une réflexion de mon frère après une attaque qui n'avait pas été de tout repos. Je lui avais demandé :

« Comment fais-tu toi, Jos, on dirait que tu n'as jamais peur? »

Et lui de répondre : « J'ai peur en C..., Lucien, mais je ne le fais pas voir! »

Cela ne l'a pas empêché d'obtenir la médaille militaire!

La discipline? Si elle n'était pas toujours respectée sur la ligne de feu, sur le plan militaire jamais un ordre n'était refusé, même s'il était donné par un caporal. La tenue vestimentaire et la propreté, qui semblaient quelque peu négligées sur la ligne de feu, reprenaient leurs droits quand nous étions au repos. Nos officiers, choisis parmi les nôtres, ne se croyaient pas sortis de la cuisse de Jupiter. Ils ne venaient pas de familles nobles d'Angleterre; en un mot, ils ne croyaient pas posséder le summum du savoir et de l'autorité.

Nos officiers vivaient avec nous, mangeaient la même nourriture que nous, attaquaient avec nous, à notre tête, partageaient nos misères, nos malheurs et nos joies aussi. Ils n'étaient pas des machines à crier des ordres, mais plutôt des frères plus âgés ou même plus jeunes que nous, qui nous disaient quoi faire quand nous étions mal pris; ils étaient là pour nous aider à nous sortir du pétrin. Nous pouvions avoir confiance en eux, comme eux pouvaient se fier à nous; nous serions tous morts plutôt que d'abandonner nos amis, nos frères!

Voilà, en gros, les raisons qui avaient décidé ces Canadiens anglais à rester avec nous. Comme ils le disaient eux-mêmes, ils n'avaient jamais vu une camaraderie semblable entre hommes et officiers dans leurs régiments anglais. Malgré les barrières linguistiques, ils se sentaient chez eux avec

nous. À la distribution des rations aux cuisines, on se faisait un devoir de les faire passer devant nous; à la distribution des devoirs et du travail, la rigoureuse égalité était de mise et on se faisait un plaisir de bien expliquer les tâches qu'ils auraient à accomplir. On « baragouinait » l'anglais et eux baragouinaient le peu de français qu'ils connaissaient; ainsi, on finissait toujours par se comprendre et tout le monde était heureux.

Je suis certain que, parmi ces gars, ceux qui ont fait une partie de la guerre avec nous (s'il sont encore vivants) sont fiers de mentionner qu'ils l'ont faite avec les *Van Doos*.

Enfin arrivés à l'infirmerie du régiment, nous avons remis nos trois blessés au docteur, qui refit leurs pansements. Celui qui avait un *shrapnel* dans le haut de la cuisse semblait très mal en point.

Le capitaine Brooks l'examina minutieusement et découvrit que l'éclat de mine qu'il avait reçu avait remonté jusqu'à l'intestin et y avait causé des ravages irréparables. Ce malheureux soldat mourut quelques heures plus tard.

Mon tour était venu de montrer ma main gauche au médecin. Avec « un peu » d'appréhension, j'attendis le verdict du capitaine Brooks, qui était d'une délicatesse et d'une bonté remarquables. Il n'était pas sans avoir remarqué le pénible travail que nous avions fait durant la nuit et l'état de fatigue dans lequel nous nous trouvions; nous dormions debout. Le sergent-infirmier fit bouillir de l'eau. Je dus faire tremper ma main durant une heure dans cette eau aussi chaude que je pouvais l'endurer. Ensuite seulement, il refit mon pansement, exactement comme la veille, sans parler de me couper le doigt.

Je me trouvai un trou au pied de la falaise, me jetai dedans et, en moins de deux, je m'endormis d'un sommeil peuplé de cauchemars dans lesquels je ne voyais que de grands yeux blancs sous un casque allemand surmontant une mitrailleuse dont le canon était pointé sur moi.

Je ne me réveillai que le lendemain avec une faim terrible. Je réalisai que je n'avais pas mangé depuis deux, peut-être même trois jours. Durant une semaine, je dus me plier à la routine quotidienne qui consistait à faire tremper mon doigt dans l'eau chaude, aussi chaude que possible, et à changer de pansement. Je dormais, je mangeais et hop! au pansement. Après cette cure, ma blessure à la main gauche fut parfaitement guérie, enfin presque. Mon petit doigt resta croche à la première phalange et encore aujourd'hui, chaque fois que je le regarde, je ne peux m'empêcher de revivre ce mois de février 1944 sur le front d'Italie.

Le docteur me consola en me disant que cela me serait utile si jamais je me mariais. Et voilà comment s'acheva ce mois, qui fut un des plus paisibles de cette campagne d'Italie!

Château Frontenac

Les bombardements de jour et de nuit ne nous laissaient guère le temps de nous reposer. La nuit, les patrouilles nous harcelaient. Quand les Allemands réussissaient à s'infiltrer dans nos lignes, ils ne lâchaient plus. Parfois, nous croyions qu'ils étaient retournés chez eux, mais c'était une erreur; ils nous surveillaient et, lorsqu'ils avaient repéré quelques-unes de nos positions, la pétarade recommençait de plus belle!

Il est vrai que nos troupes n'étaient pas très aimables non plus! Il y avait plusieurs patrouilles de notre régiment qui n'avaient pas amélioré notre popularité, surtout celles qui s'étaient soldées par le massacre de ces pauvres *Jerries*. Résultat : ils étaient amers, agressifs et en même temps craintifs.

Mon frère, toujours caporal à la compagnie D, venait souvent me voir. Il était obsédé par une grosse maison en pierres grises située en plein centre du *no man's land*. Personne n'avait eu l'idée d'aller la visiter. Elle n'était pas habitée, pas par les Canadiens du moins. Nous avions baptisé cette maison le « château Frontenac », en raison de sa taille, de son style et de son apparence, qui lui donnaient l'air d'un vrai château. Il y en avait plusieurs qui auraient bien voulu la visiter, mais personne n'osait s'y risquer!

Or, un soir que mon frère s'était montré plus insistant que d'habitude, nous avons finalement décidé que le lendemain matin, aux premières lueurs du jour, nous tenterions l'aventure.

Il y aurait seulement quelques amis sûrs qui seraient au courant de notre excursion afin de nous porter secours si le besoin s'en faisait sentir. Il ne fallait surtout pas que le commandant le sache. Lorsque l'heure du départ fut fixée, mon frère retourna à sa compagnie et moi, je m'abritai dans mon trou pour prendre quelques heures de repos.

La nuit se passa très bien, et sans patrouille ennemie; même les bombardements semblèrent plus « civilisés ». Tel que prévu, mon frère arriva à 4 h 30 et nous partîmes à 5 h, après avoir averti nos amis au passage. Nous avons dévalé une pente douce qui conduisait à un terrain plat et marécageux qui avait été bouleversé par des obus de très gros calibre, chose que nous ne pouvions voir de nos positions. Peut-être que nos observateurs, de même que l'ennemi, avaient calculé que l'endroit pouvait servir à ce que l'on nommait, en anglais, un *hot post*, un poste d'observation avancé; mais l'endroit n'était pas propice à cela car le château se trouvait en plein centre d'une vallée entourée de mon-

tagnes et de collines, ce qui en faisait une place toute désignée pour un traquenard.

La nuit, l'endroit devait fourmiller d'Allemands et le jour, il redevenait un vrai *no man's land*, je dirais même un vrai cimetière. Il n'y avait aucune possibilité de s'échapper pour un pauvre Canadien; toutes les chances étaient du côté allemand : la maison, les collines, tout appartenait à l'ennemi! Nous avons réalisé dans quel piège nous étions tombés à pieds joints quand le soleil s'est levé dans toute sa splendeur. Mais il était trop tard. Notre seul refuge pour le moment était le « château »... si les Allemands n'y étaient pas déjà. Nous nous en sommes approchés prudemment, et près de la porte, nous avons fait une pause afin d'être sûrs et certains qu'aucun *Jerry* ne se trouvait à l'intérieur; puis nous y avons pénétré craintivement.

Mon frère avec sa mitraillette et moi avec mes deux poings, nous avons inspecté le château en vitesse de la cave au grenier, pièce par pièce mais nous n'avons rien trouvé. Il y avait cependant une odeur de cigares et de cigarettes qui persistait, signe que l'ennemi y avait séjourné la nuit dernière; ce n'était pas une perspective très rassurante! Nous avons donc recommencé notre inspection d'une manière plus approfondie. Nous avons revisité chaque pièce et chaque chambre de la cave au grenier. Il ne restait aucun meuble, tout avait été emporté par les *Jerries* ou brûlé dans les foyers. Nous avons remarqué qu'il y avait encore des cendres dans quelques-uns et que les pierres étaient encore chaudes. Il ne restait pas une patate, pas une fève, ni même un pois. Nous n'avons rien trouvé aux cuisines; rien ne nous avait été laissé en souvenir, pas même une goutte de vin!

Dépités, écœurés, nous avons donc décidé de faire un tour d'horizon du côté de l'ennemi, mais sans manifester notre présence. Bien camouflés à l'ombre des fenêtres, nous avons observé le territoire ennemi. La surprise de notre vie nous attendait à un peu plus de deux cents pieds.

Une centaine de Boches se trouvaient dans la vallée. Certains étaient assis sur le rebord de leur trou, quelques-uns grillaient une cigarette, d'autres, le torse nu, se lavaient ou se faisaient la barbe, et d'autres encore mangeaient, sans plus de précautions que s'ils avaient été chez eux, dans leur jardin à 9 h le matin. Ce secteur ne pouvait être vu de chez nous, protégé qu'il était par l'imposante maison et la colline sur la droite.

Consternés, mon frère et moi nous sommes dits : « Qu'avons-nous fait? » Comme deux imbéciles, nous nous étions jetés dans la gueule du loup. Il y avait deux avenues qui s'offraient à nous : la première était de tuer le plus possible d'Allemands avant de nous faire tuer, l'autre, de nous constituer prisonniers. Par contre, si nous pouvions nous en tirer,

nous pouvions espérer jouer un sale tour à l'ennemi. Assis par terre, tout en surveillant les Allemands, nous avons discuté de la stratégie à adopter pour nous sortir de ce traquenard.

Mon frère proposait une sortie en vitesse, alors que l'ennemi ne semblait pas encore se douter de notre présence, tandis que moi, j'étais d'avis d'attendre le soir afin de profiter de l'obscurité pour nous débiner sans laisser notre carte de visite. Mon frère insistait pour que j'adopte son plan, car son absence prolongée de sa compagnie pouvait être mal interprétée et lui causer de graves ennuis.

Nous décidâmes donc de tenter une sortie après avoir fait cette promesse : si l'un de nous tombait sous les balles, l'autre ne s'en occuperait pas. Les chances étaient trop minces de nous en sortir pour que l'un perde un temps précieux à constater la mort probable de l'autre. Nous avons quitté le château par la porte arrière, en nous faufilant dans le coin le plus propice pour engager notre sprint final et ensuite nous élancer dans une course effrénée vers la liberté!

Mais c'était sous-estimer la vigilance des Allemands. Nous n'avions pas fait cent pieds que déjà les balles nous sifflaient aux oreilles! Nos amis des premières lignes avaient bien répondu au tir allemand mais, d'où ils se trouvaient, ils ne pouvaient pratiquement pas atteindre nos ennemis. Je plongeai tête première dans un trou d'obus pour me protéger; malheureusement, il était plein d'eau, et au mois de février, la température était plutôt glaciale! Mon frère avait fait exactement le même plongeon que moi, sans être touché... Il me cria :

« Lucien, as-tu envie de faire une nouvelle tentative de fuite?»

Je lui répondis : « Si t'as envie d'aller au ciel aujourd'hui, vas-y, moi pas! »

Mon frère avait sa mitraillette pour se défendre, mais moi, je n'avais que mes deux brassards de la Croix-Rouge, que j'avais oublié d'enlever. Quelle raison pouvais-je invoquer si j'étais fait prisonnier? Je serais tout bonnement fusillé sans même comparaître en cour martiale... Belle perspective!

Nous restâmes une heure, peut-être plus, dans nos trous pleins d'eau. Comme les Allemands ne tiraient plus, nous en avons déduit qu'ils nous croyaient peut-être morts.

« Que penses-tu, Jos, de retourner au château, lui dis-je, nous attendrons la noirceur pour nous évader! »

Il me répondit :

« Pour le moment, ça serait la meilleure solution car je commence à m'ankyloser dans cette eau froide! » Je ne lui en avais pas parlé, mais c'est ce que je craignais moi-même.

« Alors, allons-y, passe le premier! » Je n'avais pas fini ma phrase que Jos avançait déjà dans ma direction. Il n'avait pas fait vingt pas que les *Jerries* dirigeaient sur lui un tir aussi précis qu'intense et Jos tomba dans un trou, pas très loin de moi; alors je lui hurlai :

« Crie, Jos! Crie à t'arracher la rate, comme si tu mourais; envoie Jos. Envoie, bon Dieu, c'est notre seule planche de salut! »

Mon conseil ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd! Jos se mit à crier. Il criait tellement fort et c'était tellement réel que je fus moi-même pris au jeu : je croyais réellement qu'il mourait! Bien camouflé, j'observai du côté ennemi; tous les Allemands étaient debout, écoutant religieusement les hurlements de cet homme mourant.

Ils étaient probablement surpris de constater la qualité des poumons de ce soldat canadien! Les cris perdirent de leur force, le ton baissa, baissa pour finir dans un râle magistral qui me fit dresser les cheveux sur la tête. Tout était consommé.

Je demandai craintivement à Jos :

« Tu n'as rien, tu n'es pas touché au moins? » Je l'entendis rire un peu, mais tout essoufflé il m'a répondu :

« Je t'ai eu, hein? » Nous n'étions pas plus avancés qu'auparavant, exception faite que l'ennemi nous croyait probablement morts tous les deux.

Alors, nous étions condamnés à souffrir d'hypothermie, et pour combien de temps encore? Soudain, une *smoke bomb* (bombe au phosphore) de mortier de trois pouces tomba au centre de la position boche. À la compagnie A, le commandant avait-il appris dans quel merdier nous nous étions jetés? Nos amis, du haut de la montagne, avaient-ils entendu les cris de mort de Jos? Probablement que oui.

Nous attendîmes avec anxiété la suite des événements. Pas plus de dix minutes ne s'étaient écoulées que, comme un tonnerre, quinze et même vingt bombes au phosphore tombèrent au même endroit. Nous attendîmes une ou deux minutes et nous constatâmes que les Allemands avaient été enfumés et brûlés par le phosphore de nos bombes. Une seconde vague d'autant de bombes tomba au même endroit. La fumée était tellement dense que le château disparut de notre vue.

Nous n'entendîmes plus que cris et plaintes de l'ennemi qui, brûlé par le phosphore, courait dans toutes les directions comme des poulets à qui on aurait coupé le cou! Jos me cria :

« Allons-y; si les *Jerries* nous croient morts, ils vont constater notre résurrection! Prenant nos jambes à notre cou, nous nous sommes fait péter les talons aux fesses en traversant le champ labouré par les obus

avant de nous attaquer à la pente douce avec autant d'ardeur que si nous avions toute l'armée du IIIe Reich à nos trousses.

En réalité, pas un seul ennemi ne nous suivait, tout occupés qu'ils étaient à éteindre un feu qui ne s'éteint pas. Pas une seule balle ne fut tirée dans notre direction. Nous étions sauvés!

Nous étions sauvés d'une certaine manière, oui, mais pas du major Bellavance. Ce dernier nous attendait en haut de la montagne avec son œil des mauvais jours. Il nous fallut le suivre illico pour un interrogatoire en règle. Les questions fusèrent autant dans ma direction que dans celle de mon frère, et ce, pendant un temps interminable. La seule réponse que je pus trouver fut celle d'avoir entendu un blessé se plaindre dans cette direction. Mais, comme aucune patrouille de combat n'était sortie cette nuit-là, mon raisonnement n'avait aucune valeur. Mon frère déclara qu'il avait décidé de faire une balade dans les lignes ennemies, avec l'idée de faire un prisonnier. Mais à la question « Comment se faisait-il que nous étions ensemble dans les lignes allemandes? » nous fûmes à court d'arguments et, poussés au pied du mur, nous dûmes nous exécuter et raconter dans les menus détails notre aventure.

Alors, M. Bellavance décrocha le téléphone de campagne et demanda à parler au major Garceau, qui était commandant de la compagnie D, à laquelle mon frère était affecté. La conversation se déroula en anglais; peut-être le major pensait-il que nous ne comprenions pas. Ha! Elle avait pour sujet notre aventure de la nuit. Le major Bellavance demanda au commandant de Jos s'il pouvait le garder pour quelques jours. Après quelques recommandations et restrictions, la permission lui fut accordée!

Le major se tourna vers nous et nous annonça qu'il aurait du travail pour nous la nuit suivante...

« Vous voulez gagner des médailles, vous en aurez la chance cette nuit même; allez-vous coucher! »

J'invitai Jos à dormir dans mon trou, que je partageais avec l'infirmier Beaudoin. Nous étions intrigués par les paroles du major. Que voulait-il insinuer en disant que nous voulions gagner des médailles?

Quand nous nous sommes réveillés, vers 16 h, le major a demandé Jos à sa tente. Une demi-heure plus tard, Jos revenait de son entrevue tout excité.

« Une grosse organisation, mon vieux, une grosse organisation et j'en suis chargé. Les Allemands vont manger la claque! » Après s'être assis au fond du trou et avoir pris trois ou quatre grandes respirations, il me conta son entrevue.

Effectif nº 1. Mon frère, armé de sa mitraillette, agirait comme sergent vu sa connaissance du secteur ennemi! Et comment donc!

2. Il y aurait trois caporaux, chacun avec sa mitraillette Tommy gun.

3. Il y aurait également trois mitrailleurs avec leurs armes Bren.

4. Ensuite, il y aurait vingt hommes avec leurs carabines, leurs grenades et des balles à profusion.

5. Et finalement, un observateur d'artillerie (pour nos mortiers) avec son poste émetteur-récepteur.

Il y aurait départ le lendemain matin à 3 h et il faudrait surveiller les Allemands toute la journée, sans aucun tir et surtout dans un silence de sépulcre! Si un ennemi s'amenait de jour, il faudra l'éliminer à l'arme blanche, en silence.

Ensuite, nous devions fixer les positions allemandes et les répartir entre les mitrailleurs et les franc-tireurs. À 18 h, nous allions concentrer instantanément le tir de toutes les armes sur le secteur ennemi : feu à volonté. À 18h10, commencerait le tir des mortiers de trois pouces, avec bombes au phosphore et à fragmentation (explosive), dirigé par radio par notre observateur. Immédiatement après, la patrouille devait se retirer en ordre mais à toute vitesse, après avoir anéanti toute résistance ennemie. Mon frère conclut son exposé en disant : « On sort de là les doigts dans le nez. »

Je lui demandai si, moi aussi, je pouvais participer à la patrouille puisque, comme lui, j'avais déjà été dans le secteur et qu'il y aurait probablement des blessés et des morts. Jos n'y voyait aucun inconvénient. Je me précipitai donc chez le major Bellavance pour obtenir l'autorisation de faire partie de l'expédition. Il ne pouvait pas me l'accorder lui-même, mais il téléphona au Dr Brooks, qui lui donna sa permission pour que je participe à la mission.

À 2h30 du matin, rassemblement de tous les participants pour les dernières instructions, l'inspection des hommes et des armes, et la distribution des munitions et des rations, la sempiternelle boîte de *corned beef* et deux paquets de biscuits durs pour la journée. Enfin, la dernière consigne : le silence, le silence, toujours le silence!

Je regardai les participants de l'expédition et constatai avec joie que la grande majorité étaient de vieux combattants. Les autres étaient des

types forts et bien disciplinés, en qui nous pouvions avoir une confiance sans limite. Dès cet instant, je fus assuré du succès de l'entreprise.

Le départ se fit tel que convenu à 3h par une nuit très sombre. Mon frère ouvrait la marche et je la fermais. Le parcours s'effectua d'un pas alerte et feutré. On aurait juré voir des fantômes se déplacer sur un nuage tant le silence était lourd. Parvenu à deux cents pieds du château, mon frère adopta la stratégie que nous avions utilisée le matin même : il arrêta la troupe. Deux caporaux et lui-même s'approchèrent discrètement de la porte de la maison pour s'assurer qu'aucun *Jerry* ne se trouvait à l'intérieur. Ensuite, les hommes purent pénétrer dans le château sans crainte. Un contact avec l'ennemi à ce stade aurait dégénéré en massacre terrible de part et d'autre, et pas un seul de nous ne serait sorti indemne de la bataille.

À l'intérieur, les hommes se sont partagé les pièces et les fenêtres. Comme nous avions plusieurs heures d'attente devant nous, nombreux sont ceux qui en ont profité pour dormir, mais il était interdit de ronfler!

La journée aurait été sans incident, n'eût-été d'un homme qui avait un rhume et qui, par malheur, se mit à tousser, mais pas longtemps. Ses voisins lui ont sauté dessus et lui ont mis une main sur la bouche, quitte à l'étouffer. Je le fis descendre dans la cave pour qu'on ne l'entende plus.

Un deuxième incident aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus graves. Vers 16h, un Allemand s'est dirigé vers nous en contournant le château. Nous avons eu le temps d'évacuer la salle d'entrée en y laissant un seul homme, armé de sa carabine et camouflé près de la porte.

L'Allemand pénétra dans la salle, mais notre ami, vif comme un chat, d'un geste aussi preste que brutal, attrapa notre *Jerry* d'un coup de crosse de carabine à la tête, l'assommant comme un bœuf et lui brisant la mâchoire. Je lui appliquai immédiatement un pansement pour supporter sa mâchoire fracturée et surtout pour l'empêcher de crier. On lui attacha les mains dans le dos et, avant qu'il eût repris ses sens, deux hommes le descendirent à la cave et le mirent sous la garde du soldat enrhumé.

Parmi ce groupe de trente hommes armés jusqu'aux dents se côtoyant dans un silence absolu et évitant toutes les fenêtres pour ne pas être vus de l'ennemi, on sentait l'anxiété, l'énervement, la hâte d'avoir l'autorisation de tuer. On voyait des mouvements furtifs, un regard inquiet sur leur carabine, leur mitrailleuse, une tape sur leur arme pour être bien sûr qu'elle était près d'eux. On sentait que l'instinct de tuer les habitait, on sentait l'inquiétude que les hommes éprouvaient vis-à-vis de leur arme : va-t-elle me protéger? Va-t-elle me laisser tomber au moment ou j'aurai le plus besoin d'elle? Saura-t-elle m'être fidèle? Dans ces moments critiques, l'arme, la carabine du soldat devient comme sa femme!

Ce qui m'amena à penser à ma fiancée. Eh oui! moi qui n'avais, pour ma seule défense, que mes deux brassards de la Croix-Rouge et mon sac de premiers soins, je me mis à penser à celle qui, dans sa petite ville au Canada, pensait à moi. Quand elle pouvait économiser quelques sous, elle en profitait pour m'envoyer quelque trois cents cigarettes et autres douceurs qui me faisaient si chaud au cœur. Je pensais aussi aux prières qu'elle récitait afin de me préserver de la mort, à laquelle j'étais continuellement exposé, et pour que je lui revienne sain et sauf. Dans ses nombreuses lettres, elle me répétait inlassablement qu'elle attendait mon retour et me redisait combien elle avait hâte que cette guerre finisse pour qu'on puisse reprendre une vie normale ensemble.

Comme l'heure fatidique approchait, chaque mitrailleur, chaque caporal avec sa mitraillette ainsi que les carabiniers et les grenadiers prirent les positions qui leur avaient été assignées et se concentrèrent sur l'objectif à anéantir. La nuit tombait, la visibilité était plutôt mauvaise, le silence était lourd, très lourd. On sentait que les hommes étaient tendus à l'extrême, comme des cordes de violon. Dans quelques secondes, le signal serait donné et ce serait la condamnation à mort, peut-être d'une centaine de soldats ennemis. Je frémis à la pensée que, dans quelques instants, des pères, des mères, frères, sœurs et fiancées commenceraient à pleurer un être cher; mais que pouvions-nous y faire? C'était eux ou nous!

Ma réflexion fut interrompue brusquement par une fusillade à vous crever les tympans. Mon frère avait ouvert le feu le premier, déclenchant la tuerie! Immédiatement, j'ouvris la porte de la cave pour que mon « tousseur » puisse participer au combat et j'oubliai l'Allemand à la mâchoire fracturée. Presque pas de balles ennemies ne furent tirées dans notre direction. Ce fut la surprise totale et, pour achever le massacre, nos mortiers entrèrent dans la danse avec des *smokes* et explosifs à fragmentation. Petit à petit, nos hommes ramassèrent leurs bagages pour déguerpir, notre travail étant terminé et les mortiers ayant pris la relève pour finir l'attaque et nous donner la protection voulue pour regagner nos lignes

Je fis une tournée rapide des pièces pour m'assurer qu'aucun blessé ne restait en arrière. Puis je redescendis au premier, où je vis mon Allemand sortir de la cave. Il me regarda, surpris, mais sembla se raviser en voyant mes brassards de la Croix-Rouge.

Je lui dis en français, et il sembla me comprendre :

« Assoyez-vous dans ce coin et attendez que notre bombardement et le vôtre soient terminés. Vous regagnerez vos lignes, et bonne chance! » Ne pouvant me répondre, il me fit signe qu'il m'avait bien

compris, et il ébaucha une espèce de sourire, ne pouvant me donner la main car il les avait toujours liées dans le dos.

Immédiatement, je pris mes jambes à mon cou pour déguerpir à mon tour. Il faisait maintenant complètement nuit.

Ce coup fut un succès total; aucun mort, seulement trois blessés, des éraflures sans grande importance aux bras et aux mains. Mais du côté ennemi les pertes furent énormes; d'après le rapport des hommes et des caporaux, on jugea qu'au moins de cent à cent vingt-cinq soldats furent tués ou blessés par nos armes. Je pouvais y ajouter un blessé, qui a dû regagner ses lignes. Mon frère, qui avait participé à la patrouille en tant que sous-officier en charge, fut félicité pour son leadership et sa bravoure, et reçut (encore) une belle promesse de monter en grade, d'être décoré et je ne sais quoi encore. Nous connaissions si bien ces belles promesses sans suite; il ne fallait pas toujours les prendre au sérieux!

Il ne fut jamais plus question du « château Frontenac » entre mon frère et moi; le sujet était tabou!

Patrouille à Teal

Le matin du 20 février 1944, j'étais au PC de la compagnie D (poste de commandement) quand le major Garceau reçut un ordre de la brigade d'envoyer une patrouille de trois hommes sous la direction d'un sergent afin de savoir s'il y avait des ennemis devant nous et, s'il y en avait, d'essayer de voir qui ils étaient puis, finalement, de tenter d'en capturer un.

Naturellement, l'ordre ne venait pas de la brigade, mais de bien plus haut, de la division. Jamais le brigadier Bernatchez, qui commandait la 3e brigade, n'aurait fait pareille demande!

Si ces beaux messieurs avaient pu venir à la compagnie D, ils auraient pu facilement constater la qualité et le nombre de soldats allemands que nous avions devant nous. Quant au prisonnier, nous aurions pu les mettre au défi d'aller en chercher un. Il y en avait beaucoup du R 22e R qui se faisaient une joie de nous montrer leur casque d'acier percé de deux ou trois balles : ils n'avaient qu'à le lever sur une tige de bambou et aussitôt une rafale de balles nous passait au-dessus de la tête. Mais ces messieurs à cinquante kilomètres derrière nous (parfois plus) ne savaient pas ça.

Le sergent Livain Michaud, qui venait d'arriver au régiment, fut désigné pour cette patrouille. Ce sergent, un brave et chic type qui venait du régiment de la Chaudière, je l'avais connu en Algérie, au camp de Philippeville, où il était instructeur.

Il est parti faire sa patrouille avec trois hommes à 10h et à 10h30 il était mort avec deux d'entre eux; un seul avait pu s'échapper pour venir faire un rapport au major Garceau!

Le major, exaspéré, fit un rapport à la brigade. Quinze minutes plus tard, le téléphone sonna : on lui donnait l'ordre d'envoyer deux infirmiers sous la direction du soldat qui avait réussi à s'échapper pour aller constater la mort du sergent et de ses deux hommes. Pour confirmer leur mort, il fallait rapporter la boussole et le bracelet-montre de l'armée que le sergent possédait.

Le major raccrocha en me regardant d'un air malin; mais un ordre, c'est un ordre et ça ne se discute pas.

« Côté, me dit-il, prends avec toi le SB J.A. Cloutier et le soldat Desrosiers pour vous guider et va me chercher ces C... d'instruments!

— Mais, major, dis-je, nous allons tous nous faire tuer!

— Vas-y, Côté, et si les Allemands tirent sur vous autres, jetez-vous par terre et attendez; vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu! Tout

ce que la Première division a de canons va tirer devant vous autres des bombes *smoke* [phosphore]; vous allez sortir de là les mains dans les poches *God... it!...* »

Ensuite, il alla décrocher le téléphone pour avertir l'artillerie de se tenir prête à tirer de 2000 à 3000 obus *smoke* à un endroit précis, dont il indiqua les données sur la carte, et à quelques secondes d'avis seulement. En jurant, il raccrocha; j'ai cru que le téléphone allait voler en mille miettes!

Nous partîmes donc, moi, un autre infirmier et notre guide. J'étais peiné pour ce dernier qui, après avoir échappé à la mort une première fois, devait bien malgré lui retourner dans cet enfer.

Nous avons suivi un chemin de mules qui était à l'abri du tir ennemi et fait un arrêt au peloton de première ligne pour signaler notre présence dans le secteur. Nous avons salué nos amis qui nous regardèrent comme des innocents complètement détraqués qui voulaient gagner la Croix de guerre ou de Victoria. Malheureusement, les innocents et les détraqués se trouvaient bien au chaud à cinquante kilomètres en arrière, en train de siroter un cognac en attendant nos actes de décès!

Nous avons quitté nos amis qui nous ont donné une dernière poignée de main en nous souhaitant bonne chance. Nous sommes finalement arrivés à notre objectif, sur le remblai d'un chemin où les chars d'assaut allemands avaient circulé en laissant de grandes traces profondes dans la boue. J.A. Cloutier et moi portions nos brassards bien propres, de couleur blanche avec la grande croix rouge au centre. Selon les renseignements du soldat Desrosiers, nous nous sommes placés en face du sergent Michaud, dont le corps se trouvait de l'autre côté du remblai et du chemin.

Nous nous sommes déplacés en même temps, Cloutier et moi, sautant sur le chemin posément de façon à permettre à l'ennemi de bien voir nos brassards de la Croix-Rouge. Instantanément, les mitrailleurs et les francs-tireurs ont ouvert le feu sur nous. Pris au dépourvu par une attaque aussi sauvage, nous n'avons eu que le temps de nous jeter dans les traces des chars blindés pleines d'eau pour pouvoir sauver notre peau.

Ma trace était assez profonde pour protéger mon corps, mais le petit sac que j'avais sur le dos dépassait la surface du chemin. Alors les Allemands prenaient un malin plaisir à tirer dedans. Vous vous imaginez facilement la drôle de sensation que cela procurait; comme disait Cloutier, « je m'ennuyais de ma mère ».

Mais le major Garceau ne nous avait pas oubliés. Nos canons et nos mortiers de trois pouces se mirent à tirer des *smokes*. (Ces obus sont

normalement employés pour faire un écran de fumée et pour camoufler nos déplacements, mais quand ils étaient tirés directement sur des troupes, l'effet du phosphore pur était effroyable.)

Ces obus font un bruit typique en frappant la terre, comme un « floc ». En éclatant, l'air les enflamme et rien ne peut éteindre l'incendie qu'ils provoquent alors! Le tir des mitrailleuses diminua, jusqu'à s'arrêter complètement, à mon grand soulagement. Nous entendîmes distinctement l'ennemi se lamenter, crier au secours; ils rôtissaient littéralement, mais on ne pouvait rien pour eux!

Après quelques minutes d'attente, nous sommes sortis de notre boue. La fumée était tellement épaisse que nous avions de la difficulté à nous orienter. Je me dirigeai vers le sergent Michaud, tandis que Cloutier cherchait les deux autres morts pour recueillir leur livret de service militaire ainsi que leurs plaques d'identité. Comme le sergent était mort face contre terre, je dus le retourner sur le dos afin de le fouiller, tâche qui ne fut pas aisée parce que son corps était raide et qu'il avait les bras en croix. Je lui enlevai sa montre-bracelet, je trouvai sa boussole, son livret de service militaire et sa plaque d'identité, puis nous plongeâmes de l'autre côté du remblai. Le tout n'avait pris que quelques minutes, mais elles nous avaient paru une éternité.

Après avoir rejoint le soldat Desrosiers, nous nous sommes acheminés vers la compagnie D le plus vite possible. Nous nous sommes vite aperçus que Desrosiers ne pouvait pas nous suivre; il avait beaucoup de difficulté à marcher et il était blême!

Nous l'avons questionné et il nous a révélé qu'il avait reçu une balle à l'abdomen dès les premiers instants de l'attaque; je l'ai donc chargé sur mes épaules pour arriver le plus vite possible à la compagnie D et obtenir une civière et quatre volontaires pour le transporter en vitesse à l'infirmerie. En arrivant au PC, le major nous a regardés et, content de voir que nous étions vivants, il m'a demandé ce qui pendait dans mon dos; c'était mon petit sac tout déchiqueté et qui n'était retenu que par les bretelles. Je lui ai raconté mon histoire et je lui ai remis la boussole, la montre ainsi que la plaque d'identité du sergent Michaud, plus celles des deux soldats morts. J'ai fait mon rapport aussi court que possible, car je devais accompagner mon blessé.

Le major, en apprenant cette nouvelle aventure, devint enragé. Il décrocha le téléphone pendant que je me sauvais. Je ne voulais pas être témoin de ce qu'il allait dire à la division.

En arrivant à l'infirmerie, j'ai appris que le soldat Desrosiers était mort de sa blessure au ventre. (Le soldat Léon Desrosiers, du cap Desrosiers, en Gaspésie, est mort le 20 février 1944, vers 13h.)

Et voilà! Nos « ronds-de-cuir » en arrière devaient être satisfaits de leur journée, sachant maintenant qu'il y avait encore des Allemands qui étaient vivants devant nous et que nous étions là pour les protéger afin qu'ils puissent continuer à raconter leurs faits d'armes mémorables dans leur château, tout en se « paquetant la fraise » avec nos meilleures boissons canadiennes. Plusieurs de nos officiers mettaient en doute leurs compétences; ils y pensaient tout bas, mais ne pouvaient le dire tout haut!

Il paraît qu'après mon départ le major Garceau a fracassé la boussole et le bracelet-montre du sergent Livain Michaud contre le mur de pierre de l'étable où nous logions en disant :

« Les C... s'ils veulent une boussole et une montre, ils viendront les chercher ici; nous verrons bien alors s'ils sont aussi braves qu'ils le disent! »

Je me souviens.

Geste historique des Allemands

Le 6 mars 1944, le poste de commandement du bataillon était installé dans le village de San Nicola. Depuis quelques jours, j'étais de nouveau attaché à la compagnie D comme infirmier de la Croix-Rouge. On nous disait en position défensive depuis le mois de janvier, mais les patrouilles ennemies dans nos lignes et les nôtres dans les leurs se poursuivaient. Elles n'étaient pas toujours des visites de courtoisie. Les blessures, souvent graves et même mortelles, étaient nombreuses.

Comme ces activités se déroulaient presque toujours de nuit, le travail était doublement harassant pour nous, les infirmiers. Heureusement, j'étais souvent bien secondé par mon vieil ami le « Rouge » Duguay, dont la jovialité était bien appréciée des blessés.

En ce matin pluvieux, après notre ration d'obus matinale, tout devint calme. Il n'y eut pas un canon, pas un mortier, pas de mitrailleuse et pas même de carabine qui se firent entendre devant notre compagnie.

Normalement, c'était un mauvais présage. Après un silence semblable, suivait habituellement le gros bombardement qui nous tombait sur la tête avec une précision diabolique pendant une demi-heure, prélude à l'attaque de l'infanterie ennemie.

En un clin d'œil, on vit les hommes s'activer à nettoyer leurs armes, à ajuster leur équipement et à améliorer leur trou défensif. Nous sentions tous que quelque chose d'inhabituel planait dans l'air, mais quoi? Nous passâmes une heure à spéculer sur ce qui surviendrait mais... *niente!*

La nouvelle commença à circuler que le brigadier Gibson avait annoncé que le roi avait accordé la Croix de Victoria au major Triquet pour sa conduite héroïque à la bataille de Casa Berardi, le 14 décembre 1943. La troupe de la compagnie D explosa de joie, une joie qui se propagea sur tout le front du R 22e R quand le major Garceau l'annonça officiellement. La nouvelle s'adressait surtout à nous, qui avions participé à la bataille, mais malheureusement notre groupe était singulièrement réduit maintenant!

Tout portait à croire que les Allemands avaient capté le message qui annonçait la bonne nouvelle et, sachant que nous étions devant eux, ils avaient décidé de cesser le feu quelques heures en hommage au major Triquet. Mais comment se faisait-il qu'ils avaient appris la nouvelle avant nous?

Pour un moment, ce ne furent que cris de joie et « hourras » en l'honneur de Triquet. Quelques-uns, dont les tranchées se trouvaient en

toute première ligne, se risquèrent à sortir prudemment la tête hors de leur trou, mais il n'y eut pas une seule balle pour ces « écornifleurs ». D'autres s'enhardirent à aller encore plus loin, ils se levèrent debout et envoyèrent la main aux *Jerries* tout en se promenant, les mains dans les poches et une cigarette au bec. On me raconta qu'un gars, ayant accroché un sous-vêtement d'une couleur douteuse à un bambou, le balança de droite à gauche et de gauche à droite pendant un certain temps sans que les Allemands fassent un geste d'hostilité!

Je ne sais s'il reste encore des gars du R 22e R qui furent témoins de ce geste civilisé des *Jerries*; moi je vous jure que ce fait est l'exacte vérité et que je l'ai vécu.

Il est dommage que le major Garceau ne soit plus vivant, car lui-même aurait pu confirmer ce fait. Il avait dû revenir dans les lignes pour remettre de l'ordre, car le vin avait circulé un peu plus longtemps qu'à l'habitude et les soldats se préparaient à sortir en groupe pour aller serrer la main aux Allemands et les remercier de leur geste amical. C'était incroyable! Est-ce qu'ils seraient revenus dans nos lignes? Permettez-moi d'en douter!

Vers 10 h, la guerre reprit ses droits. Une balle fut tirée de temps à autre pour nous avertir que la récréation était finie et que nous aurions à prendre des précautions si nous voulions conserver notre « gomme ». Il y eut même une rafale de Breda qui déchiqueta le sous-vêtement resté accroché au bambou.

Les Allemands savaient se montrer *gentleman* parfois mais, avant tout, ils étaient soldats. Je me rappelle que, lorsque nous avons « contacté » la ligne Hitler, le 19 mai 1944, je pansais un soldat allemand au plus fort de la bataille quand, en levant les yeux, j'aperçus un infirmier allemand qui pansait un soldat canadien. Il me fit comprendre qu'il aimerait faire un échange de blessés, ce que je fis immédiatement. Malheureusement, le Canadien avait trois balles au thorax. Je fus perdant à l'échange, car mon soldat du R 22e R est mort tandis que le *Jerry* n'avait qu'un genoux « en marmelade »!

Quelle drôle de sensation que de vivre une telle expérience. Oui, vraiment, les *Jerries* étaient de bons soldats!

La mort de « Smokey » et la maladie de Wesley Caron

Nous avons appris le matin du 18 mars qu'une buanderie et une douche ambulantes de l'armée étaient installées depuis peu à Ortona, à quelques milles de notre position de repos. Mon frère Jos, Harrisson, de Matane (un ami), et moi sommes partis en vitesse pour ce lieu de délices. Nous ne nous étions pas lavés ni fait la barbe depuis quinze jours.

Ces installations étaient ce que les soldats appréciaient le plus durant cette guerre. Nous nous mettions à poil à l'entrée, nous déposions nos effets personnels dans un sac imperméable que l'on s'accrochait au cou et nous passions à la douche. Il y avait de l'eau chaude et froide à volonté et sans limite de temps! Quel bonheur!

À la sortie, on nous remettait des sous-vêtements, une chemise, un pantalon, une tunique et des bottes neuves, ou du moins lavées et désinfectées. Quel bonheur pour le pauvre pioupiou qui ne voyait pareille merveille que très rarement dans sa vie au front.

Comme tous les matins, même quand nous étions au repos, je devais ce 18 mars remplir mon devoir d'infirmier et m'acquitter de la parade des malades. Il n'y avait pas de repos pour les infirmiers de la Croix-Rouge. Nous devions circuler dans tous les locaux de notre campement, cueillir les malades, les blessés, et les conduire à l'infirmerie régimentaire après le rassemblement. J'ai retrouvé le soldat Wesley Caron par terre avec une forte fièvre; sa respiration était courte, laborieuse et saccadée. Il avait tous les symptômes d'une pneumonie! Il me déclara avoir bu un peu de vin et s'être ensuite endormi dehors avec des amis. Il n'y avait rien de répréhensible à cela, car nous arrivions du front où nous avions logé à la belle étoile jour et nuit, beau temps mauvais temps. Peut-être était-il empoisonné par le vin. Dans certaines régions, les Allemands, avant de reculer, versaient du « vert de Paris » dans les grosses barriques de vin; mais nous nous en apercevions, car le vin avait très mauvais goût. Dans ce cas, on avertissait le docteur qui, lui, se chargeait de faire détruire les barriques.

J'enveloppai Wesley dans des couvertures et je le couchai sur ma civière en attendant que je revienne avec la jeep de la Croix-Rouge de l'infirmerie régimentaire. Et je suis reparti avec mes dix malades pour me rendre chez le docteur, à près de deux milles de là.

Lorsque je suis arrivé à l'infirmerie, j'ai expliqué le cas du soldat W. Caron au Dr Brooks. Il ordonna immédiatement au chauffeur de sa

jeep d'aller chercher le malade. « Smokey » était un jeune Irlandais qui était tout fier de « baragouiner » quelques mots de français; il était brave comme pas un et très dévoué au D[r] Brooks et à ses blessés.

Sans plus attendre, il sauta dans sa jeep et partit à toute vitesse pour aller quérir Wesley. Le capitaine Brooks avait préféré me garder avec lui pour l'aider aux soins de mes malades. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le téléphone sonna, annonçant la mort de « Smokey ». Sa jeep avait roulé sur une mine antichar et avait fait un mort et cinq blessés!

En apprenant la nouvelle, nous sautâmes dans la chenillette Bren carrier de la Croix-Rouge; il y avait le « Gros » padre Laboissière, le chauffeur et moi-même, qui leur servait de guide. Le chauffeur était un Italien de Montréal, dont j'ai malheureusement oublié le nom; il a conduit son semi-blindé à sa vitesse maximum, peu importe les trous d'obus dont le chemin était parsemé.

L'ennemi nous avait vus, car quelques obus de 88 mm tombèrent sur le chemin. Comme nous virions à gauche pour prendre le chemin qui était parallèle au front, un obus de gros calibre tomba à cinquante pieds devant nous. Le chauffeur, au lieu d'appliquer les freins, ce qui était un réflexe naturel dans un moment de surprise, appuya de toutes ses forces sur l'accélérateur. La chenillette se cabra comme un cheval et sauta pardessus le cratère dans un nuage de poussière, de fumée et de roches. Le gros padre et moi, qui avions perdu notre point d'appui, avons été projetés à quelque cinq pieds dans les airs, pour retomber comme par miracle dans le carré de la chenillette. J'ai entendu le padre invoquer saint Antoine et nous nous sommes accrochés à je ne sais quoi tout en filant à un train d'enfer. J'ai remarqué que ce maudit chauffeur avait un sourire en coin que je n'ai pas aimé du tout.

Enfin, nous sommes arrivés à la compagnie D tout essoufflés, comme si nous avions couru plusieurs milles. La jeep n'était plus qu'un amas de ferraille tordue. « Smokey » avait suivi le même chemin que nous empruntions jour et nuit pour nous rendre à la maison de ferme, où se trouvait Wesley Caron. La jeep étant restée en panne dans un trou de boue, quelques hommes étaient venus lui porter secours; mais la jeep, en sortant du trou de vase, avait roulé sur cette fameuse mine et provoqué l'explosion, blessant mortellement « Smokey » et les cinq autres hommes venus aider notre ami.

Les blessés et Wesley montèrent dans la chenillette, suivis du padre Laboissière portant dans ses bras « Smokey », qui était à l'agonie. La chenillette repartit pour l'infirmerie régimentaire, toujours dans un train d'enfer. « Smokey », notre petit Irlandais, est mort dans les bras du

padre, en arrivant à l'ARP; mes cinq blessés s'en tirèrent tous avec des blessures légères, surtout aux jambes.

Le Dr Brooks diagnostiqua chez Wesley une pneumonie aiguë et il l'évacua en vitesse au premier hôpital avec les autres blessés. Pauvre Wesley! Il était bien peiné que sa maladie ait occasionné autant de troubles et surtout la mort de « Smokey »; il se disait responsable de tout.

Mais le padre Laboissière lui remonta vite le moral. Il était difficile de contredire l'aumônier, qui mesurait six pieds et pesait deux cent soixante livres. Quand il avait décidé d'une chose, malheur à celui qui n'était pas de son avis!

Enfin, Wesley Caron guérit de sa pneumonie et revint au régiment quelques mois plus tard. Il s'illustra à la bataille du point 131, le 1er septembre 1944, au sein de la compagnie D du major Poulin, en abattant deux ou trois mitrailleurs ennemis qui se préparaient à tuer un lieutenant et plusieurs hommes qu'il dirigeait.

Il fut promu caporal peu de temps après et s'illustra de nouveau en avril 1945 sur le front à Amersfoort, en Hollande, une des dernières batailles livrées dans ce pays avant la fin de la guerre.

J'avais très bien connu Wesley lorsqu'il demeurait à Baie-des-Sables; nous étions au CABTC 55 à Rimouski, où nous étions tous les deux caporaux-instructeurs. Wesley était un débrouillard, il était très aimé et très admiré de ses hommes. Dois-je vous dire que, les soirs de paye, nous n'avions pas à nous cacher!

Sur un *hot post* avec le sergent Tremblay

À la mi-mars, le capitaine et médecin Birks, de Montréal, vint remplacer le capitaine Brooks, notre médecin régimentaire, qui prenait quelques semaines de repos bien méritées! J'avais reçu du capitaine Birks l'ordre de suivre cinq ou six hommes qui allaient rejoindre de nuit un groupe de soldats du R 22e R en position sur un *hot post* (poste d'observation avancé) situé près des lignes allemandes. On ne pouvait rejoindre cette position que de nuit et avec mille précautions!

Nous partîmes donc vers 22 h, sous une température excessivement froide. J'étais chargé comme une mule, portant en plus de mon équipement de fantassin (sans arme), mon sac de premiers soins gonflé de pansements, de médicaments et de vingt injections de morphine, ainsi qu'un brancard, qui à lui seul pesait trente livres.

Après une heure de marche dans le *no man's land*, nous arrivâmes dans un champ presque complètement dénudé où ne poussaient que quelques oliviers, éparpillés ça et là, et une haie coupant le front d'est en ouest. Il n'y avait aucun camouflage, si ce n'est une dépression du terrain qui, de loin, pouvait nous cacher à la vue de l'ennemi à la condition de rester le nez dans notre tranchée.

Le sergent Tremblay, un vieux de la vieille très compétent, avait la charge du détachement. Il eut vite fait de placer le nouveau renfort aux endroits les plus vulnérables. J'eus la chance de demeurer avec lui dans son trou, où se trouvait déjà un signaleur (sans-filiste); le sergent Tremblay possédait une mitrailleuse Bren pour se défendre.

J'eus l'étrange sensation que l'endroit était dangereux; ça sentait la mort à plein nez, surtout que la pluie s'était mise de la partie. Je jetai un œil sur le front, où on ne distinguait presque rien; il n'y avait aucun bruit, si ce n'est celui de la pluie qui tombait sur nos casques d'acier.

On pouvait entendre les battements de cœur et la respiration des quinze hommes camouflés dans le secteur. On se croyait dans un cimetière!

Le sergent revint sans faire de bruit et releva seulement la cape antigaz placée au-dessus de notre trou pour nous protéger de la pluie. Ce seul geste me fit sursauter! Je lui demandai si cette ambiance était normale et s'il ne prévoyait pas quelques incursions ennemies dans nos lignes.

« SB Côté, me dit-il, d'abord, on ne parle ici que si nous y sommes bien obligés, et ensuite, nous le faisons tout bas et même assez bas pour

que notre voisin ne nous entende pas! Oui, mon vieux! Si la pluie n'augmente pas, nous aurons de la visite, ça sent mauvais. »

D'ailleurs, nous en avons, de la visite, toutes les nuits; hier soir, nous avons perdu cinq hommes; il y a eu deux morts et trois blessés; espérons que nous serons plus chanceux cette nuit!

Le téléphone de campagne, caché sous une couverture pour en amoindrir la sonnerie, fit entendre un bruit sourd. Le signaleur prit la communication. C'était le caporal dont le trou se trouvait à l'autre extrémité de la position, qui disait avoir vu des mouvements étranges au-dessus de la haie.

Aussitôt, le sergent enleva la cape antigaz placée sur notre tranchée et, à genoux, nous observâmes la ligne du firmament au-dessus de la haie. À prime abord, je ne vis rien, mais le sergent me pointa du doigt une direction à surveiller. Je vis aussitôt un casque apparaître et disparaître quelques instants plus tard. Nous vîmes deux, trois, puis quatre têtes qui faisaient le même manège. Je retenais ma respiration de peur que les Allemands m'entendent.

Le sergent saisit sa mitrailleuse, l'inspecta du mieux qu'il pût malgré la noirceur, y ajusta un magasin de vingt-cinq balles et la plaça à sa portée. Tout à coup, je vis avec stupéfaction dix, quinze, vingt et même trente soldats ennemis qui franchirent la haie. Le sergent Tremblay, sans la moindre émotion dans la voix, dit à l'opérateur de radio d'avertir le caporal de ne pas tirer avant que lui-même n'ait tiré une salve de quatre à cinq balles avec sa mitrailleuse.

L'ennemi avança avec précaution mais sans hésitation, la baïonnette fixée au canon des carabines. Un grand sous-officier, je devrais dire immense, ouvrait la marche devant ses hommes, armé d'une mitraillette Schmeisser. Je vis le canon de la mitrailleuse du sergent Tremblay changer de direction et pointer le caporal allemand, l'homme à abattre.

Je voyais la mort venir vers nous et rien ne pouvait nous sauver. Je nous imaginais déjà tous morts, car le sergent ne tirait pas; j'ai crû qu'il était paralysé, ankylosé par la peur de mourir. J'aurais voulu crier mais pas un son ne sortit de ma bouche; j'avais une boule dans la gorge qui m'empêchait de le faire!

Je fixai le sergent qui, accroché à sa mitrailleuse, ne faisait qu'un avec elle. Il me sembla qu'un rictus moqueur me laissait entrevoir ses dents, ce qui lui donnait un air satanique, un air de contentement. Le grand et gros Allemand, dont la tête tournait à gauche et à droite en fin observateur qu'il était, semblait ne rien avoir aperçu encore et il n'était plus qu'a cent pieds de nous. Notre sergent avait les yeux rivés sur lui, comme hypnotisé par cette montagne de chair et d'os!

Je le vis enfin presser la détente et « clac! »... sa mitrailleuse fit un raté! Vif comme l'éclair, il réarma son arme. Il enleva le magasin inutile et plaça le nouveau que je lui avais lancé; heureusement, le tout n'avait pas duré plus de cinq secondes. Le caporal allemand semblait nous avoir repérés, mais la mitrailleuse du sergent l'avait déjà atteint en pleine poitrine. Tremblay ignora le caporal, tourna son arme vers un groupe compact d'une dizaine de soldats ennemis et les faucha littéralement. Pour ma part, je continuais d'observer le grand sous-officier allemand, qui me fascinait; il n'était pas tombé comme tout bon mort. On aurait dit qu'il avait la vie chevillée au corps; il restait debout, comme ancré sur ses deux énormes jambes. Enfin, il tituba un peu avant de tomber à genoux; il ne semblait pas savoir de quel côté s'écraser mais, après quelques mouvements d'avant en arrière, il s'écroula, face contre terre; après quelques soubresauts, il demeura inerte. Six soldats ennemis se précipitèrent vers le caporal, probablement pour le ramener dans leurs lignes. Le sergent Tremblay les descendit presque tous sans pitié d'une salve de sa mitrailleuse Bren. Les Allemands abandonnèrent le combat en désordre, se sauvant au trot de l'autre côté de la haie. Le sergent fit transmettre un ordre par son signaleur à ses caporaux : « Ne pas bouger et que tous les soldats restent dans leur trou respectif, qu'ils examinent leur arme en vitesse, et ce, dans le plus grand silence! »

La fusillade terminée, le silence se rétablit peu à peu. Seuls quelques gémissements de soldats agonisant et des plaintes de blessés se firent entendre pendant quelques minutes, puis tout retomba dans un silence lourd de menaces.

Le sergent prévoyait une nouvelle attaque de l'ennemi pour récupérer le corps du caporal, et il avait raison. Dix minutes plus tard, une douzaine d'hommes se faufilèrent en rampant en silence à travers la haie.

Le sergent et les soldats voisins étaient prêts à les recevoir; cette fois, ce fut court... une vraie boucherie! Seuls cinq ou six soldats purent s'échapper. Leur caporal nous sembla d'une importance capitale pour eux, car nous entendîmes les survivants qui avaient trouvé un abri derrière la haie discuter ferme de leurs voix rauques pendant quelques minutes, et puis ce fut à nouveau le silence total.

Après quelques instants d'attente, je me faufilai en rampant vers le caporal allemand. Il me fallut toutes mes forces afin de retourner cet homme sur le dos pour mieux le fouiller. Oh surprise! Ce soldat était titulaire de la Croix de fer de la 1re classe. Je trouvai son livret de soldat et différents souvenirs, que je rapportai au sergent. Je fis la tournée des corps des Allemands atteints. Ils étaient tous morts ou mourants. De

notre côté, nous avions un mort et un blessé, la clavicule brisée par une balle. Je le pansai sommairement, lui mit une écharpe pour supporter son bras et je lui donnai une injection de morphine pour calmer sa douleur.

Je retournai à la tranchée du sergent pour faire mon rapport. Après avoir consulté le livret du caporal allemand, il m'annonça que cet homme avait combattu en France et qu'il s'était battu pendant un an sur tous les fronts en Russie. Il avait été décoré en maintes occasions pour bravoure au combat et, effectivement, il avait obtenu la Croix de fer de la 1re classe en Russie (l'équivalant de notre Croix de Victoria). Voilà comment un héros du IIIe Reich, après avoir roulé sa bosse un peu partout en Europe et en Asie, venait dans une banale patrouille en Italie se faire tuer par un sergent canadien-français d'une valeur exceptionnelle et qui n'avait pas peur d'un « héros ».

Notre position fut soumise à un bombardement intense qui dura une demi-heure; les canons 88 mm et les mortiers de trois pouces nous pilonnèrent sans arrêt en représailles pour leurs soldats tués et surtout pour leur héros, le grand caporal! Ce pilonnage se solda de notre côté par un autre blessé grave. À 4 h du matin, je me mis en marche pour retourner dans nos lignes avec un mort porté par deux soldats du poste d'observation et mes deux blessés, que je conduisis au Dr Birks.

Fatigué et harassé, je me jetai dans le premier trou d'obus que je trouvai et m'endormis pour ronfler au « double »!

L’histoire de Gariépy

Comme chaque maison et chaque ferme de la région de San Nicola contenaient d’énormes barriques de très bon vin blanc ou rouge et, bien que le colonel Allard ait ordonné de faire sauter ces tonneaux au village, on en trouvait encore amplement pour satisfaire les gosiers les plus assoiffés du régiment.

Nos autorités militaires craignaient, et à juste titre, que des soldats, ne cherchant qu’exploits ou vengeance, puissent se permettre des actes aussi irréfléchis que regrettables.

J’étais toujours infirmier à la compagnie D. Comme toute personne qui porte un brassard attire la confiance et les confidences de son entourage, il m’arrivait souvent, quand nous étions en période de repos de deux ou trois jours ou que nous nous trouvions à quelques milles en arrière de la ligne de feu, d’écrire soit à la mère, au père ou à l’épouse d’un copain peu enclin à faire connaître ses sentiments intimes au premier venu. Voilà pourquoi plusieurs de mes amis venaient se confier à moi pour discuter de leurs problèmes personnels.

Je le faisais toujours avec bonté et discrétion, tout en observant les règles de la censure, qui étaient très sévères en temps de guerre. Un dénommé Gariépy, entre autres, qui venait de Montréal et qui se disait de descendance italienne (il parlait couramment cette langue), venait souvent me raconter des histoires invraisemblables, que je prenais normalement avec un grain de sel; je le classais parmi les « grandes gueules ».

Hors, le matin du 24 mars 1944, il me semblait plus éméché que d’habitude, et il me confia qu’il voulait se constituer prisonnier, mais qu’auparavant il tuerait tellement d’Allemands qu’on serait obligé de le décorer pour bravoure; comme je le connaissais bien, je conclus que c’était encore une de ses vantardises et j’oubliai bien vite cet incident. Mais vers 13 h, nous entendîmes le tir de mitrailleuses allemandes, dont les salves se succédèrent pendant près d’une demi-heure sans arrêt.

Nous étions en réserve et nous ne savions pas ce qui se passait dans les deux pelotons qui étaient en première ligne devant nous. Quelques copains, piqués par la curiosité, partirent aux renseignements et, quelques minutes plus tard, nous sûmes la raison de tout ce branle-bas. Avec consternation, j’appris que Gariépy avait mis son plan à exécution. Il avait mis sa carabine en bandoulière, accroché une bonne provision de grenades 36 à sa ceinture et s’était dirigé vers les lignes allemandes.

Il avait près de cent verges d'avance quand son caporal et ses hommes s'en aperçurent. Aussitôt, quatre hommes s'étaient élancés pour lui couper le chemin et le ramener dans nos lignes... Mais les *Jerries* l'avaient déjà aperçu et deux mitrailleuses ennemies, l'une à droite et l'autre à gauche, faisaient un barrage en « V », empêchant les quatres hommes de se porter au secours de Gariépy et forçant du même coup l'étourdi à avancer.

Bravement, il lança ses grenades à droite et à gauche et se saisit de sa carabine, mais les mitrailleuses l'obligeaient toujours à avancer; il était évident que l'ennemi le voulait vivant. C'est ce que ses compagnons constatèrent; même s'ils tirèrent comme des déchaînés pour faire taire les mitrailleuses, ce fut peine perdue, il disparut de leur vue.

Deux heures plus tard, un bombardement d'une rare intensité nous tomba sur la tête, une première dans ce secteur. Le soldat Francis Desroches fut tué par l'explosion d'un obus qui tomba directement dans son trou et le caporal Audet fut blessé grièvement par la même explosion. Je constatai le décès de Desroches et je pansai le caporal Audet pour son évacuation.

Le même soir, nous étions relevés de la ligne de feu, mais le régiment qui devait nous remplacer fut retardé par un bombardement sur le chemin de la montée au front. Nous étions empêchés de bouger, nous aussi, par un bombardement intense sur tous les petits chemins que nous avions l'habitude d'emprunter pour l'évacuation.

Il s'agissait d'une situation que nous n'avions jamais connue auparavant. Le tir des canons et des mortiers ennemis était tellement précis que nous avons eu toutes les difficultés inimaginables à nous sortir de ce pétrin. Il y eut plusieurs blessés; ils étaient surtout de la compagnie A, où j'ai perdu un vieil ami, Lucien Bolduc. Beaucoup de soldats étaient d'avis que Gariépy avait parlé et qu'il avait donné des renseignements sur nos positions et sur les voies d'accès de chacun de nos secteurs. Jamais auparavant les *Jerries* ne nous avaient donné de telles raclées avec autant de précision. Oui, Gariépy avait dû parler!

On dit que, quelques mois plus tard, un régiment anglais avait attaqué la zone et avait trouvé la fosse du soldat Gariépy. Il était mort; les Allemands l'avaient enterré et avaient posé une croix sur sa fosse!

Est-ce vrai? Nous ne le saurons jamais. Bien triste fin!

Le sergent Brochet, l'homme fort de la compagnie D

Nous avions dans la compagnie D un phénomène rare nommé Brochet, un Acadien de Bonaventure.

Le sergent Brochet mesurait six pieds et quelques pouces et pesait dans les deux cent cinquante livres, toute une charpente d'os et de muscles, sans une once de graisse. Comme nous tous, il souffrait de la faim et de privations de toutes sortes, surtout du manque de sommeil, mais jamais une seule plainte ne sortait de sa bouche. Il dirigeait les hommes de son peloton comme s'ils étaient tous ses enfants; malheur à la tête forte qui aurait critiqué ses ordres. Il avait une méthode toute personnelle pour régler ses différends. Mais il était bien accepté des gais lurons de son peloton. Le major Garceau se montrait très satisfait du rendement des hommes qui étaient sous la gouverne du sergent Brochet, comme on le verra.

Le « Rouge à Duguay » disait que le sergent Brochet était l'homme le plus fort que Victor Delamarre avait rencontré au Canada. Il l'avait connu au cours d'une tournée en Gaspésie, alors qu'il donnait une démonstration de sa force herculéenne. Comme toujours, Victor Delamarre avait lancé un défi à l'assistance et ce défi fut relevé par le fameux Brochet, qui aurait soulevé les haltères les plus lourds. C'était un homme téméraire reconnu comme l'homme le plus fort du Canada, et même des États-Unis, après Louis Cyr. Delamarre aurait reconnu publiquement que Brochet était l'homme le plus fort qu'il avait rencontré au pays. Le « Rouge », son grand ami, ajoutait que le sergent Brochet aurait pu soulever beaucoup plus pesant que cela encore.

Les infirmiers « Butch » Moreau, J.A. Duguay et moi, nous nous acquittions de la routine journalière à l'infirmerie régimentaire, la réception des blessés et des malades. Nous étions dans une période défensive où chaque opposant restait sur ses positions, mais malgré cela des duels d'artillerie le jour et des patrouilles de nuit se poursuivaient. En cette saison des pluies, les rhumes de toute sorte, la grippe et la gangrène gazeuse nous accaparaient par-dessus tout.

Un cas pathétique était celui du soldat qui pensait n'avoir qu'un rhume de cerveau; il nous donnait une démonstration de la gravité de son rhume en crachant par terre. Il crachait du sang, du gros sang rouge! Alors, que voulez-vous que l'on réponde d'autre que : « Tu as la tuberculose au dernier degré! Il n'y a rien à faire, tu vas mourir! » Ou bien nous

lui mentions. Que voulez-vous, le Dr Brooks et nous, les infirmiers, étions devenus par la force des choses les plus grands menteurs du régiment!

Le 10 mars, vers midi, le capitaine Brooks nous informa, le SB Duguay et moi, que pour quelques jours nous resterions avec la compagnie D. Le docteur prévoyait du grabuge dans cette zone et l'assistance de brancardiers pour quelque temps était une priorité.

Après avoir dîné à l'infirmerie, on refit le plein de notre sac de la Croix-Rouge en médicaments, en pansements, en injections de morphine, etc., pour ensuite prendre la route de la compagnie D, située à un mille à première vue. Avec les détours par les petites routes et les sentiers pour éviter de nous faire tuer, ce trajet nous rallongeait de deux milles. Le chemin était en grande partie celui que nous avions emprunté lors de l'attaque du 31 décembre, cette attaque que je n'ai jamais pu oublier, car elle s'était soldée par la mort de notre grand ami le sergent Roméo Bélanger.

À environ un quart de mille de San Nicola, il y avait une croisée de chemins : l'un se rendait à San Tomasso et l'autre allait jusque dans les lignes allemandes. Celui-là, plus long de deux milles, longeait une falaise et nous dissimulait à la vue de l'ennemi. Rendus presque à mi-chemin, nous aperçûmes une petite maison de ferme en partie démolie par l'artillerie allemande. Il y avait aussi un immense abri souterrain creusé dans la falaise qui formait l'emplacement d'un canon antichar avec son équipage et son sergent.

En bas de la pente s'ouvrait une brèche qui nous exposait à l'ennemi. Puis il y avait la rivière... le fameux « torrent » près duquel le sergent Bélanger fut tué. Cette rivière coupait la piste en plein centre de la brèche. Sur ce trajet qui nous conduisait à la compagnie D, il y avait deux endroits qui étaient extrêmement dangereux, de nuit comme de jour.

Le premier se trouvait à la croisée des chemins de San Nicola et de San Tomasso, sous observation constante de l'ennemi; le jour, si les Boches voyaient un seul homme passer, ils tiraient immédiatement quatre ou cinq obus de 88 mm avec une précision diabolique, et la nuit, plusieurs canons étaient alignés sur cet objectif et ils tiraient en salves continuelles mais irrégulières. Nous ne savions vraiment pas quand le ciel nous tomberait sur la tête. Les pertes étaient assez nombreuses à cette croisée des chemins, que l'on appelait à juste titre « le coin de la mort »!

Au « torrent » et à la brèche, au pied de la montagne, l'ennemi se servait de la grosse Breda 42, cette mitrailleuse qui pouvait tirer mille

deux cents balles à la minute; à cet endroit, nous étions à découvert et l'ennemi avait une vue nette et précise sur nos déplacements à la course pendant une ou deux minutes.

Comme à la croisée du chemin, on tirait de jour comme de nuit. La nuit, c'était encore plus dangereux, car les Boches tiraient à intervalles irréguliers, leurs mitrailleuses étant installées en ligne fixe sur l'objectif. Nous avons été chanceux comme jamais auparavant. Nous avons pu traverser cette épreuve sans incident grave grâce aux conseils prodigués par la sentinelle de la croisée des chemins. Le « Rouge » eut un peu plus de difficulté que moi parce que, comme toujours, il était beaucoup plus... ivre que moi!

Arrivés dans les lignes de la compagnie D, nous sommes allés nous rapporter au major Garceau qui, constatant immédiatement l'état du « Rouge », lui fit enlever sa gourde par un soldat. Naturellement, elle était pleine de vin rouge! Le major lui ordonna de se coucher dans un coin afin de le surveiller et de lui donner le temps de cuver son vin!

Moi, je reçus l'ordre d'aller me creuser un trou un peu en arrière du poste de commandement, près d'une immense maison. Je n'ai pas compris pourquoi je ne pouvais pas me faire un nid dans cette maison, comme certainement d'autres soldats ont dû le faire. Mais un ordre ne se discute pas!

Je me creusai un bon trou à l'endroit indiqué et j'allai ensuite visiter la maison en question pour m'assurer que j'y serais en sûreté en cas de pluie ou de gros bombardements. J'y rencontrai le sergent Brochet et son peloton, qui étaient en grande conversation au sujet d'une patrouille de combat qu'ils devaient faire la nuit même.

Je continuai mon inspection de la *casa* jusqu'à la cave et je la trouvai d'une solidité à toute épreuve. Il en émanait toutefois une puanteur insupportable causée par le fumier, la paille qui y pourrissait et l'eau qui y croupissait.

Des animaux y avaient séjourné car il y avait des crèches pleines de foin. Je ne comprenais pas pourquoi il n'y avait pas plus de soldats qui avaient trouvé refuge dans une maison aussi solide, faite de grosses pierres.

Je retournai dans mon trou pour y prendre un peu de repos, soupçonnant que la nuit serait mouvementée. Avec une patrouille de combat dirigée par le sergent Brochet, on ne pouvait que prévoir du grabuge sur une haute échelle du côté ennemi!

Je dus dormir plusieurs heures car, à mon réveil, je constatai qu'il faisait nuit. Je mangeai en vitesse quelques *hardtacks* et du *corned beef* froid avec une ou deux lampées de vin rouge pour faire descendre le

tout. Ensuite je m'acheminai au poste de commandement de la compagnie D pour connaître les intentions du major Garceau et constater l'état de mon ami le « Rouge ». J'appris que la patrouille était partie depuis quelque temps déjà dans les lignes allemandes et que le contact avec l'ennemi ne devait pas tarder.

J'agrippai mon sac de premiers soins et je partis à la course pour rejoindre le peloton de mon frère, qui était caporal mais qui agissait comme sergent sous les ordres du lieutenant Leclerc. Je voulais être aux premières loges pour voir ce qui se passerait du côté des *Jerries* lorsque le bal commencerait.

Je n'eus pas à attendre longtemps. Une pluie de balles s'abattit sur nos lignes, suivie d'un bombardement par des mortiers de trois pouces. Le feu était tellement nourri que je ne pus même pas relever la tête pour observer l'ennemi en face de nos lignes.

J'en déduisis que notre patrouille était en face de nous et que l'ennemi voulait empêcher tout renfort de leur porter secours pour ainsi mieux les anéantir! C'était bien mal connaître Brochet. Les armes du sergent Brochet, jusque-là silencieuses, se mirent de la partie. Le tir des carabines, des mitrailleuses Bren et des mitraillettes Tommy gun fournirent un feu tellement intense que celui des Boches diminua progressivement jusqu'à se taire; seuls les mortiers continuèrent à nous harceler, mais sans nous empêcher d'observer pour comprendre ce qui se passait. Le feu du peloton de Brochet demeura violent pendant au moins dix minutes, puis diminua peu à peu. Il devint un tir saccadé, comme si les hommes aimaient mieux tirer moins de balles mais avec plus de précision. Enfin, le feu des armes légères cessa, à l'exception d'un Tommy gun qui tirait rageusement sans arrêt tout en se rapprochant de nous!

Les hommes de la patrouille arrivèrent à la course dans nos lignes, suivis de Brochet, qui tirait de la hanche avec sa mitraillette. Le sergent Brochet avait ordonné à ses hommes de se replier en vitesse pendant qu'il restait en arrière pour les protéger avec le tir effréné de son Tommy gun. Pas un homme ne manquait à l'appel et il n'y avait qu'un blessé, le sergent Brochet, qui avait reçu une balle dans la cuisse.

Deux hommes, les plus robustes, le saisirent par la taille et l'aidèrent à se rendre au poste de commandement de la compagnie. Le sergent fit son rapport au major Garceau, qui le félicita de sa conduite et de celle de ses hommes. Il appert que le sergent avait bien placé ses hommes dans un affaissement de terrain et qu'il avait forcé l'ennemi à découvrir ses positions en les faisant tirer les premiers. Après avoir bien remarqué toutes les positions des Allemands, Brochet avait ordonné à ses hommes d'y « mettre toute la gomme »!

Les soldats avaient fourni un tir rapide et précis de toutes leurs armes et l'ennemi fut vite mâté. Seuls quelques Boches purent s'échapper à la faveur de la nuit. La blessure du sergent était douloureuse, car la balle avait pénétré profondément; quand il bougeait sa jambe, la pointe de la balle frottait sur l'os, ce qui le faisait terriblement souffrir; par ailleurs, sa jambe s'ankylosait de plus en plus. Il sortit du poste de commandement de la compagnie D, mais il ne put faire un pas de plus. J'allongeai mon brancard et Brochet s'y coucha lui-même. Duguay, voyant son ami souffrir, lui offrit une piqûre de morphine pour calmer sa douleur mais Brochet refusa. Le « Rouge » insista et Brochet refusa une deuxième fois. En haussant la voix, Duguay insista encore; le ton monta d'un cran et le tout finit par une dispute en règle. Le major, en entendant ces hurlements, accourut. En apercevant le « Rouge » et en constatant qu'il était aussi saoul qu'à son arrivée à 15h, il le fit déguerpir.

Je demandai au major Garceau de me fournir six hommes pour transporter ce géant, étant donné le parcours que nous avions à faire dans des sentiers détrempés par la pluie, le passage dangereux des deux brèches et surtout le trajet à flanc de montagne. Avec un pareil poids, six hommes pour transporter ce blessé ne seraient pas de trop pour atteindre l'infirmerie régimentaire, située à au moins trois milles.

Notre officier acquiesça à ma demande et nous partîmes immédiatement avant que la nuit ne soit trop avancée. Nous craignions la venue d'une patrouille allemande qui aurait pu avoir l'idée de venger l'affront qu'ils venaient de subir.

Nous fûmes chanceux, malgré l'énorme besogne qu'occasionna un blessé aussi exceptionnel. Nous étions tous très contents de faire ce sacrifice pour le sergent, qui avait tant fait pour nous... Nous lui devions bien cela.

Aucune mauvaise rencontre ne vint troubler notre voyage même si, quelques instants auparavant, on nous avait dit qu'une patrouille allemande était passée à la caverne du canon antichar, près de la maison bombardée. La croisée de chemins du haut de la falaise nous donna des sueurs froides, car il nous était très difficile de courir avec notre fardeau. Mais, avec l'aide des sentinelles, nous pûmes nous en tirer sans malheur.

Après avoir remis notre blessé au capitaine Brooks, et après avoir fait mon rapport, je constatai la présence du « Rouge ». Il nous avait suivi de loin sans que nous ayons remarqué ce « fin renard ».

Notre ami « Butch » Moreau avait une grande nouvelle à nous apprendre. Il avait été promu au grade de sergent le jour même et n'avait pas encore eu le temps de coudre ses chevrons. Nous avons fêté l'événement en buvant une ou deux bonnes bouteilles de vin blanc et,

pour souligner encore plus l'importance de cet honneur, « Butch » nous avait volé une bouteille de rhum pour moi et le « Rouge ». Mais c'est moi qui avait l'insigne honneur d'en avoir la garde, avec promesse de bien surveiller le « Rouge ».

Nos six hommes étant retournés dans les lignes de la compagnie D, nous restions seulement deux, le « Rouge » à Duguay et moi, pour faire le trajet de retour. À deux heures du matin, c'était téméraire de notre part de faire ce voyage de nuit et sans arme en plus. Mais avec une bouteille de rhum, nous pouvions affronter toute l'armée du IIIe Reich... seuls.

Nous partîmes donc prestement, en chantant *Chevaliers de la Table ronde*, jusqu'à la croisée des chemins de San Tomasso et de San Nicola et là, le « Rouge » me dit : « Côté, on devrait prendre une *drop* de rhum avant de nous lancer; tout d'un coup qu'on perdrait notre gomme. » Le conseil était judicieux. Je sortis donc la bouteille de ma tunique pour la tendre à Duguay. Je la lui enlevai immédiatement, car ce n'était pas une bouche qu'il avait mais un siphon. Il aurait pu vider la bouteille en un clin d'œil. Après une bonne rasade (nous comptions que ça serait peut-être la dernière), je remis le bouchon et je cachai soigneusement la bouteille dans ma tunique.

La sentinelle nous arrêta avant que nous nous engagions dans la zone dangereuse pour nous prodiguer ses conseils. Elle devait bien se demander ce que faisaient deux infirmiers passablement ivres, et à 3h du matin, sur ce sentier si dangereux. Les canons tirèrent leurs salves d'obus et la sentinelle nous donna une tape dans le dos comme signal de départ.

Le dernier obus n'avait pas touché le sol que nous étions partis en courant, en trébuchant et en gambadant; nous croyions courir très vite, mais tel n'était pas le cas. La sentinelle criait, sacrait et nous suppliait de nous dépêcher, car les Allemands n'attendraient pas que nous soyons passés pour tirer une autre salve d'obus. Enfin, nous avons réussi. L'autre sentinelle nous regarda avec des yeux hagards, croyant probablement que nous arriverions en pièces détachées.

Nous nous sommes un peu éloignés pour nous asseoir sur le remblai du sentier. Le « Rouge » me dit : « Côté, j'ai eu peur! » Venant de Duguay, c'était remarquable, car jamais cet homme ne faisait pareille déclaration! « On devrait prendre une goutte de rhum pour nous réconforter; passe-moi la bouteille, Côté! » L'idée venait à point car, moi-même, j'étais passablement dégrisé! Aussitôt dit aussitôt fait, mais en surveillant mon ami du coin de l'œil... Et lorsque la bouteille fut bien bouchée, elle retourna dans sa cachette.

Nous reprîmes notre parcours jusqu'à la maison et j'entrai seul dans la caverne de l'antichar. Le sergent Poirier m'avertit que la patrouille

allemande était repassée quelques instants auparavant et qu'elle avait tiré de la mitraillette sur les ruines de la maison et dans l'entrée de la caverne.

Le padre Laboissière avait dû déménager dans la caverne, car il n'était plus en sûreté dans son trou près de la maison. Poirier nous recommanda la plus grande prudence! Je dus m'éclipser au plus tôt, car le « Rouge » voulait entrer dans la caverne et je ne tenais pas à ce que l'équipe de l'antichar le voit. Ils n'auraient jamais voulu nous laisser repartir. Nous avons marché avec prudence le long du flanc de la falaise jusqu'au tournant près du ruisseau. Nous étions assez bien protégés de l'ennemi par la dernière élévation et nous avions momentanément oublié la patrouille pour nous reposer en vue du sprint final, la traversée du « torrent ». Le « Rouge » à Duguay se lança dans un plaidoyer à faire pleurer le cœur le plus endurci sur les conséquences de mourir sans avoir vu le fond de la bouteille! Je lui répondis que nous en boirions une bonne *drop* immédiatement, mais qu'il fallait absolument en garder pour en avoir encore après la traversée de la brèche! Il fallait en conserver pour nous remettre de nos émotions après ce passage dangereux. Il convint que mon raisonnement était logique et on s'exécuta. Ensuite, on attendit que la salve de la mitrailleuse lourde ait été tirée pour nous lancer tête première dans cette course effrénée. Le « Rouge » partit le premier et je le suivis, quelques dix ou douze pieds derrière. La mitrailleuse avait tiré sa salve, mais nous n'avions pas pensé que la patrouille, elle, pouvait être dans les parages; c'est précisément ce qui se produisit. Nous n'avions pas fait le quart du trajet que la patrouille, aux aguets à cinquante pieds de nous, ouvrit le feu de toutes ses armes!

La peur donne des ailes, et comment donc! En criant, je commandai au « Rouge » de pousser à fond. Arrivé au ruisseau, soit qu'il ait mal calculé la largeur du torrent, soit qu'il était trop fatigué, il tomba en plein centre du ruisseau. Moi, qui suivais à toute vitesse, je vis une « bosse » noire au centre du cours d'eau, je mis le pied dessus et sautai de l'autre côté, pour continuer en quatrième vitesse jusqu'à la protection de l'autre colline. Je tombai sur le sol, épuisé et soufflant comme une baleine de fatigue et de peur. C'était un miracle de ne pas avoir été atteint par les balles de la patrouille.

Un peloton envoyé en reconnaissance par le major Garceau arriva au pas de course. Je leur indiquai l'endroit où l'ennemi devait être et ils filèrent dans cette direction. Une fusillade en règle s'ensuivit, puis tout retomba dans le silence. Seul dans le noir, je pensai à mon vieil ami le « Rouge ». Qu'était-il advenu de lui? Malgré son grand défaut, cet homme avait un cœur d'or et il était toujours prêt à rendre service.

Devant ses amis ou devant l'ennemi, il faisait son devoir. Je décidai d'aller en reconnaissance au ruisseau pour me rassurer sur son état. Il aurait pu être blessé par une balle ou... Je n'osais pas trop élaborer!

J'avançai avec mille précautions; la mitrailleuse allemande ne tirait toujours pas, probablement par crainte de blesser ou de tuer quelqu'un de sa patrouille.

J'avançais doucement lorsque, tout à coup, j'entendis barboter dans l'eau. Je me figeai sur place, prêt à toute éventualité. L'homme sortit de la rivière, demeura couché sur la rive quelques instants, puis se releva en titubant et s'avança vers moi : c'était le « Rouge ». Je courus à sa rencontre pour l'aider à venir se mettre à l'abri des balles ennemies! Oh, là! là! Ce n'était plus un homme, c'était le diable en personne. Seul le « Rouge » pouvait piquer une telle colère. Je lui demandai des explications, ce que je n'aurais jamais dû faire, car sa colère doubla. Il ne parlait plus, il criait de rage. Après s'être calmé un peu, je remarquai qu'il avait la figure ensanglantée et je lui en demandai « respectueusement » la raison.

Il me regarda d'un œil haineux et dit : « Do you know, "Son of a gun", you put your boots on my face, to jump over the river! » (Sais-tu, salaud, que t'as mis tes bottes dans ma face pour sauter la rivière!) Le « Rouge », en bon Acadien, parlait toujours moitié français et moitié anglais, surtout quand il était choqué.

Je me souvins tout à coup de mon rhum. Je m'éloignai un peu pour ne pas être vu de Duguay, je sortis la bouteille et j'en bus une bonne rasade, une très bonne même! Je savais que, si je passais la bouteille de rhum à mon ami Duguay dans l'état où il était, il en verrait certainement le fond.

Effectivement, c'est ce qui arriva! Dès que je lui présentai le précieux flacon, il l'agrippa d'une main ferme, son siphon se mit à l'œuvre et, en un instant, le liquide passa du contenant à son estomac tout en flattant son gosier; il s'ensuivit un rot sonore. La bouteille vide vola au loin et le « Rouge » est revenu à son état normal; il était redevenu mon ami et il était saoul, comme d'habitude!

Nous reprîmes notre voyage de retour, détendus et l'esprit plutôt joyeux. Quelques minutes plus tard, nous étions parvenus à rejoindre nos lignes. Comme il était près de 4 h du matin, je permis à Duguay de coucher dans mon trou pour qu'il ne soit pas semoncé par le major. Moi, je me dirigeai vers la cave de la grosse maison et je me jetai dans une crèche. Il y eut bien quelques petits cris étranges quand je me laissai choir dans la paille, mais je n'y portai aucune attention étant donné que j'étais plus ou moins ivre, et je m'endormis immédiatement.

Je dormais depuis quelque temps d'un sommeil d'ivrogne lourd et troublé quand j'eus la sensation que quelque chose de froid circulait sur ma figure et sur mes mains. Nonchalamment, je repoussai cette chose; comme j'agitais mes deux bras, une multitude de petites choses se mirent en mouvement en poussant de petits cris. Je me suis dis que je devais rêver et je me rendormis car il faisait encore nuit!

Plus tard, j'eus encore la sensation que quelque chose de froid me passait sur le visage et sur la bouche. Je fermai instantanément la bouche en donnant un coup de dents; j'entendis alors un petit cri, plus fort que les autres, et je restai avec quelque chose dans la bouche.

J'allumai prestement mon briquet et je vis avec horreur que j'étais couché parmi une multitude de souris. Dans la bouche, j'avais la queue de l'une d'elles, que j'avais coupée avec mes... propres dents!

En levant mon briquet au-dessus de ma tête, j'eus une vue d'ensemble de l'étable. Le sol était totalement couvert de souris et de rats. Vous vous imaginez facilement l'horreur et le dégoût qui s'emparèrent de moi. Je sortis en vitesse de la cave en écrasant quelques dizaines de ces bestioles qui criaient et cherchaient à me mordre. Une bruine m'accueillit à la sortie du cloaque... mais comme l'air était bon et vivifiant. Je me couchai par terre près du trou où ronflait paisiblement mon ami le « Rouge ».

J'avais la réponse à ma question, à savoir pourquoi aucun soldat ne couchait dans cette maison, qui semblait être un château fort. À eux seuls, les rats et les souris avaient pu la sauver des mains de l'ennemi et ils protégeaient cette *casa* de la guerre, cette guerre qui ne les concernait aucunement.

Je m'enroulai dans mon paletot et dans mon puncho, et je m'endormis comme un bienheureux sur la terre détrempée; après quelques instants, je joignais mes ronflements à ceux du « Rouge »!

P.S. Mon ami le « Rouge » à Duguay fut tué le 5 juillet 1944. Malheureusement, je n'étais pas là pour l'assister dans ses derniers moments! Que Dieu ait son âme!

Apple Jack

15 mars 1944

En avant de San Nicola, deux pelotons de la compagnie D retenaient l'ennemi sur ses positions. Le troisième peloton était gardé en réserve au village et tous les trois jours il allait en relever un sur la ligne de feu. De cette façon, tous les hommes pouvaient goûter un repos bien mérité, soit pour faire un peu de toilette et se raser, soit pour laver son linge sale ou pour nettoyer ses armes.

Le poste de commandement de la compagnie était lui aussi installé au village. Même le « Rouge » à Duguay et moi aidions les membres du PC à monter la garde la nuit pour leur permettre de se reposer et de dormir quelques heures de plus. On enlevait nos brassards de la Croix-Rouge pour prendre une carabine, monter au deuxième étage de notre *casa* et surveiller l'ennemi par le trou que nous avions pratiqué dans le mur en briques.

Notre bonheur aurait été sans nuages si le colonel Allard n'avait pas ordonné aux pionniers de crever tous les tonneaux de vin qui se trouvaient au village et même dans les maisons de ferme de la banlieue de San Nicola. Nous avions cependant appris qu'une maison du *no man's land* renfermait du très bon vin ou plutôt du cidre de pommes, que l'on surnommait *Apple Jack*. Il avait un degré d'alcool formidable, mais il avait aussi la fâcheuse propriété de donner des maux de tête insupportables à qui en abusait.

Il y avait un autre grand inconvénient, très grave celui-là : les Allemands allaient eux aussi y faire le plein certains soirs et ils y allaient presque toujours à la même heure. Il s'agissait d'être prudents pour ne pas faire de mauvaises rencontres. Armés d'un jerrycan qui avait d'abord servi au transport d'eau potable, nous avions décidé de prendre cette maison d'assaut. On me permettra ici d'expliquer l'origine du jerrycan, un réservoir en métal de cinq gallons de forme rectangulaire et étroit.

Le jerrycan est une des belles inventions allemandes, que les Américains avaient vite fait de copier. Auparavant, on s'imaginait qu'un bidon d'essence ou d'eau devait être rond et il n'existait rien d'autre que des bidons ronds. Quand l'armée allemande a commencé à se servir du jerrycan, on a vite compris ses avantages pour le rangement et le transport des liquides.

Nous avions tous entouré notre jerrycan de guenilles et de pièces de couvertures pour éviter le bruit des entrechoquements. Nous avions déjà fait trois ou quatre voyages de nuit à cette *casa,* qui se trouvait située du côté allemand plutôt que du nôtre, et cela, sans jamais faire de rencontres avec l'ennemi. Dans la maison, il y avait cinq grosses barriques d'environ mille gallons chacune.

Un soir que nous étions au régime sec depuis plusieurs heures, nous avons décidé qu'une incursion dans les lignes ennemies s'imposait. Dans le plus grand secret (seuls nos amis les plus discrets étaient au courant), nous sommes partis vers 22 h, l'heure la plus chanceuse pour ne pas rencontrer d'Allemands.

Nous avions toujours nos armes au cas où... Mon frère, caporal, avait sa mitraillette Tommy gun, le messager avait sa carabine, le « Rouge » et moi, comme nous étions infirmiers, n'avions pas d'arme; mais nous laissions notre carte d'identité de l'Ambulance Saint-Jean et nos deux brassards de la Croix-Rouge dans nos petits *packs* en échange de six grenades et voilà, l'honneur était sauf!

Nous étions en marche depuis plus d'une heure et nous approchions du but quand le « Rouge » me donna un coup de coude en me chuchotant à l'oreille : « Attention, j'ai vu briller quelque chose dans la fenêtre avant de la *casa*! » Je passai vivement le message à mon frère, qui nous arrêta sur-le-champ. Couchés sur le terrain rocailleux, nous avons observé la fenêtre. Habitués à l'obscurité, nous avons pu vérifier en quelques secondes que Duguay avait raison; ça bougeait dans la *casa* et nous avons même pu saisir quelques bribes de conversation.

Mon frère, qui avait le commandement de notre expédition, décida que nous devions attendre quelques minutes afin de permettre aux *Jerries* de partir après avoir fait le plein de leurs bouteilles. De cette façon, nous pourrions éviter un affrontement, toujours hasardeux si près des lignes ennemies.

Nous étions en attente depuis près d'une heure déjà et les Allemands ne semblaient pas pressés de nous laisser notre tour pour faire le plein de nos jerrycans. Ces effrontés osaient même chanter *Lily Marlene* en chœur; vraiment, ils abusaient de notre patience et c'en était trop!

Jos décida que l'on devait les déloger et, pour ce faire, nous ne devions utiliser qu'une ou deux grenades; je lui refilai alors une des miennes et, sans bruit, nous avons contourné la maison pour attaquer par l'arrière de la *casa*. Nous nous sommes glissés le long des murs de la bâtisse jusqu'à la fenêtre avant et, tout aussi silencieusement, nous nous sommes postés de chaque côté de l'ouverture; puis nous avons enlevé la

goupille de sûreté de nos grenades et ensemble nous avons laissé tomber nos projectiles à l'intérieur de la maison.

Instantanément, une explosion sourde et puissante s'est produite et nous nous sommes précipités dans la *casa* pour trouver six Allemands morts ou gravement blessés. Pour nous, la catastrophe, c'était la vue des tonneaux criblés d'éclats de grenades qui perdaient leur cidre par mille petits trous. Vite, nous avons placé nos jerrycans sous les chantepleures pour récupérer autant de cidre que possible avant que les barriques ne soient complètement vides.

Sous un gros tonneau, un Allemand était couché, gravement blessé, et le cidre lui coulait sur le visage. Il ne pouvait fournir d'en avaler! Quelle belle mort ce *Jerry* a dû avoir! Un instant, j'eus des remords à cause de ma conduite mais, comme infirmier, mon devoir n'était-il pas de l'aider à bien mourir? Après mûre réflexion, j'ai cru qu'il ne pouvait avoir plus belle mort!

Nous eûmes la chance de remplir nos quatre récipients avant de déguerpir. Nous n'avions pas fait cent verges que l'ennemi était déjà à nos trousses. Nous avions assez d'avance pour nous sauver malgré les cinquante livres de nos jerrycans et la fatigue d'une course d'une demi-heure. La peur, comme je l'ai déjà dit, donne des ailes.

Nous avons rejoint nos lignes, où nos amis nous attendaient. Il était temps, car nous avions les Boches aux talons. Nos lignes se sont refermées sur nous pour recevoir les Allemands à la mitraillette et à la mitrailleuse. Plusieurs restèrent sur le carreau, tandis que quelques éclopés purent s'échapper à la faveur de la nuit et regagner leur secteur.

Il semblerait que jamais un officier n'a pu découvrir ce trafic de « spiritueux » et que seuls quelques privilégiés étaient au courant de nos patrouilles. La dernière de ces patrouilles nous attira des félicitations de la part du major Garceau. Il paraissait toutefois avoir des doutes sur notre comportement, principalement sur celui du « Rouge » et le mien. Nous n'avions certainement pas l'autorisation du capitaine Brooks, notre médecin régimentaire, pour nous promener dans les lignes allemandes, les poches bourrées de grenades.

Nos pires ennemis ne furent pas les Allemands, mais nos amis quand ils apprirent que nous avions défoncé les tonneaux de cidre avec nos grenades!

CHAPITRE VIII

Au front devant San Nicola

Du mois de janvier au mois d'avril 1944, alors que la 1re division canadienne était en position défensive devant Ortona, la compagnie D du Royal 22e Régiment s'est souvent retrouvée dans le même secteur, à approximativement un mille en avant de San Nicola.

Durant cette période, nous étions normalement quinze jours ou trois semaines sur la ligne de feu, puis en repos de deux à trois jours à un mille ou un mille et demi derrière les premières lignes. Même là, il arrivait souvent que les mitrailleuses lourdes, l'artillerie et quelquefois le tir des mortiers de trois pouces de l'ennemi nous atteignent. Je ne sais pour quelle raison nos autorités militaires ne nous accordaient pas un congé de deux jours à au moins cinq milles en arrière, là où seuls les canons de gros calibre pouvaient nous atteindre. Ainsi nous n'aurions pas eu la hantise d'être assaillis à tout instant. Les gros calibres étaient réservés au bombardement des villes et villages d'une certaine importance. Évidemment, il nous fallait toujours être près de la ligne de feu, au cas où l'ennemi déclencherait une attaque surprise. Les Allemands ne pouvaient pas plus que nous déclencher un combat de grande envergure. Ils étaient limités, comme nous, par les intempéries, les chemins défoncés par les pluies incessantes, les mauvaises communications qui entravaient l'acheminement des renforts, des munitions ou de la nourriture et l'impossibilité de recourir aux blindés ou à l'aviation. Pour toutes ces raisons, il était peu probable que l'ennemi attaque, exception faite des patrouilles, presque toujours nocturnes.

En un mot, nous nous sentions plus à l'aise au front qu'au repos en arrière. Quand nous nous retrouvions plus d'une fois dans le même secteur, nous reprenions nos anciens trous, que l'on améliorait d'une journée à l'autre. Le mien, en avant de San Nicola, était « de toute beauté ». Chaque fois que je revenais d'un repos, je me précipitais dans mon logement, sûr de sa protection, de sa propreté et de ses commodités!

Les soldats des autres régiments qui me remplaçaient devaient être, eux aussi, des infirmiers de la Croix-Rouge, car j'avais obtenu de l'infirmerie régimentaire une grande enseigne de la Croix-Rouge de trois pieds carrés, indiquant que cet endroit était un poste de premiers soins aux blessés. Cette enseigne, je l'avais clouée à un poteau extérieur qui soutenait une pierre qui formait le toit de mon trou.

Nos blessés et nos malades savaient où s'adresser pour recevoir des soins. Avec l'aide de copains, j'avais installé dans mon trou un grand matelas et une table chapardée dans le village de San Nicola. Comme nous étions de grands consommateurs de *hardtacks*, quoi de mieux qu'une boîte carrée de cinq gallons vide de ces biscuits durs... pour faire un bon siège?

Combien de fois m'est-il arrivé d'héberger des malades souffrant de la grippe ou du rhume, et pour qui le seul fait d'éternuer ou de tousser en première ligne aurait pu signifier l'arrêt de mort, et même celui de leurs compagnons? Combien de fois ai-je hébergé des soldats légèrement blessés qui, après un bon pansement, s'endormaient comme des bienheureux sur mon matelas, me forçant à remettre leur transport au matin? J'étais très content de pouvoir leur procurer une bonne nuit de sommeil, à eux qui, parfois, n'avait pas connu ce bonheur depuis plusieurs nuits.

Sur le plan de la sécurité, j'avais parfois des doutes, surtout quand il pleuvait ou quand les bombardements étaient intenses. Voici pourquoi. Initialement, ce trou avait été creusé par les Allemands et il ne pouvait loger plus de deux soldats à la fois. À la suite d'une de nos attaques foudroyantes, les *Jerries* avaient dû quitter le secteur en vitesse, laissant entre nos mains leur position défensive intacte, et les aménagements qu'ils y avaient faits nous furent très utiles.

Il y avait une petite maison située au sommet de la colline, qui nous protégeait des obus tirés par les canons, mais pas des mortiers de trois pouces. Il y avait aussi une mine placée près de la maison, du même côté que mon trou. Les pionniers d'un régiment l'avaient bien déterrée et enlevé les fils qui la reliaient aux détonateurs, mais ils avaient laissé la mine et les détonateurs au même endroit. Cela constituait un danger permanent pour la maison et mon trou. Si une bombe de mortier de trois pouces frappait la toiture ou les murs de la maison et que des débris tombaient sur les détonateurs... tout sauterait et nous aussi!

Cette petite maison d'une pièce, aux murs très minces et à la toiture encore plus fragile, n'offrait aucune protection à ses occupants. Nous avions même dû défoncer le plancher et creuser un trou de six pieds de profondeur, dans lequel on pouvait se réfugier en cas de bombardement.

Ce trou avait probablement été fait par le CSM Iréné Roy, qui avait placé dessus une table qui semblait solide.

Tous les jours, à chacun de mes moments libres, j'améliorais mon trou. Je creusais à droite, à gauche et en avant, dans la colline, sans songer que, ce faisant, je dégageais la grosse pierre de dix pieds de diamètre qui formait le toit; un temps viendrait où ce monstre de quelques tonnes constituerait un danger mortel pour les occupants du trou. Je le réalisai un soir de bombardement quand une bombe de mortier tomba à la verticale, directement sur le toit de mon trou. Je sentis une vibration inhabituelle au-dessus de ma tête; je me précipitai dehors et passai la nuit « à la belle étoile » en dépit du bombardement. Le lendemain, aux premières lueurs du jour, j'examinai soigneusement mon abri et je constatai que la grosse pierre s'était inclinée de plusieurs pouces là où se trouvait la sortie. Je partis immédiatement à la recherche de grosses pièces de bois pour l'étayer et empêcher sa chute.

Avec l'aide de copains, je trouvai trois énormes pièces de bois provenant d'une maison bombardée. Elles étaient d'une longueur appropriée, et nous les transportâmes à mon trou pour les placer à la sortie, directement sous la grosse pierre. Ces travaux me rassurèrent un peu, mais la pluie et les bombardements nous harassaient continuellement et, après quelques jours seulement, je m'aperçus que les grosses pièces de bois, sous le poids de la roche, s'enfonçaient graduellement dans la terre sablonneuse. La place n'était plus sécuritaire et c'est pourquoi, toutes les nuits, j'allais coucher dans un autre trou, que le sergent-major Roy avait creusé pas très loin du mien et des cuisines. Ce trou servait à entreposer les armes, les munitions, les grenades et les outils de réserve de la compagnie D. Je projetais de me construire un bel abri encore meilleur !

Quand les hommes du West Nova Scotia Regiment vinrent nous relever de notre position, je leur expliquai dans les moindres détails la précarité de mon trou et je quittai le secteur à la suite des autres soldats de la D.

Trois jours plus tard, le repos du régiment étant terminé, notre compagnie retourna au front, à quelque trois ou quatre cents verges à gauche de notre ancienne position, pour relever un groupe du régiment canadien-anglais qui nous avait remplacés. Je dus encore une fois me creuser un trou.

Le jour suivant, après en avoir demandé l'autorisation au major Garceau, je me précipitai dans notre ancien secteur afin d'examiner mon si beau trou. Une macabre surprise m'attendait. La petite maison n'était plus qu'un amas de pierres et de gravier. À l'endroit où se trouvait la mine, il y avait un grand cratère, et l'immense pierre qui formait le toit de mon trou s'était affaissée sous la force d'un bombardement intense.

Trois croix blanches étaient plantées près de la grosse roche; elles portaient les numéros matricules et les noms des trois soldats, dont deux étaient infirmiers de la Croix-Rouge. Ils faisaient partie du régiment écossais; ils étaient morts, écrasés sous la pierre. Leurs corps étaient restés là car il était impossible de soulever une pareille masse.

À la maison, il y avait deux croix blanches qui mentionnaient le nom de deux officiers du même régiment, morts sous les décombres.

La chance nous avait souri encore une fois; le major Garceau et le CSM Roy l'avaient échappé de justesse !

Je me souviens.

Tracts de propagande

Le 16 avril au matin, par un beau soleil, au son du chant des oiseaux, du rire et des lazzis des copains, je me réveillai et me précipitai hors de mon trou, me demandant réellement si nous n'étions pas en villégiature sur la Côte d'Azur, plutôt que sur le front d'Ortona, devant Villa Grande.

Quelques petites bombes ennemies de mortier de trois pouces tombaient ça et là, comme craintivement. On aurait dit qu'elles ne se voulaient pas meurtrières, qu'elles étaient même honteuses de troubler notre paix matinale. Les soldats ne portaient même pas attention à ces insignifiances, tellement ils étaient habitués à être copieusement arrosés par de plus gros calibres.

Protégés par une belle petite colline qui formait un ravin d'une centaine de verges, les soldats en profitaient pour se promener, s'étirer, torse nu, se laver et se faire la barbe. Le parfait bonheur quoi ! C'était notre première belle journée ensoleillée depuis fort longtemps.

Plusieurs soldats, dont moi, étendaient leurs couvertures et leurs vêtements humides sur des cordes à linge rudimentaires pour les faire sécher. Heureusement que l'aviation ennemie n'est pas intervenue, car nous aurions payé très cher notre insouciance!

Il était près de 9 h quand j'entrepris un grand nettoyage. Pour ce faire, il fallait que j'aille chercher beaucoup d'eau à la source. Il y avait plusieurs jours que pareille opération ne m'avait été permise. Je partis donc, un jerrycan à la main, vers le bas de la colline, en direction de l'autre versant, en face de nous, où se trouvait cette source d'eau limpide et glacée qui coulait en un mince filet à flanc de montagne.

Il s'agissait d'une opération plutôt dangereuse, car l'ennemi connaissait cette source et y dirigeait souvent, sans avertissement, une bordée d'obus de mortiers pour surprendre les imprudents comme moi; mais, ce matin-là, je ne fus aucunement importuné, grâce à Dieu.

Je retournais paisiblement à mon trou avec mes cinq gallons d'eau quand j'entendis soudain les coups de départ de cinq ou six canons ennemis; instinctivement, je sus que ces obus étaient destinés à notre secteur.

Je me précipitai au sol tout en me protégeant la tête de mon jerrycan, mais il n'y eut aucune explosion, à l'exception de quelques flop... flop... flop ! C'était inhabituel ! Je levai les yeux au ciel et je vis de jolis feuillets colorés virevolter en descendant vers la terre.

J'en saisis un au vol; au recto, apparaissait une très jolie jeune femme couchée langoureusement sur une plage d'Italie, et il y était

écrit : « La dolce vita in Italia » (ou quelque chose de semblable). C'était une feuille de propagande allemande qui était assez bien conçue; sur une page, on nous parlait des Anglais et sur l'autre, des Américains.

Sur les Anglais, on ne nous apprenait rien que nous ne sachions déjà : ils obtenaient toujours les meilleures positions en arrière de la ligne de feu, ils gardaient nos rations, notre bière et nos cigarettes, et ils nous refilaient leurs « cochonneries »!

Au sujet des Américains, il était écrit qu'il fallait nous méfier d'eux : ils étaient toujours les mieux vêtus et les mieux nourris, ils choisissaient les positions les moins dangereuses sur le front italien et, au Canada, ils s'amusaient avec nos femmes, allaient danser et boire dans les boîtes de nuit.

Il y avait une certaine vérité dans tout ce charabia mais, au sujet de la conduite de nos femmes au Canada, nous n'avions pas besoin des Américains pour cela... il y avait assez de soldats canadiens et de civils pour faire ce sale travail. Tout cela ne m'atteignait guère. Je n'étais pas marié et, quant à ma fiancée, qui restait dans le Bas-Saint-Laurent, elle était beaucoup trop loin pour le soldat américain; les *night clubs* n'existaient pas dans ce coin où l'on se contentait de soirées chez certains cultivateurs où l'on dansait des quadrilles ou des *sets.* C'était peu intéressant pour un Américain.

Le feuillet ajoutait que nous avions toujours devant nous les meilleures troupes allemandes, des *crack troups,* et que tout ce que l'avenir nous réservait, c'était une petite « croix blanche » sur le bord d'une route d'Italie, oubliée de tous.

La propagande précisait que ceux qui viendraient se livrer prisonniers avec ce feuillet seraient traités suivant la convention de Genève. Ils auraient droit à la ration de chocolat et de cigarettes que l'armée anglaise nous donnait. (Ce n'était certainement pas alléchant! Ces cigarettes, c'étaient les Woodbines, les Captains et surtout les V indiennes, dont je vous ai parlé plus haut!)

Parvenu à notre position, je remarquai que tous les copains avaient fait une bonne provision de tracts et qu'ils discutaient ferme sur l'usage qu'ils en feraient. Plusieurs les réservaient à un certain usage qu'il serait impoli de décrire ici. Les Allemands avaient couvert tout le front de notre division (la 1re division canadienne) de ces feuillets. Je ne sais pas combien de soldats canadiens s'en sont servi pour se livrer prisonnier mais il n'y en avait certainement aucun du R 22e R.

Cet après-midi-là, le sergent-major Dagenais et les caporaux Piuze et Losier de la compagnie C (trois fameux types aussi courageux que pince-sans-rire) partirent en patrouille dans les lignes allemandes afin de

faire connaissance avec ces fameuses *crack troups.* Quelque deux heures plus tard, ils revenaient dans le secteur avec quatre prisonniers, dont l'un n'avait pas plus de seize ans. Ce jeune prisonnier ne devait pas faire partie des soldats d'élite qu'Hitler nous avait promis, car il tremblait comme une feuille au vent. Il était au bord de la crise de larmes, croyant que les Canadiens français étaient des sauvages et qu'ils le scalperaient! Il changea vite d'avis quand les copains lui offrirent du vin et des cigarettes!

Chose vraiment étrange, cette patrouille de trois hommes seulement rencontra durant ce court laps de temps une cinquantaine d'Allemands et pas un seul n'osa tirer. Quelle sorte de soldats étaient-ce? Certainement pas des *crack troups.*

Ce 16 avril 1944 fut mémorable pour nous, de la 1re division canadienne. Quand les autres régiments de la division apprirent l'exploit de nos trois lascars, qu'ils surent qu'ils étaient revenus dans nos lignes avec quatre *crack troups*, ce fut l'euphorie générale. Tous parlaient de l'exploit des trois « fantasques » du *Van Doos*; ils eurent même droit à un grand article dans notre journal, le *Maple Leaf.*

Bataille de San Nicola

Le 15 avril 1944, je reçus l'ordre de me présenter au poste de commandement du régiment en même temps que trente hommes, presque tous des nouveaux venus des Voltigeurs de Québec. Ce groupe était commandé par le sergent Larabie, un excellent sous-officier avec lequel j'avais eu de nombreuses aventures sur le front.

Nous devions faire plusieurs exercices de simulation d'attaques à flanc de colline. En tant qu'infirmier de la Croix-Rouge non combattant, je ne faisais qu'observer les attaques, que je trouvais bizarres. Et je me promettais bien d'en parler au capitaine Brooks, notre médecin régimentaire.

Le lendemain, les mêmes exercices se répétèrent. Je n'étais pas le seul à être intrigué car, dans ce groupe de trente hommes, à peine cinq ou six étaient des vétérans du R 22e R qui avaient déjà participé à des coups durs, je devrais dire à des attaques suicidaires. Plusieurs, comme moi, étaient d'avis qu'attaquer avec un aussi petit nombre de soldats aguerris était voué à l'échec, sans parler des pertes énormes en hommes blessés ou en morts. À la période de questions, plusieurs vieux s'en ouvrirent à leurs officiers; ils reçurent pour toute réponse que cette attaque ne serait pas si terrible vu qu'elle serait précédée d'un barrage d'artillerie sans précédent qui nous permettrait de la faire « les mains dans les poches »!

Le soir venu, je me rendis voir le capitaine Brooks pour en savoir plus long sur cette fameuse attaque. Je voulais savoir qui avait décidé de mon affectation au groupe et, surtout, pourquoi moi plutôt qu'un autre? Le Dr Brooks me dit que c'était lui qui m'avait désigné à ce poste car, pour lui, je semblais être le plus reposé, le plus fort et le plus énergique pour une telle mission! (Assez pour les fleurs, j'attendais maintenant le pot.)

Je lui demandai si c'était un ordre qu'il me donnait.

« Non, me dit-il, ce n'est pas un ordre. Vous pouvez refuser, mais je me verrai dans l'obligation de nommer votre frère pour vous remplacer! » La discussion était close. Je ne pouvais tout de même pas envoyer mon frère à une mort presque certaine.

J'ai toujours considéré le Dr Brooks (un bon Juif de Winnipeg) comme un chic type, qui était très dévoué à ses malades et à ses blessés. Nous, les infirmiers, l'aimions bien et avions beaucoup d'admiration pour sa remarquable conduite envers tout le monde, surtout pour la manière dont il s'y prenait parfois pour nous faire avaler notre « pilule »!

Ce soir-là, il me confia sous le sceau du secret absolu qu'il prévoyait que l'attaque du lendemain serait terrible et que les pertes seraient énormes. Il me souhaita beaucoup de courage et de chance pour cette opération. Il me remit une grosse quantité de pansements, de médicaments et vingt injections de morphine pour mes blessés.

Je n'étais pas au bout de mes misères, car l'aumônier Laboissière avait eu connaissance de notre conversation. Je n'avais pas encore fini de parler avec le docteur qu'il me mit la main sur l'épaule; quand le padre Laboissière vous mettait la patte sur le corps, il valait mieux l'écouter, car il aurait pu vous broyer la clavicule. C'était, paraît-il, un aumônier qui s'occupait des chasseurs de la baie d'Hudson durant les années de crise de 1930 à 1940. Ce n'était certes pas une mince besogne de s'occuper de chasseurs qui pouvaient tuer leur semblable pour une peau de castor!

Quand il décidait que vous deviez vous confesser, vous étiez mieux de vous exécuter *subito presto*, car il pouvait vous faire avouer des péchés que vous n'aviez même pas eu l'idée de commettre. Il vous extirpait les péchés du corps comme s'il vous arrachait les poils du nez. Quand il était satisfait de votre confession, il vous accordait l'absolution avec de grands gestes, probablement pour faire peur à Satan, et il vous promettait, si vous deviez mourir durant une mission, une belle place au ciel, sans même une génuflexion au purgatoire! Je n'ai jamais pu vérifier si cela était vrai! Lui, il en a rentré des saints au ciel, sans même leur consentement; des saints qui avaient plusieurs ennemis sur la conscience et qui ont dû être décorés des plus belles médailles par saint Pierre lui-même.

Je quittai le Dr Brooks et le padre Laboissière vers 19h pour rejoindre ma compagnie sur le front, sans même revoir mon frère. Je préférais qu'il ne soit pas au courant de ce qui se tramait, car il aurait été inquiet à mon sujet. Comme c'était tranquille et silencieux sur le front, je me recroquevillai dans mon trou pour prendre quelques instants de repos avant notre départ. Je savais par expérience que la nuit serait courte.

Je fis une courte prière à Sainte-Thérèse pour obtenir sa protection au cours de l'attaque du lendemain. Une dernière fois, je pensai à mes parents, à mes frères et sœurs et à ma petite amie qui m'attendaient au pays.

Comme j'avais raison : à 2h de cette même nuit, un messager vint me dire que je devais rejoindre le gros de la troupe d'attaquants à la compagnie B pour un départ immédiat.

Je constatai que les jeunes nouvellement arrivés ne semblaient pas s'en faire outre mesure; ils étaient confiants dans les résultats de notre

expédition. Les vieux ne partageaient pas leur optimisme, car nous venions d'apprendre que c'était Bourlon que l'on attaquait.

Bourlon était un poste avancé de l'armée allemande, situé au sommet d'une colline qui dominait tout notre secteur. C'était aussi stratégique que *Blue Bird* ou *King Bird,* de triste mémoire, qui avaient été les lieux de batailles aussi mémorables que meurtrières. Le sommet de la colline était garni de nids de mitrailleuses lourdes et de franc-tireurs. Au centre des fortifications, un trou, avec une descente par échelons de cinq à six marches, conduisait à un grand abri pouvant loger une compagnie allemande complète, soit cent cinquante hommes. Notre artillerie, dans son bombardement préliminaire, devait placer quelques bombes de gros calibre dans le trou après avoir anéanti les fortifications. Puis, chacun son tour, nous devions nous rendre au trou et y jeter tout ce que nous avions apporté de grenades explosives 36 ou de fumigènes afin d'assommer complètement l'ennemi. Voilà ce que le bureau d'intelligence nous avait appris avant notre départ pour ce *funny party.*

Les hommes étaient chargés comme des mules. Les uns portaient des mitraillettes, d'autres des mitrailleuses, des carabines avec baïonnettes ou des mortiers de deux pouces avec deux bandoulières de cent cartouches. On transportait également un nombre incalculable de magasins de balles pour les mitrailleuses et des grenades. Sans oublier la fameuse boîte de bœuf en conserve et le paquet de biscuits durs, comme s'il fallait absolument arriver au ciel le ventre plein. Moi, j'avais ma trousse de premiers soins et un brancard. Comme je voulais faire un effort supplémentaire pour aider les gars, je remplis mes sacs de grenades fumigènes avec l'idée de les distribuer quand nous serions rendus à la ligne de départ de l'attaque.

Nous partîmes pour la gloire à 2 h 30 sous les ordres du lieutenant Maurice Roy, avec la consigne de garder un silence absolu; il était même défendu de cligner des yeux.

Il faisait une nuit opaque, ce qui compliquait notre avance. Mais tous, nous comptions sur l'élément de surprise pour réussir l'attaque. Nous avons pu atteindre la ligne de départ sans que l'ennemi ait la moindre idée de nos projets... du moins, c'est ce que nous croyions!

Un groupe d'une dizaine d'hommes, sous les ordres du sergent Tremblay, était déjà sur cette position depuis vingt-quatre heures; ils y étaient restés en attente de l'attaque et ils furent dans l'obligation de nous assister.

Nous nous sommes camouflés dans des trous, probablement creusés par l'ennemi. Je me trouvais à partager le mien avec le lieutenant Roy et un dénommé Belmont (nom fictif pour les besoins de la cause). La con-

signe du silence était toujours en vigueur, car nous étions si proche de l'ennemi que nous l'entendions parler. Nous étions tout au plus à cinquante pieds des premières lignes allemandes, à flanc de colline, mais mon Belmont, malgré les ordres, jacassait comme une mémère et, en plus, il sacrait et blasphémait (et moi qui venait de me confesser); il blasphémait mal et avec malice. Quand vous êtes sur une tension nerveuse extrême, la moindre contrariété vous met hors de vous. Nous sacrions, nous aussi, mais pas de cette manière; probablement que lui le faisait par bravade devant le lieutenant Roy pour montrer qu'il n'avait pas peur. Je lui dis d'ailleurs que, s'il voulait prouver sa bravoure, il le pourrait dans peu de temps. Le lieutenant lui fit comprendre qu'il l'aurait à l'œil durant l'attaque et on saurait alors s'il était aussi fantasque devant les Allemands. Peine perdue, le lieutenant Roy fut obligé de l'expulser de notre trou avant de prendre les grands moyens pour lui fermer la gueule!

J'avais distribué mes grenades au phosphore, mais j'en avais gardé trois « au cas où ». Si je devais être fait prisonnier avec ces explosifs sur moi, je serais fusillé sur-le-champ, sans cour martiale. L'heure était grave et nous attendions tous le barrage d'artillerie que l'on déclencherait à 5h40, juste avant l'attaque de 6h.

Il commençait à faire jour quand l'artillerie, composée de centaines de canons de tous calibres, ouvrit le bal, et quel bal! Tout passait au-dessus de nos tête pour aller tomber à quelques verges devant nous.

Dans son journal, le padre Laboissière a écrit le 18 avril :

> « En seize minutes, on lance 3000 bombes de mortiers, 4500 obus de tous calibres et, de notre hauteur, nous pouvons voir tomber cette pluie d'acier et de feu sur les lignes ennemies. »

Au même instant, l'artillerie allemande ouvrit le feu. Elle aussi avait son barrage d'obus. Aussi violent que le nôtre, son tir venait en enfilade de deux directions différentes. Il tombait en plein centre de notre position et, avant que nous l'ayons réalisé, notre position était devenue un enfer de feu, de fer, de pierres et de terre. Tout ce qui était au sol montait dans les airs pour nous retomber sur la tête!

Nous nous sommes rendu compte que les Allemands avaient eu connaissance de notre arrivée, mais qu'ils n'avaient rien fait pour ne pas nous « mettre la puce à l'oreille ». Qui croyait prendre fut pris, et royalement! Nous avions perdu l'effet de surprise, si important dans des circonstances semblables. Nous devions payer au centuple notre erreur, et c'est probablement à cause de gars comme Belmont.

Le lieutenant Roy sortit du trou pour contrôler la situation. J'allais le suivre quand un éclat d'obus frappa une de mes grenades; je dus, à la vitesse de l'éclair, dégrafer mon ceinturon et le tirer au loin, car si les trois grenades avaient explosé, j'aurais rôti comme un porc. J'allai m'accroupir près du sergent Tremblay, priant pour que l'enfer se calme; soudain, une balle passa entre nos deux têtes et alla frapper le canon de la carabine du sergent. Je me jetai par terre, mais Tremblay avait vu son ennemi; il était près du mur d'une maison en partie écroulée. Il épaula sa carabine et attendit que le Boche se montre la tête une autre fois; le sergent Tremblay, vif comme un chat, l'abattit du premier coup. L'Allemand tomba du haut de son perchoir comme un sac de sable. Le signaleur Roland, qui traînait sa radio, son téléphone de campagne et un gros rouleau de fil électrique, nous demanda si le « Get cracking! » était donné (le signal de l'attaque). Nous n'avons pas eu le temps de lui répondre, qu'il disparaissait dans un nuage de poussière; il venait de recevoir un obus en plein corps. Nous n'avons même pas retrouvé le plus petit bout de fil!

Je partis à la course pour porter secours au sergent Larabie, qui avait reçu une balle de mitrailleuse dans le côté droit et une autre dans le bras. Je le pansai aussi vite que possible et l'accompagnai au trou que nous avions dans le bas du ravin, un endroit à peu près sûr pour nos blessés. Je remontai au sommet de la colline pour apprendre que deux hommes blessés étaient dans un trou en face de l'ennemi.

Je me dirigeai vers eux selon les renseignements reçus sur leur position. Arrivé presque en face de l'endroit, je m'élançai dans une course effrénée vers le trou et j'y plongeai tête première. Mais l'ennemi m'avait repéré et les balles passèrent au-dessus de ma tête pendant un temps qui me sembla une éternité. Tout en reprenant mon souffle, je constatai que mes deux patients avaient le même nom, Langlois; ils n'avaient cependant aucun lien de parenté.

Le premier avait la tête presque arrachée par un gros *shrapnel* et il expira dans mes bras; je dus employer toutes mes forces pour le rouler à bout de bras sur le rebord du trou, en prenant soin de ne pas exposer ma tête, car les Boches auraient été trop contents d'y mettre du plomb. Maintenant que j'avais plus d'espace dans le trou, je pouvais examiner mon autre blessé; je constatai qu'il avait un petit éclat d'obus, ou une balle, dans l'estomac, d'où s'écoulait lentement du gros sang noir.

Le jeune homme me regarda, effrayé par la peur de mourir. Je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité, car il était si jeune. Je lui fis un pansement et le recouchai sur le dos pour qu'il soit plus à l'aise, tout en lui prodiguant des paroles d'encouragement. Il ne voulait pas que je le quitte. Il ne voulait pas rester seul, car il commençait à avoir froid.

Je ne pouvais pas sortir du trou car, depuis que j'avais déposé le cadavre juste sur le bord, l'ennemi n'arrêtait pas de tirer dessus. J'attendis donc que le feu se calme un peu et je promis à mon Langlois que je reviendrais le chercher dans quelques minutes. Il pleurait doucement, comme un enfant. Moi-même, j'avais envie de pleurer; je me mis à genoux et j'eus une pensée pour sainte Thérèse, lui demandant qu'elle me sorte de cette impasse.

Je décidai de faire le sprint de ma vie, sachant que l'ennemi me surveillait. Il savait que j'étais là et que, tôt ou tard, je devrais sortir. Je fis un saut hors du trou, comme un polichinelle sortant de sa boîte, et je courus en zigzag à une vitesse vertigineuse. Pas une balle n'était assez rapide pour m'atteindre; je sautai par-dessus le remblai, pour tomber à pieds joints dans un nid de mitrailleuses qui, par chance, était des nôtres. J'avais l'impression que la petite sainte Thérèse y était pour quelque chose, car depuis je n'ai jamais couru aussi vite! J'arrivai près du lieutenant Roy au moment où il donnait le signal de l'attaque sous ce barrage d'artillerie. Les jeunes Voltigeurs de Québec s'élancèrent comme un seul homme, baïonnette au canon, en hurlant, en sacrant et en tirant de la hanche. Immédiatement après, le lieutenant Roy tomba, brûlé à la figure par du phosphore. Un de nos obus était tombé trop près; son œil était atteint. Comme je me précipitais pour l'aider, il me bouscula et repartit; il retomba presque aussitôt, car tous les muscles de son bras gauche furent arrachés par un *shrapnel*. Comme il pouvait marcher, je le confiai à un blessé léger pour qu'il le guide à ma grande tranchée, dans le fond du ravin. Je montai sur le rebord du remblai pour voir s'il n'y avait pas d'autres blessés à ramasser. J'arrivai juste à temps pour apercevoir, sur ma droite, le caporal Huard, qui mettait une bombe dans son petit mortier de deux pouces; il déclencha le percuteur et s'élança pour voir où sa bombe tomberait.

Il reçut un éclat d'obus à la tête qui le tua net. Bernatchez prit sa place et continua l'attaque, aidé de la « veuve Vincent ». C'est ainsi que nous nommions ce soldat (je n'ai jamais su son nom véritable) qui avait déjà été blessé à la tête; depuis une large mèche de cheveux blancs séparait sa chevelure en plein milieu, ce qui lui donnait l'allure d'une vieille femme. Le sergent Tremblay, qui avait pris charge de l'attaque à la place du lieutenant Roy, fut atteint à son tour. Je descendis donc au fond du ravin avec lui et constatai que j'avais au moins vingt blessés qui m'attendaient. Je distribuai de grands pansements à tout le monde, en leur recommandant de se panser entre eux, et je fis des injections de morphine aux plus souffrants.

Étant donné que le lieutenant Roy souffrait plus que les autres, je lui mis de la Murine dans l'œil et j'observai avec joie qu'il n'était que très légèrement atteint. Je lui appris la bonne nouvelle, ce qui le soulagea énormément. Mais ce n'était pas tout à fait la même chose pour son bras, que je pansai le mieux possible après lui avoir injecté une ampoule de morphine.

Je pensai alors à mon petit Langlois, que j'avais laissé mourant dans son trou. Je demandai à deux volontaires légèrement blessés de m'aider à le transporter. Le lieutenant Roy m'envoya aussi Belmont, le brave, qui n'était même pas blessé; je ne l'avais pas remarqué, mais on lui avait donné l'ordre de me suivre partout où j'irais, et il était aidé de deux vieux du R 22e R, qui le regardaient d'un œil mauvais. Il était mieux de suivre!

Quelle fut ma joie, en arrivant au trou de Langlois, de voir qu'il était encore vivant et qu'il était même en meilleure condition qu'au moment où je l'avais quitté, quinze minutes plus tôt. Les hommes le transportèrent en bas de la colline. Moi, je continuai mes recherches avec Belmont (seulement pour le faire souffrir un peu), car tout était beaucoup plus calme maintenant. Je décidai d'aller vérifier si le franc-tireur allemand qui avait tiré sur nous, le sergent Tremblay et moi, au début de l'attaque, était bien mort. Nous n'étions qu'à quelques centaines de pieds de la maison bombardée.

En prenant mille précautions, nous nous sommes rendus jusqu'au *Jerry*, qui était bel et bien mort. Le sergent Tremblay l'avait atteint en pleine tête. J'en profitai pour m'emparer de ses rations car nous savions tous que les francs-tireurs allemands avaient de meilleures rations que les autres soldats. En effet, je trouvai dans sa gamelle un beau gros morceau de porc frais et des tranches de pain brun. Dans son « plat à barbe », il y avait de la cassonade. Sa gourde était pleine de café, mais c'était de l'ersatz. Le tout se retrouva dans ma propre gamelle et je repartis, avec Belmont sur mes talons.

Ce Belmont a pu se vanter auprès de ses amis d'avoir vu un Allemand, un franc-tireur en plus, et il leur a probablement dit que c'était lui qui l'avait descendu.

Je rencontrai la « veuve Vincent », qu'un *shrapnel* avait atteint au cou. Il ne pouvait plus bouger la tête et il me demanda de le panser au plus tôt; il voulait retourner se battre car, m'assurait-il, il restait encore beaucoup d'Allemands à descendre. Je réussis à le raisonner en lui disant que le premier ennemi qu'il rencontrerait le tuerait certainement. Ne pouvant bouger la tête, il était sans défense; je lui conseillai de descendre dans le ravin.

L'attaque menée par une dizaine d'hommes avait réussi à cent pour cent. Pas un Allemand n'avait pu s'enfuir et un renfort de près de trente hommes, venu prêter main forte aux assiégés, fut même fauché par la mitrailleuse de Bernatchez et de ses amis, qui étaient maintenant camouflés sur le haut de la colline. De ce fait, nous jouissions d'un calme relatif de quelques minutes, qui fut très apprécié... surtout de Belmont.

On vit aussi un avion de reconnaissance, qu'on appelait *flying jeep*, survoler notre position en surveillant l'artillerie allemande, qui s'était tue pour l'instant.

J'en profitai pour commencer l'évacuation des blessés. Je n'avais qu'une seule civière, qui servit au transport du soldat Langlois. Ceux qui pouvaient marcher ou qui étaient légèrement blessés aidèrent les plus souffrants. Je pris la tête du convoi, avec mon grand drapeau de la Croix-Rouge, pour grimper le ravin et atteindre le champ, qui était bien en vue de l'ennemi sur au moins un demi-mille.

J'avais pris la précaution d'avertir les blessés de marcher tranquillement, mais sans arrêter, de ne pas courir et de ne pas regarder en arrière, de façon que l'ennemi n'ait aucune raison de tirer sur nous. Moi, j'allais de la tête à la queue du peloton en balançant mon grand drapeau à droite et à gauche.

Mais je m'attendais à tout instant à recevoir une balle dans la tête; Dieu merci, les Allemands observèrent la convention de Genève.

J'arrivais à la compagnie B avec mes vingt-six blessés quand, dans une dépression du terrain, je vis un soldat qui se tenait le cou alors que le sang giclait entre ses doigts. Je donnai mon drapeau à un blessé, tout en lui recommandant de faire les mêmes gestes que moi et de continuer au plus vite jusqu'à la compagnie B.

Je courus au secours du soldat qu'une balle perdue avait atteint au cou, lui sectionnant la carotide gauche (une vraie malchance).

Je lui fis un pansement, aussi serré que possible, quitte à l'étouffer mais, peine perdue, le sang coulait quand même. Remarquant mon inquiétude, Lambert me demanda si son cas était grave?

Je lui répondis :

« Mon pauvre Lambert, je crois que nous n'avons pas de chance; j'arrive trop tard, tu as perdu trop de sang!

— Comme ça, tu crois que je vais perdre ma « gomme », Côté?

— Je regrette, mais je crois que oui!

— As-tu du vin, SB Côté?

— Oui », lui répondis-je, tout en sortant la gourde de mon meilleur vin rouge, que j'avais rangée dans mon sac de premiers soins. J'enlevai le bouchon et je la lui donnai; il pressa le goulot sur ses lèvres et le vin

coula dans sa gorge comme un ruisseau pendant cinq ou six secondes, puis il tomba à la renverse contre le rebord de son trou. Il avait le teint cendré d'un mort. Je lui enlevai la gourde et me penchai pour lui dire à l'oreille :

« Lambert, dis ton acte de contrition car, dans quelques instants, tu vas rejoindre nos amis. Répète après moi : “Mon Dieu, j'ai un extrême regret de Vous avoir offensé, parce que Vous êtes infiniment bon, infiniment aimable et que le péché Vous déplaît...” »

Et Lambert répétait après moi, de plus en plus faiblement...

« Côté, il fait noir et j'ai froid!

— Ce n'est rien, Lambert, le soir descend. Prépare-toi, car tu vas revoir les amis que tu as perdus... Ils t'attendent et leur vin sera meilleur que mon gros rouge... Ferme tes yeux, Lambert, et pense à moi quand tu seras avec nos amis : attendez-moi, car ça ne sera peut-être pas long avant que j'aille vous rejoindre! »

Ses dernières paroles furent :

« Merci beaucoup, SB Côté, je penserai à toi! »

Je tenais sa main, qui devenait de plus en plus froide; le sang ne coulait plus de sa plaie. Je sentis une légère pression de sa main, puis ce fut tout. Lambert avait rencontré ses copains et je suis certain que la fête était déjà commencée!

Je le quittai avec regret pour aller faire mon rapport au D[r] Brooks : six morts et vingt-six blessés. J'étais vidé, brûlé, *kaputt.* J'avais envie de pleurer; le major Garceau me dit :

« Vas dans ton trou, Côté, couche-toi et dors; tu as fait plus que ta part aujourd'hui... »

Dans le *Journal d'un aumônier canadien,* écrit par le padre Laboissière, on peut lire, à la date du 18 avril 1944 (page 250) :

> « En tout, nous avons six morts et vingt-six blessés. Les Allemands font une contre-attaque vers midi mais elle est repoussée par notre feu meurtrier. L'ennemi a perdu des centaines d'hommes. Je pars, très nerveux, pour aller enterrer Lambert car les Boches bombardent le chemin, mais je reviens sain et sauf... Cette nuit je ne peux fermer l'œil; je vois tout ce sang et ces chairs déchiquetées et puis, j'ai trois cadavres qui sentent très fort à l'entrée de mon *dug out.* C'est avec joie que je vois poindre le jour, qui ramène un ralentissement d'artillerie et me permet de prendre deux heures de repos. »

On me réveilla le soir pour me conduire à San Nicola. De là, nous sommes montés en silence à bord d'un camion qui nous emmena à San Vito. Le major-général Wokes, commandant de la 1re division canadienne en Italie, qui était venu surveiller l'attaque, avait ordonné un repos de quarante-huit heures, avec boissons fournies aux survivants de l'attaque. Nous n'étions plus que huit hommes sur quarante. Je me rappelle notre arrivée à la barrière du camp de repos, où on me donna une bouteille d'anisette (c'était ma boisson préférée en Italie). Je me souviens aussi d'avoir été en chercher une deuxième, puis plus rien!

Je me réveillai trois jours plus tard, couché dans mon trou, sur le front de la compagnie D. J'étais un peu plus sale, ma barbe était un peu plus longue et j'avais un mal de bloc à rendre l'âme. Pour mettre la « cerise sur le *sundae* », le major Garceau était debout, sur le bord de mon trou, et il riait de moi, la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

D'Ortona au front américain

Le 23 avril 1944, nous quittâmes notre secteur d'Ortona pour une longue pérégrination. Les rumeurs les plus farfelues recommencèrent à circuler. Certains disaient que nous allions en Yougoslavie aider les communistes de Tito et ses partisans à se libérer des Allemands. La guerre se ferait dans les forêts et les montagnes, une des spécialités dont les Canadiens pouvaient à juste titre s'enorgueillir après les victoires remportées dans les montagnes d'Italie, à Gildone, Campobasso, San Pietro et sur la Sangro. D'autres disaient que nous débarquerions à Marseille, dans le sud de la France. Cette hypothèse était plus plausible et elle nous rendait presque joyeux!

Par contre, notre voyage en camion dans les montagnes nous laissait croire que nous allions en Yougoslavie. Nous traversâmes des villages, tels que Lanciano, Larino et Gildone, dans ces régions montagneuses où le R 22e R s'était tellement illustré durant les mois d'octobre et de novembre 1943.

À Gildone, nous eûmes une agréable surprise. Le major-général Vanier vint nous visiter et fit l'inspection de toutes les compagnies. Cet homme aimé de tous nous encouragea à continuer dans la voie que nos prédécesseurs de 1914-1918 avaient tracée : il ne fallait jamais faillir au devoir afin de maintenir la bonne réputation du R 22e R.

Même au repos, le régiment ne chômait pas. Un grand nombre de nouveaux soldats arrivés en renfort durent s'astreindre à un entraînement intensif, aidés par les plus anciens afin qu'ils soient, autant que possible, sur un pied d'égalité avec les soldats d'expérience, qui se faisaient de plus en plus rares.

Les infirmiers de la Croix-Rouge n'étaient pas obligés de suivre cet entraînement. Le docteur en profitait toutefois pour nous donner des cours avancés de premiers soins et nous faisions du « sport » : on s'exerçait, par exemple, à charger un homme sur nos épaules en vitesse et à courir aussi loin que l'on pouvait.

Mon frère, qui avait renoncé à son grade de caporal pour venir travailler avec nous, était imbattable à ce jeu; pourtant il ne pesait que cent trente-cinq livres. Je dois avouer qu'il n'y avait pas beaucoup d'hommes gras dans notre groupe!

Enfin, après une semaine d'entraînement, il fallut se consacrer à un simulacre d'attaque dans les montagnes. Pour cet exercice, j'étais attaché à la compagnie D, en cas d'accident.

Comme je ne prévoyais pas de travail durant l'attaque, je courus chez les fermiers italiens pour acheter des œufs et du lard salé. La nourriture était tellement rare et chère que nous devions visiter plusieurs fermes avant d'en obtenir, et encore, à un prix exorbitant (les œufs à un dollar chacun).

J'avais obtenu une douzaine d'œufs et du lard salé en quantité « respectable » et j'étais à les faire cuire dans mon grand bassin quand le major Garceau et le sergent-major Roy s'amenèrent, probablement guidés par l'odeur de la friture de lard.

Le capitaine Cannon, qui avait remplacé le major Garceau durant l'attaque, arriva en furie et demanda au CSM Roy pourquoi il ne lui avait pas fait parvenir son rapport sur les pertes en hommes, morts et blessés, ainsi que le compte des munitions et grenades. Le sergent-major Roy en resta tout éberlué. Le capitaine Cannon était un officier très « à cheval » sur les règlements et, qu'elle soit simulée ou réelle, une attaque demeurait toujours pour lui une attaque! Le major Garceau, au contraire, riait bien de ces « chinoiseries » lors des exercices et, comme M. Roy connaissait bien le major, tout s'arrangeait verbalement.

Enfin, le CSM Roy prépara un rapport pour le capitaine, qui louchait vers mes grillades de lard et mes œufs tout en reniflant.

Le tout étant prêt à servir, je tendis la main vers le major Garceau, qui comprit l'astuce et me donna vivement sa gamelle. Je sentis frémir le capitaine Cannon, qui pensait probablement au bon repas qu'il dégusterait avec nous; des grillades de lard salé et des œufs, ce n'est pas tous les jours que l'on peut se payer pareil luxe dans la 8e armée britannique!

Comme le CSM Roy avait fini et remis son rapport au capitaine, je tendis la main vers lui sans prononcer un mot. Aussitôt, il me donna sa gamelle. Je fis donc trois parts dans mon grand bassin, une pour le major, une pour le sergent-major et enfin une pour moi. M. Cannon attendit une minute ou deux mais, comme je lui tournais le dos et que j'ignorais totalement sa présence, comme le major Garceau avait son petit sourire ironique au coin des lèvres et que le CSM Roy « bougonnait » encore tout en mangeant, le capitaine comprit que pour une fois il passerait « en dessous de la table ». Il partit en flèche, nous envoyant probablement au diable pour notre manque d'hospitalité. Il n'avait pas encore fait cinquante pieds que mes deux lascars éclatèrent de rire, s'amusant du bon tour que j'avais joué au capitaine Cannon. Je n'avais tout simplement pas aimé la manière que le capitaine avait employée pour s'adresser au sergent-major Roy.

Le major Garceau me dit :

« Côté, si tu étais dans ma compagnie, je te nommerais sergent immédiatement!

— Merci major, mais je suis bien comme infirmier! »

Incidemment, le capitaine Cannon devait être tué par un obus qui frappa sa jeep devant le PC de la compagnie D le 24 mai 1944, à la ligne Adolf Hitler; il venait remplacer le major Garceau, blessé mortellement le 23 mai et mort de ses blessures à l'abdomen au *first FDS* le lendemain.

Quelques jours plus tard, nous quittions Gildone pour continuer notre mystérieux voyage. Après plusieurs heures de route, nous avons fait un arrêt à Griano, un tout petit village juché sur le flanc d'une très haute montagne; il s'agissait d'un village très pauvre, où le vin était d'une rareté à faire pleurer et la nourriture, inexistante. Notre séjour dans ce patelin fut de très courte durée.

Nous installâmes notre campement près de la petite ville de Maria del Mare. Nous étions en avril, le printemps était à son plus beau, on nous distribua l'uniforme d'été et on nous accorda une permission de douze heures à Naples.

À Naples, nous pûmes constater quels étaient les effets de la guerre sur la population d'une grande ville. Effroyable, inimaginable, la misère de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants surtout. Ces enfants, vêtus de loques, de chemises en lambeaux, les plus petits complètement nus... ne semblaient pas trop malheureux malgré leur pâleur, leur figure et leur corps décharnés par le manque de nourriture. En les regardant attentivement, on voyait qu'ils étaient absorbés par leur petit commerce; l'un offrait quelques objets sans valeur pour deux ou trois cigarettes pour « papa », d'autres offraient leur sœur, « Bella Signorina for two dollars! », et enfin, à bout de ressources, ils s'offraient eux-même en faisant des gestes obscènes pour bien se faire comprendre!

Des pères de famille offraient leur épouse, leur fille même, en nous tirant par le bras. Il fallait parfois se choquer pour se débarrasser d'eux. Tous ces pauvres Italiens en haillons, la barbe longue, les mains et le visage graisseux et sales, blêmes, d'une pâleur cadavérique, l'œil vitreux, traînant leurs vieilles savates, ressemblaient à des morts en sursis.

Des femmes livides, défaites, aux lèvres peintes, aux joues décharnées, couvertes d'une couche de fard, horribles, pitoyables, se tenaient au coin des rues, offrant aux passants leurs misérables marchandises, des garçons et des petites filles de huit ou dix ans, que les soldats marocains, hindous, malgaches, gurkhas palpaient en relevant les robes ou en glissant leurs mains entre les boutons de culotte. Les femmes criaient : « Two dollars the boys, three dollars the girls! » Elles semblaient plus courageuses que les hommes, de vraies tigresses prêtes

à tout pour sauver leur « chienne de vie » et celle de leurs enfants; leurs vêtements étaient en lambeaux, aussi sales, aussi crasseux que ceux de leur mâle de mari, mais elles conservaient une touche de féminité et avaient l'œil clair et averti, surtout lorsque s'amenait un soldat américain noir. La mine d'or de toute famille napolitaine : un soldat américain noir, plus particulièrement s'il était chauffeur de camion.

Ce nègre américain devenait instantanément l'enfant chéri de la famille. Tout lui était permis : il pouvait manger tout ce qu'il y avait de bon dans la maison, boire le meilleur vin, il pouvait danser au son du vieux gramophone, coucher dans le grand lit, qui fait l'honneur de tout bon Napolitain, avec la mère, les filles, même avec les garçons s'il le désirait.

Pour garder l'amitié de cette gentille famille, le Noir pouvait tout donner, sacs de sucre, sacs de farine, caisses de Spam ou de *corned beef*, bidons d'essence, enfin toutes les rations de la 5e armée américaine pouvaient y passer.

Cette famille italienne si favorisée pouvait tout se permettre, car cette nourriture tombée du ciel s'en allait automatiquement sur le marché noir, où elle était vendue à un prix exorbitant. Après un certain temps (pas trop long) les largesses du pauvre Noir étaient mises au jour par la police militaire. Le nègre perdait tout, sa famille si accueillante, ses amours, son camion, son négoce, et il était expédié *subito presto* sur le front de Monte Cassino, où il perdait sa « gomme »!

Et cela n'est qu'une des facettes de la vie d'une famille italienne durant cette guerre. Preuve qu'il est beaucoup plus difficile de perdre une guerre dans la dignité et l'honneur que de la gagner.

Pendant que je me promenais dans la ville sans but fixe, j'eus la chance de visiter la cathédrale de Naples, où les reliques de saint Janvier sont conservées. Son sang, gardé dans une grosse ampoule de verre scellée de plomb, se liquéfie deux fois l'an, donnant l'occasion aux Italiens d'organiser de grandes fêtes, pas toujours catholiques, rythmées d'« O Sangue, O Sangue! »

Je passai devant le château du roi d'Italie, Victor-Emmanuel, dont vous me permettrez de ne pas commenter l'état, compte tenu de la guerre. Je descendis jusqu'au port de mer de Naples, un des plus grands, si ce n'est le plus grand, d'Italie. Quel spectacle! De gros paquebots italiens, américains, anglais, couchés sur le flanc, défoncés par les bombes, brûlés, rouillés, encombraient les quais; de nombreuses locomotives empilées par les explosions, de gros immeubles et des maisons écroulés sous les bombes, américaines d'abord, allemandes par la suite, complétaient le décor. Le tout baignait dans la puanteur incroyable qui se

dégageait des cadavres se décomposant lentement sous le soleil ou sous les amoncellements de plâtre, de briques et de ciment, qu'on ne pouvait déblayer parce que les avions allemands venaient tous les jours déverser leurs rations de bombes. Des mouches, de noirs essaims de grosses mouches, bien grasses, tourbillonnaient continuellement autour de nos têtes en faisant un bourdonnement grave; elles se posaient, collantes, sur nos bras ou sur nos lèvres, nous apportant le baiser des cadavres qu'elles venaient tout juste de quitter! J'ai demandé à un vieil Italien pourquoi il ne faisait pas la guerre aux mouches, comme on la faisait partout ailleurs en Italie?

« Nous, à Ortona, lui dis-je, nous n'avons plus de mouches, plus une seule; nous les avons toutes tuées.

— Nous aussi, à Naples, avons fait la lutte aux mouches; nous avons réellement fait la guerre aux mouches!

— Mais pourquoi en avez-vous autant?

— Mais, monsieur le caporal, c'est que ce sont les mouches qui ont gagné! »

Le soir venu, j'étais heureux de sauter dans le camion qui nous ramenait au camp de Villa Maria del Mare. Durant le trajet, je réfléchissais à ce que serait une guerre au Canada, une bien triste perspective.

Le lendemain, l'entraînement s'intensifia encore. Notre groupe eut droit à une marche forcée, avec tout notre équipement, par une chaleur torride. Nos bottes soulevaient un nuage de poussière de chaux qui nous étouffait. Notre bouche était pleine de cette poussière blanchâtre qui, mêlée à notre salive, formait une pâte que nous avions de la difficulté à cracher, comme si c'eut été du mortier gluant.

Nous nous efforcions de penser à autre chose pour tromper notre misère. Sur le chemin de Maria del Mare, nous vîmes sur un balcon, à l'ombre des rayons du soleil, une plantureuse Italienne donnant le sein à son *bambino*. Un Canadien assis près d'elle buvait une bouteille de vin et semblait quelque peu éméché. Deux heures plus tard, alors que nous revenions par le même chemin, un peu plus fatigués, un peu plus éreintés, notre grosse Italienne ne donnait plus la tétée à son nourrisson, mais elle était restée dans la même position, les seins bien en vue. Le Canadien, maintenant saoul, dormait, la tête appuyée sur sa magnifique poitrine, souriant de satisfaction dans son sommeil.

Nous eûmes droit au même entraînement pendant quelques jours encore mais, un bon matin, il nous a semblé que quelque chose d'insolite se produisait. Les officiers semblaient nerveux et nous, qui les connaissions si bien, nous étions certains qu'ils nous cachaient quelque chose. Les infirmiers pouvaient habituellement savoir ce qu'il en était avant les

autres soldats en allant voir le D[r] Brooks. Mais cette fois, il demeura muet comme une carpe.

Tout ce que nous avons pu savoir, c'est que nous levions le camp pour une direction qui n'était pas notre secteur habituel sur l'Adriatique. Les rumeurs recommencèrent de plus belle! Tous nos camions, avec leur chargement de munitions, de rations, d'armes et d'hommes, partirent un bon matin, non pas pour le sud de l'Italie, ce qui aurait pu nous faire croire à un voyage dans le sud de la France.

Évanoui le rêve de belles batailles dures, harassantes mais non mortelles dans les montagnes de Yougoslavie, fini les beaux rêves de batailles au pays de nos ancêtres dans le sud de la France. Ce qui nous attendait, c'était le front américain de Cassino, là ou la 5[e] armée américaine « végétait » depuis novembre dernier.

L'armée américaine y avait perdu une bonne partie de ses meilleurs soldats sans y faire la moindre percée. Le commandant de la division néo-zélandaise et le lieutenant-général Freyberg avaient obtenu du général de la 5e armée américaine le bombardement du beau monastère de Saint-Benoît de Monte Cassino, bombardement sans précédent qui n'avait, en définitive, qu'aidé les troupes allemandes. En provoquant toutes ces ruines, on n'avait fait que créer des espaces propices au camouflage et les Allemands en avaient profité pour y expédier leurs meilleures troupes. Des parachutistes de la qualité de ceux que nous avions eu à combattre à Casa Berardi!

CHAPITRE IX

L'assaut de Monte Cassino sur les lignes Gustav et Hitler

Nous sommes arrivés en vue de Monte Cassino le 13 mai. Le régiment fut mis en réserve dans un champ immense où nous prîmes position pour la nuit. Les avions allemands vinrent nous rendre visite après minuit, un petit bombardement sans trop d'efficacité, mais l'artillerie, elle, ne nous laissa aucun répit. Presque toute la nuit nous entendîmes les blessés crier « Au secours, au secours SB! », tellement que nous n'avons pu prendre un seul instant de repos.

Dans la soirée, de 21 h à 22 h, les Indiens, surtout les Gurkhas, grands amateurs de la baïonnette et du poignard, s'étaient promenés individuellement dans les lignes ennemies, cherchant le corps à corps. Comme les Boches ne sont pas très friands de ce sport, la peur et la panique s'étaient emparées d'eux, désorganisant complètement leurs plans.

À minuit, un violent barrage de toute l'artillerie de la 8e armée britannique, composée d'un millier de canons de tous les calibres, pilonna sans répit les lignes ennemies. Le tir dura jusqu'au moment où les Indiens attaquèrent, soit à 6 h le matin du 14 mai.

Le matin, la brume qui enveloppait notre position se dissipa vers 9 h pour faire place à un soleil ardent. Après le déjeuner, probablement pour nous faire plaisir, on nous remit à chacun un béret kaki. Il s'agissait là de la première distribution officielle. Jusque-là, nous avions porté le « canot », et personne ne voulait de ce béret confectionné dans un tissu de mauvaise qualité. Par dérision, je décidai de le mettre. Mal m'en prit car un obus, tombant à quelques verges de moi, arracha le lainage et la doublure du côté droit de mon béret, risquant de m'emporter l'oreille du même coup. Je continuai à porter mon « beau béret », qui pendait lamentablement à doite, jusqu'à ce que je rencontre le commandant, qui m'ordonna d'enlever cette guenille de ma tête et de porter mon casque d'acier.

De la position où nous étions, nous avions une très belle vue de Monte Cassino; nous jouissions d'une température exceptionnelle, le soleil brillait de mille feux et, n'eût été de l'artillerie allemande qui nous harcelait continuellement, nous aurions été heureux au cours de cette période de repos.

Dans l'après-midi, vers 15 h, une flotte de bombardiers américains B-17 *flying fortress* arriva au-dessus de nous, haute dans le ciel, précédée d'une centaine d'avions de chasse *Spitfire* et *Hurricane* se dirigeant vers Monte Cassino. Les chasseurs se mirent d'abord à l'œuvre, plongeant et mitraillant tout le terrain devant nous et tout autour de la montagne. Ensuite, ce fut le tour des bombardiers, qui lachèrent des chapelets de grosses bombes qui pulvérisèrent littéralement la montagne. Le spectacle était terrifiant. Nous étions à douze milles au moins du mont et nous sentions frémir la terre sous nos pieds, comme durant un tremblement de terre. Je me rappelle bien, même après quarante ans, ce bombardement. Ceux de Londres étaient de la petite bière à comparer à cela. Il nous semblait voir tout le Monte Cassino monter dans les airs par la force des explosions avant de retomber.

Je n'avais jamais vu et je ne reverrai plus pareille catastrophe. Nous croyions tous qu'après ce traitement il n'y aurait plus de Monte Cassino, plus aucun être humain, plus une mouche. Après le départ de la flotte de bombardiers, la poussière et la fumée flottèrent pendant une heure au sommet de la montagne, nous empêchant de juger des résultats. Ce n'est que plus tard que nous avons pu constater les dégâts causés et nous en avons été stupéfaits : le sommet de la montagne ressemblait au crâne d'un chauve.

Et, franchement, j'eus honte; j'eus peur que le Bon Dieu punisse notre aviation et nos armées pour avoir détruit un lieu saint comme le monastère de Saint-Benoît. Il s'agissait là d'un acte tout à fait inutile car, paraît-il, les Allemands n'y ont jamais installé de poste d'observation. Ils étaient beaucoup plus respectueux des lieux saints et historiques que d'autres combattants. Après la guerre, les Américains ont versé dix millions de dollars pour la reconstruction de l'abbaye selon les plans d'origine; eux aussi regrettaient leur geste.

Le soir, les avions allemands sont venus survoler nos positions et la montagne. Ils ont laissé tomber quelques bombes sur nous, et ont parachuté des rations, des munitions, des armes, etc., sur le mont, ce qui prouve qu'il y avait encore des Boches là-bas. Nos canons anti-avions leur ont donné une telle frousse qu'ils ont quitté le ciel de notre secteur précipitamment.

Vers 22 h, on apprit que le R 22e R attaquerait le lendemain matin. Nous étions plus ou moins nerveux parce que plusieurs des nôtres

n'avaient jamais participé à une opération du genre. Même pour les vieux, ce terrain tout nouveau pouvait offrir de nombreuses surprises.

Beaucoup d'officiers, de sous-officiers et d'hommes de troupe en étaient à leur première attaque massive.

J'avais confiance en les nôtres, des hommes bien entraînés venant des régiments de Québec. Plusieurs officiers et soldats du groupe dont nous faisions partie, mon frère et moi, furent décorés pour leur bravoure devant l'ennemi durant la campagne d'Italie.

Le 17 mai à 4 h, nous fûmes réveillés (ceux qui avaient pu dormir) et un repas chaud nous fut servi : les sempiternelles fèves au lard à volonté, du thé fort à porter une patate, comme si on avait peur que nous nous endormions au cours de l'attaque. Ensuite, on nous distribua nos rations pour la journée, soit une boîte de *corned beef*, un paquet de *hardtacks* et un demi-pain blanc.

Deux de nos pelotons, camouflés dans un cimetière, subirent un bombardement très précis de l'ennemi immédiatement après avoir dégusté leurs fèves au lard. Ce fut lugubre; je dirais même que ce n'était pas recommandable pour notre digestion. Quand vous voyez des tibias, des cubitus, des fémurs ou même un crâne projeté dans les airs avant de retomber près de vous en roulant et en riant de toutes ses dents, cela fait réfléchir au jugement dernier, quand ce n'est pas l'estomac qui refuse de fonctionner normalement. Enfin, on nous fit sortir de ce guêpier pour nous rapprocher de notre ligne de départ pour l'attaque.

La compagnie D partit en file indienne avec, à sa tête, le major Garceau, le sergent-major Roy et le sergent Carreau, les trois grands amis, et nous, les brancardiers. Nous pouvions nous placer avec un peloton ou l'autre, ou encore rester au poste de commandement de la compagnie. Il n'existait pas d'ordre strict quant à notre position. Nous relevions du médecin régimentaire et nous allions à l'endroit que nous jugions le plus favorable pour faire notre service. J'aimais bien me tenir près des « autorités »; cela me permettait d'en savoir plus long sur le déroulement des événements. Le major me regardait souvent de son air narquois, un sourire ironique au coin des lèvres, sans dire un mot. Probablement qu'en lui-même il se disait : « Toi, mon maudit "sniqueux" ».

Nous ne pouvions cependant deviner ses pensées. Il faisait nuit noire et il était très préoccupé, ayant attendu en vain le messager qui devait venir du PC du bataillon pour l'informer de sa ligne de départ et de son objectif. Faute de renseignements, il décida d'avancer aussi près que possible des positions ennemies. Nous marchions à la queue leu leu depuis près d'une demi-heure, avec ordre de ne faire aucun bruit, quand

j'entendis le major Garceau dire au CSM Roy et à mon ami Carreau : « Je crois que je me suis trompé de chemin, il faut retourner sur nos pas sans faire de bruit. Faites passer l'ordre à voix basse, je crois que nous nous sommes un peu trop avancés dans les lignes allemandes! » Les ordres furent transmis de bouche à oreille jusqu'au dernier des soldats en un temps record.

Le major Garceau dit au CSM Roy et à Carreau : « Je vais marcher à cinquante pas en avant de la compagnie; si l'on tire sur moi et que je suis atteint ou tué, profitez-en pour vous disperser et fuyez dans toutes les directions vers l'arrière sans vous occuper de moi! » On reconnaît bien là le courage et l'abnégation du major, pour qui seule la vie de ses hommes comptait.

Mais le CSM Roy et le sergent Carreau n'étaient pas des sous-officiers de seconde classe! Eux aussi pouvaient démontrer de la bravoure, du courage et de la générosité envers leur grand ami. Quand le major voulut s'éloigner de la tête de la compagnie, les deux sous-officiers (sans même se concerter) se placèrent de chaque côté de lui; les soldats ont suivi en file indienne. Vous imaginez facilement mon état d'esprit : j'avais tout saisi de la conversation et compris le drame qui se jouait entre ces trois preux. Je suivais, pas très loin derrière, en silence. On aurait juré que la compagnie flottait sur un nuage, signe du bon entraînement des hommes. Mais j'entendais battre mon cœur. Je crois que, si les Allemands avaient prêté l'oreille, ils auraient entendu quatre-vingt-cinq cœurs à l'unisson; le mien, surtout, faisait un tintamarre du diable.

Nous sommes sortis indemnes de cette mésaventure mais, croyez-moi, nous devions une fière chandelle à nos trois héros.

Arrivés à notre ligne de départ, nous nous sommes aperçus que la compagnie A était déjà en place pour l'attaque. Nous étions à sa gauche à flanc d'une colline très abrupte. Le barrage d'artillerie préliminaire à l'attaque était déjà commencé. Il était aussi violent que précis mais, à la minute même, l'artillerie allemande déclencha un bombardement intense et meurtrier dans nos lignes, effleurant le sommet de la colline avant de nous tomber sur la tête.

Deux pelotons se lancèrent à l'assaut, mais ils furent cloués au sol dès qu'ils eurent atteint le sommet. L'ennemi avait prévu cette éventualité et il bombardait le sommet de la colline, coupant ainsi toute possibilité d'attaque venant de cette direction. Le major Garceau, voyant le danger que couraient ses hommes, se lança à la course, nous criant au passage de le suivre, le CSM Roy, le sergent Carreau, un signaleur, deux messagers, un nouveau venu avec une mitrailleuse Bren et moi. Pourquoi moi? C'est que je suivais le groupe pour voir. Le major esca-

lada la colline jusqu'au sommet, où se trouvait une petite maison. Qui était là? Le lieutenant-colonel Allard lui-même, qui nous avait devancés; caché près de la maison, il scrutait le front avec ses lunettes d'approche. Il nous indiqua un ravin devant nous, au pied de la colline. En vitesse, nous avons dégringolé la pente. Nous sommes parvenus à un chemin de mules bordé d'une rangée de gros pins de cinquante à soixante pieds de hauteur et à l'abri d'un remblai de quatre pieds qui nous protégeait des balles ennemies qui frappaient un peu partout, surtout sur les arbres, qui devenaient dangereux pour nous. Si un obus avait frappé l'un d'eux, que serions-nous devenus?

Le major a vite organisé une ligne de tir avec la mitrailleuse Bren, dont le propriétaire ne semblait pas avoir peur plus qu'il ne fallait. Le sergent, les deux messagers et le sergent-major étaient déjà à l'œuvre pour faire un barrage avec leurs grenades 36.

Les bombardements étaient effroyables, rendant la visibilité nulle autant de notre côté que de celui des Allemands. En outre, une brume aussi épaisse qu'inattendue nous privait de l'aide de nos chars d'assaut, qui étaient déjà en marche mais qui avaient dû s'arrêter. Ils ne pouvaient prendre le risque de tirer sur nous. Tout à coup, un ami de mon village natal, que je n'avais pas vu depuis cinq ou six ans (il avait quitté son patelin pour aller tenter fortune à Montréal), arriva en trombe près de moi. Il apportait un PIAT. La conversation de retrouvailles fut de courte durée.

« R.L. Qu'est-ce que tu es venu faire dans cette galère? Tu n'étais pas bien chez vous?

— Et toi Côté? » Mais, tout excité, il avait quelque chose de beaucoup plus important à me dire que des civilités.

« Il y a un char d'assaut devant, très proche, et dont le canon est dirigé vers nous!

— Dans ce cas, arme ton PIAT, mets une bombe dedans et tiens-toi prêt à tirer aussitôt que la brume se sera dissipée. »

Quelques instants plus tard, la brume s'étant un peu dissipée, on vit le fameux char. Je n'eus pas le temps de dire à R.L. d'arrêter que déjà la bombe du PIAT était partie. Elle frappa le gros anneau de halage du tank, ce qui sauva l'équipage. J'eus peur de la réaction des hommes qui se trouvaient à l'intérieur... il s'agissait d'un de nos Sherman, immobilisé par un obus percutant allemand qui avait frappé une chenille et l'avait brisée. Voilà pourquoi il était tourné vers nous.

R.L. en était à sa première attaque. Dans l'excitation du combat, il ne pouvait évidemment pas avoir le coup d'œil d'un expert pour faire la différence entre nos chars et ceux de l'ennemi. Je lui conseillai de dis-

paraître immédiatement avec son PIAT car, s'il restait avec nous, il était un homme mort. J'avais raison : une minute ne s'était pas écoulée que l'équipage du char était dans le ravin, cherchant le *stupid* qui avait tiré sur leur « taxi ». Comme personne d'autre que moi n'avait eu connaissance de l'exploit de R.L., l'orage fut de courte durée. Ces pauvres militaires étaient drôlement secoués!

Notre signaleur envoya un court message en arrière, et en quelques minutes une équipe du RCEME arriva sur les lieux pour réparer le blindé.

Le groupe de tireurs que le major Garceau avait organisé fut très efficace. Les pelotons cloués au sol au sommet de la colline purent s'élancer dans notre direction et l'attaque put reprendre, animée par des êtres manifestant la bravoure et l'impétuosité habituelles au sein du R 22e R sous les ordres des lieutenants Pope et Dorval.

Dès le début de l'attaque, j'eus un mort et trois blessés, dont deux légèrement. L'un d'eux avait une balle sous la rotule et je dus l'aider à revenir en arrière. Notre infirmerie se trouvait derrière une petite élévation, à un demi-mille de la ligne de départ. En cours de route, je tombai sur un grand soldat allemand, camouflé dans un buisson; il se leva, les baguettes en l'air, voulant se constituer prisonnier. Je lui enlevai son arme, un beau revolver Beretta 9 mm (arme italienne), et en italien lui intimai l'ordre de suivre mon groupe de blessés.

Voilà comment un infirmier de la Croix-Rouge a fait un prisonnier en cette belle journée de mai 1944. Le Dr Brooks ne fut pas tout à fait aussi enchanté que moi quand il me vit entrer dans l'infirmerie en poussant mon prisonnier dans le dos avec son propre revolver chargé à bloc. En fait, il ne l'a pas trouvé drôle du tout. J'ai eu droit à une sévère réprimande de sa part. J'ai quitté les lieux *subito presto* après avoir remis mon trophée à notre sous-officier en charge, le sergent « Butch » Moreau!

Parvenu au ravin, je me suis rendu compte que la compagnie au complet était partie et que l'attaque avait progressé très vite. J'examinai le champ de bataille pour vérifier si des blessés n'avaient pas été laissés seuls à attendre du secours. J'aperçus un soldat ennemi devant un Canadien assis sur le bord d'un trou d'obus. Je courus immédiatement à cet endroit pour constater que le soldat allemand (un Hongrois) avait la carabine du Canadien et que ce dernier, assis par terre, dormait, comme dans un fauteuil.

J'arrachai l'arme au soldat ennemi, qui ne fit aucun geste hostile; il se contenta de lever les bras en l'air en signe de reddition. En regardant de plus près le soldat canadien, je reconnus un gars de la compagnie A; cet homme avait déjà été blessé à la tête une première fois. Je me rap-

pelais très bien l'avoir pansé une nuit qu'une patrouille allemande était entrée dans nos lignes. J'étais alors attaché à la compagnie A avec le SB Beaudoin. Ce blessé, après un séjour de trois mois à l'hôpital, était retourné au régiment complètement guéri.

Mais, malheureusement pour lui, il s'endormait à tout moment. S'il était deux minutes sans bouger, il s'endormait, et il était très difficile de le réveiller. C'était probablement là des séquelles de sa blessure à la tête. Je l'ai vu s'endormir dans un violent bombardement et, quand on l'a réveillé, il a dit n'avoir eu connaissance de rien.

Je fus donc obligé de retourner en arrière avec mon dormeur et son prisonnier. Nous avons laissé ce dernier au PC du bataillon et j'ai ramené mon patient à l'infirmerie pour raconter l'invraisemblable histoire au Dr Brooks. Je relatais l'incident au docteur lorsque notre patient s'est endormi de nouveau, assis par terre le long d'un mur.

Je suis parti encore une fois pour retrouver ma compagnie en passant par le sommet de la colline, celle qui nous avait causé tant de troubles au moment du départ de l'attaque le matin même. C'est alors que j'ai découvert un soldat qui avait la hanche et le côté gauche complètement à découvert. Je voyais son poumon se gonfler faiblement, puis s'affaisser. Je l'ai allongé du mieux que j'ai pu, pour son « confort », et je lui ai injecté une ampoule de morphine pour qu'il ait une mort plus douce. Je le surveillais depuis cinq minutes quand il a rendu le dernier soupir. J'ai planté sa carabine avec sa baïonnette à ses pieds et je suis reparti en songeant à cette mort qui nous guettait tous à tout instant!

En suivant un chemin de mules, je me rendis à une maison de ferme, où je retrouvai un peloton de notre compagnie; je crois que c'était le 17 du lieutenant Pope. Il y avait cinq ou six prisonniers indemnes et un autre couché sur une civière avec une vilaine fracture à une jambe. Je refis son pansement proprement et je lui mis une attelle à l'aide d'une petite planche pour maintenir sa jambe bien fixe. Je le recouvris de sa couverture et lui allumai une cigarette, que je lui plaçai dans la bouche.

Ce *Jerry* était tellement content que, s'il avait pu m'embrasser, il l'aurait fait. Certains de mes compagnons n'étaient pas d'accord avec mon attitude. Mais nous avions des ordres de notre médecin et il fallait traiter un prisonnier blessé sur le même pied que l'un des nôtres, dans la mesure où nous en avions le temps.

Le major Garceau organisa quatre escortes pour accompagner les prisonniers boches vers l'arrière; quatre d'entre eux transporteraient le blessé au RAP, de façon que je puisse rester avec la compagnie D.

Je pus enfin grignoter un peu de pain accompagné d'un gros vin rouge trouvé à la ferme. La fatigue et le vin aidant, je pus dormir peut-

être une heure. On nous réveilla pour continuer l'attaque – je devrais dire la promenade, car les *Jerries* étaient en déroute. Tout était tranquille comme en temps de paix. Mais il ne fallait pas s'y fier; l'ennemi laissait des hommes bien camouflés pour nous retarder. C'est de cette manière que je faillis me faire tuer!

Je marchais le dernier de la dernière file, sans trop faire attention, contrairement à mes habitudes, quand j'entendis un coup de feu. Je n'eus que le temps de me jeter par terre que la balle me passait au-dessus des reins.

Après avoir vécu assez longtemps sur la ligne de feu, nous savons par instinct où frappera, à quelques verges près, un boulet de canon, une balle de carabine ou un obus que nous entendons. Notre instinct devient aussi développé que celui d'un chien. Demandez à un ancien combattant et il vous le confirmera. Le major envoya une section à la recherche des ennemis afin de les éliminer pendant que, couchés dans le blé, nous nous reposions; j'en profitai pour me calmer les nerfs.

Après une courte fusillade, nos hommes sont venus nous rejoindre et nous avons pu reprendre l'avance sans aucune anicroche. J'étais rendu en tête avec le major Garceau et le CSM Roy, qui riaient sous cape de ma nervosité, sachant bien que la position la plus dangereuse pour un soldat, qu'il ait ou non des brassards de la Croix-Rouge, c'est bien d'être le dernier de file.

Au cours de notre avance en terrain ennemi – au-delà de sept milles –, nous avons pu visiter plusieurs belles fermes, avec de très beaux jardins, de beaux oliviers et de très belles vignes que les bombardements n'avaient pas encore touchés, à croire qu'il n'y avait jamais eu de guerre en ce pays.

Nous avons atteint notre objectif vers 17 h. Le major décida de placer son PC de compagnie dans une maison de ferme intacte. J'en faisais le tour pour m'assurer qu'aucun traquenard (pièges explosifs) n'y était installé quand le major Pope fit irruption dans la chambre où je furetais. Les Allemands étaient passés maîtres en la matière. Je ne découvris rien, à l'exception d'un rasoir de l'armée allemande. Au même moment, une fusillade éclata pas très loin de la maison. Le lieutenant partit en flèche vers cet endroit. En regardant par une fenêtre, je vis des soldats canadiens et allemands, que je perdais souvent de vue dans le champ de blé qui leur procurait un bon camouflage. Pendant quinze ou vingt minutes, on entendit des tirs de Schmeissers, de Tommy gun, de carabines et des explosions de grenades 36, les nôtres.

Des membres du peloton du lieutenant Pope et du sergent Carreau prenaient position à cinquante verges en avant de notre maison. Comme

toujours, le sergent Carreau faisait la reconnaissance des lieux, les deux mains dans les poches, sa pipe croche dans le bec, sans se préoccuper de sa sécurité, quand il aperçut un grand sergent allemand suivi de sa section.

Carreau, qui était sans arme (comme toujours, à l'exception de quelques grenades suspendues à sa ceinture), enleva son casque et le projeta à l'endroit où se trouvait son peloton. Les hommes, surpris, évaluèrent vite la situation. En rampant dans le blé d'une hauteur de trente pouces, ils prirent position à un tournant du petit sentier sans que la patrouille allemande s'en aperçoive. Au moment où le sergent allemand apercevait Carreau, cinq ou six hommes ouvraient le feu sur les *Jerries*. Le sergent allemand et plusieurs hommes de sa section furent mortellement atteints par les balles des gars du R 22e R ainsi que par les grenades du sergent Carreau.

Carreau, qui avait conservé son sang froid, enleva sa pipe croche de sa bouche, la frappa sur le talon de sa botte, la bourra de tabac et l'alluma en disant : « Good show boys! » L'incident était clos.

Je quittai mon poste d'observation après la fusillade pour me précipiter dehors et voir arriver deux prisonniers escortés par des gars du peloton de Carreau, l'un aidant l'autre à marcher. Je constatai immédiatement que le *Jerry* était blessé au genou. Je découpai son pantalon pour lui faire un pansement et je remarquai que la balle qui avait pénétré dans le genou n'était pas ressortie. Il s'agissait donc d'une blessure très douloureuse.

Je couchai le blessé sur un brancard et je demandai trois hommes pour le transporter. Le major refusa avec violence, disant : « Ils ont voulu tuer le sergent Carreau, qu'ils marchent. » Je lui expliquai que, s'il avait une blessure de ce genre, il aimerait bien que quelqu'un le transporte, qu'il soit allemand ou canadien. En outre, le lieutenant et le sergent devaient être contents : à eux seul, ils en avaient tué sept ou huit et les *Jerries* ne s'en étaient pas plaints, pas encore du moins.

Le major sourit à mon raisonnement et il désigna trois hommes pour m'aider. À l'orée du bois, nous avons rencontré le colonel Allard et son chauffeur de jeep. J'en profitai pour leur demander où était installé notre infirmerie régimentaire. Après quelques explications, le colonel me dit : « Si vous voulez placer votre blessé à bord de ma jeep, nous le transporterons nous-mêmes chez le docteur, ainsi que le prisonnier. » Nous avons accepté avec plaisir cet arrangement. Je renvoyai immédiatement les hommes à la compagnie, j'enlevai mes brassards de la Croix-Rouge et le chauffeur me prêta sa mitraillette pour garder mes deux Allemands. Le colonel Allard et son chauffeur partirent pour faire une tournée d'inspection du front.

Laissé seul avec les Allemands, je m'informai s'ils parlaient français. « Quelques mots! » fut la réponse. Anglais? « Non! » Italien? Le blessé répondit : « Si, si, signor! » Alors j'expliquai au blessé, en italien, que je ne prendrais aucun risque avec eux; que, si son ami avait l'idée de me jouer un tour, je le descendrais immédiatement; et que, s'il croyait que, parce que j'étais infirmier, je ne pouvais tuer un homme, eh bien! il n'avait qu'à essayer, je me chargerais de lui trouer la peau.

Le blessé, qui parlait très bien italien, expliqua à son ami le sujet de notre conversation. Celui-ci me présenta la main en voulant me faire comprendre qu'il n'y avait aucun danger. Au lieu de lui tendre la mienne, c'est le canon de ma mitraillette qu'il eut dans le ventre; je connaissais le stratagème.

Le blessé, qui comprenait assez bien le français, me dit tout à coup :

« J'ai remarqué que vous avez eu beaucoup de difficultés avec votre commandant à cause de moi.

— Oui, mon commandant voulait absolument vous faire marcher parce que vous avez tenté de tuer son sergent.

— Chez nous, mon commandant m'aurait descendu sans explication si j'avais osé argumenté de la sorte avec lui. »

D'une phrase à l'autre, l'atmosphère se détendit et nous pûmes converser comme trois personnes civilisées. Ils n'ont jamais pu comprendre, et m'ont regardé étrangement, quand je leur avouai que nous nous étions portés volontaires pour venir nous battre en Europe contre leur pays!

Je suis certain qu'ils me pensaient détraqué ou fou...

Enfin, le blessé me dit :

« Pour vous remercier de m'avoir aidé, je vais vous donner un bon conseil : à la prochaine attaque, ne soyez pas là, car vous allez certainement vous faire tuer!

— Mais pourquoi me ferais-je tuer?

— C'est qu'en avant de vous, nous avons beaucoup de canons, de chars blindés, de mitrailleuses; plusieurs des meilleurs régiments de l'armée allemande vous attendent. N'y participez pas; vous serez certainement tué et je ne le veux pas. Vous nous avez aidés, mon ami et moi, sauvez-vous, désertez, soyez malade, mais ne faites pas partie de cette attaque. Je vous le conseille fortement... »

Il faisait maintenant nuit. Le colonel Allard revint avec son chauffeur, à qui je remis sa mitraillette, qui n'avait même pas de balles. En effet, j'avais oublié de demander un magasin de balles au chauffeur et je me trouvai chanceux que les deux Boches ne connaissent pas la structure de notre Tommy gun. Aussi, avant que la jeep s'éloigne, je fis un de mes

plus beaux saluts au colonel tout en regardant mes deux nouveaux « amis », qui me rendirent mon salut, comme le colonel d'ailleurs.

Je filai au poste de commandement de la compagnie D pour raconter mon aventure au major Garceau. Ce dernier téléphona immédiatement au poste de commandement du bataillon pour relater mon récit, qu'il qualifiait de très important. Le bureau de renseignements du régiment pouvait tirer davantage d'indications en questionnant mon « ami ».

Comme cet Allemand avait eu raison de me donner ce conseil. Le lendemain même, nous goûtions à leur médecine, comme il me l'avait si bien expliqué; malheureusement, je ne pus m'exempter de l'attaque. Je ne pouvais tout de même pas déserter; j'avais peut-être peur, certainement que j'avais peur, mais je n'étais pas un lâche.

Attaque sur la ligne Hitler

Nous étions partis le matin du 19 mai, vers 6h, après un barrage dispersé d'artillerie de cinq ou six canons de vingt-cinq livres qui avait duré dix minutes!

Vers 8h, nous avions atteint notre objectif. Le major Garceau, après quelques minutes de repos et de réflexion, avait décidé d'avancer encore de quelques centaines de verges afin d'abriter son PC de compagnie dans une maison en pierre d'apparence solide, située pas très loin de nous.

Nous nous sommes donc installés dans la *casa*. Le major s'était réservé la plus grande pièce, dans laquelle trônait une belle grande table; il y avait placé son opérateur de radio, le CSM Roy, avec tout son bardas (c'était peu dire). Quant à moi, j'avais réquisitionné un coin de la maison dont la porte donnait sur le côté. J'avais pris le temps de balayer la pièce pour y installer l'infirmerie, au cas où!

La brume s'est levée vers 8 h 30; les hommes couraient un peu partout à la recherche de laitue, d'oignons et de tomates pour agrémenter le *corned beef* et les *hardtacks*. Il ne semblait pas y avoir de danger, à peine quelques coups de feu ici et là. Rien de plus normal, nous étions en guerre! Les bombardements ont alors commencé à augmenter sensiblement. Chose étrange, ils provenaient de toutes les directions, de la droite, de la gauche, du centre, d'en haut, d'en bas; aucune direction n'était épargnée. Plus ça allait, plus ça augmentait : les mortiers de trois pouces, les fusils, les mitrailleuses lourdes Breda, les Schmeissers, enfin toute la quincaillerie allemande semblait prise de rage.

Le major a demandé le support de notre artillerie. Quelques canons ont tiré, mais les obus tombaient en arrière de notre maison. Le major a lancé un message pour faire réajuster le tir des canons, en vain. Ils tiraient à pleine distance. Toute l'artillerie de la première division canadienne changeait de position. La situation devenait alarmante. Le major a alors demandé l'aide des chars d'assaut et le colonel Allard nous a promis de faire l'impossible pour nous venir en aide.

Pendant ce temps, j'ai fait une tournée pour m'assurer qu'il n'y avait pas de blessés. J'ai trouvé le caporal Brousseau mourant. Il avait reçu une balle dans la bouche; la balle avait traversé la boîte crânienne et était ressortie en laissant un trou énorme. J'étais à genoux, sa tête reposait sur moi; j'essayais de lui faire un pansement pour arrêter tout ce sang quand il reçut une deuxième balle, en plein cœur. Je levai les yeux pour apercevoir un *sniper* allemand juché dans un arbre. Quelqu'un lui

tira une balle dans la tête; il a dégringolé de sa position comme un sac de sable. J'ai sauté sur lui, la rage au cœur, mais il était déjà mort. Frustré, je lui ai donné un coup de pied dans les flancs et me suis éloigné en courant.

En retournant à la *casa*, j'ai secouru un jeune soldat très mal en point, touché probablement par un obus de mortier, et quelques blessés pouvant encore marcher. Parvenu à l'infirmerie j'ai eu la surprise de constater que plusieurs blessés venaient d'arriver et attendaient mes bons soins. Avec les SB Barsalou et Job Duguay, le frère du fameux « Rouge » Duguay, que tout le monde connaissait, nous avons formé les deux nouveaux SB, qui en étaient à leur première aventure du genre. Ils étaient arrivés au régiment dans la nuit du 18 mai.

J'organisai immédiatement un premier convoi de blessés pour les guider au RAP, qui se trouvait à trois quarts de mille en arrière. Il y avait un blessé grave couché sur le brancard porté par les deux infirmiers, un blessé léger qui marchait devant avec le drapeau de la Croix-Rouge et quelques blessés pouvant se déplacer suivaient, sans aucune arme. Les Allemands pouvaient tirer sur eux. Ils empruntèrent le chemin parallèle au front et avaient déjà fait la moitié du parcours quand un obus de 88 mm atteignit le brancard de plein fouet, tuant le blessé et le SB Barsalou. Duguay fut grièvement blessé et mourut trois jours plus tard au *first FDS*.

La bataille faisait rage. L'artillerie, les mortiers, les grenades, toutes les armes légères ennemies s'en donnaient à cœur joie sur la compagnie D. Les blessés arrivaient en grand nombre à la *casa* quand mon frère Jos Adélard, lui aussi infirmier attaché à la compagnie C, vint m'aider, ayant su dans quel pétrin je me trouvais; il pansa quelques blessés et organisa à son tour un convoi; il chargea un homme gravement blessé sur son dos et quelques blessés pouvant marcher le suivirent.

Je lui avais demandé de m'apporter un brancard, des pansements en grande quantité, ainsi que des médicaments et une boîte de vingt injections de morphine, car mon stock était épuisé.

Tout à coup, derrière nous, malgré les détonations, nous pûmes discerner le bruit de chars d'assaut. Je vis arriver trois énormes Churchills avec des canons de la grosseur de tire-pois, qui avançaient à pas de tortue, à moins de dix milles à l'heure. Je me demandais à quoi les autorités pensaient pour nous envoyer de pareilles *scraps*. Pourquoi ne pas nous avoir envoyé trois bons Shermans avec des canons de 75 mm et une équipe canadienne de l'Ontario Regiment ou du Three Rivers Regiment. Eux nous connaissaient, et connaissaient notre manière de nous battre; eux savaient se servir de leurs « taxis ».

Les Allemands devaient bien rire de nous. Les trois Churchills avançaient à la queue leu leu, pas trop vite pour ne rien briser. Le premier n'avait pas dépassé le coin de notre maison quand il fut atteint par un 88 mm. Le chauffeur, voyant son véhicule frappé, se mit à reculer, frappa le tank du centre, tandis que le troisième, qui était sur sa lancée, à la vitesse vertigineuse de dix à douze milles à l'heure, ne put s'arrêter à temps et grimpa sur le deuxième. Le vacarme fut infernal! Je croyais que la maison nous tombait sur la tête. Même les blessés eurent un mouvement de panique et voulurent se précipiter dehors par la porte de côté. Je les arrêtai à temps. On avait déjà tué des blessés qui ne brandissaient pas le drapeau de la Croix-Rouge.

Pendant quinze minutes, ce fut l'enfer dans notre refuge. Les Allemands pratiquaient le tir à la cible sur les trois « boîtes à savon ». Un prit feu et brûla lentement sans provoquer de grandes explosions. J'attendis ensuite que les Allemands aient fini de rire pour faire ma tournée vers les chars d'assaut. Il était rare qu'un char touché n'explose pas. Quelques membres d'équipage étaient morts, fauchés par les mitrailleuses ennemies. Dans le premier blindé, un seul soldat avait survécu; il s'était blessé et avait la moitié du corps sorti par la porte latérale. Je le tirai et le transportai à la *casa*, sans connaissance, un pied en bouillie. Quand il revint à lui, il m'apprit que l'équipage des trois chars était anglais. Je m'en doutais!

À 11 h, des renforts arrivèrent enfin de la compagnie B, sous les ordres du major Potvin. Le détachement fit son entrée au *fix bayonets* en criant, en hurlant et en courant à l'assaut des lignes ennemies. Les Allemands eurent, semble-t-il, un moment de panique; tout devint plus calme, tellement calme que j'eus peur!

Le colonel Allard arriva en jeep à notre compagnie vers midi pour discuter avec le major Garceau. Mon frère était à bord; il m'apportait une grosse boîte de pansements, des médicaments et des injections de morphine, ainsi qu'un brancard. Il m'aida à l'organisation d'un autre convoi de blessés. Encore une fois, le drapeau de la Croix-Rouge fit des miracles. Mon frère chargea un blessé grave sur son dos et partit en tête du convoi pour se rendre chez le médecin régimentaire.

Entre-temps, l'ennemi s'était ressaisi et répliquait avec une contre-attaque d'une vigueur surprenante.

Le lieutenant Audren m'est arrivé avec un avant-bras brisé par une balle. J'ai voulu le panser immédiatement, car un bras cassé cause une souffrance intolérable, mais il n'a jamais voulu. « Panse tes soldats d'abord, Côté, moi je passerai après, à mon tour seulement. » Je lui ai offert une piqûre de morphine; encore une fois il a refusé en disant : « Garde ça pour tes hommes; moi, je vais attendre! »

Le lieutenant Audren était un ancien des Voltigeurs de Québec; je l'avais revu quand nous avions passé quatre mois sous les tentes dans le désert de Philippeville, en Afrique du Nord. Il était assis dans un coin et supportait son bras cassé quand un ami qu'il connaissait depuis longtemps arriva. C'était le lieutenant Pope, avec lequel il a longuement discuté. Je crus comprendre que M. Pope voulait aller chercher ses hommes blessés dans les lignes ennemies, un plan franchement téméraire.

Je lui offris un brassard de la Croix-Rouge et lui conseillai d'enlever d'abord son revolver. Celui qui portait un brassard ne pouvait même pas posséder un couteau de table; seule une bonne paire de ciseaux était permise. Moi, j'avais une paire de ciseaux de « tailleur ». Avec un revolver, je le rappelle, nous étions immédiatement fusillés par l'ennemi.

Je pansai le lieutenant Audren et je dus me servir de son manche de pelle de tranchée pour maintenir son avant-bras bien droit; sans lui en demander la permission, je lui injectai de la morphine. Dix minutes plus tard, il était tellement content que je dus accepter un cadeau-souvenir de sa part. Nous y reviendrons!

Le major désigna quelques hommes sans arme pour suivre le lieutenant Pope, à qui je donnai un drapeau de la Croix-Rouge pour qu'il puisse se rendre jusqu'à la ligne Hitler secourir ses hommes blessés. Deux voyages permirent de ramener plusieurs blessés, dont quelques-uns gravement; il y avait entre autres un dénommé Crôteau, qui avait cinq balles de Schmeisser dans la poitrine, mais aucune n'avait atteint la région du cœur. Il fallait voir ces cinq petits trous noirs qui ne saignaient pas. Les balles n'étaient même pas ressorties dans le dos. Crôteau n'a jamais voulu se coucher sur un brancard; deux hommes l'ont aidé à se rendre chez le médecin, à trois quarts de mille de là. Je ne lui avais pas offert de morphine, car une telle injection aurait activé la circulation du sang et aurait probablement déclenché une hémorragie interne massive; il ne semblait pas souffrir, mais Dieu qu'il était blême.

Le lieutenant Pope était reparti depuis une heure pour un troisième voyage et il n'était pas encore revenu; nous commencions à être inquiets. Le major Garceau donna comme mission au sergent Morissette et à ses hommes d'aller faire une reconnaissance au secteur du peloton 17 pour retrouver et aider le lieutenant Pope. Vers midi, le soldat Robitaille, le « petit Robitaille » comme on l'appelait familièrement, arriva à notre compagnie, portant un drapeau de la Croix-Rouge. Le colonel Allard ne nous avait pas oubliés; il nous envoyait une jeep afin d'évacuer tout ce que nous avions de blessés. Avec le petit Robitaille, nous pouvions être certain que tout irait rondement. Je n'ai jamais vu un jeune homme aussi

fantasque que Robitaille; pour lui, la peur, « connais pas! » et il avait toujours le sourire avec ça.

Je reçus du même coup tout un ravitaillement : six brancards et plusieurs grands drapeaux de la Croix-Rouge. Ce ravitaillement était le bienvenu, surtout pour moi qui étais épuisé de transporter des blessés sur mon dos. Mon frère, lui, a continué sa routine : un homme sur son dos et les autres qui le suivaient clopin-clopant.

J'organisai l'évacuation du lieutenant Audren ainsi que de trois autres malheureux. Robitaille me promit qu'il serait de retour dans une demi-heure avec d'autres brancards et peut-être un autre brancardier.

Je profitai d'un moment de répit pour faire une incursion du côté de la compagnie A, celle du major Tellier, qui était à notre droite. Sur le chemin longeant le front, je vis le lieutenant Saint-Onge, que je ne pus identifier sur le moment. Il était défiguré et avait le bras droit presque arraché; plus loin, le soldat Georges Bérubé (que je connaissais bien) était lui aussi très mal en point. Son bras et son côté droits étaient tellement ensanglantés qu'il reposait dans une large flaque rouge sombre; il était sans connaissance. Je lui fis, à lui aussi, une injection de morphine pour adoucir sa fin. Je continuai plus loin, malgré la fusillade qui faisait rage. J'ai eu peur! Quand on est seul, on a peur d'être seul, peur d'avoir peur!

Après quelques minutes, je revins sur mes pas et constatai que le soldat Bérubé avait été évacué. J'appris par la suite que Georges Bérubé n'était pas mort; il vit encore aujourd'hui.

En rentrant à la *casa* j'ai vu que plusieurs éclopés étaient arrivés durant mon absence. Le CSM Drapeau était là avec une légère blessure à la tête, souffrant de partout. Un *direct hit* avait frappé un de ses hommes, l'avait tué sur le coup, et le déplacement d'air causé par l'explosion avait projeté le CSM par terre, lui infligeant des contusions sur tout le corps. Drapeau était complètement découragé de voir ses soldats tomber comme des mouches, ne pouvant rien faire pour les protéger. Dès que le petit Robitaille fut de retour, je l'envoyai avec le CSM Drapeau et trois autres blessés à l'infirmerie régimentaire.

Le sergent Morissette revint enfin avec ses hommes, mais il n'avait aucune nouvelle information au sujet du lieutenant Pope. Le major Garceau a donc décidé de faire une dernière tentative pour le retrouver, ainsi que le major Potvin, également porté disparu.

M. Garceau et le CSM Roy revinrent quelque temps plus tard avec chacun un blessé grave sur les épaules; mais des deux officiers manquants, aucune nouvelle. Ils furent officiellement portés disparus.

Enfin, à 15 h, le major m'a donné une demi-heure pour évacuer mes derniers blessés et décamper. Il craignait que nous soyons encerclés. Je

fus chanceux, car Robitaille est revenu avec sa jeep pour un dernier voyage; je l'ai chargé d'autant de blessés graves que j'ai pu. Son véhicule était criblé de trou de balles, son drapeau de la Croix-Rouge était en lambeau, mais Robitaille souriait toujours. Quel moral, quelle bravoure!

Mon frère est revenu, lui aussi, et nous avons décidé de faire une dernière sortie ensemble. Entre-temps, le major est venu pour savoir où nous en étions. Il nous restait un mourant et quatre blessés légers; je donnai ma dernière injection de morphine au mourant, puis nous avons arraché la porte de la maison pour le transporter, car nous n'avions plus de brancard. Le major m'a averti qu'à 16 h un tank et toute l'artillerie disponible allaient tirer sur notre maison pour la détruire complètement afin « d'enterrer » les carabines, les mitrailleuses Stens, les revolvers, les balles, les radios, enfin, tout l'équipement que les blessés avaient laissé avant leur départ de la ligne Hitler. M. Garceau ne voulait pas que l'ennemi se serve de nos armes contre nous. Nous n'aurions que quelques minutes pour organiser notre dernier convoi.

Avec notre mourant allongé sur la porte, un drapeau en avant et un autre en arrière, nous sommes sortis de la maison pendant que les balles nous sifflaient aux oreilles. Arrivés à la croisée des chemins, nous vîmes le major Garceau. Il donna par radio le signal du bombardement; le déplacement d'air causé par la force des explosions des obus fut terrible. Nous fûmes obligés de nous jeter par terre pour laisser passer la tempête, qui dura une bonne vingtaine de minutes. À la fin, la maison n'était plus qu'un amas de pierres, de gravier et de débris; les trois chars d'assaut venus nous porter secours le matin étaient en flammes et les explosions se multipliaient sans arrêt.

Nous avons continué notre chemin sous le feu nourri des mitrailleuses et une pluie de bombes de mortiers. Ce n'est que par miracle que nous sommes sortis vivants de ce voyage malgré nos deux drapeaux de la Croix-Rouge.

Le Dr Brooks et notre bon vieux sergent-infirmier « Butch » Moreau furent très contents de constater que nous étions toujours en vie; ils nous félicitèrent de notre conduite durant la journée. Après un verre de rhum de la cachette de « Butch », le docteur nous conseilla de rejoindre nos compagnies respectives avant la tombée du jour. Nous partîmes donc à travers champs, toujours traqués par les mitrailleuses qui fauchaient le foin autour de nous. Nous courions comme des déchaînés sans savoir précisément où se trouvaient nos compagnies.

Nous nous sommes donc dirigés vers une maison isolée pour obtenir des renseignements. Nous nous sommes adressés à un capitaine qui semblait très amusé de notre course en zigzag pour éviter les balles

ennemies. Au lieu de renseignements, nous avons eu droit à une bordée de bêtises, d'insultes et même de menaces de représailles parce que nous ne savions pas où se trouvaient nos compagnies respectives. À la question « d'où venez-vous? », je lui ai répondu que nous venions de l'enfer en avant, que nous y étions depuis sept heures du matin et que nous étions les tout derniers à en sortir. Cela a semblé calmer un peu son ardeur de héros. Nous en avons profité pour nous faire claquer les talons et partir sans autre cérémonie. Je voyais du coin de l'œil la « physionomie » de mon frère changer. Et quand J.A. était choqué, je ne garantissais rien de bon à qui que ce soit.

Il aurait pu étouffer l'officier avec joie, quitte à en subir les conséquences après. Ce ne sont pas des paroles en l'air : ceux qui ont connu mon frère, et ils sont nombreux, savent qu'il en avait les capacités et surtout l'audace.

Moi-même, dans l'état d'exaspération où j'étais, j'aurais aimé voir ce fanfaron d'officier avec nous durant la journée. Peut-être aurait-il eu la langue moins bien pendue. Chose certaine, je ne lui aurais jamais fait d'injection de morphine! Je ne nommerai pas cet officier, mort quelque temps après la guerre, car je ne veux en aucun cas salir sa réputation (probable) de bon officier. Toutefois, s'il était vivant, j'aurais deux mots à lui dire… J'ai eu deux fois affaire à lui et il a été aussi bête dans un cas comme dans l'autre; c'était chronique chez lui.

Heureusement, au R 22e R, les officiers de ce calibre étaient très rares, tellement rares que je n'en ai connu aucun autre.

Nous avons eu l'idée de nous rendre dans le secteur où ma compagnie se trouvait le matin, avant notre départ pour l'attaque; la compagnie D s'y trouvait et son PC était toujours dans la même *casa*.

J'arrivai juste à temps pour aller panser un pauvre diable du West Nova Scotia Regiment, qui se trouvait dans le même secteur que nous. Il avait été atteint par un sharpnel, qui lui avait ouvert le ventre. Je dus lui remettre les intestins en place avec mes mains sales avant de pouvoir lui faire un pansement serré, puis ses compagnons l'ont transporté à leur RAP dans une cape à gaz, car nous n'avions plus de brancard. Ce que ce pauvre soldat devait souffrir, transporté de cette manière avec une pareille blessure au ventre.

Il faisait totalement nuit maintenant et les Allemands arrosaient sans arrêt notre secteur d'obus de gros calibre; on entendait les cris des blessés et des mourants; je courus m'enfermer dans la maison, épuisé, fini, *kaputt*. J'étais à la veille de craquer; mes nerfs ne pouvaient en supporter davantage et j'aurais pleuré comme un enfant. Mon frère, lui aussi totalement exténué, s'était jeté dans une crèche à vaches et dormait

comme un bienheureux; le major Garceau l'avait retenu au lieu de le retourner à la compagnie C.

Le sergent-major Roy faisait son appel. Lui et le major Garceau avaient la larme à l'œil : ils avaient perdu presque tous leurs meilleurs hommes, y compris le lieutenant Pope. Heureusement, vers minuit, un renfort de soixante hommes est venu combler le vide causé par cette attaque.

Voilà comment s'est terminée cette journée du 19 mai 1944.

J'avais promis de vous parler du cadeau que le lieutenant Audren m'avait remis avant de me quitter à l'infirmerie. Ce cadeau, c'était une paire de lunettes fumées dans son étui... et dans l'étui il est écrit : *P.B. Hiscott to J. Audren, 5-11-43 North Africa.* J'aurais aimé lui rendre ce cadeau, qui aurait été un beau souvenir pour lui, mais j'apprenais tout récemment qu'il était mort le 18 janvier 1979.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, exténué et fourbu après la journée que nous venions de passer sur la ligne Hitler, je ne dormis que d'un œil. Le bombardement terrible et incessant que l'ennemi nous fit subir m'obligea à être constamment en alerte, car les blessés furent nombreux, tant dans notre compagnie que dans celle du West Nova Scotia, qui se trouvait dans notre secteur. Ces Écossais du Canada, que nous considérions comme de vrais amis sur qui nous pouvions toujours compter, avaient perdu tous leurs infirmiers durant cette journée, qui fut aussi fatale pour eux que pour nous.

À chaque instant, je craignais qu'un obus de gros calibre frappe notre *casa*, tue ou blesse la plupart des soixante hommes que nous avions reçus en renfort durant la soirée du 19 mai. Je crois bien que le major Garceau et le CSM Roy auraient bien aimé qu'ils se dispersent à l'extérieur. Comme nous tous, nos deux dirigeants appréhendaient le pire; mais ils ne pouvaient pas mettre ces hommes dehors durant une nuit chargée de nuages et de pluie à n'y rien voir et sous un bombardement infernal où l'on n'entendait que des cris, des « Au secours SB! » ou, plus pathétiques encore, des « Maman! Maman, je vais mourir! »

Qu'auraient fait ces hommes sans aucune expérience de la ligne de feu? Auraient-ils pu se creuser un trou pour se protéger des éclats d'obus et des balles? N'auraient-ils pas pris peur en se sauvant, n'auraient-ils pas été abattus par erreur par leurs compagnons? Ce ne ne sont que quelques-unes des choses qui peuvent se produire dans ces nuits d'horreur.

Le sergent-major leur a expliqué qu'ils devaient se disperser aussi loin que possible de la maison, se creuser des trous en vitesse pour se protéger des shrapnels et se camoufler pour ne pas être vus de l'ennemi,

tout en le surveillant! Avant que le jour se lève, le bombardement ayant un peu diminué d'intensité, le major et le CSM les mirent à l'œuvre. Quant à moi, je rejoignis mon frère dans l'étable, où il dormait comme un enfant, pour prendre à mon tour quelques heures de repos.

Je dormais certainement depuis plusieurs heures (quatre ou cinq) quand le CSM Roy me réveilla, le major ayant renvoyé mon frère à la compagnie C. Je me retrouvais encore une fois seul. J'étais demandé d'urgence au peloton des petits véhicules blindés, qui était en position pas très loin de nous.

Une scène d'une tristesse inouïe m'y attendait!

Un soldat était couché, immobile sur le sol; un autre, à genoux à ses côtés, pleurait en lui demandant pardon, en disant qu'il n'avait pas fait exprès, que sa mitraillette avait fait feu d'elle-même, et il répétait sans cesse : « Pardon, mon ami! Pardon! »

J'ai vite compris la situation. Malheureusement, ce genre d'accident, même s'il ne se produisait pas souvent, était toujours dramatique. En nettoyant sa mitraillette, comme tout bon soldat doit le faire, son arme avait laissé échapper une rafale de dix ou douze balles et son ami, qui était devant lui, avait reçu la décharge dans l'abdomen!

Je dus me fâcher pour faire éloigner l'ami; en écartant les vêtements du blessé, je constatai les dégâts irréparables que les balles de 45 mm avaient faits. Le malheureux n'en avait que pour quelques minutes à vivre. Je lui prodiguai des paroles d'encouragement et l'exhortai à pardonner à son ami, tout en faisant des pansements « symboliques » et en réajustant ses vêtements. Son ami s'étant rapproché, je les laissai ensemble; l'un demandait pardon à l'autre pour la dixième fois en pleurant; le blessé pleurait doucement en pensant probablement qu'il était bien pénible de mourir si jeune, si loin de chez lui. Enfin, il dit à son ami d'une voie faible qu'il lui pardonnait, que c'était un accident, qu'il ne lui en tenait aucunement rigueur et il mourut, comme une chandelle qui s'éteint!

Je dus faire les démarches pour obtenir quatre volontaires pour le transport du cadavre à l'infirmerie régimentaire. Personne ne voulait m'aider, craignant d'être demandé comme témoin à l'inévitable enquête qui aurait lieu sur les circonstances entourant l'accident; moi, je ne pouvais m'en exempter! Dans un tel cas, le D[r] Brooks se montrait très compréhensif : un accident demeure toujours un accident. D'ailleurs, le coupable, dans sa peine, s'était lui-même rapporté à son officier-commandant de compagnie. J'appris qu'à l'attaque sur la ligne Hitler, deux jours plus tard, il s'était fait tuer. Des témoins m'ont même affirmé qu'il l'avait fait exprès.

Des accidents de ce genre sont bien tristes. Se faire tuer par l'ennemi est admissible dans le contexte de la guerre, un soldat doit s'y attendre; mais mourir d'un accident aussi stupide ne l'est pas.

Je retournai à ma compagnie, où j'appris du sergent-major Roy que j'étais transféré pour un certain temps au PC du bataillon. Ce poste de commandement (le plus important du régiment) était aussi avancé que les compagnies combattantes. Les Allemands, ayant observé le grand va-et-vient dans cette partie du front, tenaient le secteur sous un bombardement continuel.

Les pertes y étaient importantes et l'on y avait par conséquent assigné deux infirmiers. En arrivant au bataillon, j'eus le bonheur d'apprendre que je ne serais pas seul : mon grand ami l'ex-sergent « Butch » Moreau était déjà au poste.

Nous étions en grande conversation sous un olivier quand une mitrailleuse lourde allemande (une Breda 42) ouvrit le feu sur nous; nous ne savions pas encore que l'ennemi était si près et qu'il nous épiait!

C'est par miracle que nous avons échappé à la mort. Le sergent-major régimentaire Tremblay nous fit déménager immédiatement derrière une grosse meule de foin, pas très loin du poste de commandement, mais où nous serions camouflés à la vue de l'ennemi; il nous conseilla aussi de nous creuser un trou pour nous protéger. Un véhicule blindé avec un équipage anglais de six hommes était stationné derrière la meule de foin. Que faisaient-ils là? Je ne le sais pas!

Nous étions en train de nous creuser un trou quand nous apprîmes que l'officier des Chevaliers de Colomb était arrivé au régiment pour nous apporter des « douceurs ». On nous donnait à chacun une bouteille de bière canadienne, quelques paquets de cigarettes, deux tablettes de chocolat, des Life Savers et une barre de savon Life Boy. Une folie collective s'empara du régiment!

Comme notre ration avait été laissée à l'infirmerie régimentaire, « Butch » s'offrit à aller les quérir pendant que je finirais le terrassement de notre trou pour deux et compléterais l'installation.

Immédiatement après le départ de « Butch », j'appris qu'une cuisine s'était installée dans notre secteur et que nous aurions un repas chaud pour le dîner! Vraiment, nous étions tombé dans le mille pour une vie de douceur et de repos. Mes travaux finis, muni de mes gamelles, je me suis mis à la recherche de cette fameuse cuisine. Je franchis la clôture et me trouvai, oh surprise! en face de cette chose si rare pour nous, une cuisine de campagne. On remplit ma première gamelle de vrai bon ragoût en conserve, la deuxième de thé, on ajouta deux tranches de pain blanc et, pour couronner le tout, une grande

cuillerée de confiture aux fraises; vraiment, je me croyais parti pour la gloire.

Je retournai à mon trou en contemplant toutes ces bonnes choses que nous n'avions pas vues depuis la nuit du 17 mai, avant l'attaque de la ligne Gustav. Nous étions le 22 mai, cela voulait donc dire que je n'avais pas réellement mangé depuis cinq jours, si l'on fait exception d'un biscuit dur de temps à autre.

Je n'avais pas fait cent pieds qu'une mitrailleuse allemande ouvrit le feu sur moi. Je ne pouvais plus reculer; je fonçai à toutes jambes, sautai par-dessus la clôture et atterris sur le ventre, et ce, sans renverser une seule goutte de mon thé (il faut le faire); la peur fait souvent faire des miracles. Pour comble de malheur, les six Anglais riaient de moi en se frappant la cuisse de plaisir et en disant que j'avais eu peur.

« You were scared Frenchy? »

Je filai directement sur la voiture blindée et je leur demandai depuis combien de temps ils étaient sur le front. Ils me répondirent vaguement qu'ils étaient là depuis quelques jours!

« Moi, leur répondis-je, ça fait neuf mois que je suis dans cette m... *You god... bastards Limies...* » (vous bâtard de *limies*). *Limies* (mangeurs de lime) est le nom dérisoire que l'on donnait aux Anglais d'Angleterre, ce qui avait l'habitude de les choquer au plus haut point. Pas un n'a relevé l'injure. Je leur ai dit que j'avais hâte de leur faire un pansement sur la gueule et je suis retourné dans mon trou pour dîner; cette aventure m'avait quelque peu coupé l'appétit. Je plaçai mon petit *pack* et mes deux gamelles entre mes jambes pour être plus à l'aise pour dîner quand tout à coup un déluge d'obus de tous calibres s'abattit sur notre secteur.

L'un d'eux frappa de plein fouet la voiture blindée, tuant tout l'équipage; le *car* se désintégra, ses munitions sautèrent, ses jerrycans de pétrole mirent le feu à la meule de foin, un éclat d'obus coupa mes deux gamelles et déchiqueta mon petit sac-à-dos que j'avais entre les deux jambes. Le feu se propageait à la vitesse de l'éclair quand, tout à coup, je me suis senti agrippé par une épaule et une force herculéenne me projeta quelque dix pieds plus loin; c'était le colonel Allard qui venait de me sauver d'une mort atroce.

On peut retrouver cette anecdote dans l'Histoire du Royal 22e Régiment : « Un soldat qui se reposait sur ce lit de fenaison est blessé et sur le point d'être enveloppé par les flammes, le lieutenant-colonel Allard l'aperçoit et le retire de justesse du brasier. »

Cette histoire doit se rapporter à moi, car je suis le seul à avoir été sauvé par le colonel Allard durant cet incendie; par contre je n'étais pas

blessé. J'aurais pu l'être après le saut de « haute voltige » que le colonel m'a fait faire! Dois-je ajouter que ce midi-là, encore une fois, j'ai manqué mon repas?

Je crois que le colonel était dans mon coin parce qu'un obus de gros calibre, probablement un 105 mm, était tombé sur la maison du PC; un officier était blessé et tout était sens dessus dessous dans la baraque. Je courus au PC et trouvai l'officier des Chevaliers de Colomb blessé à un avant-bras; je saisis mes grands ciseaux et découpai la manche de sa belle tunique neuve (geste qu'il n'a pas semblé aimer). Je dus lui appliquer un garrot, car il saignait abondamment, avant de réussir un bon pansement.

Mon travail terminé, il a semblé très content de moi. C'est alors que, à l'endroit où j'avais failli brûler, j'entends des cris : « SB, SB! » Je me précipitai dans cette direction et trouvai six blessés du peloton des *scouts*; le caporal avait les biceps d'un bras arrachés et un autre était blessé à l'omoplate.

Je les pansai au plus vite, car j'avais hâte de quitter cet endroit malsain pour me rendre à l'infirmerie régimentaire. J'avais plus que mon quota de misère. J'attendis que le bombardement diminue pour me mettre en route avec mes blessés; près d'un mille nous séparait du RAP. Nous sommes arrivés à l'infirmerie exténués, moi autant que les blessés.

« Butch » n'avait pu me rejoindre, car un nombre toujours grandissant de blessés arrivaient au RAP et le docteur avait dû le retenir pour l'aider à soulager tous ces malheureux. Quant à moi, j'étais complètement épuisé, je ne pouvais plus tenir sur mes jambes et on demandait notre aide sans arrêt. Je n'étais au RAP que depuis cinq minutes, que déjà on réclamait mes services au parking des chars d'assaut. Les chars blindés (une cinquantaine) étaient dispersés irrégulièrement en un grand cercle dans un champ immense. Ce lot de chars, de munitions et de carburant était en réserve en prévision de la prochaine attaque sur la ligne Adolf Hitler.

Les équipages s'étaient réfugiés soit à l'intérieur des blindés, soit dessous. Notre travail devenait plus ardu quand un blessé grave se faufilait sous un char pour mourir; nous devions le tirer par les pieds, la tête ou les épaules, selon la nature de ses blessures. L'ennemi, qui semblait avoir une vue d'ensemble de l'endroit, n'arrêtait pas de le bombarder avec toutes sortes de canons : des obus explosifs brisants, des obus perforants et même des obus au phosphore. Les chars et leur équipage semblaient voués à une destruction totale. Incroyable d'imaginer qu'un être humain puisse survivre à un tel enfer.

J'ai dû en sortir un de sous un char; il avait un gros *shrapnel* planté dans la poitrine. Après une demi-heure d'efforts, j'ai réussi à le dégager

pour constater qu'il était mort. Épuisé, découragé, complètement vidé, je me suis assis sur une grosse pierre au milieu du champ (je devrais dire cimetière) à regarder tomber les obus, avec l'idée de me faire tuer tellement j'étais écœuré de tant de misères et tellement je ressentais de l'impuissance à ne pouvoir soulager tant de souffrances.

Mon ami « Butch » est venu me persuader de le suivre au RAP. Le capitaine Brooks voulait absolument me parler, car des amis lui avaient rapporté mes faits et gestes depuis quelques heures, laissant croire que je tentais de me faire tuer. Seule la chance m'avait sauvé d'une mort certaine!

Le soldat combattant caché dans son trou peut observer l'ennemi sans se faire repérer, il peut même dormir s'il n'est pas de garde, il peut manger son *corned beef* et ses biscuits sans se presser et il est bien protégé si sa tranchée est assez profonde. Mais nous, qu'avions-nous? Il nous fallait toujours être sur le qui-vive. C'est quand le bombardement est le plus féroce qu'il nous faut sortir, c'est quand l'ennemi tire à la mitrailleuse, à la mitraillette et à la carabine sur nos compagnons qu'il nous faut tomber à genoux près d'un blessé pour lui faire un pansement, lui glisser des paroles d'encouragement à l'oreille, en criant pour qu'il nous comprenne dans ce vacarme épouvantable.

Et l'ennemi n'arrête pas de tirer parce qu'un maudit innocent d'infirmier se jette devant lui pour panser un mourant! Le règlement stipule bien qu'on ne doit pas s'exposer si nous croyons qu'il y a danger pour notre vie; mais que doit-on faire quand un compagnon crie, souvent en pleurant :

« SB, SB, je suis blessé; Côté, Côté, viens me chercher ou je vais mourir! »

Pouvons-nous rester cachés sans rien faire? Il faudrait être lâche et sans cœur pour ne pas prendre de risques!

Enfin, le D[r] Brooks, jugeant que j'en avais plein le « casque », décida de m'appliquer le « traitement choc ». Selon lui, j'étais complètement *burned out*, au point que mon équilibre mental était menacé. Vers 17 h il m'injecta une dose de somnifère à assommer un cheval et le SB « Butch » Moreau, m'entraînant dans un coin, me donna une grande « tasse » de rhum de sa « réserve personnelle »... assez pour assomer un autre cheval!

Il me conduisit ensuite dans une bergerie, voisine de leur *casa*, pour dormir. Je me rappelle encore les yeux des moutons : comme ils semblaient avoir pitié de moi, comme j'avais l'air imbécile devant eux. Les chevaux, les vaches, les moutons et les autres « bibittes à poils » ne semblaient pas intéressés par notre guerre; ça ne les concernait pas. Devant

eux, nous étions les dindons de la farce; seul un obus tombant près d'eux les faisait sursauter mais, quelques secondes plus tard, ils paissaient paisiblement comme si rien n'était survenu. Heureux bétail!

« Butch » me fit coucher sur un tas de paille et retourna immédiatement à l'infirmerie régimentaire. Je restai avec les quelque vingt-cinq moutons et chèvres qui, du haut de leurs quatre pattes, me regardaient d'une manière hautaine, dédaigneuse!

Dans le crépuscule, leurs yeux, ordinairement de paillettes d'or, semblaient tourner au rouge. Étranges, toutes ces petites boules rouges dirigées vers moi et qui m'observaient. La morphine et le rhum faisant leurs effets (multiples), je me sentis heureux, fort, léger et fier d'être un « valeureux combattant ».

Les moutons, habitués au berger, se sont finalement groupés autour de moi, comme pour me protéger des bombes. J'étendis mes bras en croix. Les moutons m'avaient définitivement accepté comme un des leurs. (Ne suis-je pas canadien-français!) Je pus promener mes doigts dans leur long pelage et je me sentis heureux. Une brebis plus effrontée que les autres s'est même permis de se coucher sur mes pieds pour que je n'aie pas froid et je sombrai dans un profond sommeil. J'avais envie de ruminer comme les bêtes mais, comme je n'avais pas mangé depuis une éternité, je n'avais rien à ruminer! Cette nuit-là, bien que notre artillerie, composée de près de mille canons de tous calibres, tonnât sans arrêt jusqu'à 7 h ou 8 h du matin, je dormis comme un bienheureux. À mon réveil, la compagnie D du major Garceau avait pris position autour de nos camions du RAP en attendant de changer de secteur. L'infirmerie devait suivre d'aussi près que possible les troupes d'attaque.

Tout le R 22e R devait se lancer à l'assaut de la ligne Hitler afin d'exploiter les succès escomptés des régiments du Carleton & York et du West Nova Scotia. Mais comme ces deux régiments avaient eu beaucoup de difficultés, causées premièrement par les champs de mines et deuxièmement par la férocité de l'ennemi, l'attaque que devait faire la compagnie du major Garceau fut retardée jusqu'au midi. Me sentant frais et dispos au moment du départ du major, je suivis sa compagnie durant un bombardement sans précédent. Il est fort probable que l'ennemi voulait empêcher l'arrivée de troupes fraîches à la rescousse de celles déjà engagées dans ce terrible combat qui s'annonçait sur la ligne Hitler.

Nous avons donc avancé d'un mille sur un chemin montant directement à la ligne de feu. Le major a alors commandé un temps d'arrêt sous la protection d'une colline qui semblait faire un écran entre nous et les Allemands : protection illusoire, car les obus tombaient aussi dru que sur le chemin. Le major Garceau et son inséparable ami à la « pipe croche »,

le sergent Carreau, se promenaient sur le chemin malgré les conseils de quelques officiers qui leur disaient de se mettre à l'abri de la colline. Lui répondait qu'il ne fallait pas avoir peur, car les bombes tuaient rarement un homme.

Le commandant s'était depuis quelques minutes séparé de son ami. Carreau était retourné à son peloton, dont il avait seul la charge depuis la perte du lieutenant Pope.

M. Garceau voulait probablement rassurer les nouveaux du dernier renfort, que la compagnie avait accueillis deux jours auparavant et dont c'était le baptême de feu. Il faut dire que l'avenir ne s'annonçait pas rose pour ces pauvres soldats sans expérience de la ligne de feu. Le commandant continuait à se promener sur la route, les deux mains dans les poches, un sourire ironique au coin des lèvres, blaguant avec un, encourageant ici et là un jeune soldat pas très sûr de lui quand, tout à coup, une volée d'obus, plus terrible que les autres, s'abattit sur le chemin. À la consternation de tous, le major Garceau, se tenant le ventre, tomba à genoux dans la poussière et la fumée des explosions.

Je me précipitai à son secours avec les deux lieutenants sans m'apercevoir que j'étais moi-même blessé à la figure, à la tempe gauche et au-dessus du nez; un *shrapnel* avait failli m'arracher un œil!

Sans m'occuper de ma blessure, j'ai fait un pansement sommaire au major. Aidé d'un autre infirmier et des deux officiers, je l'ai placé sur mon brancard pour le transporter à l'ombre d'une maison et le protéger du soleil et de la chaleur.

Cet officier, aux capacités insoupçonnées, n'a pas cessé de sourire et de blaguer avec nous, comme s'il n'était pas concerné par ce drame. Et quand le Dr Brooks s'est amené pour refaire son pansement, il nous a même aidés à serrer le bandage autour de son abdomen criblé d'éclats d'obus.

Le capitaine Brooks m'a fait un pansement sur l'œil gauche pour arrêter le sang qui m'aveuglait; je me rappelle encore de ce qu'il m'a dit : « Côté, si tu n'arrêtes pas de pleurer, je ne pourrai jamais te faire un bon pansement! » Le colonel Allard, qui passait sur notre chemin, se rendit vite compte du malheur qui nous frappait tous et il se précipita auprès du major Garceau. Nous nous sommes éloignés un peu pour leur permettre de parler plus librement, au cas ou des secrets militaires seraient échangés. Puis le colonel s'est éloigné, l'air complètement consterné, abasourdi. Ce fut un terrible coup du destin pour la compagnie D et pour le R 22e R tout entier, mais surtout pour le colonel Allard, qui était un ami d'enfance du major.

L'ambulance est venue cueillir le major Garceau, et nous sommes partis, les trois blessés, à bord de la jeep de la Croix-Rouge. Nous sui-

vions l'ambulance de près et je voyais sauter le véhicule d'un trou à l'autre sur ce chemin impraticable, défoncé par les obus qui tombaient sans arrêt et par les chars blindés qui montaient au front.

Je pensais au major Garceau, blessé au ventre, et à la douleur qu'il devait ressentir au cours de ce voyage mouvementé qui dura près d'une heure. Enfin arrivé au *first FDS* (poste de secours en campagne), je vis deux infirmiers s'emparer de la civière sur laquelle le major reposait. Le cœur ne me fit qu'un tour; je crus M. Garceau à l'agonie tellement le voyage l'avait fatigué.

J'essayai de suivre les brancardiers mais, à l'entrée de la salle d'opération, des gardes me refusèrent le passage. Ces petits hôpitaux bourrés de spécialistes réussissaient les opérations les plus délicates, même sous les bombardements. Je savais le major entre bonnes mains et je repris confiance. Un guide nous a dirigés vers une table remplie de sandwiches, de galettes et de thé. Étant trop inquiet, je ne pouvais manger; je pris une gorgée de thé, que je ne pus même pas avaler.

Je surveillais la sortie de la tente pour connaître l'état de santé du major Garceau. Il m'a semblé attendre une éternité avant de voir sortir les deux infirmiers avec un patient qui dormait profondément. C'était le major.

Je réussis à voir le major vers 19 h seulement, après son réveil. Nos paroles furent très brèves, protocolaires, comme il se doit entre officier supérieur et subalterne. Il insista pour que je retourne à la compagnie D après ma convalescence. Je ne voulais pas donner ma parole, prétextant que la compagnie D ne serait plus ce qu'elle était s'il ne revenait pas! Il se fit plus insistant, disant que, si nous abandonnions, nous, on ne pourrait savoir ce qu'il adviendrait de notre compagnie; c'était à nous de donner l'exemple.

Ses dernières paroles furent pour moi : « SB Côté, je vous remercie d'être venu me voir, nous nous reverrons! Peut-être! »

La dernière chose que j'ai retenue, ce sont ses yeux, ses yeux qui étaient empreints d'une tristesse tellement intense que je me suis senti mal. Il me regardait comme s'il ne voulait pas que je m'en aille; seul parmi tous ces mourants, il se sentait probablement délaissé, abandonné par les siens, lui qui aimait tellement ses hommes. Je le regardais, ne pouvant rien faire pour lui... sinon pleurer. Pleurer en regardant ses yeux de mourant si tristes, d'une tristesse à faire mal au cœur.

Un « vieux » docteur (il devait avoir quarante-cinq ans) m'entraîna de force dehors. Je me débattais, car je ne voulais pas laisser le major seul; il était trop seul, trop triste. Et moi, qui ne faisais que pleurer, je serais mort pour qu'il vive. Plusieurs de ses vieux soldats de la D l'auraient fait également mais, moi, je ne pouvais que pleurer!

Le « vieux » docteur me dirigea vers une tente pour refaire mon pansement, chose qui n'avait pas été faite depuis mon départ du régiment. Il faisait maintenant nuit et j'avais le côté gauche de la figure enflé et noir; le docteur me sermonna en me disant que, si je continuais à pleurer, la gangrène se mettrait de la partie et qu'il ne répondrait plus de rien. Il me donna deux couvertures grises, me fit une injection et me dit d'aller me coucher. Je m'étendis près de la tente où le major devait être et je m'endormis immédiatement. Et je dormis sans arrêt jusque tard dans la matinée.

Quand je me suis réveillé, on sortait les morts de la tente. Je ne pus voir le major; peut-être avait-on donné des ordres à mon sujet, mais on me dit qu'il était mort vers 2h dans la nuit.

Je ne crois pas qu'un seul officier du R 22ᵉ R soit venu le voir car ils faisaient tous partie de l'attaque sur la fameuse ligne Hitler et ils ne pouvaient abandonner le régiment sans risquer d'être blessés.

Si j'ai pu pénétrer dans la grande tente, c'est que j'avais remis ma tunique avec les épaulettes du R 22ᵉ R et mes deux brassards de la Croix-Rouge. On éprouvait soit de l'admiration, soit de la crainte envers ceux qui portaient ces emblèmes : de la crainte à l'égard de ceux qui portaient les épaulettes du R 22ᵉ R (paraît-il) et de l'admiration à l'endroit de ceux qui portaient les brassards de la Croix-Rouge sur la ligne de feu.

Enfin, le principal, c'est que j'aie pu apporter un peu de consolation au major Garceau à sa dernière heure, chose qui restera gravée dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai.

Coïncidence étrange, son grand ami, le sergent Carreau, fut tué d'un obus en plein corps – mon frère en fut témoin – deux heures après que le major Garceau fut mortellement blessé.

C'est donc dire que le sergent attendait le major au Ciel... en fumant sa pipe croche. Ces deux vieux soldats (PF) d'avant 1939 ne pouvaient être séparés, pas même dans la mort. Ils sont inhumés tous les deux au cimetière de Monte Cassino!

Ce 24 mai, je fus envoyé au premier hôpital général de Caserta, près de Naples. Le « vieux » médecin avait eu raison de craindre l'infection de ma blessure. La gangrène me causa beaucoup de soucis, mais un tout nouveau médicament, la pénicilline, faisait des miracles dans des cas semblables. En quelques jours, mes blessures guérirent comme par enchantement, ne laissant que quelques cicatrices à peine perceptibles trois mois plus tard.

CONCLUSION

Depuis la mort du major Garceau et de plusieurs de mes amis, j'avais perdu le moral. Je n'avais plus envie de retourner à la compagnie D ni au Royal 22e Régiment. J'en avais assez de voir des gars sans expérience se faire tuer le jour même où ils montaient au front. Durant la campagne d'Italie, alors que j'étais infirmier, j'estime avoir vu mourir dans mes bras au moins soixante-dix de mes compatriotes.

Je suivis un cours d'un mois sur la manutention des explosifs, le tir de précision et le combat sans arme au sein du Corps canadien des pionniers. Après avoir réussi les examens, je fus affecté au Corps canadien de la force spéciale qui, comme son nom l'indique, était chargé de diverses missions spéciales dangereuses, entre autres celle de dénicher les poches de résistance allemande. J'ai suivi cette unité en Italie, en France, en Belgique, en Allemagne et en Hollande, jusqu'à la fin des hostilités.

Le 23 avril 1945, à Amersfoort, en Hollande, je fus à nouveau blessé à une main. On m'envoya à l'hôpital de Brakenstein, près de Niemegen, et j'obtins ma libération le 25, quatre jours avant le cessez-le-feu. Comme les hôpitaux souffraient d'une pénurie d'infirmiers, on m'offrit un emploi, que je pourrais occuper le temps qu'il me plairait. Les conditions de travail y étaient bien différentes de celles du front. J'avais droit à des permissions de dix jours, ce qui me donna l'occasion d'aller visiter Paris. Le deuxième tome de mes Mémoires de guerre portera sur cette période de ma carrière militaire.

Le 23 décembre 1945, je retournais en Angleterre, où je m'embarquai trois jours plus tard sur le *S.S. Mauritania*, à destination de Halifax. Nous avons mis pied à terre le 2 janvier 1946 et, dix jours plus tard, mon calvaire était terminé. Adieu l'armée!

Quant à mon frère Jos, qui était de deux ans mon cadet, il aurait voulu continuer à se battre au sein d'un contingent partant pour le Pacifique, mais la paix avec le Japon est survenue avant. Je l'ai ensuite perdu de vue. On m'a raconté qu'il aurait marié une Italienne, un jour de « grandes festivités », qu'il aurait eu un enfant avec elle et qu'elle serait venue le retrouver au Canada. Tout ce que je sais, c'est qu'il a mené une vie mystérieuse à son retour au Canada et qu'il est décédé à Edmonton, en 1972.

Florence, elle, ne m'avait pas attendu. J'avais cessé de lui écrire parce que chaque matin je m'attendais à vivre ma dernière journée. Elle, n'ayant pas de mes nouvelles, avait fini par me croire mort.

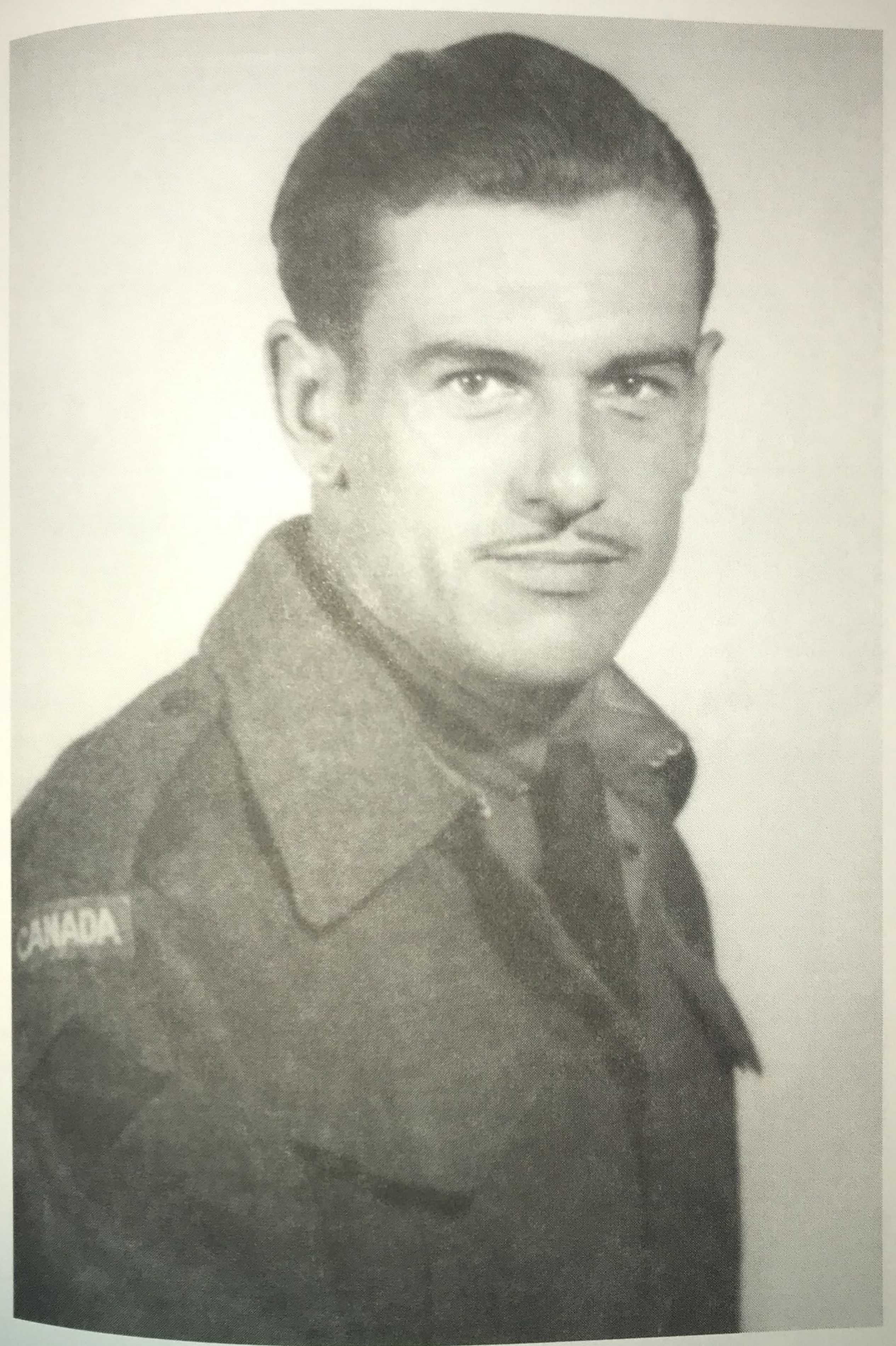
Avec le recul, je me rends compte que la guerre 1939-1945 fut aussi désastreuse pour ma famille qu'elle le fut pour moi. Elle plongea ma famille dans la dèche et mina la santé de mon père qui, fatigué, désemparé, devait faire face seul à de trop lourdes responsabilités. De mon côté, la guerre a compromis mon avenir, mettant un terme à mon apprentissage dans l'entreprise familiale, me privant des moyens financiers qu'il m'aurait fallu pour me propulser plus haut dans le monde des affaires.

Le plus cruel a été, lors de ma libération, d'hériter d'un moulin à scie en ruine et d'un commerce qui avait périclité. Après une absence de cinq ans, je n'étais pas au fait des fluctuations des prix et je ne pus faire face à la concurrence du marché.

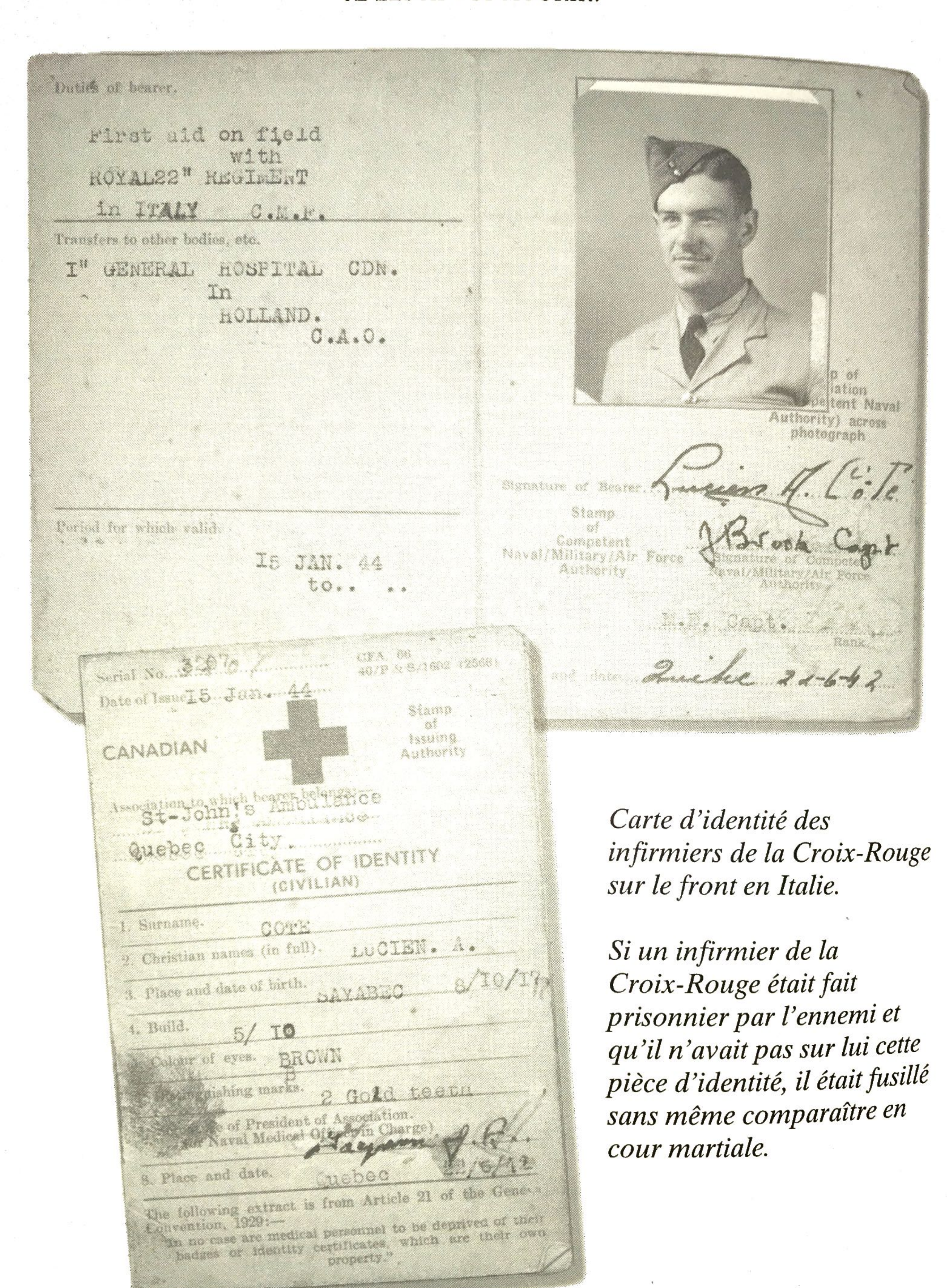
Après avoir déboursé de grosses sommes pour déménager et reconstruire le moulin dans un lieu plus favorable au commerce, je fus ruiné et, en 1947, je dus vendre pour une bouchée de pain une entreprise qui valait plusieurs milliers de dollars. Je dus alors me résigner à travailler à salaire, chose que je n'avais jamais faite.

Et voilà le résultat de cette guerre; pour avoir servi mon pays, j'ai hypothéqué mon avenir et j'ai perdu!

Et de çà, je m'en souviens!



Lucien A. Côté après la guerre, en juillet 1945, à Paris.



Duties of bearer.

First aid on field
with
ROYAL22" REGIMENT
in ITALY C.M.F.

Transfers to other bodies, etc.

I" GENERAL HOSPITAL CDN.
In
HOLLAND.
C.A.O.

Period for which valid.

I5 JAN. 44
to.. ..

Signature of Bearer. Lucien A. Côté

Stamp of Competent Naval/Military/Air Force Authority

J Brock Capt.
Signature of Competent Naval/Military/Air Force Authority

Rank

and date Quebec 22-6-42

Serial No. 3207

CFA 66
40/P & S/1602 (2568)

Date of Issue 15 Jan. 44

Stamp of Issuing Authority

CANADIAN

Association to which bearer belongs:
St-John's Ambulance
Quebec City.

CERTIFICATE OF IDENTITY
(CIVILIAN)

1. Surname. COTE
2. Christian names (in full). LuCIEN. A.
3. Place and date of birth. SAYABEC 8/10/17
4. Build. 5/ 10
5. Colour of eyes. BROWN
6. Distinguishing marks. 2 Gold teeth
7. Signature of President of Association (or Naval Medical Officer in Charge).
8. Place and date. Quebec 22/6/42

The following extract is from Article 21 of the Geneva Convention, 1929:—
"In no case are medical personnel to be deprived of their badges or identity certificates, which are their own property."

Carte d'identité des infirmiers de la Croix-Rouge sur le front en Italie.

Si un infirmier de la Croix-Rouge était fait prisonnier par l'ennemi et qu'il n'avait pas sur lui cette pièce d'identité, il était fusillé sans même comparaître en cour martiale.



À la sortie du front, devant Ortona, en mars 1944.



Les caporaux Bugeaud, mort à Casa Berardi, Maurice Dompierre, mort dans un accident après la guerre, et Lucien A. Côté.

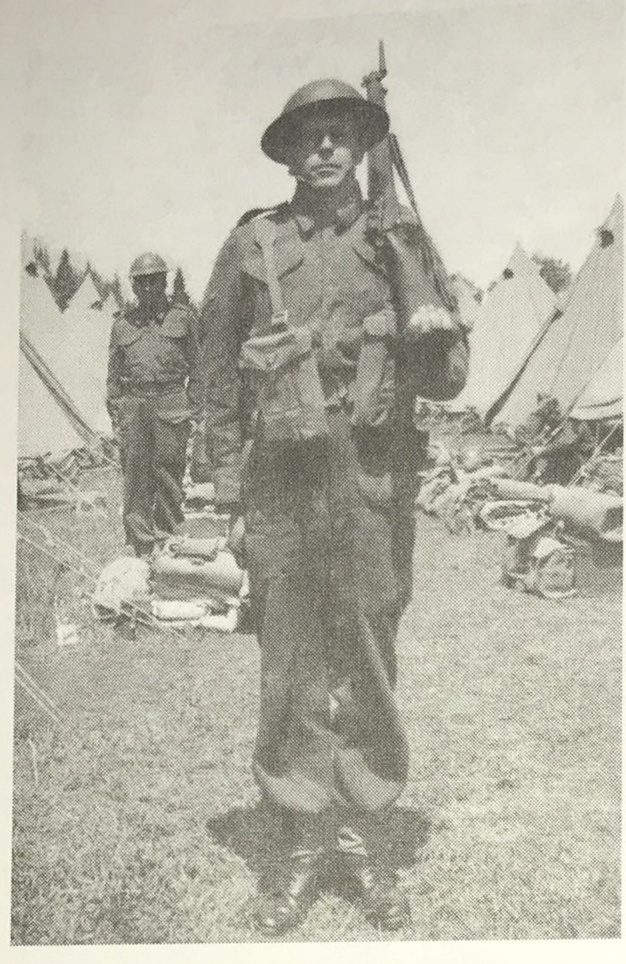


Les caporaux Léonard Gagnon, mort en Italie le 2 décembre 1944, Lucien A. Côté et Maurice Dompierre, sunommés « Les Trois Mousquetaires ».

Maurice Dompierre et Lucien A. Côté devant leur tente au lac Saint-Joseph.



Les caporaux Maurice Dompierre, Léonard Gagnon, Lucien A. Côté et Bugeaud.



Le caporal Léonard Gagnon, mort le 2 décembre 1944 en Italie.

Groupe d'amis du Royal 22e Régiment.

Maurice Dompierre et Lucien A. Côté au lac Saint-Joseph, Valcartier.



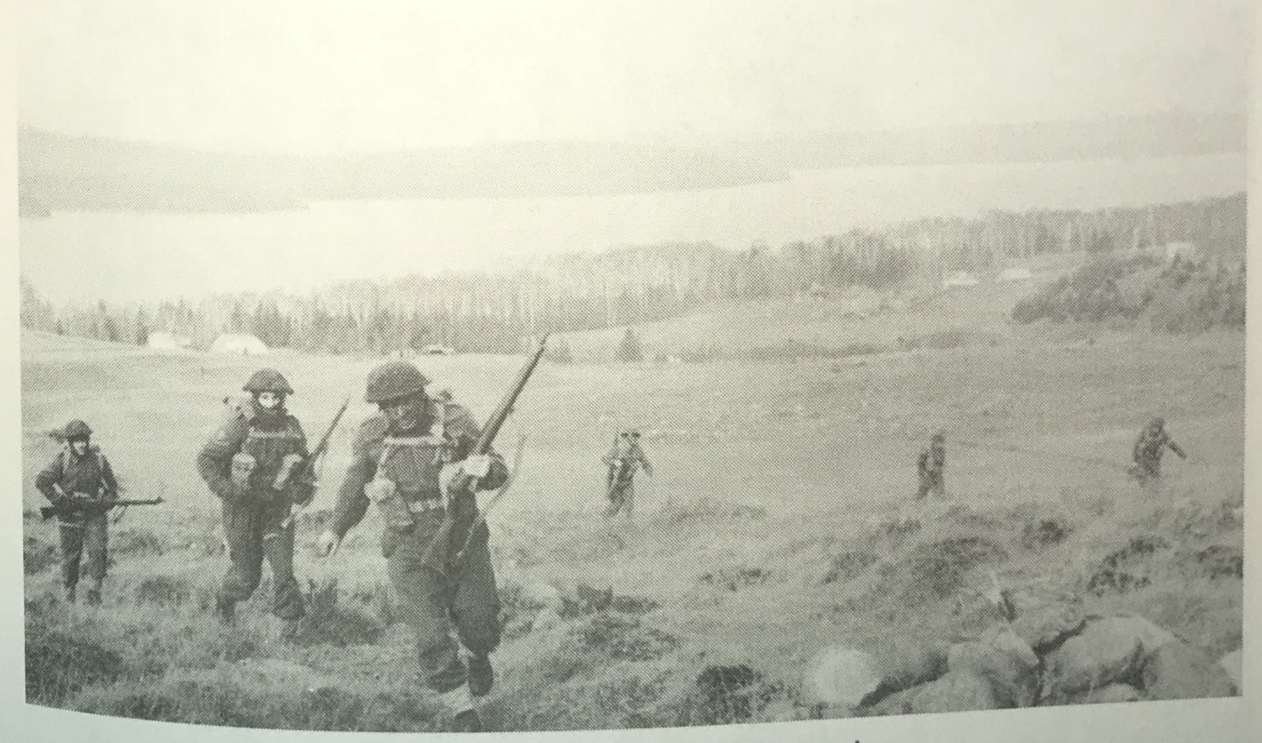
Groupe d'amis du camp de Rimouski suivant le cours de sous-officier au lac Saint-Joseph, Valcartier.



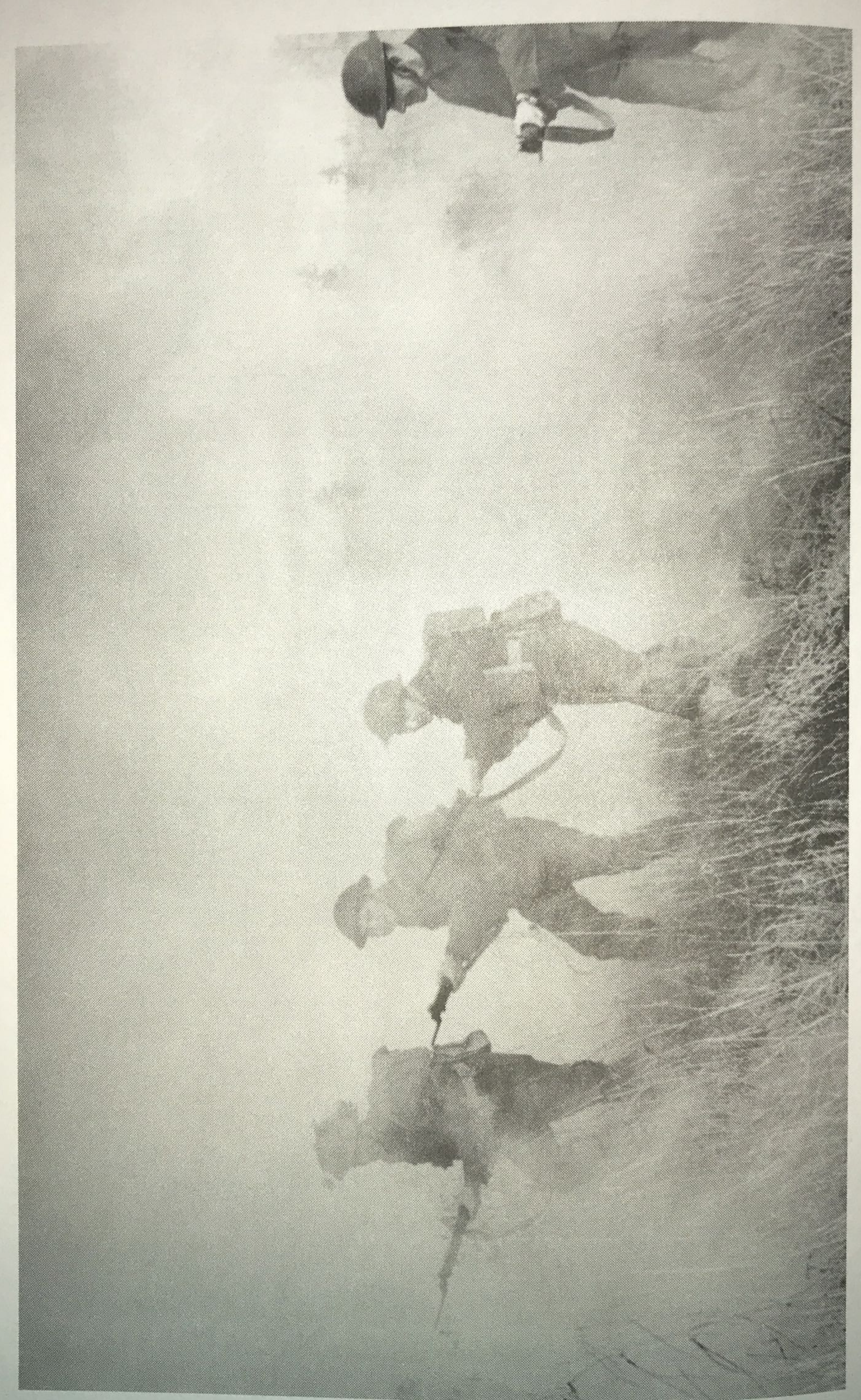
Le caporal Lucien A. Côté, le sergent Heins et le lieutenant-caporal Cloutier, tous trois instructeurs au camp 55, à Rimouski.



Avant une attaque.



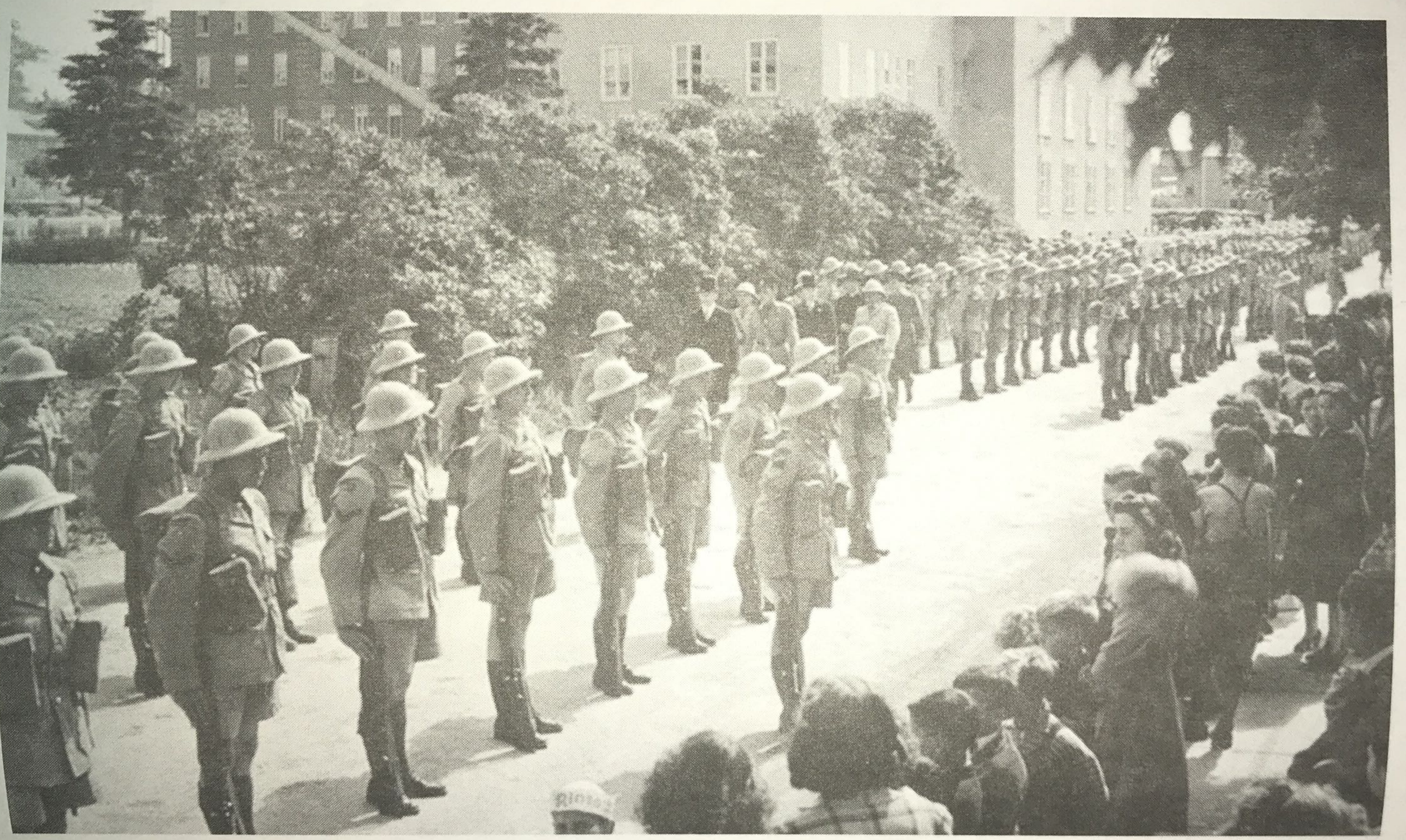
Entraînement au lac Mégantic.



Dans le feu de l'action sur le front en Italie…



Quelques instants plus tard, un compagnon tombe sous les balles, juste à mes côtés.



Parade à l'été 1942 au CABTC 55, à Rimouski.
Commandant de peloton : sergent Georges Fortin, dit la « Mâchoire ».



À Rimouski, la compagnie A de Rivière-du-Loup.
En charge, le sergent-major de compagnie Lucien A. Côté, CD.



Lucien A. Côté, en charge de la compagnie A des Fusiliers de Saint-Laurent, à Rivière-du-Loup, dans les années 50.

Lucien A. Côté est né à Sayabec, dans le comté de la Matapédia, le 8 novembre 1917. Après avoir vendu la scierie familiale en 1947, il a travaillé aux ateliers du Canadien national, à Rivière-du-Loup, où il a, la même année, épousé Diane Claveau. Le couple a eu cinq enfants.

En 1948, Lucien A. Côté réintègre les rangs de l'armée canadienne comme instructeur dans la milice à Valcartier, puis à Rivière-du-Loup où, en tant qu'administrateur, il se voit confier la tâche de réorganiser le détachement. Il a le grade de sergent-major de compagnie quand, en 1963, il quitte l'armée pour travailler pour les Postes canadiennes. Retraité depuis 1980, il s'est construit un bateau de plaisance pour naviguer sereinement sur le fleuve Saint-Laurent. Ce bateau à moteur, il l'a baptisé *Casa Berardi*, et son parrain, à l'occasion du lancement, fut nul autre que le major Paul Triquet, qui était commandant en second du Royal 22e Régiment lors de la célèbre bataille.





DÉCORATIONS

Le soldat Lucien A. Côté a reçu plusieurs décorations pour ses faits d'armes sur le front de la campagne d'Italie. En voici les principales :

Canadiennes

Étoile 1939-1945

Étoile de la campagne d'Italie

Étoile de la campagne France-Italie

Étoile de la campagne France-Allemagne

Médaille du service volontaire avec agrafe

Médaille de la Victoire

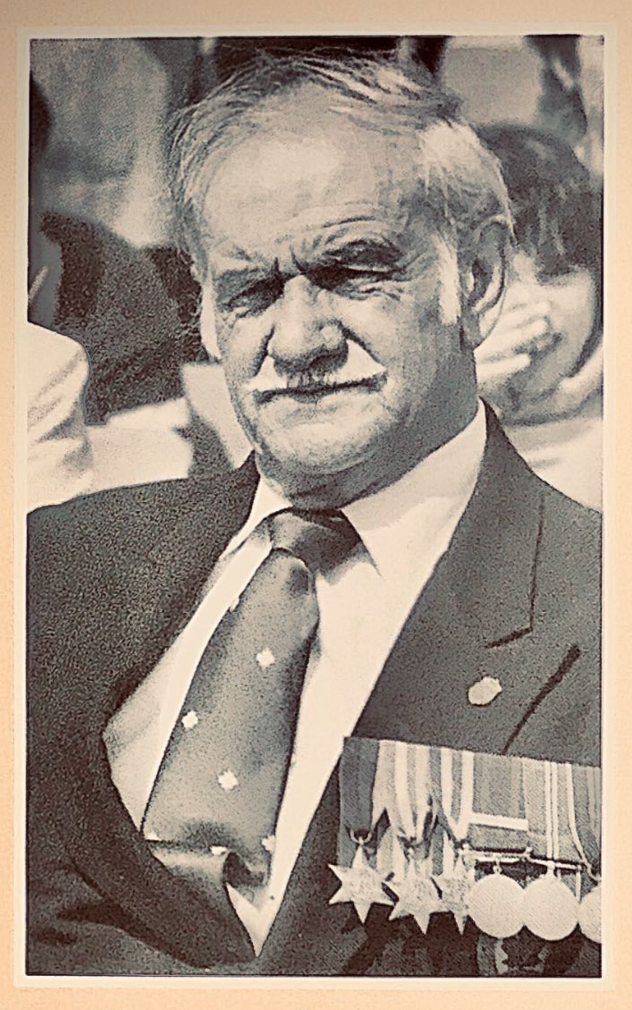
Médaille du Couronnement d'Elizabeth II

Décoration canadienne (CD)

Étrangères

Médaille commémorative de la guerre 1939-1945

Croix du combattant volontaire d'Europe



Lucien A. Côté lors d'une revue militaire à Rimouski, le 23 juillet 1981

Je les ai vus mourir renferme les tribulations des cinq années de la carrière militaire de Lucien A. Côté dans des camps et au front avec le Royal 22e Régiment pendant la campagne d'Italie lors de la Deuxième Guerre mondiale. On y trouvera le vibrant témoignage d'un jeune soldat qui a vécu les atrocités de la guerre.

Rares sont les soldats revenus de cette guerre meurtrière qui ont accepté de raconter ce qu'ils ont vécu. Lucien A. Côté le fait avec verve et humour. Il a vu mourir des centaines de compagnons autour de lui. Et comme il le dit : « C'est un miracle que je sois encore vivant. »

Ce livre veut rappeler que des milliers de jeunes Canadiens français ont combattu, ont été blessés ou sont morts dans ce conflit, et en particulier durant la campagne d'Italie. Parmi ceux qui sont rentrés indemnes, plusieurs sont restés bouleversés et même profondément marqués. Dans ce livre, et dans un autre qui suivra, Lucien A. Côté a voulu se décharger de tous ses souvenirs avant que le dernier clairon sonne pour lui.

Il l'a fait d'une part pour les jeunes qui n'ont jamais connu les horreurs de la guerre et d'autre part pour rendre hommage à tous les soldats canadiens qui ont survécu à ce conflit et pour perpétuer la mémoire de ceux qui, par milliers, y ont laissé leur vie.

ISBN : 2-9803907-0-4